6

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO m
N.° CATENA 1

nella Lucchesi Palli

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

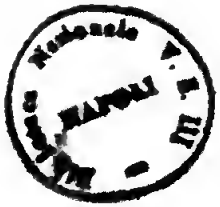
TOME VINGT-QUATRIÈME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CRARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

66062

HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CCXCVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au château de M.... Vendredi, 21 de Juillet.

JE ſors de mon entrevue avec Hickman. C'eſt une eſpèce d'homme auſſi empeſé que ſes manchettes. Tu ſais, Belford, que je ne l'aime pas. On ne reconnoît pas volontiers du mérite dans ceux qu'on a pris en averſion; pas même le mérite réel : mais c'eſt ſérieuſement que je le trouve épais, lourd, embarraſſé, & tel, pour vous rendre juſtice à tous deux, que tu n'as jamais vu ſa reſſemblance que dans ton miroir.

Il faut te raconter la comédie que je me ſuis donnée à ſes dépens. J'étois chez Dormer, lorſqu'il y eſt arrivé. Il m'a propoſé de faire avec lui un tour de jardin. Les cérémonies ne finiſſoient pas; c'étoient des excuſes ſans nombre, ſur la liberté qu'il alloit prendre. Enfin il avoit commencé à me dire, qu'il venoit.... qu'il.... qu'il étoit venu.... à la prière de miſs Howe, pour m'entretenir de miſs Harlove. La patience m'a manqué. Eh bien, monſieur, parlez, lui ai-je dit. Vous me permettrez de vous faire obſerver que ſi votre livre eſt auſſi long que la préface, nous avons pour une ſemaine de lecture.

Tu trouveras ce ton un peu bruſque: mais le meilleur parti, avec les formaliſtes, eſt de les décontenancer d'abord. Les a-t-on mis hors de leur route? ils tombent dans une défiance d'eux-mêmes, dont ils ont beaucoup de peine à revenir. Alors un honnête homme, qu'ils ont eu l'impertinence d'attaquer, a le deſſus du vent pendant toute la conférence.

Il a porté la main au menton; à peine ſavoit-il ce qu'il devoit dire. Cependant, après quantité de parenthèſes & de nouvelles apologies: Je préſume, monſieur, je préſume, a-t-il répété, que ce n'eſt pas ſans votre participation que les deux demoiſelles Montaigu,

vos cousines, ont fait une visite à miss Howe, au nom de milord M..... de miladi Sadleir & de miladi Lawrance.

(Tu suppléeras aux liaisons qui jetteroient de l'embarras dans mon récit).

Je ne l'ignore pas, monsieur. Miss Howe reçut, le jour suivant, une lettre signée de milord & de ces deux dames, à laquelle je joignis aussi quelques lignes. L'avez-vous vue, monsieur ?

Je ne puis dire qu'elle me l'ait cachée ; c'est même le principal motif de cette visite. Miss Howe (vous me pardonnerez, monsieur) trouve, dans ce petit nombre de lignes, un air de légèreté, qui lui fait douter si c'est sérieusement que vous lui demandez ses sollicitations auprès de son amie.

Croyez-vous, monsieur, que miss Howe me permette d'avoir avec elle-même quelques momens d'explication ?

Oh ! monsieur, je n'ose vous répondre qu'elle voulût vous causer *cette peine*.

Ce ne sera point *une peine*, M. Hickman. Je vous accompagnerai volontiers chez miss Howe, & je dissiperai tous ses scrupules. Vous avez votre carrosse ; j'y monte avec vous. Nous nous expliquerons en chemin.

(Il a paru hésiter. Il s'est agité ; il a plié

ſes manchettes, & tiré les nœuds de ſa perruque).

Je ne retourne pas directement chez miſs Howe. Il ſeroit auſſi convenable, monſieur, que vous euſſiez la bonté de me charger de vos explications.

Quels ſont donc ſes ſcrupules, monſieur Hikcman ?

Mais, monſieur, miſs Howe remarque dans les lignes qui ſont de vous.... Permettez-vous que je les liſe, monſieur ? J'en ai pris la copie. La voici (la tirant de ſa poche). Vous commencez par, *chère miſs*....

Je me flatte, M. Hickman, que ce n'eſt pas l'offenſer.

Non, monſieur, non; pas la moindre offenſe. (Il alloit lire en effet).

Vous ſervez-vous de lunettes, monſieur Hickman ?

De lunettes, monſieur (en me regardant, les yeux ouverts) ! Pourquoi cette queſtion ? Se ſert on de lunettes à m n âge ?

C'eſt l'uſage d'Eſpagne à toutes ſortes d'âges, M. Hickman. N'avez vous pas lu *Prieur* (1)?

Je l'ai lu, monſieur. Chaque nation a ſes

(1) Célèbre poëte anglois, qui parle de cet uſage dans une de ſes pièces.

Vous servés-vous de Lunettes Monsieur Hickman ?

Marillier dir.

Godefroy Sculp.

Bibliothèque Nationale R F

uſages ; mais vous ſavéz que ce n'eſt pas celui d'Angleterre.

Avez-vous jamais vu l'Eſpagne, monſieur Hickman ?

Non, monſieur. J'ai vu la Hollande.

La Hollande, monſieur ! jamais la France, ni l'Italie ? (J'étois réſolu de voyager avec lui juſqu'à la Chine).

Non, monſieur ; je n'ai point encore fait ce voyage.

Je ſuis ſurpris, monſieur, qu'ayant paſſé la mer.....

Quelques affaires m'avoient appelé à Roterdam. Je fus obligé de revenir preſque auſſi-tôt.

Fort bien, monſieur. Vous alliez lire ; ayez la bonté de continuer. (Il a remis ſon papier devant ſes yeux ; & liſant ma première ligne, où je dis : *Après les honorables noms qui précèdent, &c.*, il s'eſt arrêté).

Aſſurément (en tournant les yeux vers moi), perſonne ne révoquera l'honneur de milord en doute, ni celui des excellentes dames qui ont ſigné la lettre.

Je me flatte, M. Hickman, que le mien n'eſt pas plus ſuſpect.

Je continuerai, monſieur, s'il vous plaît.... *J'aurois pu me diſpenſer d'en ſigner un qui m'eſt*

preſque auſſi odieux qu'à vous. Ce *qu'à vous*, monſieur....

Hé bien ! M. Hickman. J'ai eu mes raiſons pour employer ce terme. Miſs Howe a fort maltraité mon caractère; je ne lui ai jamais fait de mal. Son langage m'a bleſſé. Je m'imagine, monſieur, que vous êtes venu de ſa part pour m'en faire excuſe.

Miſs Howe, monſieur, eſt une jeune perſonne extrêmement polie. Elle n'eſt point accoutumée à parler mal de perſonne.

C'eſt une raiſon de plus, monſieur, pour m'offenſer de ſes diſcours.

Vous ſavez, monſieur, quelle eſt ſon amitié....

Il n'y a point d'amitié qui puiſſe juſtifier des libertés ſi choquantes. (Je crois que le pauvre Hickman a commencé à regretter ſa commiſſion. Il m'a paru tout-à-fait déconcerté).

J'ai voulu continuer : n'avez-vous pas entendu fort ſouvent dans la bouche de miſs Howe ?....

Il m'a interrompu. Je ne ſuis pas venu, monſieur, dans le deſſein de vous inſulter : mais vous ſavez combien miſs Harlove & miſs Howe ſont amies. Je crains que vous n'ayiez pas eu pour miſs Harlove tous les égards

qu'elle mérite ; & ſi la chaleur de l'amitié peut avoir engagé miſs Howe dans ce que vous nommez des libertés, il me ſemble qu'une ame généreuſe doit regretter plutôt d'y avoir donné ſujet....

J'entends le reſte, monſieur. Mais ce reproche me déplaît moins dans la bouche d'une femme, que dans celle d'un homme d'épée. J'ai une paſſion extrême d'entretenir miſs Howe, & je ſuis perſuadé que nous nous accorderions parfaitement ; les ames généreuſes s'entendent à demi-mot. Je vous prie, M. Hickman, ayez la bonté de m'introduire chez miſs Howe.

Monſieur, je puis apprendre votre intention à miſs Howe, ſi vous le déſirez.

Oui, M. Hickman ; vous m'obligerez beaucoup, mais vous pouvez continuer de lire.

Il a lu effectivement ; comme ſi je n'avois pu me ſouvenir des quatre mots que j'avois écrits. Lorſqu'il eſt arrivé à l'endroit où je parle de corde, de prêtre & de bourreau : Croyez-vous, monſieur, m'a-t-il dit, que ces expreſſions n'aient pas l'air d'un badinage ? miſs Howe n'en juge pas autrement. Vous ſavez trop bien, monſieur, que miſs Harlove n'a pas le pouvoir de vous envoyer au gibet.

Eh ! croyez-vous qu'elle le fît, ſi mon ſort dépendoit d'elle ?

Vous ajoutez, monſieur, a-t-il continué, ſans répondre à cette belle queſtion, que miſs Harlove eſt la plus outragée de toutes les perſonnes de ſon ſexe. Je ſais qu'elle ſe reſſent de vos outrages, juſqu'à faire douter à miſs Howe qu'elle puiſſe jamais vous pardonner: & malgré le déſir où toute votre famille paroît être de voir finir cette triſte aventure par un heureux mariage, miſs Howe croit trouver, dans cette partie de la lettre, un juſte ſujet de craindre que vos intentions ne ſoient pas ſérieuſes, & que votre complaiſance pour vos amis n'ait plus de part à *ce compliment* que votre inclination. C'eſt là-deſſus qu'elle ſouhaite de connoître vos véritables ſentimens, avant que de s'engager plus loin.

Penſez-vous, M. Hickman, que, ſi je ſuis capable de tromper ma propre famille, j'aie aſſez d'obligation à miſs Howe, qui m'a traité avec ſi peu de ménagement, pour lui faire un aveu que je ne ferois pas à mes proches?

Pardonnez, monſieur; mais miſs Howe s'eſt figuré que votre lettre la mettoit en droit de vous demander quelqu'explication ſur ce que vous lui avez écrit.

Eh bien, M. Hickman, vous voyez que je ne ſuis pas muet avec vous. Que vous ſemble de moi?

Je vois, monſieur, que vous êtes un homme aimable & d'une humeur enjouée. Mais ce que je demande au nom de miſs Howe, c'eſt de ſavoir ſi vous vous joignez réellement & de bonne foi avec vos amis, pour ſouhaiter ſes bons offices auprès de miſs Harlove.

Ne doutez pas que je ne fuſſe charmé de me voir réconcilié avec une perſonne que j'aime uniquement, & que je n'euſſe beaucoup d'obligation à miſs Howe, ſi je tenois d'elle un ſi grand ſervice.

Fort bien, monſieur : & je puis donc conclure que vous êtes diſpoſé au mariage, qui eſt l'objet de cette réconciliation ?

Je n'ai jamais eu de goût pour l'état du mariage. C'eſt ma déclaration, que je dois vous faire nettement.

J'en ſuis fâché, monſieur. Le mariage me paroît un état fort heureux.

Je ſouhaite, monſieur, que vous le trouviez conforme à vos idées.

C'eſt ce qui n'eſt pas douteux pour moi ; & j'oſe dire, monſieur, que vous en jugeriez de même, ſi vous étiez le mari de miſs Harlove.

Oh ! ſi j'étois capable de trouver du bonheur dans le mariage, ce ſeroit ſans doute avec elle.

Vous me ſurprenez extrêmement, monſieur.

Ne pas penſer au mariage, après ce qui s'eſt paſſé, après le traitement.....

Eh! quel traitement, s'il vous plaît? Je ne doute pas qu'une perſonne ſi délicate n'ait repréſenté ſous des couleurs trop fortes ce qui paſſeroit pour une bagatelle à d'autres yeux que les ſiens.

Vous me pardonnerez, monſieur; mais ſi ce qu'on m'a fait entrevoir n'eſt pas une exagération, je ne puis le traiter de bagatelle.

Apprenez-moi donc, M. Hickman, ce qu'on vous a fait entrevoir. Je vous promets de répondre ſincèrement aux accuſations.

Vous ſavez mieux que perſonne, monſieur, de quoi vous êtes accuſé. Ne reconnoiſſez-vous pas, dans votre lettre, que miſs Harlove eſt la plus outragée de toutes les femmes, & celle qui le mérite le moins?

Oui, monſieur, je le reconnois, & je n'en ſouhaite pas moins d'apprendre ce qu'on vous a fait entrevoir. Ma réponſe aux queſtions de miſs Howe dépend peut-être de cet éclairciſſement.

Puiſque vous êtes ſi preſſant, monſieur, vous ne ſauriez vous offenſer que je m'explique. Ne convenez-vous pas d'abord, que vous avez promis à miſs Harlove le mariage & tout le reſte?

J'entends, monſieur. Je ſuppoſe que vous m'accuſez d'avoir voulu obtenir tout le reſte, ſans le mariage.

Vous badinez, monſieur Lovelace. Je ſais que vous paſſez pour homme d'eſprit : mais ſouffrez que je vous le demande ; ne traitez-vous pas cette affaire un peu trop légèrement ?

Lorſqu'une faute eſt commiſe, & qu'elle eſt par conſéquent ſans remède, il ne reſte pas d'autre parti que de s'en conſoler : c'eſt la manière dont je ſouhaiterois que miſs Harlove voulût penſer auſſi.

Et moi, je penſe, monſieur, qu'il ne convient jamais de tromper une femme ; je penſe que les promeſſes qu'on fait aux femmes, engagent du moins autant que celles qu'on fait à tout autre.

Je ſuis perſuadé que vous le penſez, M. Hickman ; & je ſuis perſuadé auſſi que vous êtes un des meilleurs hommes du monde.

Ma parole, monſieur, eſt un lien ſacré pour moi. La différence du ſexe n'y change rien.

Je loue vos principes ; & le ciel me préſerve de vous en détourner ! Mais encore, monſieur, que vous a-t-on dit de plus ? (Tu juges, Belford, que je devois être aſſez curieux,

de ſavoir dans quel jour ma future moitié avoit repréſenté notre aventure à miſs Howe, & juſqu'où miſs Howe s'étoit ouverte avec ſon Hickman).

Ce que je lui demandois, m'a-t-il dit, n'appartenoit point à ſa commiſſion.

Mais conſidérez, M. Hickman, que la queſtion m'intéreſſe. Vous ne devez pas vous attendre que je réponde aux vôtres, ſi vous refuſez de ſatisfaire à la mienne. Qu'avez-vous donc appris ?

Eh bien, monſieur, puiſque vous me forcez de parler, on m'a dit que miſs Harlove avoit été conduite dans une très-mauvaiſe maiſon.

Il eſt vrai que cette maiſon ne s'eſt pas trouvée auſſi bonne qu'elle devoit l'être. Que vous a-t-on dit encore ?

On m'a dit, monſieur, qu'on avoit pris d'étranges avantages ſur cette incomparable perſonne; j'ignore d'ailleurs en quoi ils conſiſtent.

Vous l'ignorez, dites-vous ? Quoi ! vous ne pouvez du moins le deviner ? Je vais donc vous l'apprendre, monſieur. Peut-être s'eſt-on échappé à quelques libertés pendant ſon ſommeil. Croyez-vous que jamais on n'ait pris les mêmes avantages avec une femme ? Vous ſavez, M. Hickman, que les femmes ont peu

de confiance, pendant le ſommeil, aux hommes les plus modeſtes; pourquoi cette crainte, ſi elles n'étoient perſuadées qu'on peut tirer quelque avantage de ces occaſions?

Mais n'avoit-on rien employé pour rendre le ſommeil de miſs Harlove plus profond?

Cette queſtion eſt raiſonnable, M. Hickman. Je vous demande, à mon tour, ſi miſs Harlove ſe plaint qu'on ait mis quelque choſe de cette nature en uſage.

Je n'ai pas lu tout ce qu'elle peut avoir écrit. Mais, autant que je ſuis informé, cette affaire eſt des plus noires. Pardon, monſieur.

Je vous pardonne, monſieur Hickman. Mais, dans cette ſuppoſition même, croyez-vous qu'on n'ait jamais employé le ſecours du vin pour ſurprendre une femme? Croyez-vous que, ſi miſs Harlove étoit tombée dans un profond ſommeil par cette voie, elle fût la première femme ſur laquelle on eût pris quelque avantage?

Sous ce tour même, M. Lovelace, l'affaire n'eſt rien moins qu'un badinage. Mais je crains qu'elle ne ſoit beaucoup plus grave.

Et quelles raiſons avez-vous de le craindre? qu'en dit miſs Harlove? Expliquez-vous de grâce. J'ai plus d'un motif pour vous en preſſer.

Ce que je puis ajouter, monſieur, c'eſt que miſs Howe même n'eſt pas informée du détail. Son excellente amie lui promet ſeulement de l'en inſtruire, ſi le ciel lui conſerve la vie : mais elle lui en dit aſſez, pour faire juger que cette affaire eſt très-mauvaiſe.

Je ſuis ravi que miſs Harlove ne ſoit entrée dans aucun détail. Puiſqu'elle eſt capable de certe modération, vous pouvez dire de ma part à miſs Howe qu'il n'y a point, dans l'univers, de femme plus vertueuſe que ſon amie. Dites-lui que vraiſemblablement elle ne ſera jamais informée des circonſtances que vous nommez le détail; mais qu'en effet, miſs Harlove a été traitée fort indignement. Dites-lui que, ſans ſavoir quel récit miſs Harlove en a fait, j'ai une ſi haute opinion de ſa bonne foi, que j'en ſignerois aveuglément la vérité, de quelques traits qu'elle ait pu me noircir. Dites-lui que j'ai trois reproches à faire à ſon amie : le premier, de m'ôter l'occaſion de réparer mes injuſtices ; le ſecond, d'être ſi prompte à les publier, qu'elle m'expoſe à ne pouvoir jamais les couvrir avec un peu d'honneur pour elle & pour moi. Cette explication, M. Hickman, vous paroît-elle un peu répondre au motif de votre viſite ?

J'avoue, monſieur, que ce langage eſt celui

d'un homme d'honneur. Mais vous avez parlé de trois reproches que vous aviez à faire à miſs Harlove : puis-je vous demander quel eſt le troiſième ?

Je ne ſais, monſieur, ſi je dois vous le déclarer ; peut-être aurez-vous peine à le croire. Mais quoique ma divine Clariſſe ne ſoit capable de dire que la vérité, il peut arriver qu'elle ne la diſe pas entière.....

Je ſerois extrêmement ſurpris (en m'interrompant), & miſs Howe ne ſeroit pas moins affligée, que la conduite de ſa malheureuſe amie vous eût mis dans le cas de lui devoir cette apparence de diſcrétion ; car je vous crois trop galant homme pour être capable de faire tomber l'ombre du ſoupçon ſur elle, dans la vue de vous excuſer. Vous me pardonnerez, monſieur....

Oui, oui, M. Hickman ; il ſuffit que vous m'ayez aſſuré de vos intentions. Je prends quelquefois un ton libre, & je ſuis diſpoſé à vous paſſer le vôtre. Mais comptez qu'il ne m'échappera jamais rien qui puiſſe rabaiſſer miſs Harlove dans l'eſtime d'une amie qu'elle croit la ſeule qui lui reſte.

Peut-être ne convient-il pas que je ſois informé de votre troiſième reproche. Mais, à l'exception de ſon implacable famille, je

ne connois perſonne qui ait jamais conçu le moindre doute de ſon honneur. Un jour, à la vérité, madame Howe, après avoir reçu la viſite d'un de ſes oncles, nous dit qu'elle craignoit qu'il n'y eût quelque foibleſſe à lui reprocher. Mais jamais, hors de cette occaſion.....

Comment! monſieur (en prenant un ton, & m'approchant de lui d'un air qui lui a fait faire deux pas pour reculer), quel langage! Savez-vous que le doute approcheroit ici du blaſphême. Savez-vous que miſs Harlove eſt plus pure qu'une veſtale; car les veſtales ont quelquefois brûlé de leurs propres feux? Savez-vous que, depuis l'origine du monde, jamais une femme n'a triomphé des mêmes épreuves? Apprenez, monſieur, qu'on n'a jamais rien vu, rien entendu, qui ſoit comparable pour l'honneur à miſs Clariſſe Harlove.

Monſieur, monſieur, pardon. A dieu ne plaiſe que je doute de ſon honneur! Je n'ai rien dit qui puiſſe recevoir cette interprétation: je ſuis rempli pour elle du plus profond reſpect. Miſs Howe la chérit plus qu'elle-même; ce qu'elle ne feroit pas, ſi elle ne lui connoiſſoit une vertu égale à la ſienne.

Egale à la ſienne, monſieur? j'ai de fort hautes

hautes idées de la vertu de miſs Howe ; mais j'oſerois dire . . . .

Quoi ? monſieur. Qu'oſerez-vous dire de miſs Howe ? Je me flatte que vous ne préſumerez pas d'attaquer ici ſa vertu.

Préſumer ! M. Hickman. C'eſt ce terme, M. Hickman, que je trouve aſſez préſomptueux.

L'occaſion le feroit beaucoup plus, M. Lovelace, s'il étoit vrai qu'elle fût priſe à deſſein. Je n'ai aucune diſpoſition à m'offenſer, ſurtout lorſque je fais l'office de médiateur : mais je n'entendrai jamais parler tranquillement au déſavantage de miſs Howe.

Ce ton me ſatisfait beaucoup plus, M. Hickman ; quoique je ne condamne point votre chaleur à l'occaſion que vous ſuppoſez. Mais ce que je voulois ſeulement dire, c'eſt qu'à mon avis il n'y a point de femme au monde qui doive ſe comparer à miſs Harlove, juſqu'à ce qu'elle ait réſiſté aux mêmes épreuves, & qu'elle y ait tenu la même conduite. Vous voyez, monſieur, que je vous prête des armes contre moi-même. Mais, tout libertin qu'on me croit, je n'entreprendrai jamais de donner mes actions pour une règle de juſtice & de vertu.

Je trouve, monſieur, de la droiture & de

la nobleſſe dans ce langage. Quel malheur, ſouffrez cette réflexion, que le même homme qui eſt capable d'un ſi beau ſentiment, n'ait pas toujours la force d'y conformer ſes actions !

C'eſt un autre point, M. Hickman. Chacun a ſes vices comme ſes vertus. Je ſouhaite, au reſte, que miſs Howe ne ſoit jamais expoſée aux épreuves de miſs Harlove ; & je me réjouis qu'elle n'en ait point à redouter d'une auſſi bonne ame que vous. (Pauvre Hickman ! il m'a paru incertain s'il devoit prendre cette félicitation pour un compliment ou pour une raillerie). Mais, ai-je continué, puiſque votre curioſité me paroît émue, & que je ne dois pas vous laiſſer partir avec le moindre doute qui puiſſe être injurieux à la plus admirable de toutes les femmes, je ſuis porté à vous communiquer mon troiſième ſujet de reproche. Que penſeriez-vous, M. Hickman, & quel ſeroit l'étonnement de miſs Howe, ſi je vous diſois que ſon admirable amie eſt d'autant plus déterminée contre moi (& ſans doute par un ſentiment de vengeance), qu'elle encourage les prétentions d'un autre amant ?

Que me dites-vous, monſieur ? Ah ! c'eſt une ſuppoſition qui me paroît impoſſible. Je

vous assure hardiment que si miss Howe pouvoit se l'imaginer, elle n'y donneroit jamais son approbation. Quelque aversion que vous lui jugiez pour vous, & quoiqu'elle condamne en effet votre conduite à l'égard de son amie, je sais que, suivant son opinion, miss Harlove ne doit jamais avoir d'autre mari que vous, & qu'il n'y a point de troisième parti pour elle entre la qualité de votre femme ou le célibat.

La vengeance & l'obstination, M. Hickman, portent les meilleures femmes à d'étranges extrêmités. Pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Je ne sais que répondre à ce langage. Mais il me paroît impossible que miss Harlove souffre les soins d'un autre amant. Et si-tôt, encore! On nous assure au contraire qu'elle est fort mal, & d'une extrême foiblesse.

Ce n'est pas dans ses ressentimens qu'elle est foible. Croyez-moi là-dessus. Je suis informé de tous ses mouvemens; & soit que vous le croyez ou non, je puis vous dire qu'elle me refuse, dans la vue d'un autre amant.

Est-il possible?

Rien n'eſt plus vrai. Vous figurez-vous qu'elle n'en ait pas communiqué quelque choſe à miſs Howe ?

Non aſſurément, monſieur. Si miſs Howe en avoit le moindre ſoupçon, je ne vous troublerois pas aujourd'hui par cette viſite.

Vous voyez donc que je ne me ſuis pas trompé. Quoique miſs Harlove ne ſoit pas capable d'un menſonge, elle n'a pas découvert à ſon amie toute la vérité.

Que dire ſur de tels événemens (en baiſſant les yeux d'un air fort ſtupide)!

Dites, parlez, M. Hickman. La matière eſt riche. Qui rendra compte des mouvemens & des agitations d'une femme paſſionnée ? De ma ſeule connoiſſance, je pourrois vous raconter un nombre infini d'hiſtoires qui vous apprendroient des effets terribles du reſſentiment des femmes. Mais demandez-vous un exemple plus fort que celui d'une jeune perſonne telle que miſs Harlove, qui, depuis quelque tems, & dans le fâcheux état de ſa ſanté, non-ſeulement encourage, mais flatte & recherche un des plus odieux monſtres qu'on ait jamais vus. Je ne crois pas qu'il ſoit à propos d'en informer miſs Howe. Cependant, peut-être auſſi feriez-vous bien de l'en avertir ; ſes conſeils pourroient ſervir à ramener ſon amie.

Oh ſi ! oh ! quel eſt mon étonnement ! miſs Howe ne ſait pas un mot de ce que vous m'apprenez ; elle ne la verra jamais, ſi tout ce que j'entends n'eſt pas une illuſion.

Je ne vous dis rien que de vrai, de très-vrai, M. Hickman. Le monſtre qu'elle me préfère eſt d'une figure hideuſe ; il a moins l'air d'un homme que d'un ſquelette. Il eſt mis .... vous n'avez rien vu de ſi révoltant. A peine a-t-il un habit ſur le dos ; à peine eſt-il chauſſé. Quoiqu'il ait un grand vilain front chauve, il ſe refuſe une perruque pour le cacher. Il eſt d'une avarice inſatiable, & cependant d'une richeſſe infinie.

Vous badinez sûrement, monſieur. Avec une meſure ordinaire d'eſprit, il n'eſt pas toujours aiſé de ſuivre ceux qui en ont autant que vous. Mais, s'il y a quelque vérité dans cette peinture, qui peut-elle regarder ? Quelque juif, ſans doute, quelque miſérable, dont la préſomption s'eſt fondée ſur les diſgrâces de miſs Harlove ; & votre vivacité vous l'a fait revêtir de toutes ces couleurs.

Comment, un miſérable ? Le monſtre a de riches domaines dans toutes les provinces d'Angleterre ; il en a dans les pays étrangers.

C'eſt apparemment quelque gouverneur des Indes orientales. Je me rappelle que miſs

Harlove a voulu quitter ſa patrie : mais, après tout, monſieur, je m'imagine que vous badinez ; car on auroit entendu parler de lui.

Parler de lui ! oui, oui, monſieur, nous avons tous entendu parler de lui. Mais perſonne n'eſt tenté de le voir de près..., à l'exception de miſs Harlove, par un eſprit de vengeance, comme je vous l'ai dit .... En un mot, ſon nom eſt *la mort* ; la mort, monſieur (en frappant du pied, & levant le ton ; ce qui l'a fait reculer de quelques pas, dans l'excès de ſa ſurpriſe. Tu n'as jamais vu de viſage ſi déconcerté. Il a paru auſſi effrayé que ſi l'horrible ſquelette s'étoit préſenté devant ſes yeux ; & lorſqu'il s'eſt un peu remis, ſa main s'eſt attachée à compter les boutons de ſa veſte). Voilà, monſieur, ai-je continué, quel eſt à préſent le favori de cette divine perſonne. Mais j'eſpère encore qu'il ne l'obtiendra pas.

Au fond, mon homme a marqué plus de fermeté que je ne m'y étois attendu. Je ſuis venu, m'a-t-il dit gravement, avec la qualité de conciliateur. Elle m'oblige de me poſſéder : mais autant que j'aime la paix, & que je ſuis charmé d'y pouvoir contribuer, autant, monſieur, je ſuis peu diſpoſé à ſouffrir qu'on m'inſulte.

(Après avoir pouſſé la raillerie ſi loin, je n'ai pas cru le devoir prendre au mot. Cependant je lui dois quelque choſe; j'ai ſur le cœur la préſomption qui lui a fait jeter ſes vues ſur miſs Howe).

Je ſuis perſuadé, M. Hickman, que votre deſſein n'eſt pas de me défier, comme le mien n'a pas été de vous faire une offenſe. Dans cette opinion, je ne balance point à vous faire des excuſes; c'eſt mon humeur. Je ne penſe point à bleſſer: mais la gaieté fait mon caractere; il m'eſt impoſſible d'être grave quatre minutes de ſuite. Je ſuis deſcendu, je crois, du vieux chancelier Moore (1); je badinerois juſques ſur l'échafaud. Mais vous pouvez recueillir de cet entretien, que je préfère miſs Harlove à toutes les femmes du monde; & je m'étonne qu'après ce que j'ai ſigné, & ce que j'ai fait promettre par des parens tels que les miens, on puiſſe douter que je ne ſois charmé de la prendre pour ma femme, à toutes les conditions qu'il lui plaira de m'impoſer. Je reconnois devant vous, M. Hickman, que je l'ai indignement outragée. Si j'ai le bonheur d'obtenir ſa main, je dé-

(1) Nous l'appelons *Thomas Morus*; tout le monde ſait quel étoit ſon caractère.

clare que je veux être le meilleur de tous les maris. Cependant j'ajoute, comme je le dois, que ſi ſon chagrin continue d'éclater & de nous expoſer tous deux, il eſt impoſſible que notre union ſe faſſe avec honneur pour l'un & pour l'autre : &, quoique mes craintes ſe ſoient exprimées d'un ton badin, je tremble, monſieur, qu'elle ne ruine entièrement ſa ſanté ; & qu'en cherchant la mort lorſqu'elle peut l'éviter, elle ne ſe mette hors d'état de s'en garantir, lorſqu'elle aura plus de goût pour la vie.

Ce langage ſimple & honnête a fait reparoître un air de ſatisfaction ſur le viſage de M. Hickman. Il s'eſt nommé pluſieurs fois mon très-humble & très-dévoué ſerviteur, pendant que je le conduiſois juſqu'à ſon carroſſe, & je lui ai rendu preſqu'autant de fois ſon compliment. Ainſi s'eſt terminée la ſcène.

Quelques mots ſur ta dernière lettre, que je trouve un peu choquante. Il me ſemble que l'eſprit de réformation te ſaiſit de bonne heure : la mort lente de ton oncle, & ta patience au chevet de ſon lit, t'ont préparé par degrés à cette métamorphoſe. Mais ſuis ton chemin, comme je ſuivrai le mien. Le bonheur conſiſte à trouver du plaiſir dans ce qu'on fait. Si tu en peux prendre à mener une

vie mélancolique, tant mieux pour toi : c'eſt être gai, avec cette différence que tu trouveras peu de gens qui veuillent partager ta gaieté.

Cependant la ſanté de ma charmante me jette dans une extrême inquiétude. C'eſt l'effet de ſa dernière aventure. Elle triomphoit auparavant & de moi, & de la troupe maudite. Je te crois bien perſuadé que je n'y ai aucune part, & je me flatte qu'elle l'eſt auſſi. Le reſte, comme je te l'ai dit mille fois, n'eſt qu'un accident ordinaire, un peu diſtingué ſeulement par les circonſtances; voilà tout. Pourquoi donc tant de rigueur de ſa part & de la tienne ?

La vente de ſes habits eſt véritablement choquante. Quelle dureté, quelle injuſtice dans ſes miſérables parens, qui ont entre les mains l'argent qu'elle a laiſſé, & de gros arrérages d'une terre qui lui appartient ! Ils les retiennent exprès, pour la jeter dans l'embarras. Mais ne dépend-il pas d'elle de recevoir plus d'argent qu'elle n'en a beſoin, de cette fière & impertinente miſs Howe ? & moi, crois-tu que toute ma joie ne fût pas de la ſervir ? Qui peut donc l'obliger de vendre ſes habits, ſi ce n'eſt la perverſité de ſon ſexe ? Je ſuppoſe que ſon intention ſoit de me faire enrager; je ne ſais pas trop ſi je ne dois pas

m'en réjouir. D'autres belles ſe ſeroient pendues ou noyées, dans le chagrin d'avoir été trompées; ma charmante fait tomber ſa vengeance ſur ſes habits. Les paſſions prennent la teinte du caractère. D'ailleurs, crains-tu que l'avarice ne m'empêche de lui rendre le triple de ce qu'elle aura vendu? Ainſi, Belford, ſoyons ſans inquiétude ſur ce point.

Tu vois combien elle eſt ſenſible aux attentions de ſon médecin; juge par-là combien elle doit l'avoir été à l'horrible imprécation de ſon père. Mais tu dois en conclure que, ſi j'obtiens ſeulement la permiſſion de la voir, j'eſpère avec raiſon, que ma conduite, mon repentir, mes ſatisfactions, produiront quelque heureux effet ſur elle. Tu paſſes trop facilement condamnation ſur mes torts. Je te dis fort ſérieuſement que, toute incomparable qu'elle eſt, l'ardente médiation de mes proches, celle de miſs Howe, & les commiſſions dont je t'ai chargé, ſont de ſi fortes marques du cas qu'on fait d'elle & de la ſincérité de mes ſentimens, que je ne vois rien à faire de plus. Crois-moi, laiſſons l'affaire dans l'état où elle eſt à préſent, & donnons-lui le tems d'y penſer un peu mieux.

Que répondre à tes réſolutions de repentir & de mariage? Je voudrois te voir examiner

d'abord, laquelle des deux doit marcher la première. Si tu prends mon conſeil, tu trancheras court, & tu commenceras par le mariage. En veux-tu ſavoir la raiſon ? c'eſt que vraiſemblablement le repentir viendra bientôt à la ſuite ; & des deux, tu n'en feras qu'un, qui aura peut-être plus de force.

LETTRE CCXCVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 Juillet, à midi.

M'ÉTANT préſenté ce matin à la porte de ta divine Clariſſe (c'eſt la qualité que je puis lui donner, comme tu vas l'entendre), elle m'a fait la grâce de me recevoir, auſſi-tôt que je me ſuis nommé.

Elle avoit paſſé une nuit ſupportable ; & quoique foible, m'a-t-elle dit, elle ſe trouvoit mieux qu'hier. Mais j'ai remarqué dans ſes regards, qu'elle décline viſiblement. Madame Lovick & madame Smith qui étoient avec elle, lui ont reproché tendrement d'avoir écrit avec trop d'application pour ſes forces, & de s'être levée dès cinq heures du matin. Elle a répondu que ſon ſommeil n'avoit pas

été ſi tranquille depuis pluſieurs mois; qu'à ſon réveil, elle s'étoit ſenti l'eſprit aſſez libre; & qu'ayant plus d'une affaire à régler, dans le peu de tems qui lui reſtoit peut-être pour ce ſoin, elle devoit ménager tous les momens. Elle avoit écrit à ſa ſœur, a-t-elle ajouté; &, n'ayant pas été contente de ſa première lettre, elle l'avoit recommencée deux ou trois fois. Mais elle étoit réſolue de faire partir ſon dernier eſſai.

Elle croit pouvoir juger, m'a-t-elle dit, par quelques-unes de mes expreſſions, que j'étois informé de tout ce qui la concernoit elle & ſa famille; & par conſéquent, que je ne devois pas ignorer le terrible vœu de ſon père, dont elle avoit eu le malheur de voir ſi-tôt l'accompliſſement, dans la partie qui regardoit ſes eſpérances temporelles. C'étoit une forte raiſon de trembler pour l'autre; & cette crainte l'avoit obligée d'écrire à ſa ſœur, pour en obtenir la révocation. J'eſpère, m'a-t-elle dit, que mon père ſe laiſſera fléchir, ou je me croirai fort miſérable. Cependant j'ai beaucoup d'inquiétude pour la réponſe, car ma ſœur a le cœur fort dur.

Là-deſſus je me ſuis abandonné à quelques réflexions libres, ſur l'injuſtice & la cruauté de ſa famille. Mais elle m'en a fait un reproche,

dans des termes ſi reſpectueux pour tous ſes parens, que s'ils perſiſtent à la maltraiter, ils doivent paroître doublement coupables. J'ai pris le moment où je la voyois capable de tant de généroſité & d'indulgence, pour la ſupplier d'étendre ſa bonté ſur un homme dont le repentir étoit égal à ſes offenſes, & qui feroit toute l'étude de ſa vie de les réparer. Les deux femmes ont voulu ſortir, lorſqu'elles ont vu prendre ce tour à notre entretien. Elle s'y eſt oppoſée; &, me regardant d'un œil plus ſévère, elle m'a dit que ſi je retombois encore ſur un ſujet pour lequel je connoiſſois ſon averſion, cette viſite devoit être la dernière. Mes bons offices, a-t-elle ajouté, n'étoient plus de ſaiſon en votre faveur, puiſqu'elle avoit commencé une réponſe, ſur le même ſujet, à la lettre où miſs Howe la preſſoit par les mêmes argumens. Vous pouvez lui déclarer, m'a-t-elle dit, que je renonce à lui du fond du cœur; mais que, malgré toute la certitude de cette réſolution, il n'y entre aucune chaleur de reſſentiment. Au contraire, dites-lui que je m'efforce de diſpoſer mon cœur à le plaindre (pauvre malheureux! quel compte n'a-t-il pas à rendre pour ſes parjures!), & que je me croirois bien mal préparée pour l'état où j'aſpire, ſi je n'étois pas capable, après

quelques efforts de plus, de me vaincre & de lui pardonner.

Les deux femmes avoient les larmes aux yeux. Je me ſuis ſenti le cœur ſi ſerré, que j'ai gardé le ſilence pendant quelques momens. Enfin je lui ai donné les noms d'excellence & de bonté incomparable, avec un ſon de voix altéré, dont j'ai rougi moi-même devant deux perſonnes de ce ſexe. Mais où trouver la force de ſe défendre contre tant de nobleſſe & de charmes ? C'eſt un ange, lui ai-je dit, que je crois avoir devant les yeux. Je devrois être à genoux, madame, pour recevoir des influences qui ſoient capables de m'entraîner après vous dans le monde où vous aſpirez. Cependant que puis-je répondre ! Ouvrez-moi du moins quelque moyen de vous ſervir ; & faites, s'il eſt poſſible, que j'aie la gloire de contribuer à votre ſatisfaction, pendant que vous ferez dans un monde qui n'eſt pas digne de vous.

Je me ſuis arrêté ; elle n'a pas répondu. J'ai repris : N'avez-vous pas de commiſſion dont il vous plaiſe de m'honorer, abandonnée comme vous êtes de vos amis, livrée à des étrangers, quoique gens d'honneur, & d'un caractère qui me paroît mériter votre confiance ? Ne puis-je vous être utile pour quelque meſſage, pour quelque lettre à porter, à recevoir ; pour

quelque viſite que vous m'ordonniez de rendre à votre père, à vos oncles, à votre frère, à votre ſœur, à miſs Howe, à milord M.... à ſes ſœurs ou à ſes nièces? N'y a-t-il pas quelque office auquel vous puiſſiez m'employer, indépendamment des vues de mon ami, & du déſir que j'ai de l'obliger? De grâce, madame, ayez la bonté d'y penſer.

Elle m'a remercié de mes offres; mais elle ne voyoit actuellement, m'a-t-elle dit, aucune occaſion de les accepter. Elle vouloit attendre l'opinion de miſs Howe ſur ſa réponſe. Juſqu'alors.....

Ma vie & ma fortune, ai-je interrompu, ſont dévouées à votre ſervice. Permettez-moi d'obſerver que vous êtes ici ſans ſecours; & je connois aſſez votre malheureuſe ſituation, pour juger qu'elle vous expoſe à plus d'un embarras. Elle alloit m'interrompre, & j'ai lu dans ſes yeux un air de mécontentement; mais je lui ai demandé la permiſſion de continuer. J'ai cherché vingt fois, lui ai-je repris, une occaſion pour cette ouverture. Juſqu'à préſent la hardieſſe m'a manqué. Puiſque la glace eſt rompue, ſouffrez ſeulement que je prenne la qualité de votre banquier. Je ſais que les obligations vous pèſent; mais vous n'en aurez à perſonne. Votre bien vous ſuffit,

s'il étoit entre vos mains; & je consens à me rembourser par les voies communes, soit que le ciel vous conserve ou vous ôte la vie. Je vous assure, de plus, que mon malheureux ami ne saura jamais que vous ayez accepté mes offres. Permettez que cette bagatelle..... & j'ai laissé tomber derrière son fauteuil un billet de banque de cent livres sterling, que j'avois apporté dans cette vue. Tu n'en aurois jamais rien su, si j'avois pu l'engager effectivement à le recevoir. Mais, après m'avoir témoigné civilement qu'elle n'étoit pas insensible à la reconnoissance, elle m'a déclaré d'un ton absolu, qu'elle n'entendroit plus un mot de ma bouche avant que j'eusse repris mon billet. Je n'ai pu résister à ses ordres; & lorsque je lui ai fait des excuses, en lui disant encore que je ne pouvois supporter qu'une ame telle que la sienne fût exposée à des embarras de cette nature, parce que la privation d'une abondance dans laquelle elle étoit née.... elle m'a répondu, en m'interrompant: « Votre » bonté, monsieur, vous fait juger trop favo- » rablement de moi. Cependant j'espère que » rien n'aura le pouvoir d'affoiblir mes prin- » cipes; la décadence de ma santé servira de » plus en plus à m'y confirmer. Ceux qui » m'ont fait languir quelques jours dans une » prison,

» priſon, s'étoient promis ſans doute que cette
» cruelle méthode me forceroit d'entrer dans
» toutes leurs meſures; mais j'ai reçu du ciel
» une ame ſupérieure à la fortune. Les per-
» ſonnes de cette eſpèce connoiſſent peu la
» force des principes naturels, lorſqu'elles ſe
» figurent que la priſon ou le beſoin puiſſe
» les faire oublier, pour éviter des maux qui
» ne ſauroient être d'une plus longue durée
» que la vie ».

Quelle grandeur! Il n'eſt pas ſurprenant qu'une vertu ſi bien établie ait réſiſté à tes artifices; & que, pour arriver à ton malheureux but, elle t'ait forcé d'avoir recours à d'horribles inventions qui lui ont ôté l'uſage des ſens. Les deux femmes ont paru extrêmement touchées, & j'ai entendu madame Lovick, qui diſoit à l'oreille de l'autre: Ce n'eſt point une femme, madame Smith; c'eſt un ange que nous avons avec nous.

Elle a paru ſatisfaite de la ſoumiſſion que j'avois eue pour ſes volontés; & nous ayant priés tous d'approcher un peu plus près d'elle:
« Vous m'avez témoigné pluſieurs fois, a-
» t-elle repris, en s'adreſſant aux deux fem-
» mes, quelque déſir d'apprendre une partie
» de mon hiſtoire. Aujourd'hui que vous me
» paroiſſez libres, & que M. Belford, à qui

» j'ai diverſes raiſons de croire que toutes mes » aventures ſont connues, peut vous rendre » témoignage de la vérité de mon récit, je » veux ſatisfaire votre curioſité ».

Les deux femmes ont marqué beaucoup d'empreſſement pour l'entendre. Elle a commencé une narration que je m'efforcerai de répéter ici dans ſes propres termes ; car je ſuis perſuadé, Lovelace, qu'il vous paroîtra fort important d'apprendre quel tour elle donne à vos barbaries, & de connoître le fond de ſes ſentimens. Vous jugerez vous-même quel fond vous devez faire ſur les eſpérances que vos amis conſervent en votre faveur.

« Lorſque j'ai pris ce logement, nous a- » t-elle dit, je ne me propoſois pas d'y faire » un long ſéjour. C'eſt ce que je vous dis » alors, madame Smith ; & j'évitai, par cette » raiſon, de me faire connoître autrement » que pour une jeune & malheureuſe créa- » ture que la ſéduction avoit enlevée aux » meilleurs parens du monde, & que le ciel » venoit de ſauver des plus dangereuſes mains. » Je me crus obligée de vous donner cette » courte explication, pour diminuer votre » ſurpriſe, à la vue d'une jeune fille qui arri- » voit chez vous tremblante, hors d'haleine, » vêtue d'une mauvaiſe robe pardeſſus la » ſienne, demandant tout à la fois un loge-

» ment & de la protection, n'ayant que ſa
» parole à donner pour votre paiement, &
» portant tous ſes effets dans un mouchoir de
» poche. Ma ſubite abſence, lorſque je me
» ſuis vue arrêtée pendant trois jours & trois
» nuits, a dû redoubler votre étonnement:
» & quoique M. Belford, qui ſait peut-être
» mieux que moi-même la plus noire partie
» de mon hiſtoire, vous ait informées, comme
» vous me l'avez dit, que je ſuis plus malheu-
» reuſe que coupable, je me crois obligée
» de ne pas laiſſer à d'honnêtes gens le moin-
» dre doute de mon caractère.

» Il faut donc vous apprendre que dans
» une occaſion (je pourrois dire dans une
» ſeule occaſion, mais elle eſt eſſentielle)
» j'ai manqué d'obéiſſance pour des parens
» d'une indulgence extrême: car ce que d'au-
» tres nomment cruauté dans leur conduite,
» ne vient que d'un excès d'affection & de la
» douleur qu'ils ont eue de me voir répondre
» mal à leurs eſpérances.

» J'ai reçu, mais d'abord avec l'aveu de
» ma famille, les ſoins d'un homme de naiſ-
» ſance, & tout à la fois, comme la ſuite l'a
» prouvé, du plus mauvais caractère dont je
» crois qu'il y ait jamais eu d'exemple. Mon
» frère, qui eſt un jeune homme fort attaché

» à ſes opinions, ſe trouvoit alors abſent. A
» ſon retour, une ancienne inimitié lui fit
» déſapprouver des viſites qui avoient com-
» mencé ſans ſa participation. Il avoit beau-
» coup d'aſcendant ſur notre famille. Après
» m'avoir préſenté pluſieurs autres partis,
» qu'on me laiſſa la liberté de rejeter, il in-
» troduiſit un homme extrêmement déſagréa-
» ble, choquant même pour toute perſonne
» indifférente. Je ne pus m'accoutumer à le
» voir. Tous mes proches ne laiſsèrent pas de
» s'unir, pour me forcer de le prendre; d'au-
» tant plus qu'une rencontre ſanglante, entre
» mon frère & le premier, leur avoit fait pren-
» dre pour celui-ci des ſentimens de haine.
» En un mot, ils me firent une priſon de ma
» chambre; & je me vis ſi maltraitée, que,
» dans un tranſport de chagrin, je pris la
» réſolution de m'évader avec l'objet de leur
» averſion. Vous condamnerez ce deſſein;
» mais j'étois perſécutée ſans ménagement.
» Cependant je m'en repentis preſque auſſi-
» tôt, & je me déterminai à demeurer, ſans
» me défier néanmoins de ſon amour, parce
» que perſonne ne m'en jugeoit indigne, ni
» de ſon honneur, avec une fortune qui n'étoit
» pas mépriſable : mais j'eus l'imprudence
» (mes parens diſent la méchanceté, & m'ac-

» cuſent encore de les avoir quittés volon-
» tairement), j'eus la folie de lui accorder
» un entretien particulier. Je fus trompée ;
» aſſez indignement trompée, je dois le dire,
» quoique toutes les jeunes perſonnes dont le
» malheur a commencé par une témérité de
» la même nature, puiſſent apporter la même
» excuſe.

» Après m'avoir fait paſſer quelque tems
» dans une maiſon d'honneur, où je n'ai point
» de reproche à craindre pour ma conduite,
» il me procura un fort beau logement à
» Londres, pour attendre d'autres arrange-
» mens. Mais le tems ne m'a que trop appris
» dans quel lieu j'étois tombée. Il le ſavoit ;
» cette connoiſſance entroit dans ſes deſſeins.
» Londres étoit un pays étranger pour moi.
» D'où ſeroient venues mes défiances ? Ne me
» demandez pas d'explication ſur la fuite de
» mon malheur. Quelles inventions, quels
» cruels artifices n'a-t-on pas employés ! car
» je ne lui ai pas donné la moindre occaſion,
» pas le moindre avantage qui puiſſe m'être
» reproché ».

Ici, ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir pour cacher ſes pleurs, elle s'eſt arrêtée un moment ; enſuite elle s'eſt hâtée de reprendre, pour écarter apparemment un odieux ſouvenir :

« Je me ſuis échappée enfin de cette infame » maiſon, & le ciel m'a conduite dans la vôtre. » M. Belford m'oblige de croire que mon » cruel perſécuteur n'a point eu de part à ma » dernière diſgrâce. Mais je ne doute pas que » le but de ceux qui m'ont fait cet outrage, » n'ait été de me faire retomber entre leurs » mains; car je ne leur dois rien.... à moins, a-t-elle ajouté d'un ton plus foible, & s'eſſuyant encore les yeux, » que je ne doive les » payer de ma ruine ».

Je vous jure, madame, lui ai-je dit, en atteſtant le ciel en ta faveur, que tout coupable qu'il eſt ſur tout le reſte, il eſt innocent de ce dernier attentat.

« Qu'il le ſoit donc, a-t-elle repris; je ſou- » haite qu'il le ſoit. Ce tourment, quelque » douloureux qu'il ait été pour moi, eſt un » des plus légers que j'aie ſoufferts. Mais vous » pouvez obſerver ici, madame Lovick, pour » ſatisfaire la curioſité que vous m'avez té- » moignée pluſieurs fois, que je n'ai jamais » été mariée. M. Belford ne peut avoir ignoré » que je ne l'étois pas; & je déclare aujourd'hui » que je ne le ſerai jamais. Cependant je rends » grâces au ciel d'avoir veillé à la conſerva- » tion de mon innocence.

» A l'égard de mes avantages naturels, je

» ſuis née d'une famille diſtinguée. J'ai, par
» mes propres droits, une fortune au-deſſus
» du commun, indépendante de mon père
» même, ſi je le voulois; mais je ne le vou-
» drai jamais. Mon père eſt très-riche. J'ai
» pris un nom qui n'eſt pas le mien, lorſque
» je ſuis entrée dans cette maiſon: c'étoit
» dans la vue de me dérober au perfide, qui
» s'engage déſormais, par la bouche de M. Bel-
» ford, à finir ſes perſécutions. Mon nom
» réel, vous le ſavez, eſt Harlove; *Clariſſe*
» Harlove. Je n'ai pas encore vingt ans. J'ai
» une excellente mère, digne d'une meilleure
» fille. Je dois le même témoignage à la bonté
» de mon père. Ils m'adoroient tous deux.
» J'ai deux oncles d'un fort bon caractère,
» jouiſſant d'une immenſe fortune, jaloux de
» l'honneur de leur famille, que je me repro-
» che d'avoir bleſſé: je faiſois la joie de leur
» cœur. Leurs maiſons, comme celle de mon
» père, étoient des lieux que je pouvois dire
» à moi. Ils vouloient m'avoir chez eux tour
» à tour, & j'étois quelquefois le ſujet d'une
» tendre querelle. Je paſſois deux mois chez
» l'un, deux chez l'autre, ſix chez mon père,
» & le reſte de l'année chez d'autres chers
» amis, qui faiſoient leur bonheur de me
» voir. Pendant tout le tems que j'étois chez

» l'un ou chez l'autre, j'étois accablée des let-
» tres continuelles de ceux qui languiſſoient
» pour mon retour. En un mot, j'étois chérie
» de tout le monde. Les pauvres & les mal-
» heureux ne me quittoient pas, ſans avoir
» reçu quelque ſoulagement à leur miſère.
» Mes mains n'étoient jamais fermées dans
» l'occaſion de faire du bien : aujourd'hui je
» ſuis pauvre moi-même.

» Ainſi, meſdames, vous ne me prendrez plus pour une femme mariée ; il eſt juſte
» que je vous faſſe cet aveu. Je ſuis actuelle-
» ment, comme je le dois, dans un état d'hu-
» miliation & de pénitence, pour la téméraire
» démarche qui a produit tant de maux. Je
» me flatte d'obtenir le pardon du ciel, parce
» que je m'affermis dans la diſpoſition de par-
» donner à tout le monde, ſans excepter
» l'homme qui m'a jetée, par ſon ingratitude,
» & par d'horribles parjures, dans l'abîme où
» je ſuis. Mais je ne puis eſpérer que ma fa-
» mille me pardonne jamais. Mon refuge eſt
» la mort. Il n'y en a point de ſi cruelle qui
» ne me paroiſſe plus ſupportable que d'être
» la femme d'un homme qui m'a trompée,
» lorſque j'avois fondé de meilleures eſpé-
» rances ſur ſa naiſſance, ſon éducation &
» ſon honneur.

» Je vois qu'après avoir fait autrefois les » délices de tout le monde, je ne ſuis propre » aujourd'hui qu'à cauſer de la douleur ou » de la pitié. Vous qui ne me connoiſſez » que par mon propre récit, vous en êtes » touchées juſqu'aux larmes ; j'admire votre » bonté. Mais il eſt tems de finir cette triſte » apologie. La tendreſſe de vos cœurs vous » y rend trop ſenſibles (effectivement il échappoit des ſanglots aux deux femmes ; & je n'étois guère moins attendri). » Il me » ſuffit de vous avoir donné une légère » connoiſſance de ma ſituation, & quelques » motifs de confiance pour mon caractère & » pour mes ſentimens. Votre compaſſion ne » tombe pas ſur une ingrate. D'ailleurs, je ne » crains pas qu'elle vous laſſe par ſa durée. » Ma perſpective la plus proche eſt la mort. » Si je vis aſſez pour me voir déchargée » d'une peſante malédiction, qui n'eſt déjà » que trop accomplie dans tout ce qui re- » garde ce monde, c'eſt tout ce qui me » reſte à déſirer ; & j'entendrai ſonner ma » dernière heure avec toute la joie d'un » voyageur fatigué, qui arrive à la fin d'une » courſe pénible ».

Alors, penchant la tête contre le dos de ſa chaiſe, & ſe couvrant le viſage de ſon

mouchoir, elle eſt demeurée quelques momens comme enſevelie dans ſa douleur & dans ſes larmes. La voix nous a manqué à tous pour lui répondre. Inſenſible comme tu l'es, ta préſence, peut-être, nous auroit fait rougir d'une foibleſſe, dont je m'imagine que tu ne fais que rire en liſant ma lettre.

Elle s'eſt enſuite retirée dans ſa ſeconde chambre, où ſon abattement l'a forcée de ſe mettre au lit. Je ſuis deſcendu avec les deux femmes, & pendant une demi-heure nous nous ſommes livrés à l'admiration. Madame Lovick & madame Smith ont répété vingt fois qu'il leur paroiſſoit incroyable que dans le monde entier, il pût ſe trouver un homme aſſez barbare pour offenſer volontairement une femme ſi charmante. Elle ont remercié le ciel d'avoir conduit un *ange* dans leur maiſon. C'en eſt un, je le crois comme elles; auſſi ſûrement que milord M.... a préſentement *un diable* dans la ſienne.

Je te hais, Lovelace. Par ma foi, je te hais. Il me ſemble qu'à chaque moment ma haine augmente.

LETTRE CCXCIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 22 de Juillet.

POURQUOI me hais-tu, Belford? & pourquoi ta haine augmenteroit-elle à chaque moment? Me ſuis-je rendu coupable de quelque nouvelle offenſe? Si les lamentations peuvent émouvoir un cœur tel que le tien, ſont-elles capables d'altérer les faits? N'ai-je pas toujours rendu à cette incomparable perſonne autant de juſtice que toi, ou qu'elle-même? Quelle apparence de raiſon dans ta haine, lorſque je ne me relâche point du deſſein de l'épouſer, ſuivant la parole que je t'en ai donnée, & ſuivant les loix que je me ſuis impoſées dans ma famille! Mais déteſte-moi ſi tu veux, pourvu que tu ne ceſſes pas de m'écrire. Je te défie de me haïr autant que je me hais moi-même. D'ailleurs, je ſuis certain que ſi tu me haïſſois réellement, tu ne me le dirois pas dans ces termes.

Fort bien. Mais après tout, quel beſoin d'apprendre ſon hiſtoire à ces femmes? Elle regrettera, dans quelque tems, de nous avoir

compromis tous deux ſans aucune utilité. Le poiſon de la maladie éteint tous les déſirs, & donne du dégoût pour ce qu'on a le plus aimé. Mais un renouvellement de ſanté change la ſcène, nous rend contens de nous-mêmes, & nous diſpoſe à l'être bientôt des autres. Toutes les eſpérances renaiſſent; chaque moment ſe préſente ſous une apparence plus gaie. Je ſuis ravi qu'elle ſoit déjà mieux, juſqu'à pouvoir ſoutenir un ſi long entretien avec des étrangers.

Cependant, n'eſt-il pas affreux qu'elle préfère la mort à moi! (La mort! O l'horrible mot, que tu prodigues néanmoins preſqu'à chaque ligne!) à moi qui ne l'ai offenſée dans le fond qu'en ſuivant mon caractère, tandis que ſes parens ſont ſortis honteuſement du leur, & tandis que, pour l'obliger, je ſuis prêt à ſortir auſſi du mien? Cependant on me refuſe un pardon qui leur eſt accordé! Aſſurément tu dois voir qu'il y a peu de juſtice dans tous ſes ſentimens. Cependant, avec ton épaiſſeur ordinaire, tu ſouhaites déjà *qu'elle t'attire après elle.* Pauvre Belford! quelle figure tu dois faire, avec tes diſcours auſſi empeſés que les manchettes d'Hickman, avec tes ſoupirs, avec tes génuflexions! avec une foible tête, peu accoutumée au

ſublime langage de cette charmante créature!

Mais la plus jolie de toutes tes extravagances, c'eſt d'avoir laiſſé tomber ton billet de banque derrière ſon fauteuil, au lieu de t'être mis à genoux pour le préſenter. Tu as voulu lui donner apparemment la double peine de l'accepter, & de l'aller prendre à terre. Que tu t'entends mal à faire une galanterie! Comment a-t-il pu t'entrer dans la tête que la meilleure manière de faire un préſent à une dame, fût de le jeter derrière ſon fauteuil?

Ma curioſité eſt extrême pour ce qu'elle peut avoir écrit à ſa ſœur, pour la réponſe qu'elle en recevra, & pour ce qu'elle écrit actuellement à miſs Howe. N'imagineras-tu pas quelque moyen de te procurer une copie de ces lettres, ou du moins un extrait? Il me ſemble que tu donnes madame Lovick pour une femme de piété. Ma charmante, qui lui a fait des ouvertures ſi particulières, ne manquera pas de lui communiquer tout: & toi, qui penſes à te réformer, ne ſaurois-tu profiter de cette reſſemblance de ſentimens avec la veuve, pour te mettre en état de me rendre ce petit ſervice? Quel âge a-t-elle, Belford? Jamais on ne voit d'amitié entre un homme & une femme de même âge, qui

ne finiſſe par le mariage ou par quelque choſe de pis. Qu'en dis-tu ? je t'aſſure que l'influence d'un proſélyte eſt extrême ſur les bonnes ames. C'eſt un ſaint de leur création ; elles ſe font une gloire de l'arroſer, de le cultiver & de le chérir, comme une plante qui leur doit la naiſſance. Leur premier motif eſt un orgueil purement ſpirituel.

Mais je trouve un peu de conſolation dans cette eſpèce de regret que tu lui prêtes, de m'avoir vu répondre ſi mal à ſes eſpérances. En matière d'amour, ce qu'une femme eſpère une fois, elle l'eſpère toujours ; du moins, tandis qu'il reſte du fondement pour l'eſpérance. Et ne ſommes-nous pas libres tous deux ? Peut-elle être à quelqu'autre homme ? Souhaiterois-je jamais une autre femme ? Non, jamais, jamais. Je t'apprends que de jour en jour, d'heure en heure, ma paſſion redouble pour elle ; que mes vues ſont *honorables*, dans le ſens le plus étroit qu'elle attache à ce terme ; que depuis huit jours je n'ai pas varié, même dans mes déſirs ; que toutes mes réſolutions ſont auſſi fermes, auſſi tournées en nature, que mes principes de vie libre l'ont été, tandis que l'indépendance m'a paru préférable aux chaînes du mariage.

LETTRE CCC.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 22 de Juillet.

NOUS faiſons nos préparatifs, pour le petit voyage que ma mère croit indiſpenſable. Mais je ſuis sûre d'être aſſez malade pour l'obliger abſolument de le différer, ſi je n'apprends pas que vous vous portiez beaucoup mieux avant notre départ. Le meſſager m'avoit jetée dans une mortelle affliction, en m'apprenant l'état où il vous avoit trouvée. Cependant, depuis que vous êtes capable de tenir une plume, & que votre tête s'eſt fortifiée, j'eſpère que la douceur de méditer & d'écrire contribuera de jour en jour à votre rétabliſſement.

Je vous dépêche cette lettre par un exprès, afin qu'elle arrive aſſez tôt pour vous exciter à de nouvelles conſidérations ſur le ſujet de mes dernières. Ne m'écrivez rien de déciſif, ſans y avoir apporté vos plus ſérieuſes réflexions ; car c'eſt ſur votre réponſe que je dois régler la mienne.

Dans votre dernière, vous déclarez poſiti-

vement que vous ne voulez pas être à lui. Assurément il mérite plutôt une mort infame, que le bonheur d'obtenir une moitié telle que vous. Mais comme je le crois innocent de votre dernière disgrâce, & que toute sa famille plaide pour lui, je suis persuadé que la complaisance pour leurs sollicitations & pour les siennes est le meilleur parti que vous puissiez embrasser ; sur-tout lorsque votre propre famille demeure implacable. Il est homme sensé. Pourquoi désespérer qu'il puisse devenir un bon mari, & quelque jour, peut-être, un sujet de quelque mérite ? Ma mère est tout-à-fait de mon opinion. M. Hickman eut hier une conférence avec lui, comme je crois vous l'avoir annoncé. Quoiqu'il n'y ait pas pris beaucoup de goût pour ses manières, il le croit sincèrement déterminé à vous épouser, si vous daignez vous rendre à ses instances. Peut-être verrez-vous M. Hickman avant notre départ. Si je ne puis vous voir moi-même, je ne partirai pas tranquille sans vous avoir vue par ses yeux. Il vous rendra compte alors de l'admirable portrait que le misérable fait de vous, & de la justice qu'il rend à votre vertu.

Ses aveux ne sont pas moins nets dans sa famille, s'il faut s'en rapporter au témoi-

gnage

gnage de ſes couſines. « Sa crainte, a-t-il dit à M. Hickman, » eſt qu'en faiſant éclater vos » plaintes, vous ne vous couvriez tous deux » d'une tache que le mariage même ne ſeroit » pas capable d'effacer. Il appréhende auſſi » que vous ne ruiniez votre ſanté par un » excès de triſteſſe ; & qu'en cherchant la » mort, lorſque vous pouvez l'éviter, vous » vous mettiez hors d'état de vous en ga- » rantir, lorſque vous aurez moins de dégoût » pour la vie ».

Ainſi, très-chère Clariſſe, je vous exhorte à ſurmonter, s'il eſt poſſible, votre averſion pour ce monſtre. Vous pouvez encore vous promettre d'heureux jours, & redevenir les délices de vos amis, comme votre amitié fera toujours le bonheur de votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE CCCI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Dimanche, 23 Juillet.

QUE je ſuis ſenſible, ma très-chère amie, à cette tendre ardeur qui ne ſe refroidit pas pour mes intérêts ! Qu'il eſt vrai que le nœud d'une amitié pure & l'union des ames l'emportent ſur tous les liens du ſang ! Mais quoique je faſſe ma gloire de votre affection, ſongez, ma chère, combien il eſt chagrinant pour un cœur qui n'eſt pas ſans généroſité, de ne pouvoir rien mettre dans la balance des ſervices & des bienfaits. Songez combien il m'eſt douloureux de ne cauſer que des peines à une chère amie, que je faiſois mon bonheur d'obliger; & de nuire peut-être à ſa réputation, par les efforts qu'elle fait continuellement pour fermer la bouche à mes impitoyables cenſeurs ! Croyez-moi, chère amie ! c'eſt le motif de mes regrets les plus amers, & ce qui me fait ſouvent jeter les yeux derrière moi, ſur une heureuſe ſituation dont il ne me reſte que le ſouvenir.

Vous me repréſentez les raiſons qui doivent

me porter à prendre M. Lovelace pour mon mari, & vous les fortifiez de l'autorité de votre reſpectable mère. J'ai devant moi toutes vos lettres, & celle de milord M.... & des dames de ſa famille. J'ai peſé vos argumens; je me ſuis efforcée d'y apporter toute l'attention dont mon cœur & mon eſprit ſont capable dans l'état où je ſuis. Je me ſens même diſpoſée à croire, non-ſeulement ſur votre propre opinion, mais encore ſur les aſſurances d'un ami de M. Lovelace, qui ſe nomme M. Belford, homme d'un naturel fort humain, & qui paroît entrer de bonne foi dans mes peines, que ſon ami n'a pas eu de part à ma dernière diſgrâce. J'ajouterai, par la déférence que j'ai pour votre ſentiment & pour le témoignage de M. Hickman, que je le crois ſérieuſement déterminé à m'épouſer, ſi je conſens à recevoir ſa main. Quel eſt le réſultat de toutes mes réflexions? Le voici, ma très-chère miſs Howe, & n'en ſoyez pas fâchée; c'eſt de m'attacher à la réſolution que je vous ai déjà déclarée, & de vous répéter que la mort me cauſeroit moins d'horreur qu'un mari de ce caractère; en un mot, que je ne puis, &, pardonnez-moi ſi j'ajoute, que je ne veux jamais être ſa femme.

Vous entendrez ſans doute mes raiſons;

& ſi je me diſpenſois de vous les expliquer, vous concluriez de mon ſilence, que j'ai l'eſprit obſtiné ou le cœur implacable. Ces deux reproches, ſi l'un ou l'autre étoit juſte, ſuppoſeroient une étrange diſpoſition dans une perſonne qui ne parle & qui ne s'occupe en effet que de la mort. Cependant, prétendre que le reſſentiment n'ait aucune part à ma détermination, ce ſeroit tenir un langage auquel perſonne n'ajouteroit foi. J'ai des reſſentimens, j'en conviens, ma chère ; & des reſſentimens fort vifs : mais ils ne ſont pas injuſtes ; & vous en ſerez convaincue, ſi vous ne l'êtes pas déjà, lorſque vous aurez appris toute mon hiſtoire. Entre pluſieurs raiſons, je vous en apporterai une dont j'eſpère que vous ſerez frappée vous-même ; mais après avoir reconnu que j'ai des reſſentimens, je veux commencer par celles qui viennent de cette ſource, dans l'eſpérance qu'ayant une fois déchargé mon cœur ſur le papier & dans le ſein de ma fidelle miſs Howe, ces importunes paſſions n'y rentreront plus, & feront place à des ſentimens plus doux & plus agréables.

Apprenez donc, ma très-chère amie, que ma fierté, quoiqu'extrêmement mortifiée, ne l'eſt point encore aſſez, s'il faut reconnoître

que c'eſt une néceſſité pour moi de choiſir un homme dont les actions ne m'inſpirent & ne doivent m'inſpirer que de l'horreur. Quoi, ma chère ! après avoir été traitée avec une barbarie ſi perfide & ſi préméditée, qu'il m'eſt également impoſſible, & d'y penſer ſans douleur, & de le raconter avec modeſtie, je laiſſerois approcher de mon cœur un cruel qui m'a ſi peu reſpectée ? Je ferois le vœu d'une éternelle ſoumiſſion pour un ſi méchant homme, & je ſouhaiterois mon bonheur dans une autre vie, en m'uniſſant avec un coupable dont je connois les crimes ? Votre Clariſſe vous paroît-elle ſi perdue, ou du moins tombée ſi bas, que, pour réparer aux yeux du monde une réputation ruinée, elle doive avoir humblement recours à la généroſité, & peut-être à la compaſſion d'un homme qui l'en a dépouillée par des voies ſi barbares ? En vérité, ma chère, je regarderois le repentir de mes imprudences comme une ſpécieuſe illuſion, s'il y entroit le moindre déſir d'être ſa femme. Je dois ramper apparemment devant mon raviſſeur, & le remercier ſans doute de la miſérable juſtice qu'il me rend ! Ne croyez-vous pas déjà me voir les yeux baiſſés devant ſes amis & devant les miens, dépouillée de cette noble confiance qui naît du témoi-

gnage d'un cœur ſans reproche ? Ne me voyez-vous pas humiliée dans ma propre maiſon, préférant mes honnêtes femmes-de-chambre à moi-même, n'oſant ouvrir les lèvres pour leur donner un avis ou leur faire un reproche, dans la crainte qu'un regard hardi ne m'avertiſſe de rentrer en moi-même, & de ne pas attendre d'autrui plus de perfection que de moi ? Mettrai-je un miſérable en droit de me reprocher ſa généroſité, ſa pitié, & de me faire ſouvenir peut-être des fautes qu'il m'aura pardonnées ? Eloignée comme j'étois de le croire capable de tant de baſſeſſe & de noirceur, je me promettois autrefois de le rappeler à la vertu. Je m'étois follement imaginée qu'il m'aimoit aſſez pour ſouffrir mes exhortations, & pour attacher quelque poids à mon exemple ; d'autant plus que je lui croyois aſſez bonne opinion de mon jugement & de mes principes. Mais que me reſte-t-il aujourd'hui de toutes ces eſpérances ? Si j'acceptois ſa main, aurois-je bonne grâce de lui recommander la vertu & les bonnes mœurs, lorſqu'il ſe rappelleroit que je lui ai fourni moi-même l'occaſion de me faire abandonner mon devoir ? D'ailleurs ſuppoſons toutes les ſuites du mariage, c'eſt-à-dire, des enfans nés d'un tel père : quelle ſeroit ma douleur

de penſer continuellement, à la vue d'une innocente famille, que, ſans un miracle, celui dont elle tiendroit le jour ſeroit deſtiné à tous les châtimens du vice, & que ſes exemples, peut-être, n'attireroient ſur elle que la malédiction du ciel? Qui ſait même ſi ma coupable complaiſance pour un homme qui me croiroit obligée à la ſoumiſſion, n'expoſeroit pas mes propres mœurs, & ſi, loin de contribuer à ſa réformation, je n'aurois pas la foibleſſe de l'imiter?

Ainſi je répète hardiment que je le mépriſe. Si je connois le fond de mon cœur, je le mépriſe de bonne foi. Je le plains auſſi. Tout indigne qu'il eſt de ma pitié, je ne laiſſe pas de le plaindre: mais c'eſt un ſentiment dont je ne ſerois pas capable ſi je l'aimois encore; car il me paroît certain, ma chère, que l'ingratitude & la baſſeſſe, dans l'objet de notre amour, ne peuvent cauſer que de la douleur. Je ne l'aime donc plus; mon ame dédaigne toute eſpèce de communication avec lui.

Mais quoiqu'un juſte reſſentiment ait eu la force de me conduire à ce point, je ne me ſuis pas laiſſée emporter par ſes mouvemens tumultueux, juſqu'à perdre toute attention pour le parti qui me reſteroit à choiſir,

ſi le ciel, pour alonger le tems de ma pénitence, me condamnoit à vivre encore. Dans mes plus profondes réflexions, le célibat s'eſt offert comme le ſeul genre de vie qui me convienne. Cependant ne faut-il pas ſuppoſer que, juſqu'à ma dernière heure, je paſſerai le tems à me rappeler mes afflictions & à pleurer mes fautes? Tout le monde ne ſaura-t-il pas la raiſon qui oblige Clariſſe Harlove de chercher la ſolitude, & de ſe dérober au commerce des hommes? Chaque regard de ceux qui s'approcheront de moi, n'aura-t-il pas la force d'un reproche? & quand les yeux d'autrui ne m'accuſeroient pas, ne liroit-on pas ma diſgrâce dans les miens?

Qu'ai-je donc, ma chère, mon unique amie, qu'ai-je à ſouhaiter de plus heureux que la mort? Et qu'eſt-ce que la mort après tout? Ce n'eſt que la ceſſation d'une vie mortelle; c'eſt la fin d'une courſe meſurée; un port, après une pénible navigation; le terme de toutes les inquiétudes & de tous les ſoins: & ſi cette mort eſt heureuſe, c'eſt le commencement d'un bonheur immortel.

Si je ne meurs point à préſent, il peut arriver que la mort me ſurprenne moins préparée. Suppoſons que j'euſſe évité le précipice où je ſuis; elle ſeroit venue peut-être au

milieu de quelque eſpérance flatteuſe, lorſque mon cœur enivré des vanités terreſtres n'auroit eu de goût que pour la vie.

Mais je me hâte, ma chère, d'ajouter pour votre ſatisfaction, que, malgré les raiſons qui me font déſirer la mort, je ne voudrois pas, comme une ame lâche, abandonner mon poſte lorſque je peux le conſerver, & lorſque la volonté du ciel m'en fait un devoir. Il eſt vrai que je me ſuis ſentie preſſée plus d'une fois par cette coupable penſée : mais c'étoit dans le trouble de mes plus vives douleurs. Une fois particulièrement, j'ai raiſon de croire que mon déſeſpoir m'a garantie du plus infame outrage. O ma chère ! vous ne vous imaginez pas ce que j'ai ſouffert dans cette fatale occaſion ; & je ne ſais pas moi-même de quoi le ciel m'a ſauvée, lorſque le miſérable voulut s'approcher de moi pour exécuter ſes horribles deſſeins. Je me ſouviens avec étonnement d'une réſolution, d'un courage que je n'avois jamais ſenti ; d'un courage accompagné de modération, & d'un empire ſur tous les mouvemens de mon ame. Ce que j'en puis dire, c'eſt que je ne comprends pas encore d'où me venoit cette merveilleuſe élévation, ſi ce n'étoit pas du ciel, à qui je l'avois demandée par mes plus ardentes prières, en formant le deſſein de braver une troupe de monſtres.

Comme je ſuis perſuadée que des violences exercées ſur moi-même, après l'horrible attentat, auroient marqué plus de vengeance & de déſeſpoir que de véritables principes, je ne me croirois pas moins criminelle aujourd'hui ſi je négligeois ma ſanté par obſtination, & ſi je me jetois volontairement dans les bras de la mort, lorſque je puis l'éviter. Quelles que ſoient là-deſſus les ſuppoſitions de ce mépriſable mortel, de cette ame baſſe & aveugle, n'attribuez pas non plus, ma chère, à des excès de mélancolie & d'abattement, ni même à des motifs d'orgueil & de vengeance, la réſolution à laquelle je m'attache de ne jamais être ſa femme, & jamais par conſéquent celle d'aucun homme. Loin de mériter ces imputations, je vous proteſte, ma chère & fidelle miſs Howe, que je ferai tout ce qui dépend de moi pour la prolongation de ma vie: &, juſqu'à ce qu'il plaiſe au ciel de la reprendre dans ſa bonté, je reçois ma punition comme une juſtice qu'il rend à mes fautes; je ne me déroberai point au poids dont il me charge, & je lui demanderai la patience de le ſupporter. Lorſque je me ſentirai de l'appétit, je donnerai à la nature ce qu'elle demandera pour ſon ſoutien. J'exécuterai ce qui me ſera preſcrit par les médecins;

en un mot, je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour convaincre ceux qui daigneront s'informer de ma conduite, que je n'ai pas manqué de fermeté dans mes peines, & que je me ſuis du moins efforcée de réſiſter aux maux que j'ai attirés ſur moi.

Mais voici, ma chère, une autre raiſon; une raiſon, qui vous convaincra vous-même, comme je vous l'ai promis, que je dois éloigner toute idée de mariage, & me livrer à des ſoins tout-à-fait différens. Je ſuis perſuadée, avec autant de certitude que j'en ai d'exiſter, que votre Clariſſe ne ſera pas long-tems au monde. Le vif ſentiment que j'ai toujours eu de ma faute, la perte de ma réputation, l'implacable diſpoſition de mes proches, joint au barbare traitement que j'ai eſſuyé lorſque je le méritois le moins, m'ont ſaiſi le cœur avant qu'il fût auſſi bien fortifié par les motifs de religion que j'oſe me flatter qu'il l'eſt aujourd'hui. Que ce langage ne vous chagrine point, ma chère: mais je ſuis ſûre, ſi je puis le dire avec auſſi peu de préſomption que de regret, que j'arriverai bientôt au terme de toutes les agitations humaines.

A préſent, ma chère amie, vous connoiſſez entièrement le fond de mon ame. Ayez la bonté d'écrire aux dames de cette illuſtre

maiſon, que je leur ſuis infiniment obligée de la bonne opinion qu'elles ont de moi ; & que j'ai été plus flattée que je ne croyois pouvoir l'être dans cette vie, d'apprendre que, ſans me connoître perſonnellement, elles m'ont crue digne, après ma diſgrâce, d'une alliance avec leur honorable famille, mais qu'il m'eſt abſolument impoſſible d'accepter l'offre de leur parent. Joignez-y, ma chère, un extrait de ma lettre, tel que vous le jugerez néceſſaire pour donner quelque poids à mes raiſons.

Je ſerai charmée de ſavoir quel jour vous partirez pour votre voyage, dans quel lieu vous vous arrêterez, & ſi vous ferez un long ſéjour dans l'île de Wight. Ne me laiſſez rien ignorer de ce qui concerne votre bonheur & votre ſanté.

LETTRE CCCII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, lundi, 24 Juillet.

QUELLE peine tu prends pour te perſuader que la mauvaiſe ſanté de miſs Harlove vient de ſa dernière diſgrâce & de l'implacable reſſentiment de ſa famille ! L'un & l'autre ne vien-

nent-ils pas de toi dans l'origine ? Quel embarras pour une bonne tête qui entreprend d'excuſer les effets d'un mauvais cœur ! Mais il n'eſt pas ſurprenant que celui qui eſt capable d'une mauvaiſe action préméditée, ſe ſatisfaſſe par une mauvaiſe excuſe. Cependant, quelle opinion doit-il avoir des autres, s'il croit pouvoir leur en impoſer auſſi facilement qu'il s'en impoſe à lui-même ?

En vain tu rejettes ſur l'orgueil & l'obſtination, la néceſſité où tu l'as réduite de ſe défaire de ſes habits. Quel autre parti prendroit-elle, avec la nobleſſe de ſes ſentimens ? Ses implacables parens lui refuſent les petites ſommes qu'elle a laiſſées derrière elle, & ſouhaiteroient, comme ſa ſœur le déclare avec audace, de la voir dans le dernier beſoin. Ils ne ſeront donc pas affligés de ſon embarras ; & peut-être prendront-ils plaiſir à le publier, comme une juſtification du ciel pour la dureté de leurs cœurs. Tu ne ſaurois ſuppoſer qu'elle voulût recevoir de toi les moindres ſecours. En accepter de moi, ce ſeroit, dans ſon opinion, les recevoir de toi-même. La mère de miſs Howe eſt une femme avare ; & je doute que ſa fille puiſſe rien ſans ſa participation. D'ailleurs miſs Harlove eſt abſolument per-

ſuadée que les effets dont elle veut diſpoſer, ne lui ſeront jamais d'aucun uſage.

N'ayant rien appris de la ville qui m'oblige d'y retourner aujourd'hui, je ferai le plaiſir au pauvre Belton, de lui tenir compagnie juſqu'à demain, & peut-être juſqu'à mercredi. Ce malheureux homme voudroit me voir ſans ceſſe à ſon côté. Que je le plains ! il eſt dans un abattement qui fait pitié. Rien ne le divertit. Mais quel ſervice puis-je lui rendre ? Quelle conſolation ſuis-je capable de lui préſenter, ſoit dans ſa vie paſſée, ſoit dans la perſpective de l'avenir ? Nos liaiſons & nos amitiés, Lovelace, ne portent que ſur la vie & la ſanté. Lorſque les maladies arrivent, nous jetons les yeux autour de nous, & les uns ſur les autres, comme des oiſeaux effrayés à la vue du milan qui eſt prêt à fondre ſur eux. Que nous ſommes foibles alors, avec toutes nos affectations de courage ! Tu crois voir, dis-tu, que je penſe de bonne heure à la réformation; je ſouhaite que tu devines juſte. La différence extrême que je remarque entre la conduite de cette admirable femme dans le cours de ſa maladie, & celle du pauvre Belton dans la ſienne, me fait connoître, avec la dernière clarté, que les libertins ſont les

poltrons réels, & que les gens de bien ſont les véritables héros. Tôt ou tard nous l'éprouverons nous-mêmes, ſi nous ne ſommes pas enlevés par quelque accident ſoudain.

Miſs Harlove s'enferma hier à ſix heures du ſoir, dans le deſſein de ne voir perſonne aujourd'hui juſqu'à la même heure. Pourquoi ? parce que c'eſt aujourd'hui le jour de ſa naiſſance, qu'elle veut célébrer par des exercices de piété. Le jour de ſa naiſſance ! une fleur qui ne fait que s'épanouir, & qui décline déjà vers ſa fin ! Tous ſes autres jours de naiſſance ont ſans doute été plus heureux. Quelles doivent être ſes réflexions ! quelles doivent être les tiennes !

Ta raillerie s'exerce ſur mes aſpirations, ſur ce que tu appelles mes *proſternemens*, & ſur la manière dont je lui ai préſenté le billet de banque. Le reſpect, dans cette occaſion, agiſſoit trop fortement ſur moi. J'appréhendois trop de lui déplaire, pour lui faire cette offre avec des grâces plus convenables à mes intentions. Si l'action étoit groſſière, elle étoit modeſte. Mais je conçois qu'elle n'en eſt que plus ridicule aux yeux d'un homme qui n'entend pas mieux la délicateſſe & la modeſtie dans la manière d'obliger, qu'en amour. Apprends qu'on peut dire du reſpect inviolable, ce que

le poëte a dit de la ſincère affection : « Je » parle ; j'ignore ce que je dis. Ah ! parlez, » parlez de même ; & ſi je ne vous réponds » pas autrement, nous en aurons montré plus » d'amour. L'amour eſt un enfant qui parle » un langage mal ſuivi ; mais c'eſt alors qu'il » ſe fait le mieux entendre ». L'application eſt juſte au reſpect modeſte qui fait trembler un humble adorateur devant l'autel ſur lequel il veut faire ſon offrande, & qui lui fait jeter mal-adroitement, derrière l'autel, l'encens qu'il devoit mettre deſſus. Mais, comment une ame qui a pu traiter brutalement la délicateſſe même, ſeroit-elle capable ici de m'entendre ?

LETTRE CCCIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 26 de Juillet.

JE ne ſuis à la ville que de ce matin. Mes premiers pas m'ont conduit chez Smith. Le compte qu'on m'a rendu de la ſanté de miſs Harlove, ne me raſſure pas pour l'avenir. Je lui ai fait préſenter mes reſpects ; elle m'a fait prier de remettre ma viſite à l'après-midi.

midi. Madame Lovick m'a dit que ſamedi, après mon départ, elle avoit pris le parti de ſe défaire d'une de ſes plus belles robes; & que, dans la crainte que l'argent ne vînt ou de vous ou de moi, elle avoit voulu voir la perſonne qui s'eſt préſentée pour l'acheter. C'eſt une dame à qui madame Lovick a quelques obligations, & qui l'achète pour ſa propre fille, qu'elle eſt prête à marier. Quoiqu'elle ſoit capable de profiter de l'infortune d'autrui en prenant cette robe fort au-deſſous de ce qu'elle vaut, on la peint comme une fort honnête femme, qui a marqué beaucoup d'admiration pour miſs Harlove, & qui s'eſt même attendrie juſqu'aux larmes ſur quelques circonſtances qu'on lui a racontées de ſon hiſtoire. C'eſt un démon bien odieux que celui de l'amour-propre, puiſqu'il a le pouvoir d'engager juſqu'aux gens de bien dans les plus cruelles & les plus infames actions : car je mets peu de différence entre un voleur qui ſaiſit l'occaſion d'un incendie pour enlever la bourſe de ſon voiſin, & celui qui prend avantage de la misère d'un autre pour faire un profit illégitime ſur les reſtes de ſon bien, lorſqu'un ſimple mouvement d'humanité devroit le porter à le ſecourir.

Vers trois heures, je ſuis retourné chez

Smith. Miſs Harlove avoit la plume à la main; cependant elle a conſenti à recevoir ma viſite. J'ai remarqué une fâcheuſe altération ſur ſon viſage. Madame Lovick, qui eſt entrée avec moi, en accuſe ſon aſſiduité continuelle à écrire, & l'excès d'application qu'elle apporta hier à ſes exercices de piété. J'ai pris la liberté de lui dire que je ne la croyois pas exempte de reproche, & que le déſeſpoir de la ſanté augmentoit les difficultés de la guériſon. Elle m'a répondu qu'elle étoit également éloignée du déſeſpoir & de l'eſpérance. Enſuite, s'approchant de ſon miroir : Mon viſage, a-t-elle dit, eſt une honnête peinture de mon cœur. L'ame eſt prête à ſuivre, auſſitôt que le corps aura fini ſes fonctions. L'écriture, a-t-elle continué, eſt mon ſeul amuſement ; & j'ai pluſieurs ſujets qui me paroiſſent indiſpenſables. A l'égard du matin que j'y emploie, je n'ai jamais aimé à le donner au ſommeil ; mais à préſent j'en ai moins le pouvoir que jamais. Il a fait divorce avec moi depuis long-tems ; & je ne puis faire ma paix avec lui, quoique j'aie fait quelquefois les avances.

Elle eſt paſſée alors dans ſon cabinet, d'où elle eſt revenue avec un paquet de papiers, fermé de trois ſceaux. Ayez la bonté, m'a-

t-elle dit, de remettre ces écrits à votre ami. C'eſt un préſent qu'il doit recevoir avec joie; car ce paquet contient toutes les lettres qu'il m'a écrites. Comparées avec ſes actions, elles ne feroient point honneur à ſon ſexe, ſi quelque haſard les faiſoit tomber dans d'autres mains. A l'égard des miennes, elles ne ſont point en grand nombre, & je lui laiſſe la liberté de les garder ou de les jeter au feu.

J'ai cru devoir ſaiſir l'occaſion de plaider pour vous; &, le paquet de lettres à la main, j'ai repréſenté vivement tout ce qui m'eſt venu à l'eſprit en votre faveur. Elle m'a écouté avec plus d'attention que je n'avois oſé m'en promettre après ſes déclarations. Je n'ai pas voulu vous interrompre, m'a-t-elle dit, quoique le ſujet de votre diſcours ſoit fort éloigné de me faire plaiſir. Vos motifs ſont généreux; j'aime les effets d'une généreuſe amitié dans l'un & l'autre ſexe. Mais j'ai achevé d'expliquer mes ſentimens à miſs Howe, qui ne manquera point de les communiquer à la famille de M. Lovelace. Ainſi, c'en eſt aſſez ſur une matière qui peut conduire à des récriminations déſagréables.

Son médecin qui eſt arrivé, lui a conſeillé de prendre l'air, & l'a blâmée de s'appliquer

trop. Il ne doutoit pas, lui a-t-il dit, qu'elle ne pût ſe rétablir, pourvu qu'elle en prît les moyens.

Mais, quoiqu'ils reconnoiſſent tous beaucoup de nobleſſe dans ſes ſentimens, ils n'en découvrent pas la moitié, ni combien ſa bleſſure eſt profonde. Ils font trop de fond ſur ſa jeuneſſe, dont je n'eſpère pas, dans cette occaſion, les effets ordinaires, & ſur le tems, qui n'aura pas ſur une ame de cette trempe le pouvoir qu'on lui attribue. Toutes ſes vues & ſes efforts s'étoient tournés à rappeler au bien un libertin qu'elle avoit pris en affection. Elle ſe voit trompée dans une ſi chère eſpérance; je crains qu'elle ne ſoit jamais capable de ſe regarder elle-même avec aſſez de complaiſance, pour trouver la vie aimable; car ce qu'elle y cherche n'eſt pas le frivole amuſement de la table, de la parure, des viſites & des ſpectacles, qui borne les idées de la plupart des femmes, ſur-tout de celles qui ſe croient les plus propres à briller dans le grand monde. Sa douleur, en un mot, me paroît d'une nature que le tems, ce médecin général de toutes ſortes d'afflictions, ne fera qu'augmenter plutôt que de l'affoiblir. Toi, Lovelace, tu peux avoir découvert, dans le cours de ſa malheureuſe hiſtoire & de la tienne,

toute l'étendue d'un mérite ſi ſupérieur. Mais tes maudites inventions & ton caractère intrigant t'ont emporté; il eſt juſte que l'objet de ta criminelle vanité, & d'un ſi grand nombre de talens mal employés, devienne aujourd'hui ton tourment & ta punition.

Le médecin eſt ſorti, & j'allois le ſuivre, lorſqu'on eſt venu avertir cette divine fille qu'un homme de fort bonne apparence, après s'être informé très-curieuſement de ſa ſanté, demandoit à la voir: on a nommé M. Hickman. Elle a paru tranſportée de joie; &, ſans autre explication, elle a donné ordre qu'on le fît monter. Je voulois me retirer; mais ſuppoſant ſans doute que je ne manquerois pas de le rencontrer ſur l'eſcalier, elle m'a prié de ne pas quitter ſa chambre. Auſſi-tôt elle eſt allée au-devant de lui; elle l'a pris par la main, & lui ayant fait une douzaine de queſtions ſur la ſanté de miſs Howe, ſans lui laiſſer le tems de répondre, elle s'eſt félicitée de l'obligeante attention de ſon amie qui lui procuroit cette viſite, avant que de s'engager dans ſon petit voyage. M. Hickman lui a remis une lettre de miſs Howe, qu'elle a dépoſée dans ſon ſein, en diſant qu'elle la liroit à loiſir.

Il a remarqué avec inquiétude toutes les

J'ai pris ce moment pour leur laiſſer la liberté de s'entretenir, ſous le prétexte de quelques affaires dont je ſuis chargé réellement pour le pauvre Belton. Enſuite, après avoir rempli ce devoir, je me ſuis retiré chez moi, où j'ai voulu te préparer, par ce récit, à ce qui peut arriver dans la viſite à laquelle je ſuis engagé pour demain.

LETTRE CCCIV.

M. BELFORD, au même.

Jeudi, 27 de Juillet.

JE me ſuis rendu ce matin, à l'heure du déjeûné, dans l'appartement de miſs Harlove, où j'ai trouvé M. Hickman avec elle. Quoiqu'il eût dans les yeux & ſur le viſage quelques marques d'embarras & de contrainte, il m'a reçu avec plus de conſidération qu'hier; ce que j'ai cru devoir attribuer au favorable témoignage qu'on lui avoit rendu de moi. Il a peu parlé; mais je ſuppoſe qu'ils avoient eu le tems de s'expliquer hier au ſoir, & ce matin, avant mon arrivée. Quelques mots échappés m'ont fait juger que miſs Howe, dans ſa lettre, a repréſenté vivement à ſon

amie les déſirs de votre famille, votre propre impatience, & l'opinion où elle eſt elle-même que l'unique voie qui lui reſte pour réparer ſa diſgrâce eſt d'accepter votre main.

M. Hickman, autant que j'ai pu le recueillir, l'a preſſée, au nom de miſs Howe, de ſe retirer, pendant ſon abſence, dans une ferme voiſine de ſa maiſon, où l'ordre eſt déjà donné de lui préparer un logement commode. Elle a demandé combien le voyage devoit durer; &, paroiſſant charmée qu'on ne ſe propoſe pas d'y employer plus de quinze jours, elle a répondu que peut-être accepteroit-elle l'offre de ſon amie avant ſon retour. Il lui a préſenté une ſomme d'argent de la même part; mais rien n'a pu l'engager à la prendre. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait refuſé mes offres. Elle a dit ſeulement que, ſi ſa ſituation la réduiſoit à la néceſſité d'emprunter, elle n'auroit jamais cette eſpèce d'obligation qu'à miſs Howe.

En la quittant, je ſuis entré avec M. Hickman dans un café voiſin. Il m'a fait le récit de votre entrevue; & je vous aſſure qu'il me l'a repréſentée plus favorablement pour vous, que vous ne l'avez fait vous-même. Cependant il m'a dit fort librement ce qu'il penſoit de vous; mais avec la politeſſe d'un galant homme. Il ne m'a pas déguiſé la ferme réſo-

lution où il a trouvé miſs Harlove de ne jamais être à vous. Il devoit la revoir à midi pour ſe charger de ſa réponſe à miſs Howe, qui étoit preſque finie dès le matin; &, n'attendant que ſes ordres, il ſe propoſe de partir à trois heures. Madame Howe & ſa fille, qu'il doit accompagner dans leur voyage, comptent de ſe mettre en chemin pour l'île de Wight, lundi prochain. Il s'efforcera, dit-il, de donner la meilleure coûleur qu'il lui ſera poſſible à la ſituation de miſs Harlove; ſans quoi, leur éloignement ſeroit pour elles un ſupplice inſupportable.

Comme je l'ai trouvé dans la réſolution de donner un tour favorable à ce qu'il a vu, & que miſs Harlove a refuſé l'argent qu'il étoit chargé de lui offrir, je ne lui ai point appris qu'elle ait commencé à ſe défaire de ſes robes; il m'a paru que cette nouvelle n'étoit propre qu'à chagriner inutilement ſon amie. C'eſt une circonſtance ſi choquante & ſi odieuſe, qu'une jeune perſonne de ſon rang & de ſa fortune ſoit réduite à cette néceſſité, que je n'y puis penſer moi-même ſans impatience; & je ne connois qu'un homme au monde qui le puiſſe.

Ce M. Hickman a quelque choſe d'un peu trop manièré dans l'air & dans le langage; mais il m'a paru d'ailleurs fort ſenſé, fort

aimable, & je ne trouve pas qu'il mérite le ton dont vous le traitez, ni le portrait que vous faites de lui. Tu es réellement un étrange mortel. Parce que tu renfermes, dans la figure, dans les manières & dans l'eſprit, plus d'avantages que je n'en ai jamais vu raſſembler, avec un viſage qui en impoſeroit à l'enfer même, tu ne trouves aucun autre homme qui te paroiſſe ſupportable. C'eſt ſur un principe ſi modeſte que tu ris de quelques-uns d'entre nous, qui, n'ayant pas ta confiance pour leur dehors, emploient le ſecours d'un tailleur & d'un perruquier pour cacher leurs défauts, & que tu nous reproches de ne faire qu'annoncer, par l'enſeigne de notre parure, ce que nous portons dans le magaſin de notre ame. Tu crois nous humilier beaucoup. Mais, je te prie, Lovelace, dis-moi, ſi tu le peux, quelle ſorte d'enſeigne tu choiſirois, ſi tu étois obligé d'en prendre une qui ſervît à nous donner une idée claire des richeſſes de ton ame.

M. Hickman m'a dit que miſs Howe conſentoit, depuis quelques ſemaines, à le rendre heureux, & que tous les articles ſont même ſignés; mais qu'elle eſt déterminée à différer ſon mariage auſſi long-tems que ſa chère amie ſera dans l'infortune. N'eſt-ce pas un charmant exemple de la force de l'amitié

dans les femmes; quoique toi, moi, & tous nos aſſociés, nous l'ayons ſouvent tournée en ridicule, comme une chimère du premier ordre, entre des femmes du même âge, du même rang, & d'égales perfections? Mais, de bonne foi, Lovelace, je vois de plus en plus qu'avec notre arrogance & notre vanité, il n'y a pas d'ames plus étroites que celles des libertins. Je veux t'expliquer comment ce malheur nous arrive.

Notre premier goût pour le libertinage nous rend généralement ſourds à toutes ſortes d'inſtructions. Ainſi, nous ne pouvons jamais être que des demi-ſavans dans les connoiſſances auxquelles on nous applique; &, parce que nous ne voulons rien apprendre de plus, nous nous croyons au ſommet du ſavoir. Cependant, avec une vanité ſans bornes, une imagination mal réglée, & très-peu de jugement, nous commençons bientôt à faire les beaux-eſprits. De-là, nous paſſons à croire que nous avons toutes les lumières en partage, & à mépriſer ceux qui ſont plus ſérieux que nous, & qui apportent plus de travail à s'inſtruire, comme des perſonnages flegmatiques ou ſtupides, qui ne connoiſſent pas les plaiſirs les plus piquans de la vie. Cette opinion de nous-mêmes ne manque pas de nous rendre inſup-

portables aux perſonnes qui joignent quelque mérite à la modeſtie, & nous oblige de nous reſſerrer dans les ſociétés de notre eſpèce. Nous perdons ainſi toute occaſion de voir ou d'entendre ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de nous faire connoître ce que nous ſommes; &, concluant que nous ſommes en effet les plus *jolis hommes* du monde, les ſeuls qui méritent le nom de gens d'eſprit, nous regardons avec dédain ceux qui ne prennent pas les mêmes libertés, & nous nous imaginons que le monde n'eſt fait que pour nous. A l'égard des connoiſſances utiles, comme nous ne nous arrêtons qu'à des ſurfaces, tandis que les autres ſe donnent la peine d'approfondir, nous ſommes mépriſés avec raiſon de toutes les perſonnes ſenſées, qui ont de véritables notions de l'honneur, & qui poſsèdent des talens diſtingués. Ainſi, fermant les yeux ſur notre miſère, tous nos mouvemens ſont en rond, comme ceux d'un cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un moulin; & nous roulons dans un cercle fort étroit, lorſque nous croyons ranger le monde entier ſous nos loix.

Jeudi, après-midi.

Je me ſuis jeté dans le chemin de monſieur Hickman, lorſqu'il a quitté miſs Harlove, & je l'ai engagé à prendre un léger repas avec moi. Il avoit été fort attendri en prenant congé d'elle; dans la penſée, m'a-t-il dit, quoiqu'il ne lui en ait rien témoigné, qu'il la voyoit peut-être pour la dernière fois. Elle l'a chargé de faire, à miſs Howe, la plus favorable peinture de ſa ſituation que la vérité lui permettra.

Il m'a raconté une circonſtance fort tendre de leur ſéparation. Après avoir pris la liberté de l'embraſſer à la porte de ſon cabinet, il n'a pu s'empêcher de lui demander encore une fois la même grâce à la porte de l'antichambre, juſqu'où elle voulut abſolument le conduire, toujours dans l'idée qu'il ne la reverroit jamais; &, l'ayant preſſée aſſez fortement ſur ſa poitrine par un mouvement de cœur auquel il n'a pu réſiſter, il lui a fait quelques excuſes de cet excès de familiarité. Des excuſes, lui a-t-elle dit! Ah! M. Hickman, vous n'en avez pas beſoin. Vous êtes mon frère, vous êtes mon ami; &, pour vous marquer combien l'honnête-homme, qui doit être heu-

reux avec ma chère miſs Howe, eſt précieux à mon cœur, vous porterez à cette fidelle amie un gage volontaire de mon affection. Elle n'a pas fait difficulté alors de lui préſenter ſon charmant viſage, & de prendre ſa main, qu'elle a ſerrée entre les ſiennes. Peut-être, a-t-elle repris, l'amitié qu'elle a pour moi lui fera-t-elle accepter plus agréablement cet échange, que ſa délicateſſe ne le lui permettroit autrement. Dites-lui, a-t-elle ajouté, en fléchiſſant un genou, & levant les mains & les yeux, que vous m'avez vue dans cette poſture au moment que vous m'avez quittée, demandant au ciel ſes bénédictions pour elle & pour vous, & le ſuppliant de vous rendre long-tems heureux l'un par l'autre.

Je n'ai pu retenir mes larmes, m'a dit monſieur Hickman; il m'eſt même échappé quelques ſanglots, avec un ſerrement de cœur qui venoit d'un mélange égal de douleur & de joie. Elle s'eſt retirée, auſſi-tôt que je lui ai donné la main pour ſe relever; & je ſuis deſcendu, me reprochant de partir, n'ayant pas néanmoins la force de demeurer, & les yeux tournés du côté contraire au mouvement de mes pieds, auſſi long-tems qu'ils ont pu ſuivre le bord de ſa robe. « Je ſuis entré dans la » boutique de Smith, a continué le digne

» Hickman ; j'ai recommandé cette perſonne » angélique aux ſoins les plus prudens de ſa » femme ; &, lorſque j'ai mis le pied dans » la rue, je n'ai pu me défendre de jeter » les yeux vers ſa fenêtre. Elle y étoit : c'eſt » là que je l'ai vue ſans doute pour la der- » nière fois. Elle m'a fait un ſigne de ſa » charmante main, avec un regard, un ſou- » rire mêlé de tendreſſe & d'inquiétude, qu'il » m'eſt impoſſible de décrire, mais qui me » ſera préſent toute ma vie ».

Dis-moi, Lovelace, dis-moi, je te prie, ſi cette deſcription, toute ſèche qu'elle eſt dans mes termes, ne te fait pas penſer comme moi qu'il y a des plaiſirs plus relevés, des charmes plus touchans dans le ſentiment d'une pure & vive affection, que dans toutes les ſenſualités groſſières où tu fais conſiſter ton unique bien. Dis-moi s'il n'eſt pas poſſible, que, quelque jour du moins, tu lui donnes la préférence qu'elle mérite infiniment ſans doute, & que pour moi j'eſpère déſormais lui donner toute ma vie.

Je t'abandonne à cette réflexion, qui te vient de ton véritable ami

BELFORD.

LETTRE CCCV.

Miſs HOWE, à Miſs CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 25 Juillet (1).

Vos deux lettres, les plus touchantes que vous m'ayez jamais écrites, m'ont été remiſes (comme j'en avois laiſſé l'ordre pour tout ce qui viendroit de vous) dans une terre voiſine de la nôtre, où j'étois en viſite avec ma mère. Je n'ai pas eu la force d'en ſuſpendre la lecture. Elles m'ont fait verſer plus de larmes que je n'ai deſſein de vous l'avouer, quoique je me ſois efforcée de ſécher mes yeux, pour déguiſer, autant qu'il m'étoit poſſible, l'excès de ma douleur à ma mère, & à d'autres perſonnes qui devoient revenir avec nous.

Comment puis-je ſoutenir l'idée de perdre une amie ſi chère? je ne veux pas même le ſuppoſer. Non, non, je ne le puis. Une ame telle que la vôtre n'a pas été revêtue d'une forme humaine, pour nous être ſi-tôt arrachée. Il vous reſte beaucoup de bien à faire, pour l'avantage de tous ceux qui ont le bonheur de

(1) C'eſt celle dont M. Hickman étoit chargé.

vous

vous connoître. Dans votre lettre de jeudi dernier, vous me faites l'énumération de plusieurs points, ſur leſquels vous croyez votre ſituation déjà meilleure : faites-moi voir, par des effets, que ce calcul eſt ſérieux, & que vous avez réellement le courage de vous mettre au-deſſus d'une diſgrâce dont vous n'avez pu vous garantir. Je me fierai alors de votre parfaite guériſon à la providence & à mes humbles prières ; & je me réjouirai au fond du cœur, de l'eſpérance que j'emporterai dans notre petit voyage, de vous trouver aſſez rétablie à mon retour, pour avoir déjà pris le petit logement que M. Hickman eſt chargé de vous offrir.

Vous me grondez des libertés auxquelles je m'emporte quelquefois contre votre famille. Je ſuis vive, je le ſais, & quelquefois trop vive : mais la chaleur en amitié ne ſera jamais un crime ; ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'une incomparable amie qui languit dans une injuſte oppreſſion, & qui ſouffre des maux qu'elle n'a pas mérités. Je n'ai aucune notion de la froideur en amitié, ſoit qu'on l'appelle prudence, ou qu'on veuille l'honorer d'un plus beau nom. Vous pouvez excuſer vos parens ; c'eſt un ſervice que vous leur avez toujours rendu : mais les autres, ma chère, doivent

avoir la liberté d'en porter le jugement qui leur plaît. Je ne ſuis point leur fille, ni la ſœur de James & d'Arabelle. Grâces au ciel, c'eſt ce que je ne ſuis point.

Mais, ſi vous êtes fâchée des libertés auxquelles je me ſuis échappée depuis ſi long-tems, je crains que vos plaintes ne fuſſent beaucoup plus vives, ſi vous ſaviez ce qui s'eſt paſſé dans une entrepriſe que j'ai tentée depuis peu, pour vous procurer l'abſolution que vous avez tant à cœur, c'eſt-à-dire, la rétractation du téméraire vœu de votre père. Ils ne ſont pas en reſte avec moi. Mais il ne faut pas que vous ſoyez informée de tout (1). Je veux me perſuader, néanmoins, que tous ces eſprits intraitables, ſans en excepter ma mère, ont toujours été des enfans ſoumis, dociles, reſpectueux pour ceux auxquels ils doivent le jour. Encore une fois, pardon. J'ai pouſſé la chaleur aſſez loin: mais je n'ai pas d'autre exemple que le vôtre, pour m'inſpirer le goût de la vertu oppoſée; & les traitemens que vous avez reçus ne ſont pas propres à me donner la force de l'imiter.

(1) Il s'agit de quelques lettres entre miſs Howe & la ſœur de miſs Clariſſe, où l'aigreur éclate ſans meſure. On les a ſupprimées.

Vous me laiſſez le ſoin de déclarer votre refus à la noble famille dont la ſeule tache eſt d'avoir produit un homme ſi vil. Mais, hélas ! ma chère, les conſéquences de ce refus me cauſent tant d'alarmes !.... Je ne ſais que vous dire ; cependant, permettez que je ſuſpende ce refus juſqu'au retour de M. Hickman. Les inſtances de milord & des dames font tant d'honneur à votre vertu ; ils ont pour vous une ſi juſte admiration ; vous devez avoir triomphé ſi noblement de votre monſtre ; il eſt lui-même ſi preſſant ; le public a pénétré ſi loin dans cette malheureuſe affaire ; vous pouvez faire encore tant de bien ; votre volonté s'eſt conſervée ſi pure ; vos parens ſont ſi implacables....! Penſez-y, ma chère, & repenſez-y. Ma mère, miſs Loyd, miſs Bidulphe, tous ceux, en un mot, que vous avez crus dignes d'une confiance diſtinguée, s'accordent à penſer que vous devez prendre le parti du mariage.

Vous m'expliquerez le fond de votre cœur par la bouche de M. Hickman ; &, lorſqu'il m'aura communiqué votre réſolution abſolue, je vous ouvrirai le mien. En attendant, puiſſe-t-il m'apporter des nouvelles de votre ſanté, telles que je les déſire, & que je les demande

au ciel avec l'ardeur & l'inquiétude d'une inviolable amitié !

ANNE HOWE.

LETTRE CCCVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi, 27 Juillet.

APRÈS vous avoir fait des remercîmens fort vifs du plaiſir que vous m'avez procuré par la viſite de M. Hickman, je vous dois, ma très-chère miſs Howe, dans la ſincérité d'une fidelle amitié, qui ne ſeroit pas ce qu'elle eſt, ſi elle n'admettoit pas cette liberté, quelques reproches pour avoir ſuſpendu la déclaration de ma réponſe déciſive. Je ſuis fâchée, ma chère, que vous, qui me connoiſſez ſi bien, vous m'obligiez de répéter que, quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne ſerois jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis-je penſer à lui, lorſque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. A l'égard du public & de ſa cenſure, vous ſavez, ma chère amie, que, quelque prix que

j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir que le ſecond rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation eſt perdue : & que me ſerviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, ſi je ne pouvois me juſtifier à mes propres yeux ?

Je vous ai reproché ſi ſouvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne péſerai point aujourd'hui ſur cet article. Mais lorſque vous me faites entendre qu'il s'eſt paſſé depuis peu quelque choſe que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux & pour moi-même, puiſque c'eſt les avoir irrités néceſſairement contre moi. J'aurois ſouhaité, ma chère, que vous m'euſſiez laiſſé le ſoin de traiter avec eux, dans une occaſion ſi intéreſſante pour mon repos. J'ai écrit à ma ſœur ; je dois redouter plus que jamais ſa réponſe, ſuppoſé même qu'après ce fâcheux incident elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chère, que je finiſſe là-deſſus par une remarque ? C'eſt que, dans les occaſions même où le zèle de ma tendre amie eſt louable, il paroît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai en faveur de votre opinion ſur la conduite des

parens dans ces occaſions délicates, que ſouvent l'oppoſition indiſcrète cauſe autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours pour délibérer ſur l'offre obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voiſinage. Mais ſi vous avez la bonté de recevoir mes excuſes, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma ſanté ne ceſſeroit pas de s'y oppoſer. Je dois vous expliquer mes raiſons, lorſqu'aſſurément la reconnoiſſance & l'amitié me feroient regarder une viſite, que je pourrois quelquefois eſpérer de vous, comme ma plus douce conſolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que cette grande ville, toute méchante qu'elle eſt, ne manque point d'occaſions pour devenir meilleur. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'égliſes; & la diminution de mes forces m'avertit que ces ſecours ſont convenables à ma ſituation. Lorſque je ſuis en état de ſortir, je me fais conduire à quelque égliſe éloignée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, & de prendre un peu l'air, par déférence pour un médecin fort attentif à ma ſanté. Je ne doute pas que la continuation

de cette méthode ne ſerve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes penſées, & peut-être à m'établir dans cette parfaite réſignation à laquelle je dois aſpirer : car je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois ſur mes forces, & que toute l'aſſiſtance que je tire de mes exercices de piété, ſuffit à peine pour ſoutenir ma raiſon ! Je ſuis bien jeune, ma chère, hélas ! bien jeune, pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de ſi malheureuſes circonſtances !

Un autre motif qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'eſt la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître, à mon occaſion, entre votre mère & vous. Si vous étiez mariée, & que l'honnête homme qui auroit droit alors à votre affection, ſouhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne ſais pas ſi je ſerois capable de réſiſter. Quoique ma première raiſon ſoit d'une importance qui lui feroit peut-être conſerver tout ſon poids lorſque je quitterois Londres pour vous faire ma viſite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je puſſe me refuſer la ſatisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma ſœur, & j'eſpère que vous la trouverez

écrite dans un véritable eſprit de repentir; tels ſont du moins mes ſentimens. Ne m'accuſez pas de m'abaiſſer trop dans les termes. Un enfant qui ſe reproche d'avoir malheureuſement offenſé ceux dont il tient le jour, ne ſauroit porter trop loin l'humiliation. S'il arrivoit que, plus irrités encore par les dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils laiſſaſſent ma lettre ſans réponſe, je dois apprendre à trouver de la juſtice dans cette rigueur, ſur-tout lorſque c'eſt la première fois que je m'adreſſe à eux par ma ſœur. Mais s'ils me font la grâce de me répondre, & peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie inſtamment, ma chère, de réprimer votre cenſure. Conſidérez qu'ils ignorent ce que j'ai ſouffert, qu'ils ſont remplis d'un reſſentiment qu'ils croient juſte, & qu'ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. Après tout, que peuvent-ils faire pour moi? ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi ſervira-t-elle qu'à redoubler leur douleur, que leur reſſentiment a peut-être ſoulagée? leur pitié ſera-t-elle capable de rétablir ma réputation?

Je me recommande aux prières de ma chère amie, & je renouvelle, en finiſſant, mes re-

mercîmens les plus tendres pour la viſite de M. Hickman, avec des vœux pour leur bonheur mutuel & pour la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCVII.

Miſs HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 28 Juillet.

C'EST à préſent, ma chère, que je veux vous ouvrir entièrement mon ame ſur la réſolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour votre mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté des raiſons ſi dignes de ma chère Clariſſe, que l'intérêt de mon amour-propre, & la crainte de perdre une ſi parfaite amie, ont pu me faire ſouhaiter ſeul de vous voir changer de diſpoſition.

A la vérité, ma chère, je m'étois figuré que l'effort néceſſaire pour vaincre une paſſion telle que l'amour, lorſque tant de raiſons s'accordent à la favoriſer, étoit au-deſſus de notre ſexe; & j'ai voulu vous preſſer encore

une fois de ſurmonter votre juſte indignation, avant qu'elle vous fît porter le reſſentiment plus loin, dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile & moins honorable de vous rendre alors, que dans les circonſtances préſentes. Mais puiſque je vous vois ferme dans votre noble réſolution, & qu'il eſt impoſſible à votre ame pure & vertueuſe de s'unir avec un vil & miſérable parjure, je vous en félicite du fond du cœur; & je vous demande pardon d'avoir paru douter, dans cette occaſion, de vos ſentimens & de vos principes.

Il ne me reſte qu'un ſujet de triſteſſe; c'eſt le mauvais état de votre ſanté, tel que M. Hickman n'a pu nous le déguiſer. Quoique vous obſerviez ſi bien la doctrine à laquelle je vous ai vue toujours attachée, ſur le rang que l'opinion du monde doit tenir dans votre eſtime, & ſur la néceſſité d'être juſtes à nos propres yeux avant que de chercher à le paroître aux yeux d'autrui, cependant, ma chère, ſouffrez qu'en vous preſſant de ne rien négliger pour rétablir vos forces, je faſſe entrer dans vos motifs, que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe, & feroit connoître avec éclat que vous êtes ſupérieure en effet au vil auteur de toutes vos infortunes. On vous auroit vue, pendant quelques

inſtans, hors du chemin qui vous eſt ſi naturel ; mais on verroit avec édification que vous avez été capable de le reprendre, & que vous continuez par vos exemples & par vos inſtructions de faire le bonheur de tous ceux que vous connoiſſez. Au nom du ciel, pour l'amour du genre humain, pour l'honneur particulier de notre ſexe, pour moi qui vous aime ſi parfaitement, efforcez-vous de vaincre tout ce qui s'oppoſe à votre ſanté. Si vous remportez cette glorieuſe victoire ſur vous-même, je ſuis heureuſe ; j'obtiens tout ce que je déſire au monde, car d'un grand, d'un très-grand nombre d'années, il m'eſt impoſſible, ma chère, de ſoutenir la penſée de nous ſéparer.

Vos raiſons ſont ſi convaincantes pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir, que je ſens la néceſſité de m'y rendre à préſent. Mais lorſque vous aurez l'eſprit auſſi tranquille qu'il le ſera bientôt, après la réſolution que vous avez formée, je vous attends près de nous, & peut-être avec nous, pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une ſolide amitié. Vous réglerez tous mes pas, & je ſerai ſûre de marcher droit avec un ſi bon guide.

Vous ſouhaiteriez que je n'euſſe pas em-

ployé ma médiation auprès de votre famille. Je le ſouhaiterois auſſi, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles perſécutions, parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines ? Je veux m'arracher cette idée ; car toute ma chaleur renaît, & je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je vouluſſe faire, rien qui pût m'être agréable, ſi je croyois vous déſobliger ; & rien auſſi que je ne fuſſe capable d'entreprendre pour vous faire plaiſir. Comptez, ma chère & rigoureuſe amie, que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche & la faute.*

La même raiſon m'empêchera de vous expliquer mon ſentiment ſur la lettre que vous écrivez à votre ſœur. Elle eſt bien, parce qu'elle vous paroît telle ; & ſi la réponſe vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être, vous ſerez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures & des outrages, il me ſemble que votre intention n'eſt pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuſer des fautes d'autrui, trop diſpoſée

à ſoupçonner votre propre conduite, lorſqu'elle ne s'eſt point accordée avec le jugement de votre famille. Si c'eſt une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne ſuis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la ſageſſe conſiſte dans les années, ni que l'imprudence & la folie ſoient le partage néceſſaire de la jeuneſſe. C'eſt peut-être le cas le plus commun, qui ſe trouve vérifié, je le veux, dans l'exemple de ma mère & dans le mien : mais je ſoutiens hardiment qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlove & leur ſeconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuſes pour leur cruauté, en ſuppoſant qu'ils ignorent ce que vous avez ſouffert, & le mauvais état de votre ſanté? Ils ſont informés de vos ſouffrances, & je ſais qu'ils n'en ſont pas affligés : on ne les a pas moins inſtruits de votre maladie, & j'ai de fortes raiſons de juger comment ils ont pris cette nouvelle. Mais je n'éviterai ni la faute ni le reproche, ſi je m'arrête plus long-tems ſur cet odieux ſujet. Ce que j'en conclurai ſeulement, c'eſt qu'à leur égard votre vertu eſt pouſſée juſqu'à l'excellence; & que, par rapport à vous, leur dureté va... de grâce, ma chère, permettez que je leur rende un peu de juſtice. Mais vous me le défendez, je le

ſais, & je vous obéis malgré moi. Cependant, ſi vous devinez le mot que j'aurois employé, ne doutez pas qu'il ne ſoit d'une juſtice extrême.

Vous me faites entendre que, ſi j'étois mariée, & ſi M. Hickman étoit dans la même diſpoſition que moi, non-ſeulement vous ſeriez portée à me rendre une viſite, mais qu'il vous ſeroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la ſatisfaction de nous embraſſer. Quelle force, ma chère, vous donnez aux inſtances de M. Hickman ! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le ſuppoſez, & qu'il ne déſirât ſur toute choſe de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, ſi vous nous accordiez cette faveur. S'il n'eſt pas un inſenſé, la politique lui feroit naître ce déſir, quand il n'y ſeroit pas auſſi porté qu'il l'eſt par la vénération qu'il a pour vous. Mais je ne vous diſſimulerai pas, ma chère, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le penſez, de hâter le jour que ma mère preſſe avec tant d'impatience, & pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'aſſurer que votre ſanté ſe rétablit, & que vous êtes aſſez bien pour avoir congédié votre médecin avec ſon propre aveu, je vous donne ma parole que ce jour ne ſera pas reculé plus

d'un mois. Ainſi, ma chère, ce que vous déſirez eſt entre vos mains. Hâtez-vous de vous bien porter, & cette affaire ſera bientôt terminée avec plus de douceur & de joie que je ne puis jamais l'eſpérer autrement.

Je fais partir un exprès, pour informer milord M..... & les dames, de votre juſte refus. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aie tranſcrit, dans ma lettre, quelques fragmens des vôtres, comme vous m'avez témoigné d'abord que vous le déſiriez vous-même.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe ſans ceſſe, & que votre ſanté ne s'en trouve pas mieux. Auriez-vous entrepris d'écrire quelque partie de votre malheureuſe hiſtoire? Ma mère me conſeille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié ſous des noms feints, feroit quelque jour un honneur extrême à notre ſexe. Elle ne ceſſe point d'admirer, dans votre refus, la juſtice & la nobleſſe de votre reſſentiment. Elle ſeroit bien aiſe auſſi de ſavoir ce que vous penſez de la propoſition que je vous fais de ſa part. Votre conduite, dit-elle, & l'élévation de vos ſentimens dans un ſi grand nombre d'épreuves, ſeroient non-ſeulement un puiſſant exemple, mais un motif de pré-

caution pour toutes les jeunes perſonnes de notre âge.

Le jour de notre départ eſt fixé à lundi. J'eſpère que cet incommode voyage ne ſera que de quinze jours. A mon retour, je preſſerai ma mère de me faire paſſer par Londres; & ſi le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif ſera l'eſpérance d'embraſſer encore une fois ma chère Clariſſe, avant que les ſoins de M. Hickman aient pris une autre face, & tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'eſt-à-dire, à elle, ſans ménagement & ſans partage.

ANNE HOWE.

LETTRE CCCVIII.

(1) LETTRE CCCVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, premier d'Août.

JE ſuis au déſeſpoir. Un meſſager de miſs Howe apporta ſamedi à mes couſines une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au ſoir à l'arrivée de mes deux tantes, & ſur laquelle milord les avoit fait prier de ſe rendre ici pour me ſoumettre encore une fois à ce redoutable tribunal. Jamais ours n'eſſuya une auſſi rude chaſſe que ton pauvre ami. Et pourquoi? pour ſeconder la cruauté de miſs Harlove; car ai-je commis quelque nouvelle offenſe? N'étois-je pas prêt à recevoir ma grâce à toutes les conditions qu'elle auroit voulu m'impoſer? Eſt-il beau de me punir de mon infortune? Tous mes proches ſont des inſenſés

(1) On ſupprime ici un grand nombre de lettres, qui n'ajoutent rien à l'hiſtoire ni à l'intérêt, telles que de Clariſſe à ſa ſœur, à madame Norton, &c, avec les réponſes. Mais on doit faire remarquer qu'entre beaucoup d'injures, la ſœur de Clariſſe lui apprend que ſon père a levé ſa malédiction, ſans en être plus diſpoſé à lui pardonner. Clariſſe dans une autre lettre à miſs Howe, s'excuſe d'écrire ſon hiſtoire, & lui communique une autre vue, qui ſera éclaircie dans la ſuite.

qui ne jugent que par l'événement, des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de miſs Howe contenoit diverſes réflexions de miſs Harlove, qui aboutiſſent à me rejeter entiérement; & dans des termes ſi violens, ſi poſitifs ! Elle prétend néanmoins que la raiſon a plus de part à ſon refus que le reſſentiment: menſonge auſſi noir qu'il y en ait jamais eu ; &, pour preuve de ſa modération, elle aſſure qu'elle eſt capable de me pardonner, & qu'elle me pardonne, à condition que je ceſſerai de la chagriner. Toute la lettre eſt tournée de manière à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre plus déteſtable. Ce qu'on raconte des agitations & de l'enthouſiaſme des Quakres, n'approche pas de la ſcène que mes tendres parentes m'ont donnée, à la lecture de cette lettre & de quelques paſſages tirés de celles de ma belle implacable. Que de lamentations pour la perte d'une ſi charmante nièce ! Que d'applaudiſſemens donnés à ſa vertu, à ſa grandeur d'ame, à la nobleſſe de ſes ſentimens ! Combien de fois n'a-t-on pas répété la menace de me déshériter ! moi, qui n'ai pas beſoin de leurs reproches, pour ſentir la pointe de mes remords & la rage de me voir abandonné ! moi qui ne l'admire pas moins qu'eux ! Que

diable dire? Je me ſuis écrié, en les regardant d'un air furieux : « N'eſt ce donc pas aſſez » d'eſſuyer des mépris & des refus ? Puis-je » apporter remède à ſon eſprit implacable ? » Mon intention ne ſeroit-elle pas de réparer » tous les maux que je lui ai fait ſouffrir » ? Il s'en eſt peu fallu que je ne les aie tous donnés au diable, avec elle même & miſs Howe pour compagnie ; & j'ai juré de bon cœur qu'elle n'en ſeroit pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même. Dût-elle en mourir la ſemaine d'après, le nœud ſera formé. Il le ſera, j'en jure par le maître du ciel ; & Clariſſe Harlove rendra l'ame avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration, ſi tu veux. Mais n'oublie pas de lui dire en même tems, que je n'ai aucune vue ſur ſa fortune, & que je la réſignerai ſolemnellement en faveur de qui elle voudra, avec toutes mes prétentions, ſi elle meurt ſans être mère. Je n'ai pas l'ame ſi baſſe, que ſa fortune puiſſe me tenter. Qu'elle examine donc, pour elle-même, s'il ne lui eſt pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace, qu'avec celui d'Harlove.

Mais ne t'imagine pas que je me repoſe entièrement, d'une cauſe ſi chère à mon cœur, ſur un avocat qui a plus d'admiration pour ma

partie que pour ſon client. Je me rendrai à Londres, dans peu de jours, avec la réſolution de me jeter à ſes pieds. Je ſerai accompagné d'un prêtre auſſi réſolu que moi ; & la cérémonie ſera exécutée, quelles qu'en puiſſent être les ſuites.

Si, pour éviter cette extrêmité, elle vouloit ſe rendre à l'une des deux égliſes dont la permiſſion de l'évêque nous laiſſe le choix (cette permiſſion eſt entre ſes mains, &, grâces au ciel ! elle ne me l'a pas renvoyée avec mes lettres), je promets de ne lui cauſer aucun trouble, mais de me trouver au pied de l'autel dans l'égliſe qu'elle aura choiſie ; & je m'engage à lui envoyer mes deux couſines pour l'accompagner, ou même à lui mener mes deux tantes & milord M....., de la main deſquels je me ferai un ſecond bonheur de la recevoir.

Ou, s'il lui étoit plus agréable, je garantis qu'au premier mot, l'une ou l'autre de mes deux tantes, & toutes deux, s'il le faut, entreprendront le voyage de Londres, pour l'amener ici ; & notre mariage ſera célébré dans la chapelle du château, ſous les yeux de toute ma famille.

Ne trahis pas mon eſpérance, cher Belford. Emploie vivement & de bonne foi toute la

force de ton éloquence, pour la faire consentir au choix d'une de ces trois méthodes. Il faut qu'elle en choisisse une; il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu.

J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet. Que diable me veut-elle? Point de reproche, s'il lui plaît: je n'en souffre pas davantage. Entrez, entrez, petite fille.

Ma cousine Charlotte me voyant écrire avec trop d'attention pour en faire beaucoup à sa visite, & devinant le sujet de ma lettre, a souhaité absolument de voir ce que j'avois écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction, qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à miss Harlove; & j'ai accepté son offre, en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai, dans ma lettre, une copie de la sienne. Après l'avoir écrite, elle a cru me devoir des excuses, pour la manière dont elle me traite. J'ai donné des applaudissemens à son style; & la voyant prête à m'embrasser, dans la joie qu'elle avoit de mon approbation, je lui ai donné deux baisers pour la remercier de ses injures, en l'assurant que j'en espérois

beaucoup de ſuccès, & que je rendois grâces au ciel de lui avoir inſpiré cette idée. Tout le monde l'approuve ici comme moi, & paroît charmé de la patience avec laquelle j'ai ſouffert d'être maltraité. S'il n'arrive point de changement dans mes eſpérances, tout le blâme retombera ſur l'opiniâtreté de la chère Clariſſe. On doutera de cette douceur & de cette diſpoſition à pardonner, dont elle fait tant de parade; & la pitié, dont elle eſt en pleine poſſeſſion, paſſera peut-être ſur moi.

Ainſi, mettant toute ma confiance dans cette lettre, je ſuſpends mes autres alternatives & mon voyage de Londres, juſqu'à la réponſe que ma ſouveraine fera ſans doute à miſs Montaigu. Mais ſi tu vois qu'elle perſiſte, & qu'elle ne prenne pas du moins quelque tems pour délibérer, tu peux lui communiquer ce que je t'envoie, avant l'arrivée de ma couſine; & ſi ſon obſtination ne diminue pas, ne manque point de l'aſſurer que je veux la voir, que je la verrai, mais avec les plus parfaits ſentimens d'honneur & d'humilité. Enfin, ſi je ne puis la toucher en ma faveur, je quitte l'Angleterre, & peut-être pour n'y revenir jamais.

Je ſuis fâché que, dans un tems ſi critique, tu ſois auſſi employé que tu me le dis, à ſervir Belton. Si ſes affaires demandent mon

assistance, parle, & je vole à tes ordres. Tout occupé, tout rempli que je suis de cette perverse beauté, j'obéis au premier signe.

Je compte sur ton zèle & sur le caractère de ton amitié. Ne perds pas un moment; & reviens donner tous tes soins aux plus chers intérêts d'un ami qui en perd le repos nuit & jour.

Je joins ici la lettre de miss Montaigu.

A miss CLARISSE HARLOVE.

Mardi, premier d'Août.

TRÈS-CHÈRE MISS,

Toute notre famille est infiniment sensible aux injures que vous avez reçues d'un homme que votre seule alliance peut rendre digne du degré dans lequel il nous appartient. Si, par un miracle d'indulgence & de bonté, vous nous faisiez à tous la grâce d'oublier sa méchanceté & son ingratitude, pour accepter la qualité de notre parente, vous nous rendriez la plus heureuse famille du monde : & je puis vous garantir que milord M...., miladi Sadleir, miladi Lawrance & ma sœur, qui font profession d'admirer vos vertus & la noblesse de

votre ame, ne ceſſeroient jamais de vous aimer, de vous reſpecter, & d'apporter tous leurs ſoins à réparer ce que vous avez ſouffert de M. Lovelace. C'eſt une faveur néanmoins que nous n'aurions pas la hardieſſe de vous demander, ſi nous n'étions bien sûrs que ſon repentir eſt égal à l'offenſe, & qu'en implorant à genoux votre généreuſe pitié, il ſe liera par des ſermens éternels d'honneur & d'amour. Ainſi, ma chère couſine (quel charme pour nous, ſi cet agréable ſtyle nous eſt permis!), notre intérêt commun, celui d'une ame que vous pouvez ſauver de ſa perte, &, ſouffrez que je le diſe, celui de votre réputation même, doivent être capables de toucher votre cœur. Si, pour encourager nos eſpérances, vous m'aſſurez ſeulement que vous ne ſerez pas fâchée de me voir, & ſi vous permettez que j'aie l'honneur de vous connoître perſonnellement, comme nous vous connoiſſons depuis long-tems par l'éclat de votre mérite, je ne tarderai pas deux jours à me rendre auprès de vous, pour recevoir, de votre bouche, des ordres que nous ferons gloire d'exécuter fidellement. Je vous demande, ma chère couſine (car nous ne pouvons nous refuſer le plaiſir de vous donner un nom ſi doux), je vous demande la permiſſion d'entreprendre exprès

le voyage de Londres, & de mettre milord M.... & mes tantes dans le pouvoir de vous faire toutes les réparations dont ils ſont capables, pour les outrages que la plus reſpectable perſonne du monde a reçus du plus audacieux & du plus coupable de tous les hommes. Quels droits n'acquerrez-vous pas ſur notre reconnoiſſance, & particuliérement ſur celle de votre très-humble, &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCCIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à miſs* CHARLOTE MONTAIGU.

Jeudi, 3 d'Août.

MADEMOISELLE,

Je ſuis vivement pénétrée des témoignages que je reçois de votre eſtime. Une lettre ſi obligeante, & des ſentimens ſi généreux, augmentent mes regrets, en me faiſant ſentir plus vivement que jamais quelle auroit été ma félicité dans une alliance que votre bonté vous fait déſirer avec tant de chaleur, & qui, de votre part & de celle de milord, m'auroit

également comblée d'honneur & de plaiſir. Mais en vérité, mademoiſelle, mon cœur rejette ſincérement un homme qui, vous appartenant de ſi près par le ſang, a pu ſe rendre coupable d'une violence préméditée, & qui a maintenant la baſſeſſe de vouloir engager, dans une famille telle que la vôtre, une perſonne qu'il n'a pas eu honte de ravaler à la plus vile compagnie de ſon ſexe. Souffrez donc, mademoiſelle, que, demeurant dans la réſolution où je ſuis, je déclare hautement que je ne me croirois pas digne de tenir rang entre les dames de votre nom, ſi j'étois capable de juſtifier par des ſermens ſolemnels, & de ſanctifier, comme je le puis dire, de ſi noirs & de ſi criminels excès.

Cependant vous me permettrez de demander à milord, aux miladis vos tantes, à vous-même, mademoiſelle, & à votre ſœur, une grâce qui me reſte ſeule a déſirer : c'eſt de joindre votre autorité & vos inſtances, pour obtenir de M. Lovelace qu'il ceſſe de me chagriner. J'intéreſſe votre humanité à lui repréſenter que, ſi je ſuis deſtinée à vivre, il ſeroit cruel de me chaſſer de la vie par ſes perſécutions ; car je ſuis déterminée à ne le voir jamais, ſi je puis l'éviter : d'autant plus cruel, qu'il ſait que je ſuis ſans protection, & que jamais

je ne ſolliciterai perſonne à lui nuire. Si ma mort n'eſt pas éloignée, n'y auroit il pas autant de cruauté à ne pas me laiſſer mourir en paix, lorſque je lui ſouhaite moi-même une fin heureuſe & tranquille ? Oui, mademoiſelle, c'eſt le vœu que je fais pour lui.

Que toutes les proſpérités ſe réuniſſent pour le bonheur & la durée de votre illuſtre maiſon ! Ma reconnoiſſance n'a que cette voie pour s'exprimer, lorſque mon malheur m'oblige de renoncer à tout autre titre qu'à celui, mademoiſelle, de votre très-humble & très-obligée ſervante,

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 3 d'Août, après midi.

QUELLE ſurpriſe ! je viens de recevoir la lettre que je t'envoie. J'ai renvoyé ſur le champ, celle dont tu verras qu'elle étoit accompagnée, ſans en prendre de copie, parce que je m'imagine qu'elle te ſera bientôt communiquée par une autre voie. Elle contient un renoncement abſolu à toutes tes offres. Pauvre Lovelace !

A Monſieur BELFORD.

3 d'Août.

MONSIEUR,

Vous m'avez offert plus d'une fois de m'obliger ; & j'ai ſi bonne opinion de vous, que je ne regarde point cette offre comme un ſimple compliment. Ainſi, je ne fais pas difficulté de vous demander deux ſervices : l'un, que je vais expliquer ; l'autre, dont je ne vous parlerai qu'après avoir obtenu le premier.

Il eſt important, pour mon honneur, de laiſſer après moi quelques éclairciſſemens qui ſoient capables de juſtifier ma conduite aux yeux de pluſieurs perſonnes dont l'inquiétude n'eſt pas fort vive aujourd'hui pour ma ſituation. Miſs Howe & ſa mère me preſſent ardemment de prendre ce ſoin. Je crains de n'en avoir pas le tems ; & vous ne ſerez pas ſurpris que mon inclination m'y porte peu, lorſque je n'ai pas même la force de me rappeler patiemment ce que j'ai ſouffert, & que le trouble néceſſaire d'une ſi pénible entrepriſe m'ôteroit infailliblement la tranquillité d'eſprit, dont j'ai beſoin pour des occupations beaucoup plus importantes.

Il eſt évident pour moi que votre miſé-

rable ami vous a quelquefois rendu compte de la conduite qu'il a tenue avec moi, & des inventions qu'il a fait ſervir à ma ruine. Vous m'avez même aſſuré que, de bouche & par écrit, il avoit rendu à mon caractère toute la juſtice que je pouvois ſouhaiter.

Ce que je vous demande, monſieur, c'eſt de me donner, par un exemple tiré de ſes récits dans quelqu'une des plus intéreſſantes occaſions, le moyen de juger s'il eſt néceſſaire, en effet, pour mon honneur, que j'exécute ce qui m'eſt propoſé. Vous ſerez aſſuré, par ma réponſe à miſs Montaigu, que je joins à cette lettre, & que vous aurez la bonté de me renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'eſt impoſſible de penſer jamais à devenir la femme de votre ami; & que, par conſéquent, la communication que je vous demande ne peut lui faire aucun tort. D'ailleurs, je m'engage, devant le ciel, à n'en faire aucun uſage dont il puiſſe ſe plaindre; &, pour aller au-devant de toutes les défiances, je vous aſſure que, ſuivant une partie de mes vues, les détails que vous me communiquerez doivent tomber dans vos mains après ma mort, & ne paſſeront dans celles d'aucun autre.

Si vous jugez à propos, monſieur, de m'accorder cette demande, les endroits que

vous me feriez plaiſir de tranſcrire, ſont ceux qui regardent le 7 & le 8 de Juin, c'eſt à dire, ce qu'il peut vous avoir écrit à l'occaſion de l'incendie dont je fus alarmée, & ce qu'il vous écrivit enſuite, le 11 & le 19 du même mois. Vous obligerez ſenſiblement votre très-humble ſervante,

CL. HARLOVE.

A préſent, Lovelace, puiſqu'il faut perdre tout eſpoir de te rétablir dans ſon cœur; puiſque tu as quelque avantage à tirer de ton ingénuité, n'ayant jamais cherché, comme d'autres libertins, à déguiſer tes excès par des récriminations contr'elle ou contre ſon ſexe; puiſqu'elle peut en recevoir quelque ſoulagement; puiſque tu ſeras mieux traité par ta propre plume que par la ſienne, car tes actions ont fait aſſez connoître que tes écrits ne peuvent être la plus criminelle partie de l'aventure, je ne vois aucune raiſon qui m'empêche de l'obliger; ſur-tout avec les reſtrictions qu'elle s'impoſe, avec les raiſons qu'elle apporte, & lorſqu'elle s'engage à ne pas violer le ſecret qu'on doit toujours aux communications de l'amitié: ſur-tout, devrois-je dire plutôt, lorſque tu fais également gloire de ta plume & de ta méchanceté, & lorſqu'en vé-

rité je ne connois rien qui ſoit capable de te faire rougir.

Mais de quelque manière que tu le prennes, elle ſera ſatisfaite avant que tes repréſentations ou tes clameurs puiſſent arriver. Ainſi, je te prie de prendre patience, & de ne pas faire l'extravagant ; à moins que tu ne cherches un prétexte pour t'emporter contre moi, & l'occaſion d'exercer ton talent pour les exécrations. A ces deux titres, extravague, mon ami ; extravague tant que tu voudras.

J'ai une extrême impatience d'apprendre ſa ſeconde demande. Ce que je ſais déjà, c'eſt qu'à moins qu'il ne ſoit queſtion de te couper la gorge, ou de m'expoſer à l'échafaud, je la ſatisferai ſans ménagement, & je ſerai fier d'avoir eu le pouvoir de l'obliger.

Je te quitte pour travailler aux extraits.

LETTRE CCCXI.

M. BELFORD, à miſs CLARISSE HARLOVE.

3 d'Août.

MADAME,

Vous m'avez engagé, ſur votre parole d'honneur, à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace, & vous m'aſſurez que votre unique vue eſt d'examiner ſi l'intérêt de votre réputation vous oblige abſolument de traiter un ſujet douloureux, ſur lequel on vous demande des éclairciſſemens. Vos ordres, madame, ſont d'une nature ſi délicate, qu'ils paroiſſent bleſſer directement les droits de l'amitié. Cependant, comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puiſſiez pas avouer les motifs, & que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami, quoique ſa conduite, à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes, lui ait fait perdre tout droit à des qualités plus honorables, je vous obéis avec autant de joie que d'empreſſement.

(*M. Belford fait entrer ici les extraits.*)

A préſent,

A préſent, madame, que j'ai eu le bonheur d'exécuter vos ordres, je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami, puiſque vous voyez à chaque ligne quelle juſtice il rend à votre vertu. C'eſt le langage qu'il tient dans toutes ſes lettres, quoiqu'à ſa propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter que, ſi vous pouviez obtenir de vous-même, après avoir bien vérifié ſon repentir, de recevoir ſes vœux à l'autel, je ne doute pas le moins du monde que vous n'en fiſſiez le plus tendre & le meilleur des maris. Quelle joie ne répandriez-vous point dans une noble famille, qui vous regarde avec admiration; & j'oſe dire, dans la vôtre, auſſi-tôt qu'une averſion mal conçue, & pouſſée trop loin contre lui, auroit fait place à la réconciliation? En effet, ſi l'on retranche l'objection des mœurs, qui ne croira pas que deux perſonnes ſi admirables ſont faites uniquement l'une pour l'autre?

A quelque réſolution que vous jugiez à propos de vous attacher, permettez, madame, que je vous laiſſe à décider, à préſent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami, ſi l'honneur ne vous oblige pas de n'en révéler aucune, & de ne pas laiſſer paroître que vous en ayez la moindre con-

noiſſance ; enfin, de n'en prendre aucun avantage, pas même pour ſoutenir, comme vous pouvez en avoir l'occaſion, qu'il avoit un deſſein prémédité, non contre vous préciſément, mais dans votre perſonne, contre votre ſexe entier, ſur lequel je ſuis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque triomphe. Je ne voudrois pas, ſi j'avois jamais quelque démêlé avec lui, qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il auroit eu de vous perdre, & peut-être de perdre avec vous tous ſes amis, fût venu de ce qu'il ne manqueroit pas de nommer une trahiſon contre l'amitié; du moins, s'il en jugeoit par les évènemens que je ſuppoſe, plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à M.* BELFORD.

Vendredi, 4 d'Août.

JE vous dois, monſieur, une reconnoiſſance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais d'uſage dont vous puiſſiez me faire un reproche, ni que vous ayez ſujet de vous reprocher à vous-même. Je n'avois pas beſoin de nouvelles lumières, pour me convaincre du deſſein prémédité de votre ami, & ma lettre à miſs Montaigu en fait foi. J'avouerai, en ſa faveur, qu'il a obſervé quelque décence dans le récit qu'il vous a fait de ſes indignités les plus choquantes. Si toutes ſes étranges confidences ſont auſſi meſurées dans les termes, je n'y vois rien de plus criminel que ſon infame cœur, qui a pu s'occuper de tant de ruſes barbares, où l'inhumanité n'eſt pas du tout ſur le compte de ſon eſprit. Les hommes du ſens le plus borné peuvent réuſſir dans les plus horribles entrepriſes, lorſqu'ils ſe mettent au-deſſus de toutes les loix; & plus facilement encore, contre un cœur innocent, qui, ſe

repoſant ſur ſa propre droiture, en eſt moins porté à ſe défier de celle d'autrui.

Je trouve, monſieur, que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes ſouffrances. Il eſt impoſſible de n'en pas tirer la conſéquence qui ſe préſente d'elle-même, contre ſa baſſeſſe préméditée : mais je m'arrête, pour ne pas vous donner lieu de croire que je me ſers contre vous, de vos communications.

Comme rien n'eſt plus inutile que les nouveaux argumens que vous pourriez employer en ſa faveur, je dois vous dire, monſieur, pour vous en épargner la peine, que j'ai tout peſé avec une juſte attention ; tout, c'eſt-à-dire, tous les avantages que la vanité humaine peut me faire enviſager ; tous les agrémens que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes amis ; les douceurs même que je ſuis ſûre de trouver dans l'amitié de miſs Howe, & qui ſont, n'en doutez pas, la plus parfaite conſolation que je puiſſe eſpérer dans la vie : en un mot, j'ai tout peſé ; &, ſans attendre la lecture de vos extraits, j'ai préféré l'eſpérance d'une mort que je crois peu éloignée, à tout ce qui pourroit m'arriver d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace,

quand je ſerois ſûre d'y trouver le plus tendre & le meilleur des maris. A l'égard du reſte, s'il veut ſe borner aux maux qu'il m'a cauſés, & ne pas pouſſer plus loin ſes perſécutions, je demanderai pour lui les faveurs du ciel juſqu'au dernier moment de ma vie; j'oublierai qu'il a jeté dans l'abîme une malheureuſe orpheline, & creuſé le tombeau d'une amie. A qui le nom d'orpheline convient il mieux qu'à moi, qui me vois abandonnée de mon père, & ſans aucune eſpérance de pardon du côté de ma mère?

Après la faveur que vous m'avez accordée, je paſſe volontiers, monſieur, à la ſeconde partie de ma demande. J'ai beſoin de courage pour vous l'expliquer; &, ce qui vous étonnera, le courage dont j'ai beſoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune & du miſérable état de ma ſanté. Mais, s'il me rend indiſcrète, vous en ſerez quitte pour un refus; & je ſuis ſûre même que vous me pardonnerez.

Vous me voyez, monſieur, abſolument livrée à des étrangers; gens pitoyables, à la

vérité, & d'un zèle dont je dois me louer beaucoup, mais de qui je ne puis attendre que de la compaſſion & des vœux obligeans. Pour ma mémoire, comme pour ma perſonne, quels ſecours puis-je eſpérer d'eux, ſi j'en avois beſoin pour l'une ou pour l'autre ?

Mais ſi je me repoſois, de la juſtice que je crois due à mon caractère, ſur la ſeule perſonne qui poſsède les matériaux qu'on y peut employer, & qui a le courage, l'indépendance & l'habileté néceſſaires pour me rendre cet important ſervice ; ſi je lui propoſois de ſe faire le protecteur de ma mémoire, d'être mon exécuteur teſtamentaire, & de veiller à l'obſervation de quelques-uns de mes derniers déſirs ; ſi j'abandonnois des intérêts ſi précieux à ſa propre diſcrétion, à ſa méthode, à ſa commodité, ſans autre reſtriction que de conſulter ma chère miſs Howe ſur quelques points qui peuvent la toucher, il me ſemble que cette partie de ma demande pourroit être accordée ; & ſi j'étois aſſez heureuſe pour l'obtenir, les conſolations que j'eſpère croîtroient encore, par la bonté de l'homme généreux à qui j'en aurois l'obligation.

Il ſeroit honorable pour ma mémoire, que,

n'ayant point eu le tems d'écrire ma propre hiſtoire, je me ſois crue aſſez ſûre de mon innocence, pour me fier, de ma juſtification, au récit même du deſtructeur de ma réputation & de ma fortune. Je ne craindrois point de ſuſciter des querelles entre ma famille & votre ami, ſur-tout méditant quelques diſpoſitions dont mes parens ne ſeront peut-être pas auſſi ſatisfaits que je le déſire; car mon deſſein n'eſt pas de bleſſer la juſtice ni la raiſon: mais vous ſavez, monſieur, que, dans les plus honnêtes gens, l'amour-propre eſt toujours partial pour ſes intérêts. Je ſerois délivrée auſſi du chagrin de rappeler quantité de circonſtances, qui me cauſeroient un nouveau trouble, & dans un tems où je ne dois penſer qu'à rétablir la paix de mon eſprit, pour le rendre propre à de plus importantes préparations. Qui ſait ſi le généreux bienfaiteur qui eſt déjà touché de mes infortunes par un mouvement d'humanité, s'occupant de mon hiſtoire, dont il ne ſera peut-être pas long-tems ſans avoir la cataſtrophe devant les yeux, & s'y trouvant même intéreſſé, ne ſera pas remué plus fortement encore par des principes ſupérieurs, qui lui feront trouver la récompenſe de ſa généroſité dans un attache-

ment inviolable à la vertu ? C'eſt le ſouhait de ſa ſervante très-humble & très-obligée,

CL. HARLOVE.

M. Belford accepte, dans une lettre fort civile, la qualité d'exécuteur teſtamentaire de miſs Clariſſe, s'il lui ſurvit, contre ſes déſirs & ſon eſpérance.

LETTRE CCCXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi au ſoir, 4 Août.

LES extraits que miſs Harlove m'a demandés, ſont actuellement entre ſes mains. Tu peux t'aſſurer que j'ai eu tous les égards poſſibles, je ne dirai pas à la conſcience, mais à l'amitié. J'ai changé ou ſupprimé pluſieurs expreſſions. J'ai retranché abſolument la deſcription de ſa perſonne, dans la ſcène de l'incendie. Je lui ai dit que, dans toutes vos lettres, vous n'aviez jamais ceſſé de rendre juſtice à ſa vertu, & j'ai fini par une péroraiſon fort vive, dont j'ai conſervé la copie. Je vous l'envoie ſous cette enveloppe, ſans y changer un mot.

Cette incomparable fille eſt vivement alarmée du deſſein que vous avez formé de la voir. Au nom du ciel, ſouvenez-vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi; & par pitié pour elle, car elle eſt d'une extrême foibleſſe, renoncez à ce miſérable projet. Elle reçut, hier après midi, une lettre cruelle, que madame Lowick juge de ſa ſœur, par l'effet qu'elle a produit ſur elle. C'eſt apparemment une réponſe à celle qu'elle lui avoit écrite ſamedi dernier, pour demander le pardon & la bénédiction de ſon père.

Elle reconnoît que, ſi toutes les tiennes ſont auſſi décentes, & lui rendent autant de juſtice que je n'ai pas fait difficulté de l'en aſſurer, elle pourra ſe croire diſpenſée de la néceſſité qu'on lui impoſe d'écrire ſon hiſtoire.

C'eſt un avantage de plus, qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués, quoique peut-être tu ne croies pas m'en avoir beaucoup d'obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait propoſé pour ſeconde demande? Elle me prie, Lovelace, d'accepter l'office de ſon exécuteur teſtamentaire. Tu ſeras informé de ſes motifs, lorſqu'il conviendra que tu le ſois, & je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne ſauriez vous figurer combien je ſuis fier de ſa confiance. Ma crainte eſt que le tems d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit ſans ceſſe. Quel triſte plaiſir ne prendrai-je pas à lire toutes ſes idées & ſes diſpoſitions ? Une femme d'un naturel ſi doux, ſi patient, ſi réſigné, qui exerce ſa plume ſur ſes propres diſgrâces, & dans le ſentiment actuel de ſa douleur ! combien ſon ſtyle ne ſera-t-il pas plus touchant que toutes ces relations sèches, inanimées, qui nous repréſentent les dangers ou les infortunes d'autrui, & dont les hiſtoriens n'étant agités, ni par les horreurs de la crainte, ni par les tourmens de l'incertitude, pour des évènemens cachés encore ſous le voile du deſtin, tranquilles au contraire dans les révolutions dont ils font la peinture, ne peuvent cauſer une émotion qu'ils ne reſſentent point eux-mêmes ?

Samedi matin, 5 d'Août.

Je viens de quitter miſs Harlove, que j'étois allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait, & que j'ai aſſurée d'autant de fidélité que d'exactitude, ſi je ſuis appelé par le ciel au devoir ſacré qu'elle m'impoſe. Je l'ai trouvée fort mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai

témoignée, elle m'a dit qu'elle avoit reçu de ſa ſœur une ſeconde lettre, auſſi dure que la première ; qu'avec un courage qu'elle n'avoit point eu juſqu'à préſent, elle avoit pris le parti d'en écrire une à ſa mère ; qu'elle s'étoit miſe à genoux pour l'écrire, & qu'elle lui avoit demandé pardon pour unique grâce. Il n'étoit pas ſurprenant, a-t-elle ajouté, que je la trouvaſſe un peu émue. A préſent que j'avois accepté le dernier office qu'elle pût eſpérer de moi, je devois m'attendre à me voir quelque jour toutes ſes lettres entre les mains ; & ſi celle qu'elle venoit d'écrire à ſa mère lui attiroit une réponſe un peu favorable pour contre-balancer celle de ſa ſœur, peut-être conſentiroit-elle d'avance à me les faire lire toutes deux.

Comme j'étois sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de ſa famille, je me ſuis contenté de répondre qu'elle avoit aſſurément des ennemis, qui croyoient trouver leur avantage à nourrir contre elle le reſſentiment de ſes amis.

C'eſt ce qui n'eſt pas impoſſible, m'a-t-elle dit. Les malheureux, M. Belford, ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autoriſe d'autres imputations. Il ſe trouve toujours des accuſateurs, lorſqu'il ſe trouve des oreilles

ouvertes aux accuſations. Je n'avois pas beſoin de ma propre expérience, pour être convaincue d'une vérité dont on voit des exemples continuels. Les outrages de M. Lovelace, l'inflexibilité de mon père, & les duretés de ma ſœur, ſont les conſéquences naturelles de ma propre témérité. Ainſi, je dois me ſoumettre à mon ſort. Mais ces conſéquences ſe ſuccèdent de ſi près, qu'il me ſeroit bien difficile de n'y être pas ſenſible à meſure qu'elles arrivent.

Je lui ai demandé ſi l'on ne pouvoit pas eſpérer qu'une lettre de ſon médecin ou de moi, écrite avec beaucoup de ſoumiſſion, pour informer quelqu'un de ſes parens du mauvais état de ſa ſanté, fût reçue favorablement? Ou, ſi vous jugiez, lui ai-je dit, qu'une explication de bouche produisît un meilleur effet, j'entreprendrois le voyage avec joie, & je me conformerois ſcrupuleuſement à vos ordres.

Elle m'a prié très-inſtamment de ne former aucune entrepriſe de cette nature, ſur-tout ſans ſa participation & ſans ſon conſentement. Miſs Howe, m'a-t elle dit, avoit augmenté ſes peines par un zèle exceſſif; & s'il y avoit quelque choſe à ſe promettre de la médiation, elle avoit une tendre amie, madame Norton,

dont la prudence étoit égale à ſa piété, & qui ne laiſſeroit échapper aucune occaſion de la ſervir.

Je lui ai fait connoître que mes affaires m'obligeoient d'être abſent de Londres juſqu'à lundi prochain. Elle m'a dit qu'elle me verroit volontiers à mon retour.

(*On ſupprime ici la lettre injurieuſe de miſs Arabelle Harlove, du ſamedi 29 de Juillet, & une autre lettre de miſs Clariſſe à miſs Montaigu, écrite à la ſollicitation de miſs Howe, pour déclarer honnêtement ſa dernière réſolution. Mais la réponſe de miſs Montaigu, & la lettre de miſs Clariſſe à ſa mère, demandent d'être conſervées par le rapport qu'elles ont dans la ſuite à d'autres évènemens*).

LETTRE CCCXIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à ſa mère.*

Samedi, 5 Août.

MADAME, & ma très-honorée mère,

Un criminel convaincu n'approcha jamais de ſon juge avec plus de terreur & de repentir, que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire, avec la plus parfaite vérité, que, ſi ma très-humble prière ne regardoit pas l'intérêt d'une autre vie, jamais je n'aurois eu cette audace. Mais, après le pardon du ciel, la grâce que j'ai à vous demander eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour le ſalut de votre malheureuſe fille. Si ma ſœur avoit connu toutes mes peines, elle n'auroit pas pris plaiſir à me déchirer le cœur, par une rigueur qui me paroît exceſſive. Il me convient peu de me plaindre de ſa dureté : cependant, comme elle m'écrit que c'eſt à moi de faire connoître que mon repentir vient d'une véritable conviction, plus que du renverſement de mes eſpérances, permettez-moi, madame, de vous aſſurer que je ſuis dans la diſpoſition conve-

nable pour demander la bénédiction que je ſollicite, puiſque ma prière eſt fondée ſur le plus ſincère & le plus intime repentir; & vous vous le perſuaderez plus aiſément, ſi celle qui n'a jamais eu pour ſa mère le moindre déguiſement volontaire, mérite d'être crue, lorſqu'elle déclare ſolemnellement qu'en conſentant à voir ſon ſéducteur, elle étoit déterminée à ne pas partir avec lui; que ſa téméraire démarche eſt moins venue de ſon aveuglement, que d'une odieuſe contrainte; & qu'elle y étoit ſi peu portée d'inclination, qu'au moment qu'elle eſt tombée au pouvoir d'autrui, elle s'eſt livrée à des regrets amers, qui ne ſe ſont pas relâchés un moment, avant même qu'elle eût ſujet de craindre le traitement qu'elle a malheureuſement eſſuyé.

Je vous conjure donc, ma très chère mère, je vous conjure à genoux, car c'eſt dans cette poſture que j'écris, de m'accorder votre bénédiction. Dites ſeulement en deux mots (je ne vous demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille), dites ſeulement: Malheureuſe créature, je vous pardonne, & que le ciel ait pitié de vous! Voilà mon unique prétention. Que je voie, de votre chère main, quelque choſe d'approchant, ſur le plus miſérable morceau de papier. Je l'appliquerai

ſur mon cœur ; je le preſſerai contre mes lèvres, dans mes plus mortelles agitations. Je le regarderai comme un paſſeport pour le ciel ; & s'il n'y avoit pas trop de préſomption à demander qu'il fût au nom des deux perſonnes à qui je dois le plus de reſpect & d'amour, il ne me reſteroit rien à déſirer. C'eſt alors que je m'écrierois : « Grand Dieu ! Dieu de miſéri-» corde ! tu vois, dans ce papier, l'abſolution » d'un père & d'une mère juſtement irrités. » Oh ! joins-y la tienne, & reçois une péni-» tente dans les bras de ta bonté » !

Je n'emploie pas, madame, les motifs de la tendreſſe maternelle, dans la crainte de paroître encore plus coupable aux yeux de mes rigides cenſeurs. Mais, au nom de Dieu, daignez prononcer que vous m'avez pardonnée, ſi vous ne voulez pas que le déſeſpoir accompagne juſqu'à ſa dernière heure, votre

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXV.

LETTRE CCCXV.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 d'Août.

TRÈS-CHERE MISS,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, pour juger que M. Lovelace eſt abſolument indigne de vous, & qu'il mériteroit bien plutôt un rigoureux châtiment, que le bonheur auquel nous ne ceſſons pas d'aſpirer pour lui. Auſſi l'eſpérions-nous moins de votre conſidération pour un ſi vil offenſeur, que des ſentimens d'amitié que nous ſouhaiterions de vous inſpirer pour nous; car nous étions tous déterminés à vous aimer, à vous admirer, à vous donner les plus tendres marques de notre tendreſſe & de notre admiration, quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais, après votre lettre, qu'oſerons-nous dire de plus? Cependant je reçois ordre de vous écrire, au nom de toutes les perſonnes qui vont ſigner la mienne, pour vous faire

connoître à quel point nous ſommes touchés de vos peines ; pour vous dire que milord a défendu pour jamais, à M. Lovelace, d'entrer dans ſon appartement ; & comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous expoſer à quelque incommodité dans votre ſituation, milord, miladi Lavrance & miladi Sadleir, vous ſupplient d'accepter pour toute votre vie, ou du moins juſqu'à ce que vous ſoyez entrée en poſſeſſion de votre propre bien, cent guinées par quartier, qui vous ſeront portées régulièrement par une perſonne de confiance : & ne croyez pas, ma chère miſs, nous vous en conjurons tous, que vous ayez obligation de cette offre aux amis du vil perſonnage ; car il n'a plus un ami parmi nous.

Nous vous demandons tous votre eſtime, & les mêmes ſentimens que vous auriez pris pour nous, ſi nous avions obtenu le bonheur dont nous faiſions notre plus douce eſpérance. Nos vœux ſe réuniront ſans ceſſe, pour obtenir du ciel le rétabliſſement de vos forces, & la plus longue vie ; & puiſque vous ne voulez plus recevoir nos ſollicitations en faveur de ce miſérable, permettez du moins, lorſqu'il ſera parti pour les pays étrangers, comme il s'y prépare, que nous cherchions à nous

procurer l'honneur d'une liaiſon perſonnelle avec une perſonne incomparable. C'eſt la plus ardente prière de vos très-humbles, &c.

M . . . . . .
SARA SADLEIR.
ELIS LAWRANCE.
CHARL. MONTAIGU.
MARTHE MONTAIGU.

P. S. Vous nous cauſeriez un mortel chagrin, ſi vous refuſiez nos juſtes offres. Chère miſs, ne nous puniſſez pas des crimes d'autrui. Nous faiſons partir cette lettre par un exprès, qui nous rapportera ſans doute une réponſe auſſi favorable que nous le déſirons. M. Lovelace ſe ſert de la même occaſion pour écrire : mais nous ne ſavons pas à qui, comme il ignore lui-même à qui nous écrivons ; car nous nous fuyons de part & d'autre, & nous habitons les deux extrémités du château.

LETTRE CCCXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 5 d'Août.

JE ſuis ſi déſeſpéré de la lettre de miſs Harlove à ma couſine Montaigu, que je ſuis incapable d'attention pour tout ce que tu m'écris. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même, lorſqu'elle en marque ſi peu pour autrui ! c'eſt une véritable Harlove. Crois-moi, Belford, c'eſt une véritable fille des Harlove. Cependant elle poſsède tant de charmes & de perfections, que je me ſens forcé de l'adorer, & que mes adorations (inſenſé que je ſuis !) croiſſent par ſa haine & ſes dédains.

Tu reviens ſans ceſſe, & ſans doute avec auſſi peu de vérité que de bon ſens, à tes maudites idées de langueur, de foibleſſe & de mort; & lorſque tu ſaiſis une fois quelqu'un de ces mots, tu prends un déteſtable plaiſir à le répéter vingt fois dans une phraſe. Que je ſois damné, ſi je ne crois que tu l'empoiſonnerois plutôt de tes propres mains, que de ſouffrir qu'elle en revienne, & qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juſte ! Mais

réforme, je te prie, cet inſupportable ſtyle. Tu ne feras qu'un mauvais prophète, elle vivra pour m'enterrer; j'en ſuis plus sûr que toi; car le diable m'emporte, ſi je puis manger, boire, dormir, &, ce qui eſt mille fois pis, ſi je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle! Il n'y en a pas une à préſent, ſur laquelle je puiſſe jeter les yeux. Au contraire, je détourne la vue de toutes celles que je rencontre; à moins que le haſard ne m'y faſſe remarquer un air, un trait, qui tienne un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une ſeconde fois : mais le ſecond regard confirme tous mes dégoûts, parce qu'il n'y a perſonne, en effet, qui lui reſſemble.

Il faut, Belford, que cette divine perſonne ſoit poſſédée de quelque mauvais génie. Plus je conſidère ſon extravagance & ſon obſtination, moins je ſuis capable de patience. A-t-elle donc un meilleur moyen pour ſe faire juſtice à elle-même, à ſa famille, à tous ſes amis, que celui de m'épouſer? N'eût-elle qu'un jour à vivre, elle doit mourir ma femme. Si ſes reſſentimens chrétiens ne lui permettent pas d'y conſentir pour elle-même, ne le doit-elle pas pour ſa famille & pour ſon ſexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche ſi fort? & s'il n'y a point d'intérêt aſſez

cher pour émouvoir en ma faveur ce caractère d'Harlove, quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne ceſſes pas de demander ſi pitoyablement pour elle ?

A l'égard de la mauvaiſe intelligence que ſa lettre répand entre ma ſtupide famille & moi (car je t'apprends que nous ſommes prêts ici à nous entre-déchirer), c'eſt ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parens ont la folie de me maudire, moi qui peux leur rendre dix malédictions pour une, & leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au ſoir. J'occupe une moitié du château, &, grâces au ciel, c'eſt la meilleure ; car les avantages dont les grands jouiſſent le moins ſont ceux qui leur coûtent le plus ; la grandeur & l'uſage ſont des choſes différentes. Leur demeure eſt la partie la plus ſimple ; la mienne eſt l'appartement de repréſentation. J'y règne, & je continuerai d'y régner auſſi long-tems qu'il me plaira ; tandis que les deux tantes pouſſives, le vieux *podagre* de frère, & les deux précieuſes nièces, ſont reſſerrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me rencontrer ne leur permet pas de ſortir. Mais le comique de l'aventure, c'eſt qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartemens. Je leur ai fait la même défenſe pour le mien. Ainſi je les tiens tous pri-

ſonniers, pendant que je ſuis le maître dans la maiſon. Plaiſans viſages, d'oſer quereller avec moi, lorſqu'il me ſuffit de paroître pour leur faire tourner le dos, & pour les faire rentrer dans leur tanière, les yeux & les oreilles baiſſés.

Toi, dans le tems que je ſoutiens ainſi la guerre contre des frêlons & des guêpes, & que la rage de l'amour mépriſé fait bouillir mon ſang dans mes veines, tu te plais dans ton flegme, & tu bâtis des ſyſtêmes de réformation, au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que le diable t'emporte, inſenſible & fade complaiſant que tu es! Tu me cauſes autant d'impatience que la belle; car tu ne connois ni l'amour ni l'amitié. Tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement, te réjouirois-tu de mes peines, ſous les fauſſes grimaces de la pitié? Mais, parle; n'es-tu pas un joli perſonnage, de t'être engagé à tranſcrire une partie des lettres que j'ai eu la ſimplicité de t'écrire dans la confiance de l'amitié? Des lettres! Tu aurois dû laiſſer couper ta maudite langue, plutôt que d'avouer jamais que tu les euſſes reçues. Cependant, peut-être les as-tu déjà remiſes entre ſes mains! Prends garde; & malheur à toi, ſi l'avis arrive

trop tard ! prends garde, te dis-je, de lui abandonner une ſeule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité ſi noire, je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer, eſt de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir, comme tu as violé la tienne, en communiquant ce que tu n'avois reçu que ſous le ſceau de l'amitié.

Je ſuis trop malheureuſement convaincu, par ſa lettre à Charlotte, qu'elle eſt déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle, *une méchanceté ſans exemple.* Mais comment ſait-elle ſi bien ce qui mérite ce nom? Où a-t-elle appris à faire des diſtinctions dans ce genre? Penſer le pire, être capable de former des comparaiſons ſur des ſituations ſi délicates, eſt-ce marquer autant de délicateſſe que je lui en attribuois? Ce que je me figure à ſon avantage, c'eſt que, n'ignorant pas que le diable eſt noir, & voulant faire un diable de moi, elle broie, dans ſon imagination, elle pétrit enſemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour faire ſortir de cette ſale maſſe le plus horrible de tous les monſtres.

Mais quelle tempête ſon mépris n'excite-t-il pas dans mon ame? Jamais, jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus mortifié. Qu'elle me rabaiſſe, juſqu'à mes propres yeux ! Com-

ment eſt-il poſſible que l'admiration & l'amour réſiſtent dans mon cœur à cette épreuve ? De la haine ! du mépris ! un refus ſolemnel ! Si le ſuccès avoit répondu à tous mes deſſeins, je trouverois peut-être de la juſtice dans une partie de ſes reſſentimens. Mais être ſortie victorieuſe, triomphante, ſous toutes ſortes de faces..... ah ! c'eſt pour l'avoir ſouffert qu'elle me doit du mépris. Elle m'a laiſſé ſi humilié, ſi mépriſable en effet, que l'impreſſion lui en demeure encore. Je me poignarderois volontiers, de ne lui avoir pas donné ſujet...; en un mot, de n'avoir pas ſu l'humilier elle-même ; ou plutôt, cher ami, de n'avoir pas profité de ſon retour à la ville, pour me relever de mon humiliation, & pour m'exalter juſqu'au ſommet du bonheur & de la gloire, en me donnant une femme ſupérieure à toutes ſortes d'épreuves & de tentations.

Cependant je veux haſarder encore une lettre. Si je n'en tire aucun fruit, ou ſi je n'obtiens pas de réponſe, je m'efforcerai de la voir, quelles qu'en puiſſent être les ſuites. Si ſon obſtination lui fait trouver le moyen de m'éviter, je ſignalerai ma vengeance par quelque attentat éclatant coutre ſa miſs Howe, & je quitterai pour jamais l'Angleterre.

A préſent, Belford, puiſque tu es dans le

goût de lui communiquer mes lettres, fais lui cette déclaration, ſi tu veux. Ajoute que, s'il eſt certain qu'elle m'abandonne, il ne l'eſt pas moins que je ſerai abandonné du ciel; & qu'importe alors ce que peut devenir ſon

LOVELACE?

LETTRE CCCVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 7 Août.

IL eſt donc vrai que tu as remis, à la belle implacable, un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié! Belford, prends-y garde. Je t'aime aſſurément plus qu'aucun homme du monde: mais le point où nous ſommes, eſt plus délicat que tu ne penſes. Cette affaire eſt devenue très-ſerieuſe pour moi. Je ſuis réſolu d'épouſer miſs Harlove; & je l'épouſerai, fût-ce au dernier ſoupir de ſa vie.

Elle compte, dis-tu, ſur la parole que je t'ai donnée de ne pas la chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part, que c'eſt un point qui dépend abſolument d'elle-même, c'eſt-à-

dire du parti qu'elle prendra, de faire réponſe à ma lettre, ou de la payer du mépriſant ſilence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernières. J'écrirai d'un ton ſi humble, & dans des termes ſi raiſonnables, qu'elle me pardonnera, ſi ſon caractère n'eſt pas celui d'une véritable Harlove. Mais pour l'exécution teſtamentaire dont elle penſe à te charger, compte qu'il n'en ſera rien. Tu ne ſeras pas ſon exécuteur. Que je périſſe ſi tu l'es ! Premièrement, elle ne mourra point. En ſecond lieu, nul autre que moi ne lui ſera rien, n'oſera lui rien être. Ton bonheur eſt déja trop grand, d'être admis tous les jours en ſa préſence, de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'eſt défendu d'approcher à la vue de ſa fenêtre. Quelle damnation eſt-ce donc ici, pour un homme qui lui étoit autrefois plus cher que tous les hommes du monde ? Etre capable de jeter ſur moi, de la région des étoiles où ſa tête m'eſt cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offenſant, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir.

Je t'apprends que ; ſi ma lettre eſt ſans ſuccès, je ſaurai ſurmonter la rampante folie qui a trouvé le moyen de s'inſinuer dans mon cœur ; ou bien je l'arracherai, ce cœur, & je

l'offrirai à ſes yeux, pour lui faire voir combien il eſt plus tendre que le ſien, quoiqu'elle, & toi, & tout le monde, ait pris la liberté de le traiter de rocher. Si je ſuis rejeté, avertis d'avance les voiſins de la maudite Sinclair de tranſporter ailleurs leurs meilleurs effets; car ma première démarche ſera de mettre le feu à ce repaire de ſerpens : & comme il n'eſt point à craindre que je les prenne dans un moment où, ſuivant le langage de Shakeſpeare, *ces furies aient le goût du ſalut*, ma vengeance ſera complette pour ce monde & pour l'autre.

LETTRE CCCXVIII.

M. LOVELACE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 Août.

MALGRÉ les raiſons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prières qu'à mériter ma grâce, je ne puis me défendre de vous écrire encore une fois, pour vous ſupplier de me donner le pouvoir d'expier, autant qu'il eſt poſſible, les injures dont je me reconnois coupable ; & j'eſpère que cette hardieſſe vous offenſera moins qu'une

viſite. Votre pureté angélique & le réveil de ma conſcience ſont des témoignages qui dépoſent hautement contre moi. Mais la bonté qui vous porteroit à me pardonner, vous donneroit des droits éternels ſur ma reconnoiſſance & ma ſoumiſſion. Pardonnez-moi donc, ma très-chère vie, ma divinité ſur la terre, fondement viſible de toutes mes eſpérances futures! Comme vous eſpérez le pardon pour vous-même, vous qui croyez avoir beſoin de le demander auſſi à la bonté du ciel, daignez me l'accorder, & conſentir à vous trouver au pied de l'autel avec moi, devant les perſonnes qu'il vous plaira de nommer; pour vous aſſurer des droits inaltérables ſur le plus repentant & le plus affectionné de tous les cœurs.

Mais peut-être ſouhaiteriez-vous un tems d'épreuve. Peut-être une juſte défiance & de vifs mécontentemens vous font-ils trouver trop de difficulté à me rendre votre faveur auſſi-tôt que mon cœur la déſire. Dans cette ſuppoſition, je me ſoumets à toutes vos volontés. Vous ne m'impoſerez point de conditions que je n'embraſſe avec ardeur, ſi vous me donnez la moindre eſpérance qu'après une expiation dont vous réglerez la durée, après des preuves éclatantes d'une réformation telle

que vous m'en tracerez les loix, vous conſentirez enfin d'être à moi.

Honorez-moi donc de quelques mots de réponſe, pour m'encourager dans cet eſpoir conditionnel, ſi ce n'eſt pas pour me donner des eſpérances plus prochaines & des encouragemens encore plus généreux.

Me refuſer une grâce ſi chère & ſi précieuſe, c'eſt me jeter dans le dernier déſeſpoir. Mais, alors même, je dois, à toutes ſortes de riſques, chercher l'occaſion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis quelque choſe qui m'ait paru propre à vous attendrir; car c'eſt de vous, madame, c'eſt du pardon de votre cœur, que je fais dépendre tout mon bonheur pour ce monde & pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miſéricorde du tout-puiſſant. Je ſuis aſſez réveillé, pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée eſt une condition qui doit précéder celui du ciel, & que dès ici-bas ſans doute, l'Auteur de notre être donne ce pouvoir à l'innocence, ſur les miſérables qui oſent l'offenſer ſans raiſon; & qui ſeroit autoriſé à ce pouvoir, ſi vous ne l'étiez pas? En un mot, votre cauſe, madame, eſt celle de la vertu, & par conſéquent celle de dieu même:

ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher par la perte d'un homme qui s'eſt rendu auſſi coupable que moi, ſi vous marquez, en me rejetant, que vous me jugez indigne de pardon?

Je vous aſſure, madame, qu'il n'entre dans mes inſtances aucune vûe temporelle ou mondaine. Je reconnois que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M..... & ſes ſœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les mépriſe du fond du cœur, pour avoir eu la préſomption de s'imaginer que je puiſſe être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui reſpire, il n'y a que vous dont je veuille recevoir des loix. Toute votre conduite m'a paru fondée ſur des principes ſi nobles, & vos reſſentimens ont été ſi juſtes, que je ne vois rien en vous que ſous un air divin; infiniment plus aimable auſſi qu'il n'auroit jamais pu l'être, ſi vous n'aviez pas ſouffert les barbares injuſtices dont le ſouvenir remplit aujourd'hui mon ame de triſteſſe & d'horreur.

Mais, je le répète, tous mes déſirs ſe réduiſent actuellement à quelques lignes, qui puiſſent guider mes pas incertains, & me faire eſpérer (ſi vous portez ſi loin la condeſcen-

dance) qu'après avoir vérifié mes promeſſes par ma conduite, il me ſera permis d'aſpirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE.

(Clariſſe répond à miſs Montaigu par une lettre du 7 d'Août. Elle répond tendrement à ſes civilités ; elle refuſe ſes offres avec reconnoiſſance ; elle ſouhaite toutes ſortes de biens à M. Lovelace, & qu'une bonne conduite le faſſe rentrer en grâce avec ſa famille.

M. Belford répond à M. Lovelace. Après quelque détail ſur la foible ſanté de Clariſſe, & ſur le chagrin qu'elle a reçu de quelques lettres fort dures de ſa famille, il lui dit :

Ta ſituation commence à me faire pitié, depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour & de tes peines ; d'autant plus que, quelque jugement qu'il te plaiſe d'en porter, il me paroît fort difficile que la ſanté de miſs Harlove ſe rétabliſſe. Je me flatte qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aie communiqué les extraits de tes lettres. La juſtice que tu n'as pas ceſſé de rendre à ſa vertu, fait tant d'honneur à ton ingénuité, que j'ai cru te rendre un important ſervice ; du moins dans l'eſprit d'une femme qui

qui te connoît par des traits moins honorables; car, avec toute autre, je conviens que j'aurois eu tort : cependant, ſi vous trouvez mauvais que j'aie pris le parti de l'obliger dans un point que je reconnois délicat, nous nous expliquerons à notre première entrevue; je vous ferai voir, non-ſeulement les extraits, mais les liaiſons que je leur ai données en votre faveur.

A l'égard de l'exécution teſtamentaire, n'entreprends pas, je te prie, de régler ma conduite & mes idées. Je ne dépends de perſonne, apparemment. Il me ſemble qu'au contraire tu devrois te réjouir que la juſtification de ſa mémoire ſoit entre les mains d'un homme qui te traitera, toi & tes actions, comme tu n'en ſaurois douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me parois toujours ſurprenant. Que veux tu dire, lorſque tu as le front d'obſerver « qu'il lui convient peu de crier merci pour » elle-même, elle qui n'en a point pour au» trui » ? Oſes-tu prétendre que les deux cas ſe reſſemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'eſt la dernière bénédiction d'un père & d'une mère, leur dernier pardon pour une faute qu'on peut nommer involontaire, s'il eſt vrai même qu'elle mérite le nom de faute. Elle n'a d'ail-

leurs aucune eſpérance d'être reçue de ſa famille. Toi, tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde, à condition que tu ne donneras pas de nouveaux ſujets de chagrin ; & ce pardon te laiſſe l'eſpérance de rentrer en grâce, peut-être même de te voir un jour le maître abſolu du plus riche tréſor du monde. Que je te trouve injuſte ! la raiſon commenceroit-elle à t'abandonner ?

LETTRE CCCXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à M.* LOVELACE.

Vendredi, 11 d'Août.

C'EST une alternative bien cruelle, que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis long-tems le pouvoir de ſuivre mes propres inclinations. Ainſi, pour éviter un plus grand mal, & je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux, je me détermine à vous écrire.

Si j'étois capable de déguiſer mes ſentimens réels, je pourrois vous donner les eſpérances que vous me demandez, & n'en pas demeurer moins attachée à toutes mes réſolutions : mais

je dois vous déclarer, monſieur, & mon caractère m'y oblige, que, ma vie dût-elle durer plus d'années qu'il ne me reſte peut-être de jours, & fuſſiez-vous le ſeul homme au monde, je ne pourrois & je ne voudrois pas être à vous.

Il n'y a point de mérite à remplir un devoir. La religion m'ordonne, non-ſeulement de pardonner les injures, mais encore de rendre le bien pour le mal. Toute ma conſolation, c'eſt que, par la grâce du ciel, je ſuis à votre égard dans une diſpoſition qui me fait trouver la ſoumiſſion facile à cette loi. Je vous aſſure donc que, dans quelque lieu que vous alliez, je ſouhaite que vous y ſoyez heureux; & dans ce ſouhait, je renferme toute ſorte de bonheur.

A préſent que j'ai ſatisfait (avec beaucoup de répugnance, je l'avoue) à l'un des deux points que vous avez exigés, j'en attends le fruit.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 13 d'Août.

JE ne ſais quel diable me tourmente. De ma ma vie, je ne me ſuis ſenti ſi mal. J'ai penſé d'abord que quelqu'un de mes honnêtes parens m'avoit adminiſtré une doſe de leur préparation, pour ſe rétablir dans l'entière poſſeſſion du château. Mais, comme je ſuis l'unique eſpérance de la famille, je veux croire qu'ils ne ſont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume; je n'ai pas la force d'écrire. Que dois-je penſer de ma ſituation?

MILORD M..... ſort de ma chambre. Il m'a rendu une ſombre viſite, pour ſavoir comment je me trouve de ma ſaignée. Ses deux ſœurs partirent hier; le ciel en ſoit loué! Mais elles ne m'ont pas fait l'honneur de me conſulter ſur leur départ: à peine m'ont-elles dit adieu. Milord eſt plus tendre & plus *reſpectueux* que je ne m'y attendois. Les hommes ont moins de

peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raiſons pour le dire ; car, outre l'implacable miſs Harlove & les deux vieilles ſœurs, mes deux guenons de couſines n'ont pas encore approché de moi.

Ni manger, ni boire, ni dormir ! Le cas eſt aſſez triſte, Belford. Si j'avois la folie de me laiſſer mourir à préſent, on diroit que miſs Harlove m'a fait crever de chagrin. Que ſa cruauté me pénètre juſqu'au fond du cœur, c'eſt ce que je ne puis déſavouer.

Au diable l'inſomnie & le dégoût ! Ecrivons : je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'eſt en vain. La vigueur me manque. Pauvre Lovelace ! que diable as-tu donc ?

Essayons encore, malgré les friſſons & les bâillemens qui me déſolent. Par où commencer ? Parlerons-nous de ton office d'exécuteur teſtamentaire ? tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cercueil & un drap mortuaire. Je ſerai prêt pour l'uſage, lorſqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette miſs Harlove ! Je te garantis qu'elle ſe repentira de m'avoir

refuſé. Une jeune veuve ſi charmante ! Qu'elle regrettera d'avoir manqué l'occaſion ! Quel éclat n'auroit-elle pas répandu ſur ſa parure funèbre ? quelles lumières ! quelles ombres ! Devenir veuve au premier des douze mois, c'eſt un des plus grands bonheurs qui puiſſent arriver à une belle femme....

Laiſſez-moi. Je veux écrire. Que faire, ſi je n'écris point ? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je ſuis donc bien mal, puiſqu'on m'interdit toute eſpèce d'application.

Tu parois piqué, mon cher. Eſt-ce pour m'avoir mordu ? Je te trouve fort plaiſant à mon tour. Crois-tu que deux amis n'aient pas quelquefois le privilége de quereller, comme l'homme & la femme ? & quelles peuvent être ici les conſéquences ? Je ne ſuis pas en humeur de me battre à préſent. Tu peux me croire auſſi patient que le poulet qu'on me préſente avec mon bouillon : car je ſuis déjà réduit à ce point.

Mais, tout indépendant que tu es pour l'exécution teſtamentaire, je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne ſouffrirai que tu expoſes mes lettres. Elles ſont trop ingénues

de la moitié, pour être vues. J'inſiſte abſolument que tu les jettes au feu ſans exception, après avoir reçu celle-ci.

Ne laiſſe pas de m'écrire, & tâche, s'il eſt poſſible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'eſt paſſé entre miſs Harlove & Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche ſur les communications de cette nature. Mais, crois-moi, les généreuſes offres que mes parens font à ma charmante, ne changent rien au dégoût que j'ai pour eux. Vois ſeulement qu'elle eſt auſſi fière qu'implacable. Il eſt impoſſible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre juſqu'au dernier de ſes habits, que d'avoir la moindre obligation à perſonne, quoiqu'elle ſoit ſûre de faire plus de plaiſir qu'elle n'en recevroit.

O Dieu! Dieu!..... Par ma foi! je me crois mourant. Adieu, Belford.

JE me ſuis trouvé ſi mal, dans l'endroit où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que penſes-tu de cet accident? Mon oncle, averti par mes gens, s'eſt hâté de faire appeler le miniſtre de la paroiſſe, car l'aumônier du château eſt abſent. Ils m'ont trouvé ſur mon lit, dans ma robe

de chambre, & tout-à-fait ſans connoiſſance. En ouvrant les yeux, qu'ai je vu autour de moi? Le miniſtre à genoux d'un côté, & milord de l'autre. Madame Greme, qu'on a fait venir pour me ſervir de ce qu'ils appellent une garde, étoit dans la même poſture au pied du lit. Je remercie le ciel, ai-je dit à milord, dans une eſpèce d'extaſe : où eſt miſs Harlove?... J'ai cru de bonne foi qu'ils étoient prêts à me marier.

Ils ont pris mon diſcours pour un délire, & leurs prières ont redoublé à plus haute voix. Ce bruit m'a réveillé les ſens. J'ai ſauté de mon lit à terre, j'ai mis mes pieds dans mes mules, j'ai ouvert une de mes poches, & j'en ai tiré ta dernière lettre, avec les méditations de ma charmante (1). Milord, M. le docteur, madame Greme, leur ai-je dit, vous m'avez cru juſqu'aujourd'hui un fort mauvais garnement. Mais voyez; je puis vous faire une lecture auſſi pieuſe que vos prières. Ils ſe ſont regardés avec étonnement. J'ai bâillé & j'ai lu : ils m'ont prodigué leurs louanges & leur admiration; ils ont levé les mains & les yeux

(1) On n'a pas fait remarquer que M. Belford envoyoit avec ſa dernière lettre, une copie de quelques paſſages de l'écriture-ſainte, de la main de Clariſſe, & dont elle faiſoit quelquefois le ſujet de ſa méditation. Il l'avoit obtenue de madame Lovick.

au ciel, & le docteur a dit qu'il avoit toujours regardé comme une choſe impoſſible, qu'un homme d'eſprit tel que moi fût auſſi méchant qu'on le publioit. Milord, bégayant de joie, m'a félicité de ma converſion ; &, grâce à ma chere miſs Harlove, je me ſuis fait une excellente réputation à peu de frais. En un mot, me voilà bien établi dans le château & dans toute la paroiſſe. Mais que vois-je ? Je n'en ſuis pas quitte encore.

C'EST une viſite des deux ſœurs Montaigu, conduites par mon oncle, pour me féliciter tout à la fois, de mon rétab iſſement & de ma réformation. Quel heureux évènement que cette maladie, & les méditations qui ſe ſont trouvées dans ma poche ! C'eſt ainſi qu'étant écolier, je me joignois à ceux qui ſortoient de l'égliſe, pour faire croire que j'y avois été moi-même.

Ma charmante ſe trompe, lorſqu'elle s'imagine que je lui ai propoſé de m'écrire, comme une alternative qui la garantiroit de ma viſite. C'eſt *un mal* qu'elle n'évitera point, & dont je n'ai penſé à l'exempter qu'autant qu'elle m'auroit fait une réponſe conforme à mes eſpérances. Fais-lui relire ma lettre ; je ne lui

ai pas fait cette promeſſe. En dépit d'elle & de toi, je ſerois à ſes pieds, demain au plus tard, ſi je n'étois pas retenu par les talons, comme un miſérable qui n'a point de ſecours à tirer de lui-même. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle & implacable miſs Harlove.

Adieu, Belford. Je bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton

LOVELACE!

LETTRE CCCXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 14 d'Août.

TA maladie me cauſe la plus vive inquiétude. Je ſerois au déſeſpoir de te perdre : cependant, ſi tu dois mourir ſi-tôt, je ſouhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril; & cela, pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puiſque ta conſcience n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire juſqu'à d'autres éclairciſſemens. Mon laquais me confirme, en arrivant, que tu es dans un état fâcheux. Tu feins de l'ignorer : eſt-ce à moi de te l'apprendre ? C'eſt une fièvre violente, me dit-on, accompagnée des ſymptômes les plus dangereux.

Dans la ſituation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui ſe paſſe ici avec miſs Harlove. Puiſſent tes repentirs être auſſi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces, ſi tu meurs ! car il eſt à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme ! a-t-elle interrompu. Dangereuſement malade, dites-vous ?

Très-dangereuſement, madame. Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui ! a repris cette admirable fille. Enſuite, après un moment de réflexion : Pauvre miſérable ! a-t-elle dit avec un ſoupir. Puiſſe-t-il trouver la miſéricorde qu'il n'a pas eue !

Je t'écris par un exprès, car je ſuis impatient d'apprendre ta ſituation. J'ai reçu ta dernière lettre. Quelles triſtes réflexions n'a-

t-elle pas dû faire naître, par les légèretés choquantes dont elle eſt remplie, à ton véritable ami

BELFORD.

LETTRE CCCXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 15 d'Août.

JE te remercie, Belford, & du fond du cœur, de la concluſion modérée de ta dernière lettre. Il me prend envie, par cette conſidération, de te pardonner tes extraits, que je n'avois pas ceſſé juſqu'à ce moment de trouver impardonnables. Mais t'entre-t-il dans l'eſprit que je puiſſe jamais conſentir à perdre cette divine créature? Jamais, jamais, tant qu'un reſte de chaleur aura la force de m'animer. Implorer la miſéricorde du ciel pour un ingrat tel que moi? Adorable Clariſſe! que l'excès de ta généroſité me perce l'ame! Mais c'eſt d'elle que j'attends les premières marques de miſéricorde & de pitié. Elle doit m'apprendre, par ſon exemple, à me repoſer avec confiance ſur la miſéricorde qu'elle implore pour moi.

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de ſa ſanté, ſes occupations, ſes entretiens. Que ta diligence réponde à mes tranſports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah! que ne puis-je penſer qu'elle eſt à moi! C'eſt alors que la maladie même auroit des charmes. Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi! ſavoir qu'elle eſt en chemin, ſur les aîles de l'amour, pour m'apporter de la conſolation! l'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, & recevoir de ſa bouche l'ordre de vivre pour elle! Dieu tout-puiſſant! quel tréſor j'ai laiſſé ſortir de mes mains! Mais il n'eſt pas perdu pour moi. Non, je ne la perdrai point. Je ſuis beaucoup mieux; je ſerois tout-à-fait bien, ſans ces odieux charlatans, qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, & qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes les maladies ſoient importantes. Je prétends qu'elle ſoit à moi. J'en ferai ma femme; & je retomberai malade auſſi-tôt, pour acquérir des droits à ſa tendreſſe, à ſon inquiétude, à ſa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de toutes ſes bénédictions! Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de ſa ſanté. Mon mal n'eſt que de l'amour. Une bonté ſi généreuſe! par tout ce qu'il y a de grand & de

bon, je ne la perdrai pas! Voilà ce que tu dois lui déclarer. Elle ne ſeroit pas capable de cette pitié, dit-elle, s'il lui reſtoit encore quelque deſſein d'être à moi. C'eſt ce que miſs Howe écrit à Charlotte. Mais permets-lui de me haïr, pourvu qu'elle me reçoive. Ma conduite changera bientôt ſa haine en amour; corps & ame, je ſerai tout à elle.

LETTRE CCCXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 17 d'Août.

MA joie eſt extrême, de te ſavoir déjà auſſi bien que ton meſſager m'en aſſure. Ta lettre ſemble marquer que tes principes ſe réparent avec ta ſanté. C'eſt une lettre que j'ai pu faire voir à miſs Harlove, & je n'y ai pas manqué.

Cette divine perſonne eſt plus mal que jamais. Je n'attribue ces inégalités qu'aux lettres qu'elle reçoit de ſon implacable famille. Je n'ai pu me procurer un long entretien avec elle: mais ce qu'elle m'a dit dans une viſite fort courte, va te la faire adorer plus que jamais.

Elle a donné beaucoup d'attention à ma lecture; & lorſque je l'ai finie : Il eſt à plaindre, m'a-t-elle dit. Que je le plains en effet, ſi cette lettre eſt ſincère ! Il a connu dans plus d'une occaſion, que je n'étois pas incapable de généroſité, s'il y avoit été ſenſible. Mais ſon repentir eſt toute la punition que je lui ſouhaite; & cela, pour ſon propre intérêt..... Cependant, je dois être plus réſervée, ſi vous écrivez tout ce que je dis.

J'ai marqué de l'admiration pour ſa bonté. Comment pouvois-je m'en défendre, quoique dans ſa préſence ?

Ce n'eſt pas bonté, m'a-t-elle dit ; c'eſt une ſituation d'ame dans laquelle je me ſuis établie, pour mon propre avantage. Je ſouffre trop de ne pas trouver la pitié que je demande, pour ne pas ſouhaiter que tous les cœurs pénitens puiſſent l'obtenir. Il paroît pénétré de repentir, a-t-elle ajouté ; je ne dois point aller au-delà des apparences. S'il ne l'eſt pas, c'eſt lui-même qu'il trompe uniquement.

Elle étoit ſi mal, que cet entretien n'a pas duré davantage.

Quel ſujet, entre les mains d'un grand maître, pour une excellente tragédie ! Tant d'outrages accumulés ſur l'innocence ! ſa conduite au milieu de ſes peines, également ſoutenue à

l'égard de ſes implacables parens & de ſon perſécuteur ! Les mœurs, néanmoins, ſouffriroient une grande objection; car, juſqu'à préſent, c'eſt ici la vertu qui paroît punie, à moins qu'on ne jette les yeux ſur les récompenſes futures, qui ſont moralement certaines pour elle, ou qui ne doivent jamais l'être pour perſonne. Cependant, corrompu comme tu es, & capable de faire un très mauvais mari, je ne ſais, après tout, ſi ce n'eſt pas une récompenſe pour ſa vertu, d'être délivrée de toi.

Elle a reçu avis, par une lettre de madame Norton, que le colonel Morden eſt arrivé en Angleterre. C'eſt le ſeul homme qu'elle ſouhaite de voir. J'en ai témoigné quelque jalouſie, dans la crainte qu'il ne ſoit préféré à moi pour l'office dont elle m'a honoré. Elle m'a répondu que ce n'étoit pas ſon deſſein ; parce qu'en ſuppoſant même qu'il voulût accepter cet emploi, elle craindroit que divers papiers, qui paſſeroient néceſſairement par ſes mains, ne devinſſent l'occaſion de quelque déſaſtre entre vous & lui, malheur qu'elle redouteroit plus que la mort.

Tourville m'apprend que tu te rétablis à vue d'œil. Ce que je te demande à mains jointes, c'eſt de ne point chagriner cette incomparable fille.

fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le reſpect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevoit bientôt, comme je n'ai que trop de raiſons de le craindre, on diroit, & peut-être avec juſtice, que ta viſite a précipité ſa fin. Dans l'eſpérance que tu ne ſeras pas capable de cette cruelle indiſcrétion, je te ſouhaite un parfait rétabliſſement; ſans quoi, puiſſes-tu retomber, & te voir long-tems enchaîné dans ton lit!

Belton approche de ſa dernière heure. Il me fait dire qu'il ne peut mourir ſans me voir.

LETTRE CCCXXIV.

M. BELFORD à miſs CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 19 d'Août.

MADAME,

JE crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je ſuis que M. Lovelace ne ſe détermine à tenter ſon ſort par une viſite qu'il penſe à vous rendre. Faſſe le ciel que vous puiſſiez conſentir à le recevoir!

Je vous garantis que vous verrez dans ſa conduite, un reſpect porté juſqu'à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais comme je ſuis forcé de partir pour Epſom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu, il me ſemble à propos, dans l'opinion que j'ai des réſolutions de M. Lovelace, de vous prévenir par cet avertiſſement, afin que ſon arrivée ne vous jette pas dans une trop grande ſurpriſe.

Il ſe flatte que votre maladie n'eſt pas auſſi dangereuſe que je la repréſente. Lorſqu'il aura l'honneur de vous voir, il ſera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre ſanté, eſt auſſi ce qu'il y a de plus convenable pour ſon repos; & j'oſe vous aſſurer que, dans la crainte de nuire à votre rétabliſſement, il s'interdira toute autre viſite, du moins pendant que vous ſerez dans une ſi fâcheuſe ſituation. Ainſi le choc d'une demi-heure, ſi l'on peut donner ce nom à la vue d'un homme qui ne fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuſe, eſt tout ce que vous avez à redouter.

Je me flatte que cet avis ne vous alarmera point, & ne vous fera rien entreprendre à la hâte. Il eſt impoſſible que M. Lovelace ſoit

à Londres avant lundi, & même au plutôt. S'il s'obſtine à s'y rendre, j'eſpère être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.

LETTRE CCCXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 20 d'Août.

QUE tu as le cœur impitoyable ! Il n'eſt pas beſoin de conſcience, avec un pédagogue auſſi impertinent que toi. J'ai péché, je me repens; je n'aſpire qu'à réparer mes fautes. On me pardonne, on accepte mon repentir; mais on m'interdit la réparation. Quel parti veux-tu que je prenne?

Ne perds pas un moment pour faire ta viſite au pauvre Belton. Mais, ſoit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, & que j'eſſaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laiſſeront libre, aſſure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entre-

vue. Son opinion eſt d'une grande autorité pour moi, lorſqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me ſuis engagé à lui, à mes deux couſines, de me conduire avec toute la décence & tout le reſpect qu'on doit à ce qu'on adore. Je tiendrai parole ; ſi tu veux différer ton départ pour Epſom, tu en ſeras témoin.

Je connois le colonel Morden pour homme d'honneur & de courage. Mais le colonel Morden s'eſt mélé d'amour, comme Belford & moi : & connois-tu quelqu'un qui ne s'en mêle pas ? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme, de quelqu'âge, de quelque rang, de quelque degré qu'il puiſſe être. J'ai ſouvent entendu parler du colonel, à ma charmante, avec beaucoup de diſtinction & d'eſtime. Peut-être ſervira-t-il à lui calmer l'eſprit, en inſpirant un peu plus de raiſon à ſon implacable famille.

Il me ſemble que je ſuis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade, ou vaporeux, que tu ne prennes auſſi-tôt le ton lugubre, & que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à ſervir de tambour pour la marche des enterremens.

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière, que je te ferai rendre compte,

à mon arrivée, des extraits que tu as communiqués à miſs Harlove ; ſur-tout ſi ſon cœur s'obſtine à me rejeter. Combien de fois me ſuis-je vu accorder par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuſer ! Mais, par ces diables d'extraits, je ne doute pas que tu n'aies *barré* contre moi la porte de ſon cœur, comme elle étoit accoutumée de me *barrer* celle de ſa chambre. Si cette crainte n'eſt pas une injuſtice que je te fais, conviens que tu t'es rendu coupable d'une perfidie que l'amitié ne peut ſoutenir, & que l'honneur ne me permet pas de pardonner.

LETTRE CCCXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Londres, 21 d'Août.

JE crois, Belford, que je te dois des malédictions. Cependant je n'anticiperai pas ſur le tems, & je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques ſemaines. C'eſt l'état des choſes, dont je veux t'inſtruire à mon tour.

Pour te cacher, autant qu'il m'étoit poſſi-

ble, le tems où j'étois réſolu de me mettre en marche, je partis hier à ſix chevaux, dans un carroſſe de milord, auſſi-tôt que je t'eus dépêché ma lettre, & j'arrivai le ſoir à Londres. Je ſavois qu'il y avoit peu de fond à faire ſur ton amitié, dans les choſes où le caprice de miſs Harlove eſt intéreſſé.

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt, je me ſuis vu dans la néceſſité de retourner à mon ancien gîte, ou j'ai d'ailleurs toute ma garderobe. Là, j'ai diſtribué un millier d'imprécations entre la déteſtable troupe, & j'ai refuſé de voir Sally & Polly, non-ſeulement pour avoir ſouffert l'évaſion de miſs Harlove, mais encore pour l'infame aventure de l'*arrêt*, & pour leurs inſolens propos dans ſa priſon.

Je me ſuis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, & que j'avois deſtiné pour le jour de ma noce. Je me ſuis trouvé ſi bien dans cette parure, & ſi content de moi-même, que j'ai commencé à croire avec toi, que l'endroit par lequel je vaux le mieux eſt mon extérieur.

J'ai pris une chaiſe à porteurs, dans laquelle je me ſuis fait conduire chez Smith. Mon cœur ſautoit de joie, avec des battemens ſi marqués, qu'on les auroit preſque entendus. Je faiſois cla-

quer mes doigts au branle de la chaiſe. J'ai recommandé à mes yeux, de faire paroître tour-à-tour de la langueur & de la vivacité. J'ai parlé à mes genoux, pour leur apprendre comment ils devoient ſe plier; &, dans le doux langage d'un de nos poëtes, me preſcrivant à moi-même des loix que j'exécutois en imagination: « C'eſt ainſi, diſois-je, que je prononcerai » mes tendres plaintes, en fléchiſſant un ge- » nou; c'eſt ainſi que j'exciterai ſa pitié; c'eſt » ainſi que je peindrai mes peines; c'eſt ainſi » que je pouſſerai un douloureux ſoupir à la » vue de quelques dédains, peut-être, dont » j'appercevrai les traces ſur ſon front; & c'eſt » ainſi que je trouverai grâce à ſes yeux char- » mans (1) ».

Je me ſuis entretenu de ces idées juſqu'à la maiſon de Smith, où mes porteurs ont dépoſé leur fardeau. Les coquins ont mis chapeau bas, en ouvrant la chaiſe. Mon laquais, qui eſt en livrée neuve, s'eſt approché pour recevoir mes ordres. Je ſuis ſorti d'un air magnifique. La femme de la maiſon paroiſſoit s'agiter derrière ſon comptoir. Le reſpect & la crainte ont donné de la gravité à ſes traits, & je ne doute pas

(1) Waller.

que ſes genoux ne heurtaſſent contre les ais intérieurs.

Votre ſerviteur, madame. Will, faites éloigner un peu les porteurs, & ſuivez-moi.

Vous avez une jeune perſonne qui loge ici; miſs Harlove. Eſt-elle dans ſon appartement? (J'allois traverſer la boutique).

Monſieur, monſieur, ayez la bonté d'arrêter. Vous demandez miſs Harlove? Nous avons effectivement une jeune dame de ce nom : mais mais....

Mais quoi, madame? il faut que je la voie. N'eſt-ce pas le premier qu'elle occupe? Ne vous donnez pas la peine, je trouverai ſon appartement. (Et je m'avançois vers l'eſcalier).

Monſieur, monſieur, madame n'eſt point au logis. Elle eſt ſortie : elle eſt à la campagne.

Sortie? A la campagne? Impoſſible. Vous ne m'en impoſerez pas, bonne femme. Il faut que je la voie : j'ai des affaires importantes avec elle.

Il eſt certain, monſieur, qu'elle n'eſt point au logis.

(Elle a fait entendre une ſonnette. Jean, a-t-elle crié, deſcendez promptement.....). En vérité, monſieur, elle n'eſt point au logis.

(Jean eſt deſcendu. C'étoit le mari même;

lorſque, jugeant de lui par l'impertinente familiarité de ſa femme, je ne le prenois que pour un homme à leurs gages).

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, monſieur ne veut pas croire que miſs Harlove ſoit ſortie.

Jean a fait une profonde révérence aux galons de mon habit. Votre ſerviteur, monſieur. Réellement, miſs Harlove n'eſt point à Londres. Elle eſt partie pour la campagne, ce matin à ſix heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari ni la femme. Je ſuis sûr, leur ai-je dit, qu'elle ne peut être à la campagne. Je ſais qu'elle ſe porte très-mal; elle n'eſt pas en état de ſupporter le mouvement d'un carroſſe. Connoiſſez-vous M. Belford, mes amis?

Oui, Monſieur. Nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il eſt allé voir un de ſes amis, qui eſt malade à la campagne. Il partit ſamedi matin.

Fort bien. Mais je ſais, par une lettre de M. Belford, que miſs Harlove eſt extrêmement mal. Comment pourroit-elle être ſortie?

O monſieur! elle eſt très-mal, très-mal en effet. A peine a-t-elle pu ſe traîner juſqu'au carroſſe.

(Belford, ai-je penſé en moi-même, ignore

le tems de mon arrivée, & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Auſſi malade qu'il me l'a repréſentée, il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſortie).

Où ſont ſes gens? Faites-moi parler à ſes gens.

Elle n'en a point d'autres, monſieur, qu'une femme qui la garde dans ſa maladie; & cette femme eſt partie avec elle.

Eh bien! mes amis, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même.

Là-deſſus, Jean a pris un air plus ſombre & moins reſpectueux. Monſieur, cette maiſon eſt à moi, &c.....

Et quoi? Je veux la voir, je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit; je ſuis un commiſſaire.

Je ſuis monté. Ils m'ont ſuivi, en murmurant, & dans un extrême embarras. La première porte qui s'eſt offerte étoit fermée. J'ai frappé aſſez fort.

Vous jugez bien, monſieur, que madame à la clé de ſa chambre.

En-dedans, c'eſt de quoi je ne doute pas, mon cher ami; & j'ai frappé une ſeconde fois. Comme j'étois sûr qu'au ſon de ma voix, ſon naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte qu'il me ſeroit aiſé d'entendre, j'ai dit aſſez haut: Je ſais que miſs Harlove eſt ici. Très-chère miſs, ouvrez, au nom de

dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, & voyant l'air tranquille à Smith, j'ai continué de marcher vers la porte voiſine, où j'ai trouvé la clé en-dehors. Je l'ai ouverte; j'ai parcouru la chambre des yeux, & j'ai viſité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit à ſa femme qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Ami, ai-je répondu pour elle en tournant bruſquement la tête, obſerve un peu mieux ta langue; ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monſieur, il n'eſt pas d'un galant homme de venir inſulter les gens dans leur maiſon.

Ho! je te prie, point d'inſolence ſur ton fumier.

Je ſuis retourné à la porte que j'avois trouvée ſans clé. Ma chère miſs Harlove, de grâce, ouvrez un moment, ſi vous n'aimez mieux que je faſſe ſauter la porte. Je pouſſois ſi rudement, que Smith en a pâli; & ſa frayeur lui alongeant le viſage, il s'eſt hâté d'appeler Joſeph, un de ſes ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier. Joſeph eſt deſcendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans, court & épais, les cheveux crépus, dont la préſence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, fredonnant quelques

notes, j'ai visité toutes les autres chambres; j'ai sondé du poing tous les passages, pour découvrir quelque porte dérobée; & je suis monté ensuite au second, en continuant de chanter. Jean, Joseph & madame Smith me suivoient en tremblant.

J'ai poussé mes recherches dans tous les lieux qui se sont présentés. Je suis entré dans deux chambres dont les portes étoient ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets; j'ai fait passer mes regards par la serrure d'une porte fermée. Point de miss Harlove, par tous les dieux! Que faire? à quoi se résoudre? Quel sera son chagrin, de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avois mon dessein dans cette dernière exclamation: c'étoit de découvrir si l'homme ou la femme savoient l'histoire de ma charmante; & l'effet ne m'a pas trompé. C'est ce que j'ai peine à croire, a répondu madame Smith.

Pourquoi donc, madame? Savez vous qui je suis?

Je le devine, monsieur.

Et pour qui me prenez-vous?

Vous êtes M. Lovelace, ou je me trompe beaucoup.

Lui-même, madame. Mais comment devinez-vous si juste? Vous ne m'aviez jamais vu,

n'eſt-ce pas ? (Ici, Belford, j'attendois un compliment : mais je l'ai manqué).

Monſieur, monſieur, il n'eſt pas aiſé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort bien, dame Smith. Mais eſt-ce auſſi bons, eſt-ce auſſi mauvais, que vous voulez dire ? (J'eſpérois que, pour le moins, elle répondroit d'auſſi bonne mine).

C'eſt ce que je vous laiſſe à juger, monſieur. (Mon appel, ai-je penſé, ne fera pas fortune ici).

Comment donc, ami Smith, ta femme eſt un bel eſprit ? tu ne t'en étois pas défié juſqu'aujourd'hui. Mais où eſt madame Lovick ? M. Belford en parle comme d'une très-bonne femme ? eſt-elle ici ? Seroit-elle auſſi à la campagne, avec miſs Harlove ?

Elle rentrera bientôt, monſieur. Elle n'eſt pas partie avec madame.

J'entends. Mais enfin, chère dame Smith, où miſs Harlove eſt-elle allée ? Quand croyez-vous qu'elle revienne ?

Je l'ignore, monſieur.

On ne me paye point de fables, dame Smith, on ne me paye point de fables (en lui paſſant la main ſous le menton, ſans m'embarraſſer d'une laide grimace que je voyois faire au

mari). Je ſuis sûr que vous ne l'ignorez pas. Mais vous avez un troiſième étage ; voyons. Qui loge ici ? Cette chambre me paroît fermée (en frappant à la porte). Y a-t-il quelqu'un ? ai-je crié.

C'eſt l'appartement de madame Lovick, qui n'y laiſſe jamais la clé.

Madame Lovick (en recommençant à frapper), je vous crois chez vous. De grâce ; ouvrez la porte.

Jean & Joſeph parloient enſemble, & ſembloient gronder tout bas. Qu'eſt-ce donc, mes honnêtes amis ? Il n'eſt pas civil de faire une converſation à part. Joſeph, que te diſoit Jean ?

Jean ! a répété dédaigneuſement la bonne femme.

Pardon, madame Smith. Mais vous voyez la force de l'exemple. Si vous aviez marqué plus de conſidération pour lui, ne doutez pas que je ne vous euſſe imitée. Recevez de moi cet avis : une femme qui manque de reſpect pour ſon mari, apprend aux étrangers à le traiter avec mépris ; par exemple, monſieur Jean, pourquoi n'as-tu pas encore ôté ton chapeau devant moi ? Oh ! tu l'aurois fait, j'en ſuis sûr. Mais tu ne l'as pas ſur ta tête, & je ſuis perſuadé que jamais tu ne le portes

devant ta femme. Dis, n'eſt-il pas vrai ?

Trève de railleries, monſieur, m'a répondu Jean. On s'en paſſeroit fort bien. Je ſouhaiterois que tous les ménages de Londres fuſſent auſſi heureux que le nôtre.

Je le ſouhaiterois comme toi : mais je veux être damné, ſi tu as des enfans.

Pourquoi non, monſieur ?

En as-tu ? Réponds-moi. En as-tu, ou n'en as-tu pas ?

Peut-être, monſieur. Mais à quoi revient cette queſtion ?

A quoi elle revient ? Je vais te l'apprendre. L'homme qui n'a point d'enfans de ſa femme doit s'attendre, dans ton état, à ſe voir traiter de Jean. Si tu avois un ou deux enfans, on t'appelleroit M. Smith, avec une révérence, ou du moins avec un ſourire à chaque mot.

Il me ſemble, monſieur, a répliqué la dame, que vous avez l'humeur tout-à-fait plaiſante. Je m'imagine que mon mari & moi, ſi nous avions autant de reproches à nous faire qu'une perſonne que je n'oſe pas nommer, nous ſerions bien éloignés d'être ſi gais.

Tant pis, madame Smith, pour ceux qui ſeroient obligés de vivre avec vous. Mais je ſuis moins gai que vous ne penſez. J'ai le cœur

accablé de triſteſſe. Hélas ! où trouverai-je ma chère miſs Harlove ? Ma chère, mon adorable miſs (en criant au bas des degrés du troiſieme étage), ſi vous êtes là-haut, répondez, au nom de dieu ! Je vole pour vous y joindre.

Monſieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de deſcendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos atteliers & nos magaſins.

Monterai-je, madame Smith ? Continuerai-je de chercher miſs Harlove ?

Vous en êtes le maître, monſieur.

Je ne monterai donc pas ; car ſi miſs Harlove y étoit, vous ſeriez moins obligeante. Au reſte, je ſuis confus de vous avoir cauſé tant de peine. Vous êtes les gens les plus polis du monde. Joſeph ! (en lui donnant bruſquement ſur l'épaule un grand coup, qui lui a fait faire un ſaut d'étonnement) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui feroit la plus vilaine grimace ? Je ſerai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroiſſoit pas mécontent de moi ; &, me regardant avec de grands yeux, ſa bouche, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre, au milieu d'une face fort large, laiſſoit voir de grandes & vilaines dents. Je ne

veux

veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour?

Je gagne un demi-écu (avec un air de pétulance, & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi).

Eh bien! voilà une journée de tes gages, & tu n'as pas beſoin de me ſuivre plus longtems. Allons, Jean, ou M. Smith; deſcendons enſemble, & vous ne ferez plus difficulté de m'apprendre où miſs Harlove eſt allée, & quand vous attendez ſon retour.

Je ſuis deſcendu à leur tête, ſuivi de Jean, & de Joſeph, quoique j'euſſe congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus; par politeſſe, apparemment, pour un étranger. En repaſſant au premier, je ſuis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. Je penſe, leur ai-je dit, à me loger daus cette maiſon, car je n'ai rencontré de ma vie des perſonnes plus obligeantes. Qu'avez-vous à louer ici?

Rien, monſieur.

J'en ſerois fort affligé. Qui occupe donc cette chambre?

Moi, monſieur, a répondu le mari d'un ton aſſez ruſtre.

Toi-même, ami Jean? Hé bien! je ſuis réſolu de te l'ôter. Cette pièce avec une autre,

& le moindre grenier pour mon laquais, c'eſt tout ce que je déſire. Je t'en donnerai le prix ordinaire, & j'y joindrai une demi-guinée par jour.

Pour dix guinées par jour, je ne voudrois pas, monſieur.....

Arrête, Jean, ou M. Smith. Penſe deux fois avant que de parler. Je t'apprends qu'un refus eſt un affront pour moi.

Monſieur, vous plaît-il de deſcendre? a repris la dame, en nous interrompant. Réellement, monſieur, vous prenez....

De grandes libertés, m'allez-vous dire, madame Smith?

Mais, monſieur, j'aurois dit quelque choſe d'approchant.

Je ſuis donc fort aiſe de vous avoir prévenue; car ces termes conviendroient moins dans votre bouche que dans la mienne. Au fond, je crois devoir prendre un logement ici, juſqu'au retour de miſs Harlove: cependant, comme on peut avoir beſoin de vous dans votre boutique, deſcendons, & nous y traiterons cette affaire à notre aiſe.

J'ai repris un chemin qui m'étoit déjà familier. Lorſque je ſuis arrivé dans la boutique, n'appercevant ni banc ni chaiſe, je me ſuis ſaiſi de la place du comptoir, & j'ai pris

ſéance ſur une ſorte de canapé, entre deux ais chargés de ſculpture, qui ſe terminent en arc. C'eſt une eſpèce de trône, que ces fiers marchands ſe donnent, à l'imitation des monarques; tandis qu'un ſimple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, ſert de ſiége à ceux par leſquels ils gagnent leur pain. Telle eſt la dignité du commerce, dans une nation qui en eſt idolâtre.

(Moitié bonne, moitié mauvaiſe plaiſanterie, M. Lovelace continue de raconter ſes extravagances dans la boutique, & donne cette folle conduite pour un effet de ſa joie, ſi proche du lieu qui étoit habité par miſs Harlove, & ſi rempli de l'eſpérance de la revoir. Il commence par acheter une partie des gants & des ſavonnettes de Smith; ce qui l'établit dans les bonnes grâces du mari & de la femme. Enſuite il s'aviſe de faire le marchand à ſon tour, & de vendre, à ceux qui ſe préſentent, tout ce qu'ils viennent lui demander. Cette fantaiſie donne lieu à divers incidens, dont il fait une peinture fort bizarre. Il eſt forcé, à la fin, d'abandonner la boutique, par la foule du peuple que cette nouveauté attire autour de lui. Mais il prend un ton plus ſérieux, en quittant madame Smith. Après lui avoir dit qu'il la croit informée de ſon hiſtoire, & s'être plaint fort amérement de ce

qu'il nomme la cruauté de miſs Harlove, il la prie de l'aſſurer qu'il eſt réſolu de partir dès le lendemain; qu'il enverra un de ſes gens, pour ſavoir de ſa bouche s'il peut obtenir une demi heure d'entretien avec elle; & qu'en ſortant de ſa chambre, il prendra le chemin de Douvres, pour paſſer en France, s'il n'eſt point arrêté par des ordres dont il fait dépendre uniquement ſon ſort).

Je ſais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit; mais je te l'ai fait exprès, pour te donner occaſion de t'emporter contre moi, & de m'appeler endurci, ou de tout autre nom que tu voudras. Conſidère néanmoins, premièrement, que je ſortois d'une maladie dangereuſe, & que j'étois fort aiſe de me trouver en vie; enſuite, que je me voyois trompé par l'abſence imprévue de ma charmante, & ſi piqué du mauvais accueil de Jean, que je n'avois pas d'autre moyen pour éviter d'être de fort mauvaiſe humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Mais ſonge, ſur-tout, que j'étois à la porte du temple, c'eſt-à-dire, dans un lieu tout rempli des influences de ma divinité: & puis, quelle joie d'être convaincu, par ſon abſence, qu'il étoit impoſſible qu'elle fût auſſi mal que tu me l'avois repréſentée! Ajoute encore que je connois, au beau ſexe, du

goût pour la gaieté & la plaiſanterie. La chère perſonne a toujours pris plaiſir elle-même à mon enjouement naturel, & ſe faiſoit un amuſement de mes folles imaginations. Si Jean & ſa femme lui avoient appris, à ſon retour, que j'euſſe fait le rôle d'un ſot dans leur boutique, ſon mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin, j'étois perſuadé que les gens de cette maiſon avoient une terrible idée de moi, qu'ils me regardoient ſans doute comme un ſauvage, comme un furieux qui ne reſpiroit que le ſang, & qui ne connoiſſoit pas la pitié; comme un *mangeur de femmes*, auquel ils s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion, & les mouſtaches d'un tigre. En bonne politique, je devois leur faire connoître la douceur & l'innocente gaieté de mon caractère, pour me faire deux amis de Jean & de Joſeph, en les familiariſant tout d'un coup avec moi. A préſent qu'ils ſont faits à mon humeur, & que madame Smith a vu de ſes propres yeux que j'ai le viſage, les mains & le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris, que je badine comme un autre, je ſuis ſûr qu'à ma première viſite, je leur trouverai de l'ouverture & de la complaiſance, & qu'ils me verront avec auſſi peu d'embarras que ſi nous nous connoiſſions depuis long-tems.

Lorſque je ſuis retourné chez la Sinclair, j'ai commencé à la maudire, elle & toutes ſes nymphes. Je me ſuis furieuſement emporté, au ſouvenir de l'horrible arrêt. J'ai reproché au vieux ſerpent de m'avoir perdu de réputation, & d'être cauſe que je ne ſuis point marié, c'eſt-à-dire heureux, par l'amour de la plus excellente perſonne de ſon ſexe. Elle s'eſt efforcée de m'appaiſer; & dans cette vue, l'infame n'a pas eu honte de me propoſer ce qu'elle appelle un nouveau viſage. Laiſſe-moi, laiſſe-moi, me ſuis-je écrié; jamais je ne verrai avec plaiſir d'autre viſage que celui de miſs Harlove.

Toutes les nymphes n'ont pas laiſſé de me tourmenter beaucoup par leurs queſtions. Elles m'ont dit que tu les as vues très-rarement; que, ſi tu as paru chez elles, c'étoit pour y prendre un air inſupportable de gravité; qu'à peine y es-tu demeuré quatre minutes; que tu ne ſais plus louer que miſs Harlove, & déplorer ſa ſituation; en un mot, que tu les mépriſes; qu'il ne ſort de ta bouche que des ſentences, & qu'elles ne doutent point que tu ne ſois bientôt un homme perdu, c'eſt-à-dire, marié. Une jolie peinture, comme tu vois!

Je ne t'ai pas dit qu'en ſortant de chez

Smith, j'ai donné ordre à Will d'aller changer d'habit, & de revenir bien déguiſé aux environs de la boutique, pour obſerver le retour & tous les mouvemens de ma charmante. Les miens ſeront réglés par ſes informations; car je veux voir & je verrai abſolument cette chère perſonne. Cependant j'ai promis à milord d'être chez lui dans trois jours au plus tard. Sa tendreſſe eſt fort augmentée pour moi, depuis ma maladie. Je compte que l'eſpérance de mon départ, telle que je l'ai laiſſée à Smith, raménera bientôt cette belle à Londres, s'il eſt vrai qu'elle en ſoit ſortie; & comme ton laquais ne fait qu'aller & venir, peut-être recevras-tu demain une autre de mes lettres, avec les circonſtances de l'entrevue qui fait l'objet de tous les tranſports de mon ame.

LETTRE CCCXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 22 d'Août; à ſept heures du matin.

IL faut que je t'écrive à mon réveil. J'ai paſſé une très-fâcheuſe nuit, & je ne connois plus le repos. Après un ſommeil mille fois interrompu, je viens de me réveiller, dans l'effroi d'un maudit ſonge. Comment les ſonges laiſſent-ils de ſi fortes impreſſions?

Il m'a ſemblé que je jouiſſois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condeſcendance, & diſpoſition à pardonner. Elle s'eſt laiſſée vaincre en ma faveur, par les interceſſions réunies de milord M...., de miladi Lawrance, de miladi Sadleir, & de mes deux couſines Montaigu, que je voyois près d'elle en longs habits de deuil. Milord avoit lui-même un grand manteau noir, qui traînoit fort loin derrière lui.

Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement pour exprimer le chagrin qu'ils avoient de mes excès, & pour toucher ma Clariſſe par ce témoignage de triſteſſe.

J'étois à genoux, mon épée à la main;

offrant de la remettre dans ſon fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, ſuivant l'ordre que j'attendois de ſa bouche.

Au même moment, j'ai cru voir ſon couſin Morden, qui s'élançoit dans la chambre par la fenêtre, l'épée nue, en criant : Meurs, Lovelace, meurs à l'inſtant, & vas ſubir un châtiment éternel, ſi tu balances à réparer par le mariage les torts que tu as faits à miſs Harlove.

Je me levois pour répondre à cette inſulte, lorſque milord s'eſt jeté entre Morden & moi, avec ſon grand manteau noir, dont il m'a couvert entièrement. Auſſi-tôt miſs Harlove m'a pris dans ſes bras, enveloppé comme j'étois du manteau; & de cette voix mélodieuſe qui a fait tant de fois le charme de mes oreilles, elle s'eſt écriée : Ah ! grâce, grâce pour un homme ſi cher ! Et vous, Lovelace, grâce auſſi pour un ſi cher couſin ! Verrai-je augmenter mes malheurs, par le meurtre de l'un ou de l'autre ?

Dans le raviſſement d'une ſi douce médiation, je me ſuis cru prêt à ſerrer ma charmante de mes deux bras; lorſque tout d'un coup le plafond de la chambre s'eſt ouvert & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me ſembloit deſ-

cendre d'une voûte d'or & d'azur, au milieu d'un cercle d'autres anges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu pluſieurs voix, qui répétoient d'un ton joyeux & triomphant: Venez à nous; venez, venez à nous: & ce chœur d'eſprits céleſtes ayant entouré ma charmante, je l'ai vue monter avec eux vers la région qu'ils habitent. Le plafond, qui s'eſt fermé auſſi-tôt, m'a dérobé la ſuite du ſpectacle. Je me ſuis trouvé, entre les mains, une robe de femme, d'un fond bleu, toute parſemée d'étoiles d'or, que j'ai reconnue pour celle de miſs Harlove, & par laquelle je m'étois efforcée de la retenir: mais c'eſt tout ce qui m'eſt reſté de cette adorable fille. Enſuite, ce que je ne me rappelle pas ſans horreur, le plancher fondant ſous moi, comme le plafond s'étoit ouvert pour elle, je ſuis tombé dans un trou plus effroyable que je ne puis le repréſenter; & je me ſuis ſenti ſi rapidement porté par mon poids, ſans appercevoir aucun fond, que je me ſuis réveillé dans les agitations de ma crainte. J'étois inondé d'une ſueur froide; & pendant plus d'un quart-d'heure, toutes ces images ne m'ont pas été moins préſentes que des réalités.

Me pardonnneras-tu de t'entretenir d'une

miſérable viſion ? Tu en concluras du moins que, la nuit comme le jour, ma Clariſſe m'eſt toujours préſente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que miſs Harlove revint chez elle, hier au ſoir, entre onze heures & minuit; & qu'ayant continué de faire la garde juſqu'à ce moment, il eſt sûr qu'elle y eſt encore.... Je m'habille, je pars ſur le champ. Hélas ! Will a ſu qu'elle eſt arrivée dans un triſte état : mais, pour ne pas augmenter ſon indiſpoſition, j'aurai toute la douceur, toute la tendreſſe d'une colombe. « Si je l'aime ! ah ! vous en êtes » témoins, vous habitans du ciel ! Vous ſavez » ſi elle m'eſt chère ! ah ! plus chère que n'eſt la » clarté du jour, à celui qui eſt menacé de » perdre la vue ; plus chère que n'eſt la vie, » à celui qui redoute la mort (1) ».

(1) Quatre vers d'un poëte anglois.

LETTRE CCCXXVIII.

Monſieur LOVELACE, *au même.*

Mardi, avant midi.

MAUDITE étoile ! j'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures, lorſque je ſuis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans ſon comptoir.

Bon jour, vieille connoiſſance, lui ai-je dit en l'abordant. Je ſais que mon amour eſt dans ſa chambre. Qu'on l'avertiſſe que je ſuis ici, que j'attends la permiſſion de monter, & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond reſpect, & devant les témoins qu'il lui plaira de choiſir; en un mot, que je ne me conduirai que par ſes loix.

En vérité, monſieur, vous vous abuſez. Madame n'eſt point au logis, ni proche même du logis.

C'eſt ce qu'il faut voir, ai-je répliqué. Will (en lui parlant à l'oreille), tâche de ſavoir ſi elle n'eſt pas dans le voiſinage, mais ſans perdre de vue cette maiſon, de peur qu'elle ne ſorte pendant mes recherches. Will a ſuivi

mes ordres. Je ſuis monté ſans autre compliment, en homme connu, & ſuivi ſeulement de la femme. J'ai viſité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit hier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même état. J'ai appelé miſs Harlove du ton le plus tendre, mais un profond ſilence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant le fond que je faiſois ſur mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maiſon.

Je ſuis monté au ſecond étage. J'ai fait le tour de la première chambre : point de miſs Harlove.

Et qui loge ici ? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voiſine.

C'eſt madame Lovick, monſieur ; une dame veuve.

Quoi ! la chère madame Lovick ! me ſuis-je écrié. Je connois ſon excellent caractère, par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut abſolument que je la voie. Ah ! madame Lovick, faites-moi la grâce d'ouvrir.

Sa porte s'eſt ouverte. Votre ſerviteur, madame. Ayez la bonté d'excuſer. Vous ſavez mon hiſtoire ; vous n'avez pu refuſer votre admiration au modèle de toutes les femmes. Chère madame Lovick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle eſt devenue ?

Hélas ! monſieur, elle partit hier, dans la ſeule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu ſavoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée, lorſqu'elle a ſu que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! monſieur, quelle pitié, qu'un homme tel que vous paroiſſez, ſoit capable d'en uſer ſi mal, avec l'innocence & la bonté même !

Vous êtes une excellente femme, madame Lovick. Mon ami M. Belford ne m'a pas trompé, & miſs Harlove eſt un ange.

Oui, monſieur ; miſs Harlove a toutes les perfections des anges ; & vraiſemblablement, elle ſera bientôt du nombre.

La plaiſanterie, Belford, n'auroit point été de ſaiſon avec une femme de ce caractère. Je l'ai ſuppliée de me dire où je pouvois eſpérer de voir cette chère perſonne. J'ai pris le ciel à témoin que je ne voulois ni l'offenſer, ni lui cauſer le moindre effroi ; que je ne lui demandois qu'un demi-quart-d'heure d'entretien ; & qu'après l'avoir obtenu, je ne la troublerois de ma vie, ſi ſa volonté m'en faiſoit une loi.

Monſieur, m'a dit la veuve, votre viſite lui cauſeroit la mort. Je ne vous déguiſerai point la vérité : elle revint hier au ſoir, quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû per-

mettre de quitter ſon lit. Elle revint pour mourir ici, nous dit-elle; & perſuadée que, s'il lui étoit impoſſible d'éviter votre vue, elle mourroit en votre préſence.

Cependant, être ſortie ſi matin ! quelle apparence, ma chère veuve?

Je puis vous aſſurer, monſieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force; elle en ſouffrira, lorſqu'elles ſeront paſſées. Mais ne ſe trouvant point capable de recevoir votre viſite, elle a pris des porteurs ce matin, & nous ignorons où elle s'eſt retirée. Je crois que ſon deſſein étoit de ſe faire conduire au bord de la rivière, pour y prendre un bateau; car elle ne peut ſoutenir le mouvement du carroſſe, elle s'en trouva hier fort mal.

Avant que d'aller plus loin, ai-je repris, s'il eſt vrai qu'elle ſoit ſortie ſi matin, vous ne ſauriez trouver mauvais que je viſite tous les appartemens de cette maiſon, parce qu'on m'a garanti qu'elle y eſt actuellement.

Soyez sûr, monſieur, qu'elle n'y eſt pas. Vous êtes libre de vous ſatisfaire; mais nous l'avons conduite à ſa chaiſe, madame Smith & moi. Sa foibleſſe nous obligeoit de la ſoutenir. Elle nous a dit: Où puis-je aller,

madame Lovick ? Où dois-je me réfugier, madame Smith ? Cruel, cruel perſécuteur ! Dites lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuſe !

Cher amour ! me ſuis-je écrié. J'ai baiſſé les yeux, & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je ſouhaiterois, a-t-elle dit en ſoupirant, de ne l'avoir jamais connue. Je l'aime comme ma propre fille.

Madame Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute eſpérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occaſion, & d'apprendre qu'elle ſe portât ſi mal. Plût au ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injuſtices ! Je ne ſuis qu'un malheureux ingrat. Vous ſavez, madame Lovick, combien je l'ai outragée, & tout ce qu'elle ſouffre de ſes cruels parens. C'eſt le ſecond de ces deux maux, qui la pénètre juſqu'au fond du cœur. Sa famille eſt la plus implacable qu'il y ait au monde ; & cette chère perſonne, en refuſant de me voir & de ſe réconcilier avec moi, fait un peu trop connoître qu'elle eſt du même ſang.

O monſieur ! a répondu la veuve, rien ne convient moins que ce reproche à l'infortunée miſs

miſs Harlove. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété ſi édifiante, un naturel ſi diſpoſé à l'oubli des offenſes. Elle s'accuſe ſans ceſſe; elle excuſe ſes parens. Pour vous, monſieur, elle vous pardonne; elle vous ſouhaite toutes ſortes de biens, & plus de bonheur qu'elle n'en eſpère. Pourquoi, monſieur, ne voulez-vous pas la laiſſer mourir en paix? C'eſt tout ce qu'elle déſire. Vous ne paroiſſez pas un homme inſenſible. Comment pouvez-vous perſécuter une jeune perſonne, ſur laquelle vous n'avez pas d'autres droits que ceux de la violence, & qui eſt ſans protection pour s'en défendre?

Madame Lovick s'eſt remiſe à pleurer; madame Smith a pleuré auſſi. Ma chaiſe m'eſt devenue incommode, & j'ai changé de place pluſieurs fois: cependant j'ai pris occaſion d'un autre incident, pour ſecouer un peu cette peſanteur. Voici, m'a dit la veuve, quelques paſſages que miſs Harlove a tranſcrits, cette nuit, de ſon livre de prières, pour s'en faire un ſujet de méditation. Elle m'a permis d'en tirer une copie; & je prendrois la liberté de vous les lire, ſi j'en pouvois eſpérer quelque effet.

Ah! liſez, madame Lovick.

Le titre, premièrement, ſentoit l'eſprit des

Harlove. *Sur les perſécutions de l'ennemi de mon ame.* C'étoient différens verſets des pſeaumes, où le roi David demande au ciel de le délivrer du méchant homme, de l'homme violent, qui ne médite que du mal dans ſon cœur, qui tend des pièges à l'innocence ; & d'autres, où il ſe plaint d'être ſeul, comme le pélican du déſert, comme un pauvre paſſereau ſur le toit de la maiſon, de manger des cendres au lieu de pain, de mêler ſes larmes dans ce qu'il boit, &c. En vérité, madame Lovick, ai-je repris après cette lecture, il me ſemble que je ſuis traité avec un peu de rigueur, ſi c'eſt à moi que miſs Harlove en veut dans tous ces paſſages. Comment peut-elle me nommer l'ennemi de ſon ame, lorſque j'adore également ſon ame & ſon corps ? Elle me traite d'homme violent, de méchant homme : j'avoue que j'ai mérité ces deux noms ; mais j'apporte à ſes pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenſes.

Par les pièges, elle entend ſans doute le mariage. Mais eſt-ce donc un crime de vouloir l'épouſer? Quelle autre femme en auroit cette idée, & ſe plairoit plus à vivre dans un déſert, comme le pélican, ou ſur un toit, comme le paſſereau, qu'à ſe voir accompagnée de

quelque oiſeau vif & gai, dont le ramage ſe feroit entendre jour & nuit autour d'elle ?

Elle dit qu'elle a mangé des cendres au lieu de pain ; fâcheuſe mépriſe, aſſurément : & qu'elle a mêlé ſes larmes avec ce qu'elle a bu ; c'eſt avoir le vin fort tendre, dirois-je de toute autre que miſs Harlove, qui feroit le même aveu.

Mais ici, madame Lovick, comme ce paſſereau ſur le toit de la maiſon n'eſt pas obſervé ſans quelque vue, permettez que je vous demande ſi la chère perſonne ne ſeroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de madame Smith ? Dites-le-moi naturellement : qu'en eſt-il, madame Lovick ? qu'en eſt-il, madame Smith ?

Elles ont recommencé toutes deux à m'aſſurer qu'elle étoit ſortie, & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois, cher ami, que je me ſuis efforcé de réſiſter au chagrin que je reſſentois des propos de ces deux femmes, & de cette collection de paſſages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté dans la même vue quantité d'autres réflexions bizarres, & c'eſt le ſeul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché priſe. Elle m'a donné, je t'aſſure, de l'embarras de reſte, par le tour ſérieux &

touchant de ſes reproches. Madame Smith l'a ſecondée par quelques mots ; & les deux plats viſages, Jean & Joſeph, n'étant pas là pour m'offrir un ſujet de diverſion, il ne m'a pas été poſſible de faire tourner cette converſation en badinage. A la fin, elles ont réuni toutes deux leurs efforts, pour me faire renoncer au deſſein de voir miſs Harlove. Mais je n'ai pas été traitable ſur ce point : au contraire, j'ai preſſé madame Smith de me louer une de ſes chambres, juſqu'à ce que cette ſatisfaction me fût accordée ; &, ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un ſeul, j'ai offert de payer l'année de loyer, & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle s'en eſt excuſée ; & toutes deux m'ont aſſuré que juſqu'à mon départ miſs Harlove ne rentreroit point dans le ſien, dût-elle s'abſenter l'eſpace d'un mois.

Ce langage m'a plu, parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas ſi mal qu'on avoit voulu me le perſuader ; mais je me ſuis bien gardé de leur communiquer une réflexion qui les auroit armées contre mes nouvelles entrepriſes. En un mot, je leur ai déclaré que je voulois la voir ; que je la verrois, mais avec tout le reſpect, avec toute la vénération dont un cœur étoit capable ; que depuis le lever

juſqu'au coucher du ſoleil, je ferois la viſite de toutes les égliſes de Londres & de Weſtminſter ; & que, juſqu'à l'heureux moment pour lequel je ſoupirois, elles me verroient autour de leur maiſon, comme un *revenant*, qui ne leur laiſſeroit pas de repos.

C'eſt avec cet adieu que je les ai quittées. Je ſuis rentré dans ma chaiſe, & je me ſuis fait porter à Lincoln's-Inn, où j'ai attendu long-tems que la chapelle fût ouverte. J'y ſuis entré. J'ai aſſiſté à toutes les prières, dans l'eſpérance de voir entrer ma chère Clariſſe ; mais, eſpérance inutile ! Avec quelle ardeur ai-je prié mon bon ange, ou le ſien, de me l'amener ! Réellement, je brûle plus que jamais de la revoir ; & ſi je l'avois apperçue dans l'égliſe, je ne doute pas qu'au milieu de l'office, à la vue d'un millier de ſpectateurs, je ne me fuſſe jeté aux pieds de cette admirable fille, en pouſſant des cris pour implorer ſa bonté : acte de chriſtianiſme, Belford, & digne par conſéquent du lieu.

Après l'office, je ſuis retourné chez Smith, dans l'eſpoir de la ſurprendre.

Mais il n'y a plus de bonheur pour ton ami. J'ai paſſé dans l'arrière-boutique deux heures entières à ma montre, & j'ai ſoutenu de nouvelles prédications des deux femmes. Jean m'a

paru plus civil, & ſenſible apparemment au ton ſérieux dont j'ai déclaré mes honorables vues. Mais on n'a pas ceſſé de me repréſenter qu'elle ne reviendroit pas de ſa maladie. C'eſt toi, je m'imagine, qui leur inſpire toutes ces idées.

Pendant que j'étois dans cette maiſon, un exprès a remis une lettre avec beaucoup de recommandation. Les femmes ont apporté tous leurs ſoins à me la cacher; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour miſs Harlove. Cependant j'ai demandé la permiſſion de jeter les yeux ſur le cachet & ſur l'adreſſe, en promettant de la rendre ſans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes: elle étoit de ſa ſœur; & j'eſpérois, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendroit d'heureuſes nouvelles.

Je les ai quittées: mais je les reverrai bientôt; car je me flatte que mes civilités, & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grâce que j'ambitionne uniquement.

J'allois laiſſer ma lettre ouverte, pour t'informer du ſuccès de ma première viſite; mais ton laquais, qui vient m'offrir ſes ſervices, me détermine à la faire partir. Je t'en promets inceſſamment une autre; à condition néanmoins que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.

LETTRE CCCXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 22 d'Août.

JE ſuis, depuis trois jours, dans une agitation ſi continuelle, à la vue d'un homme mourant & des ſcènes choquantes de l'agonie, que, ne me trouvant pas capable d'écrire régulièrement, je me ſuis réduit à jeter, ſans ordre, les évènemens ſur le papier, dans la vue de les raſſembler avec plus de méthode lorſque je ſerois mieux diſpoſé à me ſervir de ma plume.

Cette diſpoſition me revient. L'indignation la rallume, à la lecture de tes dernières lettres, qui me donnent ſujet de te faire un reproche fort ſérieux. Tu as violé ta parole; & ſi les effets de cette infidélité ſont tels que je les appréhende, il eſt certain que j'aurai là-deſſus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie ſincère dans le déſir de toucher miſs Harlove en ta faveur, ta ridicule conduite chez ſes hôtes eſt un admirable moyen de la ramener à toi, lorſqu'elle lui ſera repréſentée! Qu'en penſes-tu toi-même?

Elle la confirmera, ſans doute, dans l'opinion que le tombeau eſt préférable pour elle, à un mari qui n'eſt pas plus capable de réflexions que de remords ; ſur-tout après une maladie auſſi ſérieuſe que la tienne.

Mon inquiétude eſt extrême pour ſa ſituation. Elle étoit, ſamedi dernier, dans un abattement ſi exceſſif, que je ne pus prendre ſes ordres avant mon départ. Etre chaſſée de ſon logement, lorſqu'elle eſt à peine en état de quitter ſon lit, c'eſt un traitement ſi cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'eſt rendu coupable de tant d'autres barbaries. Ne conviendras-tu pas, avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amuſement, ſans aucune vue qui puiſſe répondre à tes propres eſpérances, de chaſſer de place en place une malheureuſe fille, qui, portant déjà, comme une biche innocente, la fléche mortelle dans ſon ſein, ne cherche qu'un aſile contre toi dans les ombres de la mort ?

Mais je t'abandonne à ta conſcience, & je veux te faire la peinture d'une ſcène qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même, parce que tu dois en être un jour le principal acteur, & que c'eſt aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis, que j'ai vu pen-

dant quatre jours dans un état dont l'horreur m'eſt toujours préſente ; ſans compter que, ſortant du même danger, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention : car, au fond, malgré les emportemens de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances, il faut, Lovelace, que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire; que la vie, à laquelle nous ſommes ſi fortement attachés, mérite à peine le nom de vie ; que c'eſt une ſimple courſe, où la reſpiration manque bientôt ; & qu'à la fin de la plus longue, &, ſi tu veux, de la plus heureuſe, ton ſort ſera de mourir comme Belton.

Tu as ſu, par Tourville, l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire ſa fin ſi proche. Cependant lorſque j'arrivai à ſa maiſon ſamedi au ſoir, je le trouvai exceſſivement mal. Il venoit de quitter ſon lit, pour ſe mettre dans un fauteuil ; ſoutenu d'un côté par ſa garde, & de l'autre par Mowbray, le plus dur & le moins compatiſſant perſonnage qui ſoit jamais entré dans la chambre d'un malade, tandis que les domeſtiques s'efforçoient de rendre ſes matelas plus commodes. La mauvaiſe humeur ſe joignoit à la maladie, ſans autre cauſe que ſon lit de plume, qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit déſiré de me voir, avec tant d'impatience, que tout le monde ſe réjouiſſant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui diſoit, en m'entendant monter : Conſole-toi, Belton ; tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où eſt-il ? où eſt-il ? s'écria le pauvre homme. Dans le tranſport de ſa joie, il auroit voulu ſe lever pour me recevoir ; mais ſa foibleſſe le retint ſur ſa chaiſe. Après s'être un peu remis, il me nomma ſon meilleur ami, ſon ami de cœur ; mais ſe mettant à verſer un ruiſſeau de larmes : O Belford ! me dit-il, cher Belford ! vous voyez l'état où je ſuis. Quel changement ! réduit ſi bas, & dans un eſpace ſi court ! Me reconnoiſſez-vous ? reconnoiſſez-vous votre pauvre Belton ?

Je ne vous trouve pas ſi changé, mon cher Belton. Mais je m'apperçois que vous êtes foible, très-foible, & j'en ſuis fort affligé.

Foible, hélas ! oui, mon très-cher Belford : plus foible encore, s'il eſt poſſible, d'eſprit que de corps (il s'eſt remis à pleurer) ; ſans quoi m'attendrirois-je à ce point ſur ma propre ſituation, moi qui n'ai jamais connu la foibleſſe & la crainte ? J'ai honte de moi-même. Mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford ; je t'en ſupplie, ne me mépriſe point.

Je l'assurai que j'avois toujours fait cas d'un homme que les peines d'autrui attendrissoient jusqu'aux larmes ; & qu'avec cette disposition de cœur, je pensois aussi qu'on ne pouvoit être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours, je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion.

C'est à présent, Belford, interrompit le brutal Mowbray, que je te trouve tout-à-fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas, & tu ne fais que le ravaler de plus en plus. Cette manière de flatter sa foiblesse, & de joindre tes larmes de femme aux siennes, ne convient point à l'occasion. Lovelace te diroit la même chose, s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton ; & très-peu propre à figurer dans une scène dont tu ne seras capable de sentir les terreurs que lorsque tu les éprouveras pour toi-même. Alors, si tu as le tems de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne, que tu marqueras autant de foiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

Le sauvage animal répliqua qu'il avoit autant d'amitié que moi pour Belton, & qu'il n'en croyoit pas moins que flatter la foiblesse d'un ami, c'étoit l'augmenter. J'ai vu plus d'un

malfaiteur, ajouta-t-il pour ſoutenir ſa miſérable thèſe, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. J'aurois laiſſé ce groſſier raiſonnement ſans réponſe : mais le pauvre Belton répondit, pour lui-même, que ceux dont Mowbray citoit l'exemple n'étoient pas affoiblis par d'auſſi longues infirmités que les ſiennes; & ſe tournant vers moi : Compte, cher Belford, que les marques de ta pitié ſont un baume que tu verſes dans mes plaies. Laiſſons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les ſouffrances d'un ami, & trouver un ſujet de raillerie dans la tendreſſe de nos ſentimens.

L'endurci Mowbray prit le parti de ſe retirer, de l'air d'un Lovelace, plus ſtupide ſeulement, bâillant, étendant les bras, au lieu de fredonner comme tu as fait chez Smith. J'aſſiſtai le malade à ſe remettre dans ſon lit. Il étoit réellement ſi foible, que n'ayant pu ſupporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras; & je le croyois tout-à-fait parti. Mais étant revenu à lui-même, & le médecin lui ordonnant le repos, j'allai joindre au jardin le brave Mowbray, qui prit plus de plaiſir à parler des folies de Lovelace, que de la mort & du repentir de Belton.

Je revis le malade au ſoir, avant que de

me retirer ; ce que je fis de fort bonne heure, pour éviter la compagnie de Mowbray, car ſa froide inſenſibilité me le rendoit inſupportable. Il eſt ſi horrible, qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite liaiſon, après avoir fait profeſſion de l'aimer juſqu'à ne pouvoir ſouffrir d'autre compagnie, juſqu'à faire de longs voyages pour en jouir, & juſqu'à tirer l'épée pour ſoutenir ſa querelle, ſans en examiner la juſtice, on puiſſe le voir réduit au plus triſte état d'eſprit & de corps, avec moins de penchant à plaindre ſa miſère qu'à la tourner en raillerie, parce qu'on le croit plus ſenſible à ſes peines qu'un criminel qu'on mène à l'exécution, & qui doit peut-être ſon inſenſibilité à l'ivrognerie ; cette façon de penſer me paroît, dis-je, ſi révoltante pour la nature & la raiſon, que j'eus beſoin de toute ma patience pour ne pas traiter Mowbray beaucoup plus mal. Je me rappelai, à cette occaſion, ce que miſs Harlove me diſoit un jour en parlant d'amitié, & des devoirs que la mienne m'impoſe pour vous : Comptez M. Belford, me dit cette divine fille, que tôt ou tard vous ſerez convaincu que ce que vous appelez amitié n'en eſt qu'une vaine ombre, & que rien n'eſt digne de ce nom, s'il n'a la vertu pour fondement.

Dimanche matin, je fus appelé, à la prière de Belton, & je le trouvai dans une affreuſe agonie. O Belford ! Belford ! me dit-il d'un air égaré, comme s'il eût cru voir un ſpectre, approchez de moi ; & tendant les deux bras : Cher, cher Belford, approchez-donc. Ah ! ſauvez-moi. Enſuite, ſaiſiſſant mon bras de ſes deux mains, & levant la tête vers moi, avec une étrange agitation dans les yeux : Sauvez-moi, cher Belford, ſauvez-moi, répéta-t-il.

Je paſſai mon autre bras autour de lui : Vous ſauver, mon cher Belton ! Vous ſauver ! Eh de quoi ? Il n'y a rien ici qui puiſſe vous nuire. De quoi voulez-vous que je vous ſauve ?

En revenant de ſa terreur, il s'eſt laiſſé retomber ſur ſon oreiller. Oh ! ſauvez-moi de moi-même, reprit-il, ſauvez-moi de mes propres réflexions. Cher Belford ! quelle affreuſe néceſſité que celle de mourir, ſans avoir une ſeule penſée à ſe rappeler pour ſa conſolation ! Que ne donnerois-je pas pour une ſeule des années que j'ai perdues ! pour une ſeule année, avec le même ſentiment que j'ai aujourd'hui des choſes du monde !

J'eſſayai de le conſoler : mais, au lit de la mort, les libertins ſont de mauvais conſolateurs les uns pour les autres. Il m'interrompit : O mon cher Belford ! me dit-il, on m'a raconté

que l'excellente miſs Harlove vous avoit converti, & j'ai vu tomber ſur vous quantité de railleries à cette occaſion. Puiſſe-t-on m'avoir fait un vrai récit ! Vous êtes un homme ſenſé : ah ! puiſſe-t-on m'avoir fait un vrai récit ! C'eſt aujourd'hui votre tems. Vous êtes dans la pleine force de l'eſprit & du corps. Mais, hélas ! votre pauvre Belton a gardé ſes vices, juſqu'à ce qu'ils l'aient abandonné ; & voyez-en les miſérables effets dans la foibleſſe & l'abattement de ſon ame. Quand Mowbray ſeroit préſent, je reconnoîtrois que c'eſt la cauſe de mon déſeſpoir.

J'employai tous les argumens que je pus m'imaginer pour ſa conſolation ; & je crus en remarquer l'effet pendant le reſte du jour. L'après-midi, ſa ſituation paroiſſant aſſez tranquille, il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec miſs Harlove. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut ſe réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, eſt une lame de bonne trempe, & d'acier juſqu'au dos. Il te donna d'autres louanges, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles que tu déſires, ſans doute, de les mériter.

Mais ſi le ciel t'avoit fait entendre ce que

le pauvre mourant, devenu ſage trop tard, m'a dit ce matin à cette occaſion, peut-être aurois-tu fait trève à tes extravagances, pour une heure ou deux.

Il en auroit voulu dire davantage : mais, accablé de ſa maladie & de ſa douleur, il a penché la tête ſur ſon ſein, pour cacher à Mowbray, qui rentroit dans la chambre, des larmes qu'il ne pouvoit retenir. Fâcheuſe ſituation, par ma foi ! fâcheuſe, fâcheuſe ſituation, a dit le conſolant Mowbray, du ton que tu lui connois : & s'aſſéyant comme moi près du lit, il eſt demeuré en ſilence, les jambes étendues, les yeux fermés, la lèvre d'en bas repliée ſur l'autre, ſans qu'on pût diſtinguer ſi c'étoit aſſoupiſſement de crapule, ou méditation. Je n'ai pas laiſſé de lui dire : Il me ſemble, Mowbray, qu'il ne manque rien à cette leçon ; nous nous verrons quelque jour dans le même cas, & qui ſait ſi ce tems eſt bien éloigné ? Il s'eſt mis à bâiller, en étendant les bras ; & revenant à lui : Quelle heure eſt-il ? a-t-il demandé. Il a tiré ſa montre ; il a bâillé encore une fois. Enſuite, ſe levant ſans me répondre, il a pris à pas lents le chemin de la porte ; & je l'ai entendu qui diſoit à quelque domeſtique, qu'il a rencontré ſur l'eſcalier : Apporte-moi une raſade du meilleur vin ;

vin ; ton pauvre maître & ce maudit Belford cauſeroient des vapeurs à l'homme le plus robuſte.

J'ai continué d'aſſiſter le malade pendant tout le jour, & quel ſpectacle ne m'ont pas donné ſes agitations ? Il me conjure à chaque inſtant de ne le pas quitter : mais, hélas ! que puis-je faire pour lui ? Si le glorieux exemple de miſs Harlove & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher, je me croirois auſſi abandonné que je crains que tu ne le ſois, ſi tu ne tires aucun fruit de ces deux exemples.

Mowbray, fatigué de ne voir que de la triſteſſe autour de lui, ſe détermine à t'aller joindre à Londres. Il a paru charmé d'apprendre que ta ſanté t'avoit permis de faire le voyage, apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.

Il vient de prendre congé du pauvre Belton ; un congé, qui ſera probablement de longue durée, car je ne m'attends pas que notre ami puiſſe vivre juſqu'à demain au ſoir. Je crois que ce pauvre homme n'auroit pas été

fâché de le voir partir à mon arrivée : & dans le fond, c'eſt un choquant perſonnage, qui jouit d'une ſanté trop vigoureuſe, pour être capable d'entrer dans les peines d'un malade. Il n'eſt pas aiſé à l'ame, pour employer une de tes expreſſions, d'aiguiſer des organes de cette force & de cette épaiſſeur. Sa conſtitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre, vous promettent à tous deux une vie également longue, du moins ſi l'épée ou la corde n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour le malheureux objet de tes cruelles perſécutions, & que je ne penſe point que tu aies rempli avec moi un engagement d'honneur. J'avois prévu qu'auſſitôt que tu ſerois rétabli, tu entreprendrois de la voir. Je l'en avois avertie, ſous prétexte de la préparer à cette viſite ; & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir. Elle m'a répété conſtamment que, pour le monde entier, elle n'y conſentiroit pas, ne lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je ſuis perſuadé que tu ne te ſerois pas défendu de la plus vive émotion, à la vue de l'aimable ſquelette (car, avec ſa figure & ſes traits, elle ne ceſſera jamais d'être aimable) que tu as fait, en ſi peu de tems, du plus charmant

ouvrage qui ſoit jamais ſorti des mains de la nature ; & cela dans la pleine fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. N'attache pas à ton ſonge auſſi peu de poids que tu l'affectes. Je ſouhaiterois qu'il te demeurât gravé au fond du cœur ; & j'y donnerois facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Demande-la moi, ſi tu l'oſes.

Une excellente action, à laquelle je t'exhorte, ce ſeroit de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant ; de venir partager mon inquiétude pour lui, & conſidérer, dans ſon exemple, quel ſera tôt ou tard ton ſort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville, & de tous nos aſſociés. Qu'eſt-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous reſtent à vivre, & pendant leſquels nous ſommes menacés à tous momens de rentrer dans la pouſſière dont nous ſommes ſortis ?

LETTRE CCCXXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 13 d'Août.

TOUT eſt vivant, cher Belford ! tout eſt ranimé par la joie & l'eſpérance. Ton ami ſe flatte encore d'être heureux. J'ai reçu une lettre de ma chère miſs Harlove, qui eſt, je ſuppoſe, l'effet des avis de ſa ſœur, dont je te parlois dans ma dernière. Dans le tranſport de ma joie, je pars ſur-le-champ pour Berckshire. Je vais la faire lire à milord, & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au ſoir, je me rendis chez Smith, comme je me l'étois propoſé : mais la chère perſonne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint paſſer une partie de la nuit avec moi, & que je fis chanter, pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures. Mes ſonges ont été légers, agréables, & fort différens de ceux dont je t'ai fait le récit. Ce matin à huit heures, lorſque je m'habillois pour être prêt à l'arrivée de Will, que j'avois envoyé aux informations, un porteur-de-chaiſe m'a remis cette lettre :

A Monſieur LOVELACE.

Mardi, au ſoir.

MONSIEUR,

J'ai d'heureuſes nouvelles à vous communiquer. Je me diſpoſe à partir pour la maiſon de mon père. On me fait eſpérer qu'il recevra une fille pénitente, avec toute la bonté paternelle. Imaginez-vous quelle eſt ma joie de pouvoir obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremiſe d'un cher ami pour lequel j'ai toujours eu du reſpect & de la tendreſſe. Je ſuis ſi occupée de mes préparatifs pour un voyage ſi doux & ſi déſiré, qu'ayant quelques affaires importantes à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres ſoins. Ainſi, monſieur, ne me cauſez pas de trouble ou d'interruption. Je vous le demande en grâce. Lorſqu'il en ſera tems, peut-être me verrez-vous chez mon père; ou du moins ce ſeroit votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorſque j'y ſerai arrivée, & qu'on m'aura fait la grâce de m'y recevoir. Je ſuis, juſqu'à cet heureux jour, votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

Je me ſuis hâté de répondre à ma divine Clariſſe, pour l'aſſurer avec la plus tendre reconnoiſſance, que j'allois quitter Londres, attendre le ſuccès de l'heureuſe réconciliation, & me rendre digne de mes eſpérances. Je lui ai proteſté que toute l'étude de ma vie ſeroit de mériter cet excès de bonté, & que ſon père, ſes amis, n'exigeroient rien à quoi je ne fuſſe prêt de me ſoumettre, pour arriver à cette délicieuſe fin. J'ai donné ma lettre au porteur, ſans prendre le tems d'en tirer une copie; & j'ai fait mettre auſſitôt les chevaux au carroſſe de milord. Apprends-moi ſeulement comment ſe porte Belton. J'attends une lettre de toi ſur la route. Si le pauvre diable peut ſe paſſer de ton ſecours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes ſervices à ma divinité. Hâte-toi, dis-je, je te le conſeille, ſi tu ne veux être expoſé à ne la pas revoir de pluſieurs mois, en qualité du moins de miſs Harlove. Ne manque pas non plus, s'il eſt poſſible, de m'écrire avant ſon départ, pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je beſoin d'explication? Ma chère Clariſſe ne peut recevoir de conſolation, ſans déſirer que d'autres la partagent. Quelle nobleſſe! Elle n'a pas voulu me voir dans ſes diſgraces; mais le ſoleil de

la proſpérité ne commence pas plutôt à luire, qu'elle me pardonne.

Je ſais à la médiation de qui je dois ce bonheur; c'eſt à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du reſpect & de la tendreſſe; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ſes parens du même nom.

Je ſerai convaincu à préſent qu'il y a quelques réalités dans les ſonges. Le plafond qui s'eſt ouvert, c'eſt la réconciliation en perſpective. La figure brillante qui eſt venu l'élever vers un autre ciel, environnée de chérubins d'or & d'azur, marque la charmante petite famille qui ſera le fruit de notre heureuſe union. Les invitations trois fois répétées par le chœur d'anges, ſont celles de tous les Harloves, qui auront ceſſé d'être implacables; cependant, c'eſt une race avec laquelle mon ame répugne à ſe mêler.

Mais, que ſignifie ma chûte au-travers du plancher, dans un horrible abîme? pourquoi ſuis-je deſcendu pendant qu'elle montoit? Ho! le voici: c'eſt une alluſion à mon dégoût pour le mariage, qui me paroît un gouffre, un abîme ſans fond, & tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je ſerois tombé, au

fond du trou, dans quelque belle rivière, où je me ſerois lavé, purifié de toutes mes ordures paſſées. La même figure m'attendoit ſur une rive parſemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante; & nous nous ſerions élevés enſemble triomphans, faiſant les chérubins, juſqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante, à ces robes noires de milord, qu'il m'a jetées ſur le viſage? & que penſer de celles des dames? Ho, Belford! je les explique auſſi. Elles marquent uniquement que milord aura la bonté de ſe laiſſer mourir, & de m'abandonner tout ce qu'il poſſède. Ainſi, honnête milord M...., que le ciel faſſe paix à vos cendres! Miladi Sadleir & miladi Lawrance ne ſurvivront pas long-tems, & me laiſſeront des legs conſidérables.

Que ferons-nous de miſs Charlotte & de ſa ſœur? Ho! leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juſte.

A l'égard de Morden, qui ſe précipite vers moi par une fenêtre, en criant: « Meurs, Lo» velace, ſi tu ne répares pas l'outrage que tu » as fait à ma parente; c'eſt-à-dire ſeulement

qu'il auroit voulu ſe couper la gorge avec moi, ſi je n'avois pas été diſpoſé à rendre juſtice à ſa couſine. Tout ce qui me déplaît, c'eſt cette partie de mon ſonge; car, en ſonge même, je n'aime point les menaces, ni l'air de contrainte dans ce qui flatteroit le plus mon penchant. Mais, qu'en dis-tu? mon ſonge prophétique n'eſt-il pas bien expliqué?

Chère & charmante Clariſſe! Quelle ſcène, que cette entrevue avec ſon père, ſa mère & ſes oncles! quels tranſports! combien de plaiſir cet heureux jour d'une réconciliation ſi long-temps déſirée ne va-t-il pas faire goûter à ſon cœur tendre & reſpectueux? Je t'aſſure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de reſpect pour eux. C'eſt une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour ſon mari, puiſque l'amour du devoir eſt uniforme, lorſqu'il a ſa racine dans le cœur. Vois à préſent, Belford : je n'ai pas été ſi blâmable que tu l'as penſé. Si je ne l'avois pas jetée dans un ſi grand nombre d'embarras, elle n'auroit pu recevoir ni cauſer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous enſemble. Ainſi, voilà un grand bien, un bien durable qui va naître d'un mal paſſager. Je n'ai jamais douté qu'ils ne l'aimaſſent, elle qui fait l'ornement & la gloire

de leur famille. Je ſavois que cette querelle ne dureroit pas long-temps.

Que ne donnerois-je pas pour lire la lettre d'Arabelle ! Elle a toujours été ſi mortifiée de ſe voir éclipſée par ſa ſœur, qu'elle n'aura pu s'empêcher de mêler un peu de fiel à l'heureuſe invitation. Je brûle auſſi de recevoir la lettre que la chère Clariſſe me promet, lorſqu'elle ſera rentrée chez ſon père. Elle me rendra compte, apparemment, de l'accueil qu'elle y aura reçu.

Cependant il me ſemble qu'en me communiquant le ſujet de ſa joie, ſon ſtyle eſt un peu grave. Il me plaît & me chagrine à-la-fois. Mais, comme il eſt évident qu'elle m'aime encore, & qu'elle eſpère de me revoir bientôt chez ſon père, elle n'a pu, ſans quelque embarras, avouer ſon amour, après les petits excès auxquels je me ſuis emporté : & lorſqu'en finiſſant, *je ſuis*, dit-elle, *juſqu'à cet heureux jour, votre, &c. Clarice Harlove*, n'eſt-ce pas dire, ce ſera votre faute, après cela, ſi je ne ſuis pas *Clarice Lovelace* ?

O mon cher amour ! ma généreuſe, mon adorable Clariſſe ! Que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux ! à moi, pour t'en avoir donné l'occaſion ! à toi,

pour la faire tourner ſi glorieuſement à l'avantage de l'un & de l'autre!

Mowbray, arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable ſujet, pour en faire ſuccéder un qui me plaira moins, j'en ſuis sûr. Le peſant Mowbray s'eſt engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, & je lui promets de diſſiper les vapeurs qu'il a contractées près d'un malade. Il me dit qu'après avoir reſpiré l'air entre les gémiſſemens de Belton & les ſermons de Belford, il ſera trois jours ſans revenir à ſon état naturel. Il te reproche d'augmenter la foibleſſe du pauvre moribond, au lieu de l'encourager à ſupporter ſa deſtinée.

Je ſuis fâché que la fermeté lui manque au dernier acte. Mais ſa maladie a duré long-tems, & l'eſprit s'en reſſent comme le corps.

Mercredi, au ſoir.

J'ai lu ta lamentable lettre. Pauvre Belton! que d'heures vives & plaiſantes nous avons paſſées enſemble! C'étoit un caractère libre & déterminé: qui ſe feroit attendu à le voir finir par des foibleſſes & des terreurs? Mais pourquoi ne lui remets-tu pas l'eſprit, ſur la mort de quelques braves qu'il a tués? Il s'y eſt tou-

jours pris en homme d'honneur, & comme j'aurois fait dans les mêmes circonſtances. Voilà ce que tu lui devrois dire, & lui repréſenter qu'il n'a point à répondre du malheur d'autrui.

La mort, dit un de nos poëtes, *conſidérée ſimplement en elle-même, n'épouvante point la raiſon.* Je crois cette idée fauſſe; & tes peintures forcées, tes graves réflexions ſur les répugnances de la nature en ſont une preuve. Pour moi, qui ne t'apprendrai rien de nouveau en t'aſſurant que perſonne ne redoute moins la mort que moi, dans une occaſion d'honneur, je ne laiſſe pas de t'avouer ingénûment que ce bas monde me plaît ſi fort (quoique je n'aie pas toujours eu ſujet de m'en louer), & que je prends tant de goût aux délices de mon âge, à mes eſpérances de fortune, ſur-tout à celles que j'ai conçues nouvellement du côté de ma chère, de ma trois fois chère miſs Harlove, que, quand je me ſuppoſerois sûr de n'être pas mal dans un autre état, je ſerois très-déſeſpéré, très-effrayé, ſi tu veux, de perdre mon bonheur avec la vie. Mais je n'ai ni le tems ni la volonté de répondre à tes lugubres argumens. Je remets ce ſoin après mon mariage.

Après mon mariage! ai-je dit. Charmante

idée ! Il faut m'armer de patience, pour demeurer privé de la vue de ma déeſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit chez ſon père. Cependant, comme tu m'aſſures qu'il ne lui reſte que l'ombre de ſa beauté, j'aurois pris un plaiſir extrême à la voir à préſent, & tous les jours qui me reſtent à compter juſqu'à notre mariage, pour avoir la ſatisfaction d'obſerver par quels charmans degrés le repos de cœur & d'eſprit, & la joie de ſe voir réconciliée avec ſes amis, vont la rétablir dans toute ſa ſplendeur.

Au fond, je crois te devoir des remercîmens pour lui avoir fait éviter ma viſite. Grâces à l'amour, tout eſt en ſi bon train, que je conſens même à te pardonner tes noires infidélités. Autrement, je t'aurois appris l'obéiſſance que tu dois à ton général.

Croirois-tu que cet épais Mowbray s'afflige de me voir ſi près de mon bonheur avec miſs Harlove? Il me tient des raiſonnemens qui ſont quelquefois capables de m'embarraſſer; &, par ma foi! Belford, à préſent que je touche au terme, je ne ſais que répondre. Mais, à tout haſard, je m'en tiendrai à mes réſolutions; car j'ai trop éprouvé qu'il m'eſt impoſſible de vivre ſans elle.

(Dans une lettre ſuivante, M. Belford continue de raconter les dernièreres circonſtances de la vie de

M. Belton, & celles de ſa mort. Il mêle à ce récit des peintures fort touchantes, & des réflexions très-fortes, mais qui ne ſeroient pas ſupportables dans notre langue. En finiſſant, il ajoute quelques lignes ſur la ſituation de M. Lovelace.

« Vous me preſſez extrêmement de vous » marquer, avant votre départ pour Berck- » shire, ce que je penſe de votre nouvelle » ſituation. Le ſommeil qui me preſſe, & le » triſte ſpectacle que j'ai encore devant les » yeux, ne me laiſſent guère le pouvoir d'y » faire toutes les réflexions qu'elle mérite. » Votre joie, dites-vous, va juſqu'au tranſ- » port. Elle eſt juſte, ſi vous ne me déguiſez » rien, & je ne voudrois pas vous la déro- » ber; mais je ne puis vous diſſimuler que j'en » ſuis ſurpris.

» Sûrement, Lovelace, la lettre que tu me » communiques ne ſauroit être une impoſture » de ta façon, pour couvrir quelque nouvelle » vue, & pour me tromper. Non; le ſtyle » me fait rejeter cette idée: quoique, d'un » autre côté, je te croie capable de tout. Je » veux ſuſpendre mon jugement, & me con- » tenter aujourd'hui de te ſouhaiter toutes » ſortes de biens ».

La lettre qui ſuit, & qu'on ſupprime auſſi, eſt de M. Lovelace, qui fait quelques reflexions,

partie badines & partie ſérieuſes, ſur la mort de ſon ami, & qui ſe promet que ſa douleur ne tiendra pas long-tems contre ſa joie.

LETTRE CCCXXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, 28 d'Août.

J'ASSISTAI jeudi à l'ouverture du teſtament, où je ſuis nommé ſeul exécuteur, avec un legs conſidérable, que mon deſſein eſt d'abandonner à la ſœur du mort, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait aſſez bien traitée. Il te laiſſe, comme à Tourville & à Mowbray, un préſent fort honnête, pour vous engager tous trois à rappeler quelquefois ſa mémoire.

Après avoir donné quelques ordres qui regardoient les funérailles, je partis vers le ſoir; mais, étant arrivé fort tard à la ville, & les fatigues que j'avois eſſuyées pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits me rendant le repos abſolument néceſſaire, je me contentai de faire demander des nouvelles de miſs Harlove, & de la faire aſſurer de mon reſpect. M. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'il

ſe réjouiſſoit beaucoup de mon retour, parce qu'elle étoit plus mal que jamais.

Il m'eſt impoſſible d'expliquer ce qu'elle vous écrit, ou de le concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étois hier chez Smith, dès ſept heures du matin. Miſs Harlove venoit de ſortir, dans une chaiſe-à-porteurs, pour ſe rendre à l'égliſe voiſine. Elle étoit trop mal, pour en avoir cherché de plus éloignée; & madame Lovick, qui l'avoit ſoutenue juſqu'à la chaiſe, étoit allée à pied devant elle, dans la crainte qu'elle n'eût beſoin de ſecours à l'égliſe. Madame Smith me dit qu'elle avoit été ſi bas, mercredi au ſoir, qu'elle avoit demandé les ſecours de la religion. Le miniſtre de la paroiſſe, qui paſſa une demi-heure avec elle, dit, en ſe retirant, aux perſonnes de la maiſon : C'eſt un ange que vous avez chez vous : je la verrai auſſi ſouvent qu'elle le déſirera, ou que je croirai lui faire plaiſir.

Elle attribue l'augmentation de ſa foibleſſe aux fatigues que vous lui avez cauſées, & à une lettre qu'elle a reçue de ſa ſœur, à laquelle il paroît qu'elle a fait réponſe le même jour.

Madame Smith me dit qu'il étoit venu la veille deux perſonnes, l'une le matin, l'autre le ſoir, pour s'informer de ſa ſanté, & qu'elles paroiſſoient

paroiſſoient envoyées par ſa famille; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curioſité avoit regardé les perſonnes dont elle reçoit des viſites, moi principalement, (quelle pouvoit être leur vue?) ſa manière de vivre, ſa dépenſe; & que l'une des deux avoit marqué de l'empreſſement pour ſavoir comment elle y pouvoit fournir. Madame Smith répondit, ſuivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques-uns de ſes habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres : ſur quoi l'étranger, qui étoit homme de fort bonne mine, dit à madame Smith, en levant les mains au ciel : « Grand » Dieu ! quelle triſte nouvelle pour quelqu'un ! » je ferai mieux de n'en pas parler ». Madame Smith le pria au contraire de ne rien diſſimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il branla la tête. « Si elle meurt, reprit-il, le » monde perdra ſa fleur, & la famille d'où » elle eſt ſortie ne ſera plus qu'une famille » commune ». Cette expreſſion me plaît aſſez.

Vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment elle a paſſé le tems, pendant que vous l'avez forcée de quitter ſon logement pour vous éviter. Madame Smith m'a raconté que lundi matin, lorſqu'elle ſortit pour la première fois,

elle étoit dans une extrême foibleſſe, & qu'en deſcendant l'eſcalier pour ſe rendre au carroſſe avec ſa garde, elle pouſſoit de violens ſoupirs. Elle donna ordre au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il ſouhaiteroit, pourvu qu'elle y pût reſpirer l'air. Il la mena vers Highate, où elle fit un léger déjeûner. Enſuite, étant rentrée dans ſa voiture, elle ſe promena lentement juſqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne ceſſa point d'écrire. On lui ſervit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais n'ayant pu rien prendre, elle reprit ſa plume pendant trois heures entières, après leſquelles, ſe trouvant un peu peſante, elle s'aſſit dans un fauteuil. A ſon réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de madame Lovick, où cette vertueuſe veuve lui avoit promis de ſe trouver. Mais, ſe ſentant fort mal, elle prit la réſolution de retourner aſſez tard à ſon logement, quoiqu'elle eût appris de la veuve, que vous y aviez paru, & qu'elle eût ſujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroiſſoit, dit-elle, impoſſible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que peu d'heures à vivre; & l'impreſſion que

votre vue feroit ſur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever pluſieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. Ne pouvant ſe déterminer à ſouffrir la vue d'un homme ſi endurci, elle prit le lendemain ſa chaiſe ordinaire, pour ſe faire porter au bord de la Tamiſe. Là, elle ſe mit dans un bateau avec ſa garde; car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de ſupporter le mouvement d'un carroſſe. Elle ſe fit conduire d'un village à l'autre, s'arrêtant, dans l'occaſion, tantôt pour écrire, tantôt pour ſe faire préparer du thé, ou d'autres rafraîchiſſemens, qu'elle ne portoit pas même à ſes lèvres. Vers le ſoir, elle revint deſcendre aux degrés du temple, où ſes bateliers lui firent venir des porteurs, qui la menèrent comme la veille, chez l'amie de madame Lovick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la demander deux fois le même jour, & lui remit une lettre de ſa ſœur, dont la lecture parut la toucher beaucoup. Elle fut deux fois prête à s'évanouir. Elle pleura fort amérement, en laiſſant échapper quelques expreſſions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu de ſa bouche. Elle traita

ſes parens de cruels; elle ſe plaignit des mauvais offices qu'on ne ceſſoit pas de lui rendre, & des lâches rapports par leſquels on ſe plaiſoit à la noircir.

Madame Smith ſurvint, pour l'informer que vous étiez venu une troiſième fois, que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures & demie, & que vous aviez promis d'être civil & reſpectueux; mais elle ajouta que vous étiez abſolument déterminé à la voir. « Il étoit » bien étrange, répondit-elle, qu'on ne lui » permît pas de mourir en paix. Son ſort étoit » extrêmement rigoureux. Elle commençoit à » craindre de manquer de patience, & de » trouver ſa punition plus grande que ſa faute ». Mais, après s'être un peu recueillie, elle s'eſt conſolée par la certitude d'avoir peu de tems à vivre, & par l'eſpérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonſtances de ce récit doivent vous faire conclure, avec moi, que la lettre qu'elle reçut de madame Lovick, & ſur laquelle je me ſouviens que vous aviez reconnu la main de ſa ſœur, ne pouvoit pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même ſoir, après ſon retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'aſſure qu'elle vous écrivit réellement, je ſuis ſoulagé du ſoupçon que

celle dont vous m'avez envoyé la copie pouvoit être quelque nouvelle ruſe, dont le myſtère échappoit à ma pénétration.

Mercredi matin, lorſqu'elle reçut votre réponſe, on lui entendit répéter pluſieurs fois que la néceſſité étoit la mère de l'invention; mais que l'infortune rendoit témoignage à l'intégrité. Je me flatte, dit-elle encore, de n'avoir pas fait une démarche inexcuſable. Enſuite, après un moment de ſilence, peut-être, ajouta-t-elle, me ſera-t-il permis à préſent de mourir en paix.

Je l'attendis juſqu'à ſon arrivée. Elle parut ſatisfaite de me voir; mais étant très-foible, elle me dit qu'elle avoit beſoin de s'aſſeoir un moment, avant que de monter à ſa chambre. Madame Lovick la ſoutint juſqu'à la première chaiſe. Je vous vois avec plaiſir, me dit-elle; je ne fais pas difficulté de l'avouer, quelque interprétation que la malignité donne à mes ſentimens.

Cette expreſſion me ſurprit; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah! monſieur, reprit-elle, j'ai plus ſouffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami, qui ne m'a pas voulu laiſſer vivre avec honneur, ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous me voyez: ne me trouvez-vous

pas extrêmement changée depuis votre départ? Mais je ſuis bien éloignée de m'en faire un ſujet d'affliction. Cependant, ſi j'avois quelque attachement à la vie, je dois dire que votre ami, votre barbare ami, ſert beaucoup à me l'abréger.

Sa foibleſſe étoit ſi viſible dans le mouvement de ſa reſpiration, & dans le ſon de ſa voix, ſon action ſi touchante, que j'en fus pénétré juſqu'au fond du cœur. Les deux femmes & la garde tournèrent la tête en pleurant. Depuis quatre jours, madame, m'efforçai-je de répondre, j'ai eu devant les yeux une ſcène extrêmement affligeante. Le pauvre Belton n'eſt plus. Il paſſa hier dans un autre monde, après une ſi terrible agonie, que l'impreſſion qui m'en reſte me trouble encore la vue & l'imagination. (Je ne voulois pas qu'elle attribuât les marques de ma douleur à l'abattement où je la voyois, dans la crainte d'affoiblir ſon courage.)

Un ſpectacle de cette nature, interrompit-elle, eſt bien plus propre à fortifier l'ame. Mais, puiſque vous y avez été ſi ſenſible, je ſouhaiterois que vous en euſſiez fait une vive peinture à votre joyeux ami. Qui ſait quel effet elle auroit pu produire ſur lui, de la part & dans le cas d'un aſſocié? Je l'ai fait,

répliquai-je : & je me figure que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fruit. Sa dernière conduite dans cette maiſon, reprit-elle, & ſa cruelle obſtination à me pourſuivre, donnent peu d'eſpérance que les objets graves & ſérieux faſſent jamais d'impreſſion ſur lui.

Notre entretien continua ſur les derniers momens de notre ami ; & j'admirai ſon eſprit dans le tour de ſes réflexions. Pendant qu'un ſujet ſi touchant lui faiſoit oublier ſes propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre de miſs Howe. Elle ſe retira dans ſon appartement pour la lire. Le médecin, qu'on avoit fait avertir de ſon retour, arriva dans l'intervalle, & confirma mes craintes ſur le danger de ſa ſituation. Il avoit appris de nouveaux exemples de la rigueur de ſa famille & de vos perſécutions. Pour tous les tréſors du monde, me dit-il, je ne voudrois pas être ſon père, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poiſon de la douleur a pris l'aſcendant. Elle en mourra. Je ne vois aucune reſſource. Mais je ſuis effrayé pour ceux qui ont à ſe reprocher ſa mort.

Lorſqu'elle eut appris qu'il demandoit à la voir, elle nous fit prier tous deux de monter. Elle nous reçut avec toutes les grâces qu'aucun changement ne lui fera jamais perdre ; & ſe

hâtant de ſatisfaire à diverſes queſtions ſur l'état de ſa ſanté, elle paſſa aux remercîmens les plus vifs & les plus tendres, pour des ſoins & des témoignages d'affection que ſa fortune préſente ne la mettoit point en état de reconnoître. Elle nous tint un diſcours ſi touchant, que, ne trouvant pas d'expreſſions pour y répondre, nous fûmes réduits, le médecin & moi, à nous regarder mutuellement, dans un tranſport de ſurpriſe & d'admiration. Enſuite, ſans nous laiſſer le tems de revenir à nous-mêmes: Comme il me reſte, dit-elle au médecin, quelques préparations à faire, & que je ne voudrois pas entreprendre ce que le tems ne me permettroit pas d'achever, je vous demande en grâce de vous expliquer nettement ſur ma ſituation. Vous connoiſſez mon régime, & vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abréger ma vie: dans quel tems me donnez-vous l'eſpérance d'être délivrée de toutes mes peines?

Le médecin parut héſiter. Il me regardoit d'un œil incertain. Ne craignez pas de me répondre, lui dit-elle, avec autant de fermeté que de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reſte de tems à vivre? &, croyez-moi, monſieur, plus il ſera court, plus votre réponſe paroîtra conſolante.

Etonnante queſtion ! lui répondit-il. Quel mêlange de plaiſir & d'horreur faites-vous éprouver à ceux qui ont le bonheur de converſer avec vous, & de voir tant de charmes dont la nature vous a partagée ! Ce que vous avez ſouffert depuis quelques jours, a fait un tort extrême à votre ſanté ; & ſi vous étiez expoſée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrois pas que vous fuſſiez capable de les ſoutenir.... Il n'acheva point.

Combien de temps, monſieur, combien ? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'appréhende du moins ; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, monſieur ?

Il demeura ſans répondre.

Quinze jours, monſieur ?

Il continua de ſe taire.

Dix jours ? Une ſemaine ? Dites, monſieur ; combien ? (avec un charmant ſourire, quoique d'un air fort preſſant.)

Puiſqu'il faut m'expliquer, madame, ſi quelque heureux événement ne vous rend point la vie, je crains.... je crains....

Vous craignez, monſieur ? ne craignez point. Combien ?

Je crains que dans quinze jours ou trois ſemaines le monde ne perde ſon plus parfait ornement.

Quinze jours ou trois ſemaines, monſieur!... Mais que la volonté du ciel ſoit remplie! J'aurai donc plus de tems que je n'en ai beſoin, pour exécuter ce que je me ſuis propoſé; du moins, ſi je conſerve quelque force de corps & d'eſprit.

Son cœur ſe ſatisfit encore par des effuſions de reconnoiſſance; après quoi, priant le médecin de lui procurer certaines gouttes, qui ſervoient, lui dit-elle, à ranimer ſes eſprits lorſqu'elle ſe trouvoit trop abattue, elle nous demanda la liberté de paſſer dans ſon cabinet pour écrire quelques lettres.

Le médecin ſe retira. Je rejoignis les femmes de la maiſon, & j'appris d'elles que madame Lovick devoit lui apporter aujourd'hui vingt-cinq guinées, ſur quelques nouvelles pièces de ſa garderobe. Elles me dirent qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à ſe défaire de ſes habits, avec tant de déſavantage, & ſans qu'elle parût preſſée d'argent, elle leur avoit fait une réponſe fort étrangère. Après ſa mort, aucun de ſes amis ne feroit uſage de ſes robes. Elle avoit d'ailleurs quantité de choſes plus précieuſes à laiſſer: « A l'égard du beſoin qu'elle avoit d'ar» gent, elle vouloit bien leur confier qu'elle » étoit réſolue d'acheter une maiſon ».

Une maiſon, madame? répliqua madame Lovick. Je ne comprends pas quel eſt votre deſſein.

« Je vais donc m'expliquer, reprit-elle. Ce » n'eſt point une femme, c'eſt un homme » que j'ai choiſi pour l'exécution de mon teſ- » tament; & croyez-vous que je veuille lui » laiſſer aucun ſoin qui regarde ma perſonne? » Vous me comprenez à préſent ».

Madame Lovick ſe mit à pleurer. Des larmes! lui dit cette admirable fille, en les eſſuyant de ſon propre mouchoir, & l'honorant d'un baiſer; pourquoi cette obligeante foibleſſe en faveur d'une étrangère, avec laquelle vous vous êtes liée ſi nouvellement? Chère & bonne madame Lovick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaiſance.

Ainſi, Lovelace, il eſt trop clair que la maiſon qu'elle veut acheter eſt ſon cercueil. Quelle préſence & quelle fermeté d'eſprit, quelle tranquillité de cœur, dans les occupations les plus funeſtes! Voilà ce qui mérite le nom de grandeur d'ame. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, & ce faux courage, qui n'eſt réel que pour offenſer, ſerions-nous capables d'une conſtance ſi noble? Pauvre Belton! quelle différence entr'elle & vous!

Madame Lovick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue, pendant mon abſence, du docteur Lewin, ſon miniſtre favori, & d'une réponſe qu'elle s'eſt hâtée de lui faire. Mais elle ignore le ſujet de l'une & de l'autre.

La longueur de celle-ci m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epſom. Elle te forcera de reconnoître quelle ſera bientôt la concluſion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque tems à te l'envoyer, de peur que, ſous prétexte de faire tes plaintes de l'erreur où l'on t'a jeté, tu n'en prennes occaſion de renouveler tes importunes viſites.

J'aurois dû vous dire que miſs Harlove a pris ſoin de m'expliquer quel eſt cet unique ſujet de chagin pour lequel elle ſe défie de ſes forces. C'eſt le réſultat qu'elle appréhende d'une viſite que le colonel Morden eſt dans le deſſein de vous rendre. J'ignore de qui lui vient cet avis.

LETTRE CCCXXXII.

Miſs ARABELLE HARLOVE *à Miſs* CLARISSE.

Lundi, 23 d'Août.

Vos dernières lettres à mes oncles, ſont connoître aſſez clairement que nous avons tous encouru votre diſgrâce, en vous écrivant à cœur ouvert (1). Nous n'y ſavons point de remède, ma ſœur Clary. Il me ſemble auſſi que vous regarderiez comme une baſſeſſe indigne de vous, de renouveler vos inſtances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paroiſſoit d'abord ſi néceſſaire à votre repos. Vous jugez ſans doute, que vous avez rempli votre devoir en la demandant; & je ſuppoſe, que demeurant contente de cette démarche, vous laiſſez à vos parens offenſés le repentir de ne s'être pas acquittés du leur, en vous l'accordant au premier mot, & en prenant la peine de vous chercher, comme vous paroiſſez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive, qui a vécu avec ſon amant auſſi long-tems qu'il a

(1) Il eſt queſtion de pluſieurs réponſes, dures & injurieuſes, qu'ils ont faites aux humbles lettres de miſs Clariſſe.

voulu vivre avec elle ! Vous regrettez même de m'avoir écrit ; c'eſt ce que je crois entrevoir dans quelques-unes de vos modeſtes expreſſions (1). Il n'y a donc aucune apparence que vous recommenciez à nous ſolliciter ſur le même point.

Hé bien, ma ſœur Clary, puiſque telle eſt votre diſpoſition, permettez que ce ſoit moi qui m'adreſſe *humblement* à vous, pour vous faire deux ou trois propoſitions, auxquelles vous aurez la bonté de répondre.

Il nous eſt revenu, de divers endroits, que vous avez été traitée avec tant de baſſeſſe, par l'infame avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite, que, ſi ſon crime étoit prouvé, ſa vie ſeroit une foible expiation. Nous avons cru pouvoir tirer la même concluſion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux ſentimens qu'elles contiennent ne ſont pas de pures affectations, & s'il y a quelque vérité dans les récits de madame Norton, il dépend encore de vous, Clary, de juſtifier votre caractère à nos yeux, comme à ceux du public ; du moins, dans tout ce qui ne regarde pas votre ſcandaleuſe fuite.

(1) Miſs Clariſſe ſe plaignoit, dans une lettre à ſes oncles, des étranges duretés de ſa ſœur, & déclaroit que renonçant à toutes faveurs de ſa famille, elle ſe réduiſoit à demander la bénédiction de ſon père.

Les loix peuvent être armées contre l'infame: & ſi nous le conduiſions à l'échafaud, quelle glorieuſe vengeance pour notre famille outragée, & pour tant de ſimples créatures qu'il a trompées comme vous ! Quel préſervatif, pour en ſauver quantité d'autres de leur ruine !

Prenez donc la peine de m'apprendre ſi vous êtes diſpoſée à paroître, pour vous faire cette juſtice à vous-même & à nous, & au ſexe entier. Si vous ne l'êtes pas, ma ſœur, nous ſaurons ce que nous devons penſer de vous; car, & vous & nous, il eſt impoſſible que nous reſſentions de plus cruels effets du ſcandale de votre chûte. Mais ſi vous entrez dans le plan que je vous propoſe, deux célèbres conſeillers, MM. Ackland & Derham, ſe rendront auprès de vous pour recevoir les éclairciſſemens néceſſaires, ſur leſquels on commencera de juſtes pourſuites, dont tout le monde nous garantit le ſuccès.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de madame Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait propoſer par ſa fille, mais inutilement. D'ailleurs, on doute qu'actuellement même, vous vous conduiſiez avec aſſez de prudence ſur d'autres points, pour être en droit de vous expoſer

vous aviez une fois paſſé la mer, vos parens ſeroient délivrés d'une multitude de ſoins & de craintes, ſans parler de la honte du ſcandale. C'eſt, à mon avis, ce que vous devriez déſirer ſur toutes choſes. M. Harley offre de vous procurer, dans le paſſage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il eſt intéreſſé à quelques navires, qui doivent mettre à la voile dans un mois. Vous ſerez libre de prendre avec vous votre fidelle Hannah, ou qui vous voudrez de vos nouvelles connoiſſances. On ſuppoſe que ce ſera perſonne de votre ſexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponſe, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grâce extrême.

ARAB. HARLOVE.

(On ſupprime une longue lettre du docteur Lewin, qui conſeille en effet à miſs Clariſſe de pourſuivre M. Lovelace, & qui lui en apporte de fort bonnes raiſons ; mais paroiſſant informé de toutes ſes diſgrâces, & connoiſſant ſes principes, il la traite avec autant de reſpect que de tendreſſe & d'eſtime. Il déplore l'inflexibilité de ſes parens, qu'il n'a pu vaincre, dit-il, *& qui lui avoient même interdit toute part à leurs affaires domeſtiques.*

Mais quoique retenu dans ſon lit par une maladie dangereuſe, il ne peut refuſer de lui écrire, à leur priere, pour confirmer leur avis, qui s'accorde avec le ſien.

On ne croit pas devoir ſupprimer de même les réponſes de miſs Clariſſe au docteur & à ſa ſœur, parce qu'elles ſervent à juſtifier ſa conduite & ſes ſentimens.)

LETTRE CCCXXXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *au Docteur* LEWIN.

MONSIEUR,

Je m'étois figuré, juſqu'au moment où j'ai reçu votre chère lettre, qu'il ne me reſtoit ni père, ni oncle, ni frère, ni même un ſeul ami, de tant de perſonnes de votre ſexe qui m'honoroient autrefois de leur eſtime. Cependant je vous connois ſi bien, que, n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; &, ſi les apparences m'avoient fait tort dans votre eſprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, monſieur, cette négligence à différentes cauſes, entre leſquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans votre eſtime, avec le degré que j'y dois occuper à préſent, puiſque mes plus proches parens m'abandonnent; & ma profonde triſteſſe, qui, répandant la défiance dans un cœur humble, m'a fait craindre de recourir à vous, pour y retrouver en quelque ſorte tous les chers amis que j'ai perdus. Enſuite n'ai-je pas dû penſer qu'on m'accuſeroit peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir & l'inclination m'obligent également de reſpecter? ſi long-tems traînée, d'ailleurs, entre la crainte & l'eſpérance; ſi peu maîtreſſe de moi-même dans un tems; ſi remplie, dans un autre, de la crainte de cauſer quelque déſaſtre; ne recevant de vous aucun encouragement qui pût me faire eſpérer un peu de faveur; appréhendant avec raiſon que ma famille ne vous eût engagé du moins au ſilence!

Toutes ces conſidérations...; mais que ſervent mes réflexions ſur le paſſé? J'étois deſtinée à l'infortune...., pour obtenir bientôt un meilleur ſort; c'eſt mon heureuſe eſpérance. Ainſi, me renfermant dans cette idée, j'écarte

toutes les autres, & je réponds en peu de mots à votre obligeante lettre.

Vos raiſons me paroîtroient abſolument convaincantes dans tout autre cas que celui de la malheureuſe Clariſſe Harlove (1). Il eſt certain auſſi qu'une fille qui n'a pas le courage de ſe donner en ſpectacle aux yeux du public, doit ſe précautionner doublement contre les fautes particulières qui peuvent la jeter dans la néceſſité de s'expoſer à cette confuſion. Mais, par rapport à moi, quand on ſuppoſeroit que l'état de ma ſanté ne fût pas un obſtacle invincible, & quand mon inclination même me porteroit à faire éclater mes plaintes, ne ſeroit-il pas à craindre que mes amis ne trouvaſſent plus de difficultés qu'ils ne ſe l'imaginent, à la vengeance qu'ils ſe propoſent, lorſqu'on viendroit à ſavoir que j'ai conſenti à donner un rendez-vous clandeſtin, en conſéquence duquel j'ai été lâchement trompée; que, pendant pluſieurs ſemaines, je n'ai pu me défendre d'habiter ſous le même toit avec mon raviſſeur; que j'ai ſouffert ſa compagnie ſans me plaindre, & ſans qu'il m'ait donné

(1) Les plus fortes ſont priſes de l'honneur de ſa famille, de celui de la vertu, & de l'importance dont il eſt pour la ſociété, que les crimes ſcandaleux ſoient punis.

lui-même aucun ſujet de plainte ? Il y auroit peu de faveur à ſe promettre dans une cour de juſtice, pour mille accuſations qui ſeroient peut-être de plus grand poids devant des juges particuliers; telles, ſur-tout, que les infames méthodes qu'on a ſans ceſſe employées pour ma ruine. Outre la confuſion mortelle de devenir comme le jouet du public, chaque bouche ne ſeroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme ſi dangereux, & que je ne me plains de rien que je n'aye bien mérité ?

Mais, en ſuppoſant le ſuccès des pourſuites & la ſentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eût pas aſſez de crédit pour le dérober au ſupplice, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'un crime qui paſſe pour léger aux yeux des hommes, quoique le plus grand & le moins digne de pardon contre une créature qui met ſon honneur au-deſſus de ſa vie ? Et moi, ne me couvrirois-je pas de honte, en pourſuivant, avec des vues ſanguinaires, un homme qui s'eſt hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ?

J'oſe dire, monſieur, que telle eſt l'audace de l'homme à qui mon malheureux ſort m'a livrée, telle ſa haine contre tous mes proches,

qui paroîtroit alors juſtifiée par leur ancienne averſion pour lui, & par les efforts qu'ils ont faits pour lui ôter la vie, qu'il ne feroit pas fâché d'être confronté, dans cette occaſion, à mon père, à mes oncles, à mon frère, à moi: & s'il étoit abſous ou pardonné, les reſſentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus vifs? Alors, mon frère & M. Morden ſeroient-ils plus à couvert?

Que ces conſidérations aggravent ma faute! Il eſt vrai que, dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables; mais j'avois oublié cette excellente maxime, quoique je ne l'ignoraſſe point, « qu'il ne faut pas commettre un » mal dans l'eſpérance d'un bien ».

Convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, M. Lovelace m'a offert le mariage. Il a fait éclater un repentir que j'ai de fortes raiſons de croire ſincère, quoique la religion n'y ait peut-être aucune part. Dans la même conviction, ſes illuſtres parens, plus tendres pour moi que les miens, ſe ſont réunis pour me preſſer de lui pardonner & de recevoir ſa main. Quoique je ne puiſſe me rendre à la ſeconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous point appris, monſieur, par les meilleures règles & par les divins exemples, à pardonner les injures?

Celle que j'ai reçue eſt aſſurément des plus cruelles; & les circonſtances qui l'ont accompagnée ſont d'une noirceur & d'une inhumanité ſans exemple. Cependant, grâces au Ciel, elle n'a point infecté mon ame. Elle n'a point altéré mes mœurs. Il ne m'en eſt point reſté d'habitude vicieuſe. Ma volonté s'eſt conſervée ſans tache. Je n'ai ni crédulité, ni foibleſſe, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le ſecours du ciel, des ruſes les plus profondes & les plus infernales. Je ſuis échappée à l'ennemi de ma vertu; j'ai renoncé à lui; j'ai eu la force de mépriſer l'homme que j'aurois été capable d'aimer. Et la charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe? n'aurai-je pas la ſatisfaction d'en jouir? où ſeroit-il, ſi le coupable méritoit d'obtenir grâce? Pauvre malheureux! il a fait une perte en me forçant de l'oublier; j'ai l'orgueil de le croire, parce que je connois mon propre cœur. Et moi, je n'ai rien à regretter en le perdant.

Mais j'ai de plus, monſieur, un argument qui me paroît ſuffire ſeul pour répondre à tous les vôtres. Je ſais, mon reſpectable ami, mon guide & mon directeur dans des tems plus heureux, je ſais que vous approuverez les efforts par leſquels je travaille à m'établir

dans cette charitable disposition, lorsque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le ressentiment de toutes les injures qui ne concernent point l'ame immortelle, doit être absorbé dans de plus hautes & plus importantes considérations.

Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même. A l'égard de mes amis, dont je dois souhaiter aussi la satisfaction, miss Howe prend soin de recueillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent servir à mettre mon histoire dans son véritable jour. Je compte le vertueux docteur Lewin entre ces amis dont la satisfaction m'est chère. L'utilité qui peut revenir de ce recueil à toutes les jeunes personnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on se propose, que mes sollicitations dans une cour de justice pour obtenir une vengeance incertaine, avec tous les désavantages que je viens de représenter.

Si je suis assez heureuse, monsieur, pour vous faire approuver mes idées, & pour en recevoir l'assurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre satisfaction ; car je souhaite aussi ardemment que

jamais d'être juſtifiée à vos yeux, & de mériter la glorieuſe eſtime dont vous honoriez autrefois votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXXXIV.

Miſs CLARISSE à ſa ſœur.

Mardi, 22 Août.

AVEC quelque dureté, ma ſœur, qu'il vous plaiſe de m'écrire, comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnoiſſance. Mais, quelque jugement que vous portiez de moi, je ne puis voir MM. Ackland & Derham dans les vues que vous me propoſez. Que le ciel, comme vous dites, ait pitié de moi ! car je n'en attends plus de perſonne. Il faut qu'on me regarde comme une malheureuſe qui a bu toute honte, ſans quoi l'on ne penſeroit point à m'envoyer deux hommes pour une commiſſion de cette nature. Si ma mère avoit demandé de moi, ou ſi la modeſtie vous avoit permis à vous-même de me demander les circonſtances de ma triſte hiſtoire, ou ſi madame Norton avoit été chargée

de les recevoir de ma bouche, la bienſéance auroit été plus ménagée. Il me ſemble auſſi qu'il auroit été plus digne du caractère de tout le monde, d'exiger ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je ſais que votre opinion eſt celle du docteur Lewin. Il a pris la peine de m'en inſtruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponſe; & je me flatte qu'il eſt ſatisfait de mes raiſons. Peut-être méritent-elles que vous preniez la peine de demander à les voir (1).

A l'égard de votre ſeconde propoſition, qui regarde mon paſſage en Penſilvanie; ſi dans l'eſpace d'un mois il n'arrive rien qui puiſſe délivrer entiérement mes proches & mes amis de cette multitude de ſoins, de craintes & de ſcandales que vous me reprochez, & ſi je ſuis alors en état de me faire tranſporter au vaiſſeau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon père & de ma mère, quand je ſerois ſûre de mourir en chemin. Au lieu de ma pauvre Hannah, qui eſt réellement innocente, vous ſerez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes,

(1) On ne le demanda pas; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que cette lettre ne fût communiquée à la famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors, furent trop tardifs.

qui vous répondra de ma conduite ; & je lui promets de récompenſer généreuſement ſes ſervices.

Je ſuis également ſurpriſe & affligée des nouveaux ſoupçons que vous me laiſſez entrevoir ſur ma conduite. Sur quoi ſeroient-ils fondés ?

Je ne vous dirai point combien je ſuis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites ſouffrir par cette cruelle légèreté de ſtyle, que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre, c'eſt que vous réuſſiſſez parfaitement, ſi telle eſt votre intention. Cependant je prie le ciel, avec auſſi peu de reſſentiment qu'il m'eſt poſſible, & pour l'amour de vous-même, de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paroiſſez l'avoir à préſent, parce qu'un cœur tendre, j'en ſuis convaincue, eſt un plus grand bien pour celui qui le poſſède, que pour ceux mêmes qui en reſſentent les effets. Dans ces ſentimens, ma chère Bella, je ſuis votre très-affectionnée ſœur,

CL. HARLOVE.

(En ſupprimant ici pluſieurs lettres inutiles de madame Norton, de miſs Howe, de M. Lovelace, de M. Belford & de M. Wierley, qui, toujours

paſſionné pour miſs Clariſſe, revient à lui offrir ſon cœur & ſa main, on doit obſerver que madame Norton explique, dans une des ſiennes, le fondement des nouveaux ſoupçons de la famille. Ils viennent des viſites fréquentes de M. Belford, qui n'eſt connu que pour l'ami de M. Lovelace & pour ſon ancien compagnon de débauche. Miſs Clariſſe ſe contente de répondre, avec la tranquillité de l'innocence, que l'avenir fera bientôt connoître la nature & le ſujet de cette liaiſon. Elle fait auſſi une réponſe fort noble & fort touchante à M. Wierley. Entre pluſieurs détails domeſtiques, madame Norton lui fait celui d'une longue converſation qu'elle avoit eue avec ſa tante Hervey, & dont le réſultat prouve, qu'à la réſerve de ſon frère & de ſa ſœur, toute ſa famille commence à s'attendrir beaucoup ſur ſon ſort.

M. Lovelace, détrompé par toutes les circonſtances, ſe plaint amérement à M. Belford, que, pour ſe garantir de ſa viſite, miſs Clariſſe ait été capable d'employer la ruſe dans une lettre dont il ne comprend point encore le ſens. M. Belford, qui en a reçu l'explication d'elle-même, fait ouvrir les yeux à ſon ami. C'eſt dieu qu'elle a nommé ſon pere. La maiſon paternelle, où elle eſt heureuſement appelée, c'eſt le ciel. Tout le reſte eſt une alluſion à ſa mort, qu'elle croit peu éloignée. Ruſe, à la vérité, dit M. Belford, mais innocente & louable.)

LETTRE CCCXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi matin, 29 Août.

JE t'apprends, ami, que nous avons reçu la viſite du colonel Morden. N'es-tu pas impatient d'en ſavoir le ſujet & les circonſtances ? Recueille ton attention pour un curieux dialogue.

Il vint hier à cheval, ſuivi d'un ſeul laquais. Milord le reçut comme un parent de miſs Harlove, c'eſt-à-dire, avec les plus grandes marques de conſidération.

Après les premiers complimens, il s'adreſſa dans ces termes à milord & à moi : Comme vous n'ignorez pas, meſſieurs, que je ſuis lié par le ſang avec les Harlove, je n'ai pas beſoin d'apologie pour le ſujet qui m'amène, & qui eſt mon principal but dans la viſite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miſs Harlove, monſieur ! l'affaire de miſs Harlove ! c'eſt apparemment le motif de votre viſite. Miſs Harlove, au témoignage de tout le monde, eſt la plus excellente de toutes les femmes.

Le col. Je ſuis ravi, milord, que vous en ayez cette opinion.

Milord. C'eſt non ſeulement la mienne, mais celle de toute ma famille, de mes ſœurs, de mes nieces, & de M. Lovelace même.

Le col. Plût au ciel que ç'eût toujours été celle de M. Lovelace !

Lov. Votre abſence a duré long-tems, monſieur; peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé des circonſtances.

Le col. Il y a plus de ſix ans, monſieur, que je ſuis parti d'Angleterre. Miſs Clariſſe Harlove en avoit alors onze ou douze. Mais il eſt rare qu'à vingt ans on ait autant de prudence & de diſcrétion. Eſprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge; & je n'ai pas été ſurpris d'apprendre qu'elle ait plus que rempli de ſi belles eſpérances. Pour la fortune, ce que ſon père & ſes oncles ſe propoſoient de faire en ſa faveur, & ce que j'avois deſſein d'y joindre moi-même, avec ce que ſon grand-père avoit déjà fait, devoit la rendre un des plus brillans partis du royaume.

Lovel. Je reconnois miſs Harlove dans ce portrait. Ajoutez-y, monſieur, que, ſans la violence & l'humeur implacable de ſa famille qui a voulu l'engager; malgré ſon penchant,

dans un mariage indigne d'elle, miſs Harlove ſeroit aujourd'hui très-heureuſe.

Le col. J'avoue, monſieur, comme vous venez de l'obſerver, que je ne ſuis pas entiérement informé de ce qui s'eſt paſſé entre vous & ma couſine. Mais lorſque j'ai ſu, pour la première fois, que vous lui rendiez des ſoins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous, importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma penſée dans une lettre. Pour tout le reſte, il me ſembloit que perſonne ne lui convenoit mieux que vous; car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les grâces de la figure, des manières nobles & aiſées, une naiſſance diſtinguée, une fortune & des eſpérances conſidérables. Dans le peu de tems que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout-à-fait ſans reproche, diverſes occaſions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'eſprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent. Votre langage eſt ſéduiſant. Vous avez long-tems voyagé; & je ſais, ſi vous me le pardonnez encore, que vous vous entendez mieux à faire des obſervations qu'à les ſuivre. Avec tant de belles qualités,

il n'eſt pas ſurprenant qu'une jeune perſonne prenne de l'amour pour vous, ni que cet amour, joint à l'indiſcrète chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma couſine en faveur d'un homme qui vous eſt fort inférieur, l'ait portée à ſe jeter ſous votre protection. Mais ſi je lui ſuppoſe deux motifs ſi puiſſans, n'eſt-il pas vrai auſſi, monſieur, qu'elle étoit doublement autoriſée à ſe promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choiſiſſoit pour ſon protecteur, ſur-tout, accordez-moi la liberté de le dire, lorſqu'elle étoit en état d'offrir une récompenſe ſi noble pour la protection qu'elle acceptoit?

Love. Miſs Harlove avoit droit aux adorations de tout le genre humain; je ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai conſtamment la juſtice qu'elle mérite. Je ſais, monſieur, la concluſion que vous en allez tirer. Ma ſeule réponſe, c'eſt qu'il eſt impoſſible de rappeler le paſſé. Peut-être ſouhaiterois-je de le pouvoir.

Ici, le colonel s'étendit avec beaucoup de force ſur la méchanceté de ceux qui attaquent la vertu des femmes. Il obſerva qu'en général les hommes ont déjà trop d'avantages ſur

la crédulité, la foibleſſe & l'inexpérience du beau ſexe qui, par la molleſſe de ſon éducation, par ſes lectures, & par le déſir naturel de plaire, devient quelquefois trop facile à ſe laiſſer engager dans les démarches les plus imprudentes; qu'à la vérité, ſa couſine étoit au-deſſus des ſéductions communes, c'eſt-à-dire, incapable d'une témérité par de moindres motifs que la violence de ſa famille & mes promeſſes ſolennelles; mais qu'avec ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience des affaires qu'à ſon heureuſe conſtitution, elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; & que par conſéquent rien n'étoit plus odieux que d'avoir abuſé de ſa confiance.

Il auroit continué plus long-tems ſur un ſujet ſi trivial. Je l'interrompis.

Lovel. Ces obſervations ſont vagues, & peuvent ne pas convenir au point dont il eſt queſtion. Mais vous-même, monſieur, vous n'avez pas d'averſion pour la galanterie; &, ſi vous étiez un peu preſſé, peut-être ne juſtifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le col. Oh, monſieur! vous êtes libre de me rappeler mes erreurs. Grâces au ciel,

je ſuis capable de les reconnoître & d'en rougir.

Milord jeta les yeux ſur moi. Mais comme il ne paroiſſoit point, à l'air du colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion, je la relevai d'autant moins, que je ſuis auſſi prêt que lui à reconnoître mes fautes, ſoit que j'en rougiſſe ou non. Il continua :

Le col. Comme vous ſemblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement, & ſans en tirer vanité, quelle a toujours été ma règle, juſqu'à ces derniers tems, où je me ſuis beaucoup plus reſſerré. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être juſtifiées par les loix de la bonne morale; & je me rappelle un âge de ma vie où je me ſerois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité ma ſœur comme je ne faiſois pas difficulté de traiter les filles & les ſœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promeſſe que je n'aurois pas voulu remplir. Les jeunes perſonnes de l'autre ſexe ſont toujours diſpoſées à nous prêter des vues honorables, lorſqu'elles nous ont accordé leur tendreſſe. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la néceſſité de demander ſi l'on a des vues légitimes dans les ſoins qu'on

leur rend. Mais je tiens que celui qui va juſqu'à promettre, eſt obligé de tenir. Une femme eſt en droit de porter ſon appel à tout l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & ſera toujours sûre d'avoir le public de ſon côté.

A préſent, monſieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que ſi vous avez obtenu quelque avantage ſur une éminente vertu, vous le devez à des promeſſes de mariage ouvertes & ſolennelles...

Lovel. (l'interrompant) Je ſais, colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; & vous me pardonnerez, j'en ſuis sûr, de vous avoir interrompu, lorſque vous m'allez voir toucher directement au but que vous vous propoſez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement uſé avec miſs Harlove; & j'ajoute avec la même franchiſe, que je m'en repens au fond du cœur. Je dirai plus; je me trouve ſi groſſiérement coupable, que, loin de chercher des excuſes dans les affronts continuels que j'ai reçus de ſon implacable famille, j'avoue que ce ſeroit une nouvelle baſſeſſe qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque choſe de pis, vous êtes libre de parler.

Il nous regarda ſucceſſivement, milord &

moi. Comptez, lui dit milord, que mon neveu parle de bonne foi. J'en réponds pour lui.

Lovel. Oui, monſieur : & que puis-je dire, que puis-je faire de plus ?

Le col. Faire, monſieur? Ho ! je ſuis ſurpris, monſieur, qu'il ſoit beſoin de vous dire que la réparation doit ſuivre le repentir ; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(Le ton dont ce diſcours fut prononcé, ne me plut point. J'héſitai, comme incertain ſi je devois le relever.)

Le col. Permettez, monſieur, que je vous faſſe une queſtion. Eſt-il vrai, comme on le dit, que vous épouſeriez ma couſine, ſi elle vouloit y conſentir ? Que répondez-vous, monſieur ?

(Je me ſentis encore plus bleſſé.)

Lovel. Certaines queſtions, par la manière dont elles ſont propoſées, ſemblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, colonel, comment dois-je prendre les vôtres ? A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le col. Je ne penſe point, monſieur, à donner ici des ordres ; ma ſeule vue eſt d'engager un galant homme à prendre des réſolutions dignes de lui.

Lovel. (vivement) Et par quels argumens, monſieur, prétendez-vous y parvenir?

Le col. Par quels argumens engager un galant homme à ſe montrer digne de lui? Cette queſtion me ſurprend dans la bouche de monſieur Lovelace.

Lovel. Et pourquoi donc, monſieur?

Le col. Pourquoi, monſieur? (d'un ton aſſez amer) Aſſurément .....

Lovel. (l'interrompant) Je n'aime point, colonel, que mes termes ſoient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, meſſieurs; je vous demande en grâce de vous mieux entendre. On eſt ſi vif à votre âge!

Le col. Je ne prends point ce reproche pour moi, milord. Je ne ſuis ni fort jeune, ni trop vif. M. Lovelace peut me rendre tel qu'il le ſouhaite.

Lovel. Et je ſouhaite, colonel, de vous voir tout ce que vous ſouhaitez d'être.

Le col. (fièrement) Je vous en laiſſe le choix, monſieur: votre ami ou votre ennemi, ſuivant la diſpoſition où vous êtes de rendre juſtice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Milord. J'avois bien jugé, meſſieurs, que cette chaleur étoit à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon

entremiſe. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez beſoin que de patience pour vous expliquer. M. Morden, faites-moi la grâce de ne pas venir tout d'un coup aux défis....

Le col. Aux défis, milord ! ce ſont des extrémités que j'accepte plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous qu'ayant l'honneur d'appartenir de ſi près à la plus excellente femme du monde.....

Milord. (l'interrompant) Nous convenons tous de ſes perfections, & nous regarderons ſon alliance comme le plus grand honneur auquel nous puiſſions aſpirer.

Le col. Vous le devez, milord.

Mil. Oui, nous le devons, & nous le faiſons auſſi; & que chacun faſſe ce qu'il doit, & qu'il ne faſſe rien de plus. Et vous, colonel, ſouffrez que je le diſe, vous devez être moins ardent.

Lovel. (froidement) Allons, M. Morden, quelles que ſoient vos intentions, il ne faut pas que cette diſpute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avec un peu de hauteur, & je ne ſuis point accoutumé à ce langage: mais ici, ſous ce toit, il ſeroit inexcuſable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le col. Quelque jugement que vous portiez de mon langage, le vôtre, monſieur, eſt digne d'un homme que je ſerois charmé de pouvoir nommer mon ami, ſi toutes ſes actions y répondoient; & digne auſſi de l'homme que je me croirois honoré de nommer mon ennemi. J'adore un courage noble; mais puiſque milord eſt perſuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, monſieur Lovelace, que, ſi l'on nous permettoit d'être ſeuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-deſſus, il ſe mit en chemin vers la porte.)

Lovel. Je ſuis tout-à-fait de votre opinion, & j'ai l'honneur de vous accompagner.

Milord ſonna bruſquement, & vint ſe jeter entre nous, en diſant au colonel: Retournez de grâce, monſieur, retournez; & à moi, qu'il retenoit par le bras: Mon neveu, je vous défends de ſortir. La ſonnette & le bruit des voix amenèrent Mowbray, & Clincarn écuyer de milord; le premier avec ſon air nonchalant & les mains derrière le dos. Il nous demanda de quoi il étoit queſtion. De rien, lui dit milord; mais ces jeunes gens ſont, ſont, ſont..... de jeunes gens, & c'eſt tout. Le colonel étant

rentré alors d'un air plus compoſé, il le ſupplia de s'expliquer avec modération.

Le col. De tout mon cœur, milord.

(Mowbray, s'approchant de mon oreille: De quoi s'agit-il donc? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe ſur cet homme-là? Garde-toi d'ouvrir la bouche, lui répondis-je tout bas. Le colonel eſt un galant homme; & je te défends de te mêler ici le moins du monde.)

Le col. Je ſerois au déſeſpoir, milord, de vous cauſer le moindre chagrin. Je ne ſuis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, colonel, vous m'avez fait ſoupçonner le contraire, par la facilité avec laquelle vous prenez feu.

Le col. Si j'avois eu le moindre deſſein d'en venir aux extrémités, je ſuis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu où la violence me rendroit moins coupable. Je ſuis venu dans des vues fort oppoſées..... pour concilier les différens, loin de vouloir les irriter.

Lovel. Eh bien! monſieur, nous prendrons toutes les méthodes qu'il vous plaira. Il n'y a perſonne avec qui je ſois plus diſpoſé à traiter paiſiblement, qu'avec un homme pour lequel miſs Harlove a tant de conſidération. Mais je

vous avoue que, dans le ton comme dans les termes, je ne puis ſupporter l'air de menace.

Mil. Allons, meſſieurs, allons; vous commencez à vous entendre mieux; vous êtes amis, j'en ſuis sûr; promettez-moi de l'être. Je ſuis perſuadé, colonel, que vous ne connoiſſez pas tout le fond de cette fâcheuſe affaire. Vous ne ſavez pas combien mon neveu déſire qu'elle ſe termine heureuſement. Vous ne ſavez pas, colonel, qu'à notre ſollicitation, M. Lovelace eſt réſolu d'épouſer miſs Harlove.

Le col. A votre ſollicitation, milord? Je me ſerois figuré que M. Lovelace étoit diſpoſé à remplir ſon devoir par des principes de juſtice; ſur-tout lorſque la juſtice ſe trouve jointe au plus grand honneur qu'il puiſſe ſe faire à lui-même.

(Mowbray jeta les yeux à demi-fermés ſur le colonel, & me lança auſſi-tôt un regard.)

Lovel. L'expreſſion eſt forte, monſieur.

Mowbray. Par ma foi, je la trouve telle auſſi.

Le col. Forte, monſieur? Mais n'eſt-elle pas juſte?

Lovel. Oui, colonel; & je crois que faire honneur à miſs Harlove, c'eſt m'en faire à moi-même. Cependant il y a de termes qui

peuvent être adoucis, du moins par le ton, ſans rien perdre de leur valeur.

Le col. Cette remarque eſt vraie en général: mais, ſi vous avez pour ma couſine les ſentimens dont vous faites profeſſion, vous devez...

Lovel. Souffrez, monſieur, que je vous interrompe. Si j'ai les ſentimens dont je fais profeſſion! Il me ſemble qu'après avoir déclaré que j'ai ces ſentimens, ce *ſi*, prononcé avec emphaſe, eſt ici fort déplacé.

Le col. Vous m'avez interrompu deux fois, monſieur. Je ſuis auſſi peu accoutumé à me voir interrompre, que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre, en vérité! Que ſert, meſſieurs, de vouloir traiter, ſi vous êtes prêts à quereller au moindre mot?

Lovel. Un homme d'honneur, milord, ſouffre difficilement que ſa bonne foi ſoit ſoupçonnée.

Le col. Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *ſi* étoit moins une marque de doute, qu'une ſuppoſition accordée. Mais réellement, il eſt bien étrange qu'avec tant de délicateſſe ſur la bonne foi dans le commerce des hommes, on ne faſſe pas ſcrupule de violer les promeſſes & les ſermens qu'on fait aux femmes. Je puis vous

aſſurer, monſieur, que j'ai toujours cru ma conſcience liée par mes ſermens.

Lovel. Je loue cette maxime, colonel ; mais je vous apprends que vous me connoiſſez peu, ſi vous ne me croyez pas capable d'un juſte reſſentiment, lorſque je vois prendre mes généreuſes déclarations pour une marque de foibleſſe.

Le col. (d'un air ironique) Je me garderai bien, monſieur, de vous prêter cette diſpoſition. Ce ſeroit s'imaginer qu'un homme qui s'eſt rendu coupable d'une injure ſignalée, n'eſt pas prêt à montrer ſon courage pour la ſoutenir.

Mowbray. Ce ton eſt dur, colonel. Ho ! par ma foi, ce ton eſt trop dur. Il n'y a perſonne au monde de qui j'en vouluſſe entendre autant que M. Lovelace en a ſouffert.

Le col. Qui êtes-vous, monſieur ? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on ſe reconnoît coupable, & où l'honneur d'une famille conſidérable eſt intéreſſé ?

Mowbray (à l'oreille du colonel) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment ſi vous vouliez me donner le moyen de répondre à votre queſtion.

(Il ſortoit. Je l'ai ramené, tandis que milord retenoit le colonel.)

Le col. De grâce, milord, permettez-moi de ſuivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray ! eſt-ce-là le perſonnage d'un ami ? Me ſuppoſes-tu incapable de répondre pour moi-même ? & le colonel Morden, que je connois homme d'honneur & de courage, quoiqu'un peu téméraire dans ſa viſite, aura-t-il occaſion de ſe plaindre qu'étant venu ici ſeul & comme nu, cette raiſon n'ait pas plutôt ſervi à lui attirer des civilités que des inſultes ? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez à ce moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire ; & ſi vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuſes au colonel de vous y être mêlé mal à propos.

Mowbray. Hé bien ! hé bien ! Lovelace, il n'en ſera que ce que tu juges à propos. Je ſais que je n'ai point affaire ici. Vous, colonel (en lui tendant la main), je vous laiſſe à un homme qui eſt auſſi capable de défendre ſa cauſe qu'aucun mortel que je connoiſſe.

Le col. (prenant la main de Mowbray, à la prière de milord) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne ſût défendre ſa cauſe, s'il étoit queſtion d'une cauſe à défendre, & j'en

prendrai occaſion de vous avouer, M. Lovelace, que je ne puis m'expliquer à moi-même, qu'un homme auſſi brave, auſſi généreux que je vous ai connu dans le peu de tems que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, ait été capable d'en uſer ſi mal avec la plus excellente perſonne de ſon ſexe.

Milord. Allons, meſſieurs ; à préſent que M. Mowbray a diſparu, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre, que tout reſpire l'amitié, je vous en prie ; & cherchons enſemble quelque heureuſe concluſion.

Lovel. Un mot, milord, à préſent que M. Mowbray eſt parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas paſſer ſi légérement ſur une ou deux expreſſions qui ſont échappées au colonel.

Milord. Mon neveu, que diable veux-tu dire ? tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reſte qu'à confirmer au colonel la réſolution où tu es d'épouſer miſs Harlove, ſi elle conſent à te recevoir.

Le col. Je me flatte que M. Lovelace n'héſitera point à m'en donner ſa parole, malgré tout ce qui s'eſt paſſé. Si vous croyez, monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe dont vous ayez à vous plaindre, c'eſt apparemment lorſque j'ai dit qu'un homme qui a

ſi peu conſulté l'honneur à l'égard d'une femme ſans protection & ſans défenſe, ne doit pas être ſi délicat ſur ce qui mérite bien moins ce nom, ſur-tout avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je ſuis fâché, M. Lovelace, d'avoir ſujet de tenir ce langage; mais je le repéterois ſans crainte à un roi dans toute ſa gloire, au milieu de ſes gardes.

Milord. Que faites-vous, meſſieurs? Vous ſoufflez ſur les flammes, & je vois que vous avez deſſein de quereller. Ne ſouhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouſer miſs Harlove, ſi nous pouvons obtenir ſon conſentement?

Lovel. Que le ciel me confonde, milord, ſi je voulois épouſer une impératrice à ce prix!

Milord. Quoi! Lovelace, tu es plus emporté que le colonel? C'étoit ſon tour, il n'y a qu'un inſtant; mais à préſent qu'il s'eſt refroidi, vous prenez feu tout d'un coup.

Lovel. J'avoue que le colonel a beaucoup d'avantages ſur moi; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas, ſi nous en venions à l'épreuve.

Le col. Je ne ſuis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occaſion; mais je ne la refuſerai pas ſi elle m'eſt offerte; & puiſque

nous ne cauſons ici que de l'embarras à milord, je vais prendre congé de lui & m'en retourner par Saint-Albans.

Lovel. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, colonel.

Le col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Milord. (nous arrêtant encore, lorſque nous étions en mouvement pour ſortir) Eh! meſſieurs! que vous en reviendra-t-il? Suppoſons que l'un périſſe par la main de l'autre, l'affaire en ſera-t-elle plus ou moins avancée? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende miſs Harlove plus ou moins heureuſe? Votre courage eſt trop connu, pour avoir beſoin de nouvelles preuves. Je crois, colonel, que ſi vous avez en vue l'honneur de votre couſine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage; & ſi vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il eſt très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuſe juſqu'à préſent à tout le monde.

Lovel. Il me ſemble, milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire, dans une affaire où le paſſé ne peut être rappelé. Vous voyez néanmoins que le colonel prend droit de ma modération, pour s'échauffer juſqu'à me mettre

dans la néceſſité de prendre le même ton que lui, ſans quoi je ſerois mépriſable à ſes propres yeux.

Milord. Je vous demande, colonel, ſi vous connoiſſez quelque méthode, quelque voie de raiſon & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à miſs Harlove. C'eſt à quoi tendent tous nos déſirs : & je puis vous dire, monſieur, que ſes reſſentimens contre mon neveu viennent particuliérement de ſes proches, & de la diſpoſition implacable qu'ils conſervent pour elle. Mon neveu en a très-mal uſé ; mais il eſt diſpoſé à réparer ſes fautes.

Lovel. Pour l'amour d'elle-même, milord, & par le vif ſentiment de mes injuſtices ; mais ſans aucun égard pour ſa famille, ni pour les hauteurs de monſieur.

Le col. Je ſuis trompé, monſieur, ſi les vôtres n'euſſent été bien plus loin dans le même cas, c'eſt-à-dire, pour l'intérêt d'une parente ſi reſpectable & ſi indignement outragée. J'ajoute, que ſi vos motifs ne ſont pas l'amour, l'honneur, la juſtice, & s'il s'y méle la moindre teinture de répugnance ou de ſimple pitié, je ſuis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une perſonne qui penſe auſſi noblement que ma couſine ; & je ne ſouhaiterois pas

pas moi-même qu'elle s'y prêtât plus volontiers.

Lovel. Vous ignorez, colonel, que milord, miladi Sadleir, miladi Lawrance, mes deux cousines Montaigu, & moi, que je nommerois le premier, si l'ordre étoit pris de l'amour & de la justice, nous lui avons écrit dans les termes les plus solennels & les plus pressans, pour lui faire des offres qu'elle est seule capable de refuser.

Le col. Eh ! quelles raisons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations si puissantes & contre de telles offres ? Ne faites pas difficulté de vous expliquer, monsieur, vous devez rendre justice aux motifs qui m'animent. N'est-ce pas d'établir l'honneur de madame Lovelace, si les affaires peuvent être conduites à cet heureux point ?

Lovel. Monsieur Morden, lorsqu'elle m'aura fait la grâce d'accepter ce nom, je n'aurai besoin, ni de vous, ni d'aucun autre au monde, pour assurer l'honneur de madame Lovelace.

Le col. J'en suis persuadé ; mais jusqu'alors elle me touche de plus près qu'à vous. Ce que je dis, monsieur, c'est pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais, je mérite vos remercîmens plutôt que vos plaintes, & qu'en

peſant bien l'occaſion, vous n'y devez rien trouver de choquant pour vous-même. Contre qui, monſieur, une femme a-t-elle beſoin de protection, ſi ce n'eſt contre ceux qui l'outragent? Et par qui miſs Harlove ſe trouve-t-elle outragée? Ainſi, juſqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, il me ſemble que vous devez me faire un mérite du zèle que j'ai pour ſa défenſe. Mais vous aviez commencé, monſieur, à m'expliquer des circonſtances que j'ignore.

(Je lui fis le récit de mes offres. Je reconnoiſſois, lui dis-je, que ma conduite avoit pu cauſer à miſs Harlove un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ſes parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du déſeſpoir, & qui lui faiſoit mépriſer la vie. J'ajoutai, qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire ſuſpendre une viſite à laquelle j'étois abſolument réſolu; & que j'avois fondé de grandes eſpérances ſur ſa lettre, parce qu'elle m'aſſuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez ſon père, où elle me faiſoit enviſager le bonheur de la voir.)

Le col. Eſt-il poſſible? Vos efforts, monſieur, ont-ils été ſi preſſans? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me ſervit auſſi-tôt de garant. Il ajouta

même, que, par ſoumiſſion pour ſes déſirs, j'étois revenu de Londres ſans avoir obtenu la ſatisfaction de la voir.

Il eſt vrai, repris-je; c'eſt ce que je vous aurois plutôt expliqué; mais votre chaleur m'a rendu plus réſervé, dans la crainte que ce détail n'eût l'air d'une baſſe capitulation; foibleſſe, qui me rendroit auſſi mépriſable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord propoſa de ſoutenir mon apologie par des preuves. Il obſerva que les Harlove & moi, nous en avions uſé mutuellement comme des ours; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement ſur la nôtre: cependant, qu'en faveur de miſs Clariſſe, plutôt que par égard pour eux, ou pour moi-même, il étoit réſolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander; qu'il étoit prêt à s'y engager, & qu'il auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inſpirer plutôt de la modération & de la patience.

Le colonel rejeta ſa chaleur ſur ſon affection pour ſa couſine. J'acceptai volontiers ſes excuſes; & milord ayant fait ſervir des rafraîchiſſemens, nous nous aſſîmes de fort bonne humeur après toutes ces diſcuſſions, pour entrer dans les éclairciſſemens qu'on me deman-

doit, & ſur leſquels je ne m'étois pas fait preſſer. Mais ce ſera le ſujet d'une autre lettre, pour laquelle je ne veux que le tems de ſoulager ma main & de conſulter un peu ma mémoire.

Obſerve, Belford, quel eſt le déſavantage d'une mauvaiſe cauſe. Il me ſemble que les interrogations du colonel, pouſſées d'un ton ſi ferme, ont dû répandre ſur moi un maudit air d'humiliation, tandis qu'elles lui donnoient une ſupériorité que je n'accorderois pas au premier homme de l'Europe. Ainſi, pour prendre les choſes à la lettre, comme le feroit un homme de bien, le vice trouve ſa punition dans lui-même. C'eſt d'un homme de bien que je parle: garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même obſervation.

(Ceux que le ſujet de cette lettre n'a peut-être pas moins ennuyés que ſa longueur, ſe plaindroient beaucoup de la ſuivante, qui contient le reſte de cette conférence, & qui eſt plus longue du double. Paſſons ſur un détail inutile, pour faire ſeulement obſerver que M. Morden, aſſez content des ouvertures & des diſpoſitions de M. Lovelace, le quitte dans la réſolution de ſe rendre inceſſamment à Londres pour s'expliquer avec miſs Har-

love, & de la conſoler d'avance par une lettre d'eſtime & d'amitié. M. Lovelace paroît fort ſatisfait auſſi du colonel, dont il loue généreuſement le caractère, & ſe promet tout de ſa médiation. Il finit par des plaintes amères du ſilence de M. Belford, dont il n'avoit pas encore reçu la dernière lettre.

M. Belford dans deux lettres ſuivantes, du 30 & du 31, lui marque qu'ayant communiqué à miſs Harlove le récit de la viſite de M. Morden, elle a témoigné une joie extrême de l'heureux dénouement d'une explication dont elle redoutoit les ſuites. Il lui apprend, dans la ſeconde, qu'elle en a reçu une de M. Morden, qui paroît lui cauſer auſſi beaucoup de ſatisfaction. « Cependant, » ajoute-t-il, je ſuis perſuadé qu'il eſt trop tard. » Hélas ! le décret eſt porté. Ce monde n'eſt pas » digne d'elle ».)

LETTRE CCCXXXVI.

M. MORDEN à miſs CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 29 Août.

MA CHÈRE COUSINE,

Permettez moi de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuſe diviſion entre vous & votre famille, & de vous offrir mon aſſiſtance pour ramener les choſes au plus favorable état qu'on puiſſe encore eſpérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence eſt arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois eſpéré. Ma douleur en eſt extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé ſi long-tems mon retour.

Mais oublions le paſſé, pour jeter les yeux ſur l'avenir. J'ai vu M. Lovelace & milord M..... Il ſeroit inutile, ſuivant leur récit, de vous dire combien toute leur famille déſire l'honneur de votre alliance, & quelle eſt l'ardeur de M. Lovelace pour vous faire toutes les réparations qui ſont en ſon pouvoir. Je crois, ma chère couſine, que vous n'avez

rien de mieux à faire, que de recevoir ſa main. Il rend une juſtice éclatante à votre vertu; & le ton dont il ſe condamne lui-même, me perſuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur; d'autant plus que vous paroiſſez déterminée contre une perſécution légale. Il eſt évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale; car votre famille ne peut s'imaginer qu'il penſe ſérieuſement à vous rendre juſtice, ni que vous fuſſiez obſtinée à le rejeter, ſi vous le jugiez de bonne foi. Cependant cette affaire peut avoir quelque face qui m'eſt encore inconnue. Si ce ſoupçon eſt juſte, & ſi vous conſentez à m'inſtruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Il n'y a que le déſir de vous rendre ſervice, qui m'ait empêché juſqu'à préſent de vous donner ces aſſurances de bouche. Je languis de vous revoir, après une ſi longue abſence. Mon intention eſt de voir ſucceſſivement tous mes couſins, & je ne déſeſpère pas de rétablir la paix. Les eſprits fiers, qui ont pouſſé le reſſentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour ſe rendre; & la tendreſſe ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, si vous avez quelque doute de la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois sincère, si j'en juge par la conversation que j'eus hier avec lui. Vous aurez la bonté de m'adresser votre réponse chez M. Antonin Harlove.

Jusqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre père, votre frère & vos oncles, permettez, ma chère cousine, que je tienne la place de quatre personnes qui vous touchent de si près, avec celle de votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à M.* MORDEN.

Jeudi, 31 Août.

RECEVEZ, mon cher monsieur, mes plus ardentes félicitations sur votre retour; je l'ai appris avec une satisfaction extrême : mais la confusion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par mes lettres, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il eſt conſolant pour mon cœur bleſſé, de m'appercevoir que vous ne vous êtes pas laiſſé entraîner par ce flot de reſſentimens ſous lequel je ſuis malheureuſement ſubmergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent point examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous avez pris la peine de vérifier par vous-même que mes diſgraces viennent de mon malheur, beaucoup plus que de ma faute !

Je n'ai pas le moindre ſujet de douter que M. Lovelace ne ſoit ſincère dans ſes offres, & que tous ſes proches ne ſouhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur eſtime, depuis le refus même que j'ai fait de me rendre à leurs ſollicitations. Ne blâmez pas le parti auquel je me ſuis attachée. Je n'avois pas donné ſujet à M. Lovelace de me regarder comme une créature folle & ſans principes. Si je lui avois donné ſur moi cet avantage, un homme de ſon caractère auroit pu ſe croire autoriſé par les ſiens à ſe prévaloir de la foibleſſe qu'il m'auroit inſpirée ; &, dans cette ſuppoſition, le témoignage de mon propre cœur m'auroit excitée à compoſer avec un méchant homme.

Je puis lui pardonner ; mais c'eſt par la perſuaſion où je ſuis que ſes crimes me rendent

ſupérieure à lui. Croyez-vous, monſieur, que je puiſſe donner ma main & mes vœux à un homme que je crois au-deſſous de moi, & mettre le ſceau, par ce don, à ſes baſſeſſes préméditées? Non, monſieur; j'oſe dire que votre couſine, dût-elle paſſer la plus longue vie dans l'infortune & la misère, n'attache point aſſez de prix aux commodités de la vie ni à la vie même, pour acheter les unes, & pour conſerver l'autre par un engagement de cette nature; un engagement qui deviendroit une récompenſe pour le *violateur*, auſſi long-tems qu'elle ſeroit fidelle à ſon devoir.

Ce n'eſt pas l'orgueil, c'eſt la force de mes principes qui m'inſpire ce langage. Quoi! monſieur, lorſque la vertu, lorſque la pudeur fait tout l'honneur d'une femme, ſur-tout dans l'état du mariage, votre couſine épouſeroit un homme qui n'a pu commettre un attentat ſur elle, que dans l'eſpérance de la trouver aſſez foible pour recevoir ſa main, auſſi-tôt qu'il ſe trouveroit trompé dans l'odieuſe opinion qu'il avoit de ſon caractère? Il n'a pas eu ſujet juſqu'aujourd'hui de me croire foible; je ne lui en donnerai pas l'occaſion, ſur un point où je ne pourrois l'être ſans crime.

Quelque jour, monſieur, vous ſerez peut-

être informé de toute mon hiſtoire; mais alors je vous demande en grâce de ne pas penſer à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, ſans un étrange concours de malheureuſes cauſes. Comme les loix n'auront aucune action ſur lui lorſque je ne ſerai plus, la ſeule penſée de toute autre vengeance me paroît effrayante. Et dans ce cas, en ſuppoſant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité ſa mort ſeroit-elle pour ma mémoire? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr par les armes, quelle aggravation pour ma faute!

Que le ciel vous comble de biens, mon cher couſin, & qu'il vous béniſſe autant que vous m'avez conſolée en m'apprenant que vous m'aimez encore, & que j'ai un cher parent dans le monde qui eſt capable de me plaindre & de me pardonner! C'eſt la prière de votre, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 Août, en réponſe à ſa lettre du 29.

JE ne puis te diſſimuler que je ſuis bleſſé juſqu'au fond du cœur par cette interprétation que Miſs Harlove donne à ſa lettre ; c'eſt une ruſe qui n'eſt pas pardonnable. Elle ! un naturel ſimple ! une pénitente, une innocente, une fille de piété, & tout ce qu'elle voudra, être capable de tromper, avec un pied dans ſa tombe !

Il eſt évident qu'elle a compoſé cette lettre dans le deſſein de ſurprendre & de tromper. Si la criſe où elle eſt ne lui ôte pas ces perfides idées, elle n'a pas moins beſoin de l'indulgence du ciel, que moi de la ſienne. Milord même, qui n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle. Mes couſines Montaigu entreprennent de la juſtifier, & je n'en ſuis pas ſurpris. Ce maudit ſexe eſt ſi partial ! Je les hais, je les déteſte toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, lorſque notre ſexe y eſt intéreſſé :

& pourquoi ? parce qu'en cenſurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorſqu'elle ſera dans le ciel. N'eſt-ce pas là le ſens ? Le diable emporte de telles allégories ! & qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné le nom d'innocent artifice à cette abſurdité !

J'inſiſte à prétendre que ſi, dans une ſituation telle que la ſienne, une femme de ſon caractère eſt autoriſée à ces trompeuſes alluſions, un homme en pleine vigueur d'eſprit & de corps, tel que je ſuis moi-même, peut croire tous ſes ſtratagêmes & tous ſes attentats fort bien juſtifiés. Grâces à mon étoile, ma conſcience, à préſent, peut demeurer tranquille ſur ce point.

Cependant tu peux l'aſſurer de ma part que je ne la troublerai point par mes viſites, puiſqu'elle eſt diſpoſée à les trouver ſi choquantes ; & j'eſpère qu'elle regardera cette déclaration comme un acte de généroſité qu'elle ne devoit pas trop ſe promettre, après m'avoir joué ſi témérairement. Qu'elle ſache auſſi que, ſi je ſuis capable de quelque choſe pour ſon repos ou pour ſon honneur, j'exécuterai ſes ordres au premier ſigne, quelque honte ou quelque mal qu'il puiſſe m'en arriver.

Ma vue, comme tu dois le croire, eſt de raſſurer ſon imagination contre toutes ſortes de craintes. Si ſa maudite famille étoit capable de remplir ſon devoir d'auſſi bonne grâce, je répondrois de ſa guériſon ſur ma vie.

Mais, tout occupé que je ſuis d'un ſujet ſi peu plaiſant, crois-tu que tes folles idées de pénitence & de réformation ne me tentent pas beaucoup de rire à tes dépens? Oh! je t'en prie, Belford, finis tes ridicules aſpirations, ſi tu ne veux pas déshonorer celles de l'ange que tu t'efforces d'imiter. Lorſque j'ai lu, dans une de tes lettres, que tu la conſidères effectivement comme un ange envoyé du ciel pour t'attirer après elle; que je meure, ſi, pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu préſent à l'eſprit dans l'attitude de madame Eliſabeth Carteret, ſur ſa tombe de Weſtminſter. Si tu ne l'as jamais obſervée, fais le voyage exprès; & tu verras une groſſe figure de marbre, la tête haute, & la main levée pour ſaiſir celle d'un ange, un pied levé auſſi, apparemment pour monter, ſuivant le deſſein du ſculpteur; mais le tout ſi peſamment exécuté, que la ſtatue paroît prête à rentrer dans le bloc, plutôt qu'à en ſortir; ſans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la groſſeur de l'autre, avec des ailes qui ne ſont

guère plus grandes que celles d'un papillon, on eſt embarraſſé à juger ſi la petite ne ſera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la groſſe juſqu'au ciel, où l'on ſuppoſe qu'elle aſpire.

Tu me diras peut-être que, dans cette comparaiſon, le grain du marbre & la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi qui n'as que l'air d'un ours ; & qu'au contraire ma charmante, qui eſt véritablement un ange, eſt très-déſavantageuſement repréſentée par la petite figure. J'en conviens ; mais tes aſpirations m'ont aſſez frappé, pour me faire trouver ta reſſemblance & celle de miſs Harlove dans les deux figures de ce miſérable monument ; car tu dois conſidérer que, toute prête qu'elle peut-être à monter au ciel, ſon véritable élément, il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un perſonnage auſſi lourd que toi, & chargé d'ailleurs du poids de tes iniquités.

Mais, pour reprendre le ton ſérieux, je ſuis bien aiſe de vous dire, monſieur Belford, que ſi ma divine Clariſſe eſt auſſi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, dans des circonſtances ſi touchantes, d'être un peu moins cauſtique dans vos réflexions. Cette affaire, à parler naturellement, commence à me jeter

le cœur & l'eſprit dans un cruel déſordre. Je ſuis ſi impatient d'apprendre plus ſouvent de ſes nouvelles, qu'il me prend envie de m'approcher de Londres, & d'aller paſſer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman. Je n'aurai beſoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la porte à ſouffrir ma viſite. Dans une terrible ſuppoſition, que je prie le dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-tems, il ſeroit digne de ſa piété & de ſa charité reconnues, de m'accorder de ſes chères lèvres le pardon qu'elle m'a refuſé par écrit. Puiſqu'elle déſire ma réformation, elle doit ſe promettre un bon effet de cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant midi. Mon courrier me trouvera chez Doleman à ſon retour, & m'apportera, j'eſpère, une lettre de vous. Si j'étois plus proche, ou dans Londres même, il me ſeroit impoſſible de m'interdire le plaiſir de la voir. Mais ſi la cruelle ſuppoſition ſe vérifie, comme vos continuelles alarmes me forcent de le craindre (Ciel! encore une fois, détourne cet horrible coup! Qu'il eſt naturel de recourir au ciel, lorſqu'on n'a plus de ſecours à tirer de ſoi-même!), alors, cher ami, gardez-vous de

m'apprendre

m'apprendre clairement mon malheur. Marquez-moi ſeulement que vous me conſeillez de faire un tour à Paris; c'en eſt aſſez pour me mettre le poignard au fond du cœur.

J'approuve tellement votre généroſité pour la ſœur de Belton, que j'ai engagé Mowbray & Tourville à renoncer à leur legs, comme je renonce au mien.

Mon courrier fera la dernière diligence pendant toute la nuit. Si vous voulez lui ſauver la vie, je vous recommande de ne pas le renvoyer les mains vides.

LETTRE CCCXXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi au ſoir, 31 Août.

EN finiſſant ma dernière lettre, je me flattois, à l'occaſion de celle de M. Morden, que la première viſite que je rendrois à l'étonnante miſs Harlove, me feroit apprendre quelques circonſtances auſſi agréables qu'on peut en eſpérer dans ſa ſituation: mais il en eſt arrivé

tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi ; & de ma vie je n'ai été ſi frappé que dans l'occaſion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorſque je ſuis entré chez elle, vers ſept heures du ſoir, elle m'a dit que, depuis que je l'avois quittée, le plaiſir qu'elle avoit reçu de la lettre de ſon couſin, avoit d'abord excité ſes eſprits, juſqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit ; mais qu'enſuite, s'étant livrée à de fâcheuſes comparaiſons, elle avoit trouvé fort dur que ſes plus proches parens n'euſſent pas pris avec elle les méthodes par leſquelles M. Morden avoit commencé ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'euſſent pas cherché à ſe procurer des informations, & qu'ils ne l'euſſent point entendue avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant ſur l'eſcalier le bruit de quelques hommes qui paroiſſoient tranſporter un grand coffre, elle a treſſailli, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet. Les imprudens ! a-t-elle dit ; ils ſont arrivés deux heures trop tôt. Ne ſoyez pas ſurpris, monſieur ; c'eſt un ſoin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aye eu le temps de répondre,

madame Smith eſt entrée, en s'écriant : Oh ! madame, qu'avez-vous fait ? Madame Lovick, qui s'eſt préſentée auſſi-tôt, a fait la même exclamation ; & moi, qui ai ſu de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit : Juſte ciel ! me ſuis-je écrié auſſi ; madame, qu'avez-vous fait ? Oh ! Lovelace ! que n'étois-tu témoin de cette ſcène ? toi, qui as toutes ces horreurs à te reprocher, je ſuis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, grâces au ciel, à répondre d'aucune de ſes afflictions.

Après avoir ordonné tranquillement aux porteurs de placer leur fardeau dans ſa chambre de lit, elle eſt revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit d'un air auſſi calme, de prendre le tems de l'obſcurité pour l'apporter. Vous excuſerez, M. Belford : & vous, meſdames, ne vous alarmez point. Il n'y a que la nouveauté qui doive ici vous ſurprendre. Pourquoi ſerions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédéceſſeurs que nous voyons tous les jours à l'égliſe, & dont nous ſavons que les cendres ſeront un jour mêlées avec les nôtres ?

Nous ſommes tous demeurés en ſilence ; les femmes, avec leurs tabliers ſur les yeux.

Elle a repris : Pourquoi cette triſteſſe, à l'occaſion de rien ? ſi je mérite quelque blâme, c'eſt pour avoir marqué un ſoin exceſſif de cette partie terreſtre. Mais j'aime à régler tout ce qui me regarde moi-même. Mes affaires eſſentielles ſont ſi avancées, que j'ai du loiſir pour des choſes moins importantes. Peut-être aurois-je eu ce devoir de reſte, dans un tems où j'aurois été moins capable de le remplir. Je n'ai ni mère ni ſœur ; madame Norton & miſs Howe ne ſont pas proches de moi. Vous auriez ce ſpectacle dans peu de jours, ſi ce n'étoit pas aujourd'hui ; & peut-être quelqu'un de vous en auroit-il l'embarras. Qu'importe pour vous une différence ſi courte, lorſqu'il me cauſe moins de peine que de plaiſir ? Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'uſage n'eſt-il pas de faire un teſtament, quand on a quelque choſe à laiſſer ? & ſi l'on n'eſt pas effrayé d'un acte ſi lugubre, pourquoi le ſeroit-on de la vue d'un cercueil ? Mes chères amies (en s'adreſſant aux deux femmes), j'ai peſé toutes ces réflexions. Seroit-il poſſible que depuis pluſieurs ſemaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fuſſiez pas entretenues des mêmes idées ?

Que de raiſon dans ce langage ! il marquoit aſſez qu'elle y avoit penſé long-tems. Cepen-

dant je n'en ai pas été moins révolté par la vue d'un cercueil, en préſence de l'aimable perſonne qui vraiſemblablement ne tardera guère à le remplir. Elle a propoſé aux femmes d'entrer dans ſa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les aſſurant que ce ſpectacle leur paroîtroit moins choquant, lorſqu'il leur ſeroit un peu plus familier. Je lui ai repréſenté que c'étoit nourrir dangereuſement ſa triſteſſe, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont ſuivie. Sexe étrange ! rien ne les arrête & n'eſt capable de les effrayer, lorſque la curioſité les preſſe, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

Vendredi, premier Septembre

Je reçois ta lettre. Que ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de ſcènes affligeantes ! Tes talens & ta légéreté pris enſemble, le monde n'a rien produit de ſemblable à toi. Mais ce que tu viens de lire doit t'avoir touché ; ou rien n'en ſera jamais capable, juſqu'au jour de ta propre mort, que tes propres réflexions te feront trouver extrêmement terrible ! Cependant je ſuis charmé que tu me donnes le pouvoir d'aſſurer miſs Harlove que tu ne

penſes point à la troubler ; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné ſa fortune & toutes ſes eſpérances, tu veux bien la laiſſer mourir en paix.

Le préſent que tu fais à la ſœur de Belton, & la néceſſité où tu as mis Tourville & Mowbray d'imiter ton exemple, ſont des actions dignes de ta généroſité pour ton Bouton de Roſe ; dignes d'un grand nombre d'autres actions louables en matière pécuniaire, ſur leſquelles je te rends volontiers témoignage ; car ton Bouton de Roſe eſt le ſeul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu ſervice avec le même déſintéreſſement. En vérité, Lovelace, je prends plaiſir à te louer, & tu ſais que j'en ai toujours ſaiſi l'occaſion, juſqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi ſouvent à la bonne grâce dont je te voyois faire des actions qui méritoient la corde.

A préſent que tu t'es rapproché, je t'écrirai auſſi ſouvent que je croirai t'obliger par le récit des circonſtances : mais je crains de n'être pas long-tems à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Madame Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute ſi je trouverai miſs Harlove en vie à mon arrivée.

A deux heures, après midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, ſans vous tirer d'une incertitude qui augmenteroit beaucoup votre impatience. J'ai fait attendre exprès votre courrier. Miſs Harlove avoit perdu deux fois toute connoiſſance; & le médecin qu'on avoit fait appeler, craignant un troiſieme accident, dont il n'eſpéroit pas qu'elle pût revenir, avoit jugé, qu'en qualité d'exécuteur je devois être averti. Elle étoit aſſez tranquille lorſque je ſuis arrivé. Le médecin lui a fait promettre, devant moi, de ne plus penſer à ſortir de ſa chambre dans un état ſi foible. Madame Lovick, qui l'accompagne toujours à l'égliſe, nous a fait trembler pluſieurs fois du danger où elle s'expoſe pour ſatisfaire ſa piété.

Je ne retiendrai votre laquais que pour me donner le tems de vous redemander mes dernières lettres, dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epſom. Si vous faites difficulté de m'obliger ſur ce point, je ſerai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai déſormais à vous écrire,

parce que je ſouhaite abſolument d'en conſerver le double (1).

Un meſſager arrive à ce moment, avec une lettre de miſs Howe.

LETTRE CCCXL.

Miſs HOWE à miſs CLARISSE HARLOVE.

Mardi au ſoir, 29 Août.

ENFIN, ma très-chère amie, je ſuis de retour; & j'étois revenue dans l'eſpérance de paſſer par Londres, pour vous embraſſer; mais un accident que je reproche à la rigueur de mon ſort, m'a privée d'une ſi douce ſatisfaction. Ma mère eſt tombée malade; hélas! ma chère, elle eſt fort mal. Vous êtes très-mal auſſi, comme je l'apprends par votre lettre du 25. Que deviendrois-je, ſi j'avois le malheur de perdre deux ſi chères & ſi tendres amies! Une fièvre des plus violentes a ſaiſi ma mère en chemin; l'accès redouble à notre arrivée, & les médecins paroiſſent embarraſſés de ſa ſituation.

(1) On doit obſerver que l'inquiétude de M. Belford venoit du déſir de répondre aux intentions de miſs Harlove, en conſervant les matériaux néceſſaires pour juſtifier ſa mémoire.

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis ſoutenir cette idée. Faites un effort, ma chère Clariſſe; faites, faites un effort pour l'amour de moi, & ne tardez pas à me marquer qu'il a réuſſi. Que le porteur m'apporte une ligne de vous. Ah! qu'il ne revienne pas ſans une ligne. Si je vous perds, amie plus chère que n'auroit jamais pu l'être une ſœur, & ſi je perds ma mère, je me défierai de ma propre conduite, & je renoncerai pour jamais au mariage. Quelles ténèbres ſont déjà répandues autour de moi!.... Mais je ſuis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère, qui ne peut être un moment ſans me voir.

Mercredi, 30.

Ma mère eſt beaucoup mieux, grâces au ciel! elle a paſſé une fort bonne nuit. Je reprends la plume avec plus de joie & de liberté, dans l'eſpérance qu'il vous eſt arrivé auſſi quelque changement favorable. Si ce bonheur eſt accordé à mes prières, je bénis mon ſort.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur & d'impatience, que j'ai l'occaſion de traiter un ſujet qui vous intéreſſe beaucoup. Votre couſin, ma chère, m'eſt venu voir ce matin; il

m'a parlé d'une entrevue qu'il eut mardi avec M. Lovelace au château de M... Il m'a fait mille queſtions ſur vous & ſur votre monſtre.

Il dépendoit de moi de faire naître entre eux de belles ſcènes ; mais faiſant réflexion que M. Morden eſt d'un caractère ardent, & que c'étoit augmenter vos chagrins, que de l'expoſer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adreſſe eſt ſi connue dans les armes, je n'ai pas repréſenté les choſes ſous leur plus mauvaiſe face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en ſa faveur, vous pouvez juger que j'en ai dit aſſez pour lui faire maudire le miſérable.

Malgré la conſidération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me ſuis point apperçue qu'il ait eu le crédit d'amener les eſprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frère eſt revenu d'Ecoſſe : auſſi l'honneur, la réputation de la famille eſt le cri commun.

Le colonel eſt de fort mauvaiſe humeur contre eux. Cependant il ne paroît pas qu'il ait vu juſqu'à préſent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, & je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire ; il maudit Lovelace ;

il s'emporte contre toute votre famille ; il déclare qu'ils ſont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuſer à ſes inſtances de lui laiſſer prendre copie des endroits de votre lettre que j'avois cru lui pouvoir lire. Il aſſure qu'aucun de vos proches ne vous croit ſi mal, & ne voudra ſe le perſuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & très-chérement. S'il eſt vrai qu'ils vous aiment, leur dureté ſera pour eux, dans les triſtes ſuppoſitions que vous me faites enviſager, le ſujet d'un remords éternel ; mais il ſemble qu'à préſent ces barbares veulent vous voir ſouffrir juſqu'aux portes de la mort.

Votre couſin m'a fait diverſes queſtions ſur M. Belford ; & lorſqu'il a ſu les motifs de votre liaiſon avec ce galant homme, & ſon déſintéreſſement dans tous les ſervices qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir ſa colère contre ceux qui ont formé d'injurieux ſoupçons ſur ſes viſites. Son inquiétude étoit ſi vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme de confiance d'aller s'informer de votre ſituation. On fit une triſte peinture de votre ſanté, & l'on ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous ſoutenir : mais comme cette réponſe venoit de votre hôteſſe, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un

peu amères, quoique juſtes, ſur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il eſt impoſſible que vous faſſiez aſſez d'injuſtice à mon amitié, pour demeurer expoſée à quelques beſoins, faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le colonel eſt réſolu de vous mettre en poſſeſſion de votre terre. Il s'eſt fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus, depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des ſommes conſidérables, qu'il ſe propoſe de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petiteſſe d'eſprit de certaines gens, en vous diſpenſant de leur demander du ſecours, puiſqu'ils étoient déterminés à vous laiſſer dans le chagrin & l'embarras. Leur caractère ſe ſoutient. Je puis faire cette réflexion ſans offenſe.

M. Morden s'imagine que, pour préliminaire de réconciliation, leur deſſein eſt de vous engager à faire un teſtament par lequel vous diſpoſerez de votre bien ſuivant leurs intentions. Mais il proteſte qu'il ne perdra point vos intérêts de vue, ſans avoir obligé tout le monde

à vous rendre juſtice; & qu'il ſaura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en impoſent. Parens ou ennemis, devoit-il dire, car les amis n'en impoſent point à leurs amis. Ainſi, ma chère, leur deſſein eſt de vous faire acheter votre paix. Votre couſin (ce n'eſt pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion) dit que votre famille eſt trop riche pour être humble, raiſonnable ou modérée; que pour lui, qui jouit d'une fortune indépendante, il penſe à vous la laiſſer tout entière. Si le lâche Lovelace avoit conſulté du moins l'intérêt de la ſienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la ſucceſſion paternelle?

J'ai préparé le colonel à la réſolution où vous êtes de nommer M. Belford pour un office dont nous eſpérons encore que l'exécution ſera différée long-tems. Il en a paru d'abord extrémement ſurpris; mais, après avoir entendu les raiſons auxquelles je me ſuis rendue, il a ſeulement obſervé qu'une diſpoſition de cette nature déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'eſt procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, & s'offre à toutes ſortes de réparations pour la mériter, avec la copie de votre ré-

ponſe. Je vois qu'il ſouhaite beaucoup votre mariage, & qu'il ne l'eſpère pas moins, comme un remède, dit-il, qui eſt capable de réparer toutes les brèches.

Je ne finirois pas ſi tôt, & je répondrois à chaque article de votre dernière lettre, ſi, dans l'eſpérance où je ſuis de voir bientôt ma mère hors de danger, je n'étois réſolue de me rendre à Londres pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'eſprit, & pour vous dire, ma très-chère amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je ſuis, & ſerai toujours votre, &c.

ANNE HOWE.

(*On paſſe ici ſur près de vingt lettres qui n'ajoutent rien à la partie hiſtorique ; les unes de M. Belford, qui continue de rendre compte à ſon ami des circonſtances dont il eſt témoin. Entre pluſieurs peintures, il lui fait celle du cercueil, & de l'uſage qu'on en fait.* Il eſt placé, dit-il, prés de la fenêtre, comme un clavecin, quoique couvert d'un tapis qui pend juſqu'à terre. Lorſque miſs Harlove eſt ſi mal qu'elle ne peut aller juſqu'à ſon cabinet, elle lit, elle écrit deſſus, comme ſur un pupitre ou ſur une table; mais elle ne permet plus à perſonne d'entrer dedans cette chambre. *Les autres lettres ſont de*

miſs Clariſſe & de miſs Howe, qui ſe diſent mille choſes tendres & vertueuſes ; de M. Lovelace, qui ſe livre à toutes les alarmes de la crainte, à tous les emportemens de l'amour, à toutes les amertumes du remords, & qui ne laiſſe pas de retomber ſouvent dans ſon caractère, par des plaiſanteries déplacées. Il ne connoît plus de repos, il mène la vie d'un proſcrit, il vient au devant des lettres de ſon ami juſqu'au faubourg de Londres, &c. Une longue lettre, de madame Norton à Clariſſe, lui fait le récit d'un conſeil tenu entre M. Morden & la famille ; mais avec peu de ſuccès, parce que « M. » *Morden, juſtement choqué de l'arrogance de ſon* » *frère, a pris le parti de ſe retirer, en proteſtant* » *contre tant de dureté ; réſolu de rompre avec* » *tous les Harlove, de mettre ſa couſine en* » *poſſeſſion de ſa terre, & de l'inſtituer ſon* » *unique héritière. Cependant le père, la mère,* » *les oncles, & la ſœur même, moitié attendris* » *par les ſentimens naturels, moitié convaincus* » *par les raiſons de M. Morden, ou pouſſés peut-* » *être par des motifs d'intérêt, commencent à* » *parler avec plus de modération. La mère ſur* » *tout dépoſe ſouvent ſes larmes dans le ſein de* » *cette ſage gouvernante. Elle ſe rendroit à Londres,* » *ſi de rigoureux ordres ne l'arrêtoient encore. Elle* » *eſt ſoutenue d'ailleurs par l'idée que la maladie* » *de ſa fille ne ſauroit être mortelle, dans une ſi*

» *grande jeuneſſe, avec une conſtitution ſi ſaine,* » *& ſans autre cauſe que le chagrin de ſes infor-* » *tunes. Madame Norton ne déſeſpère pas d'ob-* » *tenir bientôt la permiſſion de ſe rendre auprès* » *d'elle* ». *Miſs Clariſſe répond à cette lettre dans des termes qui marquent ſon indifférence pour d'autres biens que ceux qu'elle ſe promet bientôt dans une autre vie, mais qui confirment ce qu'on a vu juſqu'à préſent de plus vertueux, de plus tendre & de plus aimable dans ſon caractère.*

LETTRE CCCXLI.

M. BELFORD à M. MORDEN.

A Londres, 4 Septembre.

MONSIEUR,

LA nature des circonſtances eſt une apologie ſuffiſante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que, ſi je n'ai pas l'honneur de vous connoître perſonnellement, je n'en ſuis pas moins inſtruit de votre mérite. J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de miſs Clariſſe Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuſe & de la plus digne de toutes les femmes. Quelque

généroſité

nérosité qu'il y ait dans cette entrepriſe, nous n'avons que trop de ſujet de craindre ici que vos ſoins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui ſont admis à la familiarité de miſs Harlove ſont perſuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours : & ſi vous ſouhaitez de la voir avant ſa mort, il ne vous reſte point de tems à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurois fait plus tôt, ſi je n'avois eſpéré, de jour en jour, qu'elle apprendroit quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai l'honneur, monſieur, d'être &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXLII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 7 heures du ſoir.

LE colonel Morden eſt arrivé cet après-midi, à cinq heures préciſes. Il étoit à cheval, ſuivi de deux laquais.

Ayant trouvé Smith & ſa femme qui paroiſſoient tous les deux fort affligés, il leur a demandé, avec beaucoup d'impatience, comment ſe portoit miſs Harlove. Elle n'eſt pas morte, a répondu triſtement madame Smith;

mais je ne crois pas ſa dernière heure éloignée. Bon Dieu ! s'eſt-il écrié en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir ? Mon nom eſt Morden ; j'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites-lui ſavoir que je ſuis ici. Qui eſt avec elle ? Sa garde, lui a dit madame Smith ; & madame Lovick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de ſoin que ſi c'étoit ſa mère. (Elle n'en prendroit aucun, a-t-il interrompu, ſi elle n'en prenoit pas davantage) ; avec un gentilhomme nommé M. Belford, qui lui rend tous les offices d'un bon ami. Si M. Belford eſt avec elle, a-t-il repris, je puis monter ſans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford que je lui demande d'abord un moment d'entretien.

Madame Smith eſt venue m'avertir dans l'antichambre, où je venois d'achever la dernière lettre que tu as reçue de moi. Je me ſuis empreſſé d'aller au devant du colonel, qui eſt réellement un homme de très-bonne mine, & qui m'a reçu avec beaucoup de politeſſe. Après les premiers complimens : Miſs Harlove, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation qu'à ſes plus proches parens. Pour moi, je me ſuis efforcé en vain de toucher en ſa faveur des cœurs de marbre ; & ne me figurant point que cette

chère perſonne fût ſi mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois, au premier moment de mon arrivée, & comme je n'y aurois pas manqué, ſi j'avois connu ſa ſituation & les difficultés que j'ai trouvées de la part de ſa famille. Mais, monſieur, ne reſte-t-il pas d'eſpérance?

J'ai répondu que les médecins l'avoient quittée, avec la triſte déclaration qu'il n'en reſtoit plus.

N'a-t-elle manqué de rien? a-t-il demandé. Son médecin eſt-il un homme éclairé? Je ſais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités & toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourroit lui refuſer ſes adorations? s'eſt écriée madame Smith en pleurant à chaudes larmes; c'eſt la plus aimable de toutes les femmes.

Tel eſt le témoignage, a dit le colonel, que tout le monde lui rend. Bon dieu! comment votre cruel ami....

Et comment ſes cruels parens.... ai-je interrompu. L'un n'eſt pas moins incompréhenſible que l'autre.

J'ai pris ſoin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour ſa guériſon. Il étoit fort impatient de la voir. Il l'avoit laiſſée, m'a-t-il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettoit

alors d'être quelque jour une des plus belles femmes d'Angleterre. Je l'ai aſſuré qu'elle avoit pleinement répondu à cette eſpérance ; que, peu de mois auparavant, peut-être étoit-elle la plus belle femme de l'Europe, & que ſa maigreur même ne lui avoit pas fait perdre cet avantage, parce que ſes traits étoient ſi réguliers, ſes proportions ſi parfaites, & ſes graces ſi ſupérieures, que, n'eût-elle que la peau & les os, elle ſeroit toujours d'une incomparable beauté.

Madame Smith étant montée à notre prière, nous eſt venu dire qu'elle paroiſſoit aſſoupie dans ſon fauteuil, & que madame Lovick & ſa garde, qui étoient avec elle, croyoient lui devoir laiſſer prendre un peu de repos. Le colonel a demandé ſi, ſans la troubler, il ne pouvoit pas la voir dans cet état, pour ſatisfaire ſon impatience & la conſidérer avec plus de liberté. Le dos de ſon fauteuil étoit tourné vers la porte ; ainſi nous avons cru qu'il pouvoit entrer ſans bruit, avec la précaution de ſe retirer de même, au moindre mouvement qu'il lui verroit faire, dans la crainte que ſa préſence ne fît tout d'un coup trop d'impreſſion ſur elle. Madame Smith, marchant devant nous, a fait ſigne aux deux autres femmes de ne pas ſe remuer, & nous nous ſommes avancés fort doucement.

Clarisse pag 109 Tom 6.

Telle etoit sa situation lorsque nous nous sommes avancés vis-à-vis d'elle.

Elle étoit dans une charmante attitude, en robe de ſatin blanc, la tête appuyée ſur le ſein de madame Lovick, qui étoit ſur une autre chaiſe auprès d'elle ; le bras gauche paſſé ſur ſon cou, comme pour ſe ſoutenir ; car cette femme lui ayant tenu lieu de mère, elle aime une ſituation qui l'aide à ſe croire dans les bras maternels : une de ſes joues touchant au ſein de madame Lovick, la chaleur qu'elle en tiroit, jointe à celle de ſa propre haleine, y avoit répandu une rougeur charmante, qui en ranimoit un peu la blancheur. L'autre étoit plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains, auſſi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu étoit plus tranſparent que je ne l'avois jamais vu, pendoient languiſſamment, l'une devant elle, l'autre ſerrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le viſage qui étoit appuyé ſur ſon ſein ; ſoit qu'elle en verſât ſans les ſentir, ou qu'elle craignît d'éveiller ſa chère fille en changeant de poſture pour les eſſuyer. Son aſpect d'ailleurs étoit calme & ſerein ; & quoique par intervalles on la vît un peu treſſaillir, ſon ſommeil paroiſſoit aiſé. A la vérité, ſa reſpiration étoit courte & fréquente, mais aſſez libre, & ne reſſembloit pas à celle d'une perſonne mourante.

Telle étoit ſa ſituation lorſque nous nous ſommes avancés vis-à-vis d'elle. Le colonel, ne pouvant retenir ſes ſoupirs, s'eſt mis à la la regarder, les deux bras pliés ſur ſa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui aſſez long-tems de ce triſte ſpectacle, & je n'étois pas moins ému en le partageant avec lui. Enfin, un petit mouvement qu'elle a fait avec plus de difficulté à retirer ſon haleine, nous a portés à nous retirer derrière un paravent qui cachoit ſa maiſon, c'eſt le nom qu'elle donne à ſon cercueil. Il eſt placé, comme je vous l'ai marqué, au coin d'une fenêtre; &, dans les premiers momens que j'avois paſſés avec M. Morden, le ſentiment de notre douleur commune m'avoit fait oublier de le prévenir ſur ce qu'on ne pouvoit guère dérober à ſa vue.

En paſſant dans ce lieu, il a tiré ſon mouchoir; &, comme noyé dans ſa triſteſſe, il n'a pu prononcer un ſeul mot. Mais, après avoir jeté les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé auſſi-tôt le tapis dont il étoit couvert; & reculant d'horreur: Juſte ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Madame Smith étoit près de lui. Pourquoi ſouffre-t-on, a-t-il repris avec beaucoup de chaleur,

que ma couſine ait près d'elle un objet ſi capable de nourrir ſes triſtes réflexions ! Hélas ! monſieur, a répondu cette bonne femme, qui oſeroit combattre ici ſes volontés? Nous ſommes ici tous étrangers autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des plaintes de cette noire imagination.

Je me ſuis approché de lui, après avoir obſervé qu'elle n'étoit point encore ſortie de ſon aſſoupiſſement. Je devois, lui ai-je dit, vous prévenir ſur ce ſpectacle. J'étois ici lorſque le cercueil eſt venu, & de ma vie je n'ai reſſenti tant d'émotion. Mais elle n'avoit perſonne de ſes parens; elle n'eſpéroit d'en voir aucun; &, dans la certitude de ne pas ſurvivre long-tems, elle vouloit, m'a-t-elle dit, laiſſer auſſi peu d'embarras qu'il lui étoit poſſible à ſon exécuteur. Ce qui eſt révoltant pour tout le monde, ne l'eſt pas pour elle.

Je n'avois pas achevé de parler, qu'elle s'eſt réveillée en pouſſant un profond ſoupir. Le colonel s'eſt avancé plus loin derrière le paravent, afin de ne pas la ſurprendre tout d'un coup par ſa préſence.

Où ſuis-je? a-t-elle dit en ouvrant les yeux. Que je ſuis aſſoupie ! Ai-je dormi long-tems? Ne ſortez-pas, monſieur (car je me retirois); je m'appeſantis extrêmement, & je ſuppoſe

que cette diſpoſition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu ſe lever ; mais ſa foibleſſe l'a forcée de demeurer aſſiſe & d'appuyer ſa tête ſur le dos de ſon fauteuil. Enſuite, après quelques momens de ſilence : Je crois, mes chers amis, nous a-t-elle dit à tous, que vos ſoins obligeans finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me ſens point rafraîchie. L'extrêmité de mes doigts commence à s'engourdir; je ne les ſens plus : il eſt tems de faire partir mes lettres.

Je lui ai offert de les envoyer par un exprès. Elle m'a répondu qu'elles n'arriveroient que trop tôt par les voies ordinaires. Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de poſte. Eſt il encore mercredi ? a-t-elle repris. Je ne ſais plus comment le tems va, mais ſa marche eſt bien ennuyeuſe. Je crois qu'il faudroit penſer à me remettre au lit ; tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embarras, n'eſt-ce pas, madame Lovick ? Et ſe tournant vers moi : Il me ſemble, monſieur, que je n'ai rien oublié. Ne me rappellerez-vous rien qui puiſſe ſervir à rendre votre office plus aiſé ?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, madame, que vous ne ſeriez pas fâchée de le voir.

Elle m'a répondu qu'elle étoit trop foible

pour recevoir ſa viſite ; que, s'il ſe préſentoit néanmoins, elle le verroit ſans doute, ne fût-ce que pour le remercier de ſes dernières faveurs & de ſes obligeantes intentions. Elle m'a demandé s'il avoit envoyé.

Je ſais, madame, qu'il ſeroit déjà ici, s'il n'avoit appréhendé de vous ſurprendre.

Rien, rien, monſieur, n'eſt capable de me ſurprendre à préſent, excepté la viſite de ma mère, qu'un reſte de bonté amèneroit pour m'accorder ſes dernières bénédictions. Que cette ſurpriſe auroit de douceur pour moi ! Mais ſavez-vous ſi M. Morden eſt venu à Londres exprès pour me voir ?

Oui, madame : j'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, de l'extrêmité où vous êtes.

Quelle bonté, monſieur ! vous m'accablez de bienfaits. Mais je crains d'avoir quelque peine à le voir, parce qu'il ne me verra pas lui-même ſans en reſſentir beaucoup. S'il vient, comment lui cacher le cercueil ? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche. Peut-être, en m'appuyant ſur le bras de madame Lovick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour ſe lever ; mais elle eſt retombée ſur ſon fauteuil. Le colonel

étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Il s'eſt avancé deux fois, ſans être apperçu de ſa couſine; mais la crainte de lui cauſer trop de ſurpriſe l'obligeoit auſſi-tôt de ſe retirer. J'ai marché vers lui, pour favoriſer ſa retraite. Partez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Seroit-ce M. Morden qui vous fait appeler? J'ai répondu que j'étois trompé ſi ce n'étoit lui. Elle a dit aux deux femmes : Pouſſez le paravent auſſi proche qu'il ſe peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu ſur moi pour recevoir ce cher couſin, car il m'aimoit autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie, quelques gouttes dans une cuillerée d'eau, pour ſoutenir mes eſprits pendant cette entrevue; ce ſera vraiſemblablement le dernier acte de ma vie. Le colonel, qui entendoit juſqu'au moindre mot, s'eſt fait annoncer par ſon nom : & moi, feignant d'aller au devant de lui, je l'ai introduit ſans affectation.

Il a ſerré l'ange entre ſes bras, en fléchiſſant un genou à ſes pieds; car, s'appuyant ſur les deux bras de ſon fauteuil, elle a fait un effort inutile pour ſe lever. Excuſez, cher couſin, lui a-t-elle dit, excuſez ſi je ne puis me tenir debout.... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois; mais je ſuis ravie

que vous me donniez l'occaſion de vous remercier de vos généreuſes bontés.

Ma chère, mon aimable couſine! a-t-il répondu d'un ton paſſionné; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu ſi long-tems à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire ſi mal, & tous vos amis ne ſe l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient....

S'ils le croyoient, a-t elle répété en l'interrompant, peut-être aurois-je reçu plus de marques de leur compaſſion. Mais de grâce, monſieur, comment les avez-vous laiſſés? êtes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, de ne pas retarder la paix. Tous les différens d'une famille ſi chère augmentent mes fautes, puiſqu'elles en ſont la première cauſe.

J'eſpérois, a-t-il repris, de recevoir bientôt d'eux quelque heureuſe explication en votre faveur, lorſqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père; j'ai à vous remettre les ſommes qui vous ſont dues, & que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne ſoyez expoſée à quelque beſoin. C'eſt un gage ſi

formel de la réconciliation qui s'approche, que j'oſe répondre de l'avenir, ſi....

Ah! monſieur, a-t-elle interrompu, obligée de s'arréter par intervalles, je ſouhaite que cette démarche ne ſoit pas plutôt une marque qu'ils ne voudroient plus rien avoir de commun avec moi, ſi le ciel me condamnoit à vivre plus long-tems. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aſpirer à l'indépendance; toutes mes actions en rendent témoignage: mais que ſervent à préſent ces réflexions? Ce que je vous demande uniquement, monſieur, c'eſt que, de concert avec M. Belford, à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuſter toutes ces affaires ſuivant mes dernières diſpoſitions, que je laiſſe par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'eſt, au fond, la néceſſité, plus qu'un choix libre, qui m'a fait penſer à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plus tôt, ou de ſavoir que vous conſervez un peu d'amitié pour moi, il ne me ſeroit pas entré dans l'eſprit de recourir à la généroſité d'un étranger: mais, quoiqu'ami de M. Lovelace, il eſt homme d'honneur, & plus propre à établir la paix qu'à la rompre. Contribuez-y vous-même, mon cher couſin; & ſouvenez-

vous que, tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autoriſe à venger des injures que je pardonne, lorſqu'il me reſte des parens plus proches que M. Morden : mais j'ai pris ſoin de vous expliquer là deſſus mes idées & mes raiſons, & j'en eſpère l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre juſtice à M. Lovelace, a-t-il répliqué en s'eſſuyant les yeux; il eſt pénétré du repentir de ſa baſſe ingratitude, & diſpoſé à toutes les réparations qui ſont en ſon pouvoir. Il reconnoit ſes injuſtices & votre mérite. S'il avoit balancé à s'expliquer, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayez des parens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère couſine, ne vous a-t-il pas confiée à mes ſoins ? Me croirai-je intéreſſé à votre fortune, ſans l'être à votre honneur ? Mais, puiſque M. Lovelace ſent vivement ſon devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être abſolument tranquille ſur ce point.

Que de grâces, monſieur, que de grâces j'ai à vous rendre ! tout eſt au point que je demandois à la bonté du ciel. Mais je me ſens très-foible ; je ſuis fâchée de ne pouvoir ſoutenir plus long-tems..... Sa foibleſſe ne lui permettant point d'achever, elle a penché la tête ſur le ſein de madame Lovick. Nous ſommes

ſortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir chez un traiteur voiſin, s'il arrivoit quelque changement.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous nous ſommes fait préparer un repas fort ſimple; & pendant qu'on ſe diſpoſoit à nous ſervir, vous pouvez juger du ſujet de notre entretien. Nous avions paſſé nous-mêmes chez le médecin, pour le prier de lui faire encore une viſite, & de nous en rendre compte à ſon retour. Il ne s'eſt pas arrêté cinq minutes avec elle; & nous ayant rejoints, il nous a dit qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, & qu'elle ſouhaitait de voir immédiatement le colonel. On commençoit à ſervir notre petit dîner; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir ſur le champ. Je n'ai pu toucher à rien; & m'étant fait donner une plume & de l'encre, pour ſatisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de ſe paſſer à mes yeux. Vous comprenez facilement que lorſque votre dernier courrier eſt arrivé, il ne m'a pas été poſſible de ſortir pour écrire, ni d'en trouver l'occaſion juſqu'à ce moment. Cependant le pauvre malheureux craignoit de partir avec une réponſe de bouche, qui conſiſtoit, comme il vous l'a rendu ſans doute, à vous dire que le colonel étoit chez

Smith, & que ſa couſine s'affoibliſſoit à vue d'œil.

M. Morden eſt lui-même fort indiſpoſé : cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloigneroit pas d'elle, tandis qu'il la verra dans une ſituation ſi douteuſe, & que ſon deſſein eſt de paſſer la nuit ſur une chaiſe dans ſon anti-chambre.

(Les lettres ſuivantes ſont des avis que M. Belford envoie, d'heure en heure, à M. Lovelace, par une ſuite continuelle de courriers. Il lui peint tous les dégrés par leſquels miſs Clariſſe paroît avancer vers la mort, ſes ſentimens, ſes expreſſions, & juſqu'à ſes moindres mouvemens pendant la nuit & la matinée du jour ſuivant. Ce ſont autant de billets, dont voici quelques exemples).

Mercredi 6, à 8 heures du matin.

Elle a donné ſes ordres, avec beaucoup de préſence d'eſprit, ſur la manière dont elle doit être placée dans ſon cercueil auſſi-tôt que ſon corps ſera tout-à-fait refroidi.

A 9 heures du matin.

Le colonel m'a dit qu'il avoit dépêché un de ſes gens au château d'Harlove, pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des

débats au ſujet de la réconciliation, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que ſa chère couſine ne ſera plus au monde lorſque les délibérations ſeront finies.

Il eſt au déſeſpoir, dit-il, d'être revenu en Angleterre, ou de n'être pas revenu plus tôt. S'il perd ſa couſine, ſa réſolution eſt de retourner en Italie, pour s'établir à Florence ou à Livourne.

A 10 heures du matin.

Elle a tiré de ſon ſein un portrait de miſs Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à madame Lovick, en la priant de le remettre ſous une enveloppe adreſſée à M. Hickman, & de le lui envoyer par mes mains après ſa mort. Elle l'a conſidéré long-tems avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie... ma compagne.... ma ſœur! a-t-elle dit en le baiſant quatre fois de ſuite à chaque nom.

J'ai renvoyé votre dernier courrier ſans réponſe. Votre impatience eſt juſte : mais croyez-vous que je puiſſe interrompre une converſation pour courir à ma plume, vous écrire,

écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui ſe préſente ? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre ?

Cet évènement n'eſt guère moins intéreſſant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus déſeſpéré que moi, je n'en connois qu'une raiſon, Lovelace, elle eſt au fond de votre cœur. Je conſentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, ſans vous excepter, qu'à la perte de cette divine perſonne. Je ne me rappellerai jamais ſes ſouffrances & ſon mérite, ſans me croire véritablement malheureux, quoique je n'aye rien à me reprocher ſur le premier de ces deux points. Au reſte, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber ſur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur, quoique votre conſcience peut-être vous la faſſe prendre autrement.

Votre courrier, qui ſupplie, dit-il, pour ſa vie, en me preſſant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus (car on me fait appeler) pourroit vous rendre apparemment, ſinon plus tranquille, du moins plus certain ; &, dans un état tel que le vôtre, c'eſt un ſoulagement pour un homme tel que vous.

LETTRE CCCXLIII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Mercredi, après midi.

JE ſuis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que tu ſois à Londres. Au moment que tu recevras cette lettre, jette-toi, s'il eſt poſſible, avec Tourville dans le chemin de l'homme qui, de tous les hommes du monde, mérite le moins l'affection d'un bon cœur, mais qui eſt aſſez digne de celle de Tourville & de la tienne. Les nouvelles que j'aurai vraiſemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme ſon plus grand bonheur d'être annéanti.

Vous le trouverez entre le faubourg & Kenſington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, & retournant auſſi-tôt ſur ſes traces; ou deſcendu peut-être dans quelque hôtellerie, pour obſerver le retour des courriers qu'il m'envoie.

Will, ſon valet de chambre m'arrive à l'inſtant; il vous remettra ma lettre en chemin, & vous ſervira de guide. Partez ſur le champ, en carroſſe, à cheval, n'importe comment.

Votre préſence ſauvera la vie au maître, ou à quelqu'un de ſes gens. Voilà, meſſieurs, les heureux effets du libertinage triomphant; tôt ou tard ils retombent ſur nous, & tout ſe change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

LETTRE CCCXLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MALÉDICTION ſur tout ce qui t'empêche de m'écrire! ſur le colonel, ſur ta dernière lettre, ſur le monde entier! Toi! te prétendre auſſi intéreſſé que moi au ſort de ma Clariſſe! Et qui es-tu, pour m'oſer tenir ce langage? Il eſt fort heureux pour l'un ou l'autre, que tu n'aies eu cette audace que par écrit. Morte ou vive, Clariſſe Harlove eſt à moi, à moi ſeul. Ne me coûte-t-elle pas aſſez? N'eſt-il pas probable qu'elle me coûtera mon ſalut éternel, tandis qu'une éternité de bonheur ſera ſon partage? Une éternelle ſéparation! ô comble d'horreur! dieu! dieu! comment puis-je ſoutenir cette idée? Mais il lui reſte encore un ſouffle de vie; j'eſpère encore. Oh! Bel-

ford, étends mes eſpérances, & tu ſeras mon bon génie, le ſeul que je croirai jamais, que j'invoquerai comme le dieu de ma vie & de mon ſalut ! Je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois..... mais non, ce ne ſera pas, ce ne peut être la dernière. Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne ; car à préſent je ſuis le plus miſérable de tous les hommes.

A Knigt'sbridge, à 5 heures.

Will me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas beſoin d'eux ; mon ame eſt laſſe d'eux & du monde entier. C'eſt de moi que je veux.... Cependant, comme ils me font aſſurer qu'ils ſeront ici dans l'inſtant, je les attendrai, eux & ta première lettre.... Ah ! Belford, garde-toi bien de m'apprendre... mais hâte-toi, hâte-toi, quelque malheur que tu aies à m'annoncer.

LETTRE CCCXLV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 7 heures, mercredi, 6 Septembre.

CE qu'il me reſte à t'apprendre, c'eſt que tu ne ſaurois mieux faire à préſent que de partir, ſoit pour Paris, ſoit pour tout autre lieu du monde où ta deſtinée pourra te conduire.

BELFORD.

LETTRE CCCXLVI.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

A Uxbrige, 7 Septembre, entre minuit & une heure.

(1) JE t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonſtances du fatal arrêt que tu as prononcé cette nuit. Il n'eſt pas capable de ſe ſervir de ſa plume; mais il veut ſavoir tout ce qui appartient aux derniers mo-

(1) On doit ſe rappeler le caractère de Mowbray.

mens de miſs Harlove. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curioſité. Elle eſt partie, n'eſt-ce pas? qui diable peut l'arrêter?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme ſi ſingulière. Quel ſi grand mal avoit elle reçu, pour mourir de douleur? Je ſouhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas cauſées depuis le premier moment juſqu'au dernier? Le charmant garçon étoit comme perdu pour nous, depuis qu'il s'étoit livré à cette fantaiſie: & dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il de plus rare dans une femme que dans une autre?

C'eſt un grand bonheur pour ce pauvre diable, de nous avoir eus près de lui à l'arrivée de ton billet. Tes précautions ſont une bonne preuve de ton amitié. Ma foi, Belford, cette nouvelle l'a mis tout-à-fait hors de lui-même. Il eſt fou, auſſi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam (1). Will lui a rendu ta lettre au moment que nous l'avons joint dans une hôtellerie de Knigt'sbridge, & s'eſt dérobé auſſi-tôt à ſa vue. Jamais il n'y eut de pareille ſcène. Il trembloit comme une feuille en la

(1) Les petites maiſons de Londres.

recevant; ſes doigts paralytiques avoient peine à l'ouvrir : le tremblement de ſes mains étoit ſi violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entiérement. Après l'avoir lue, il eſt devenu auſſi pâle que la mort; & pendant quelques momens la voix lui a manqué. Il nous regardoit, la bouche ouverte & les yeux égarés : mais, ſes eſprits ſe ranimant tout d'un coup, il s'eſt emporté, de paroles & d'actions, à des fureurs que je n'entreprends pas de te repréſenter. Aucune partie du monde n'eſt échappée à ſes exécrations; & ſa rage ſe tournant contre lui-même, après avoir cherché des yeux ſon épée & ſes piſtolets, que Will avoit emportés en ſe retirant, il ſe ſeroit tué contre le mur, ſi nous ne l'avions arrêté fort heureuſement, lorſqu'il s'y élançoit tête baiſſée. Il eſt demeuré entre Tourville & moi; mais, n'eſpérant rien de ſes armes ni des nôtres, il s'eſt donné, ſur le front, ſur les tempes & ſur la poitrine, des coups de poing qui auroient aſſommé un taureau. J'ai voulu me ſaiſir de ſes mains; il m'a repouſſé avec tant de violence, que, d'un coup dont je n'ai pu me garantir, il m'a fait ruiſſeler le ſang du nez. C'eſt lui, c'eſt lui, par bonheur; ſans quoi je ne ſais comment j'aurois pris cette injure. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui

repréſentant combien il étoit horrible de maltraiter un ami, & de perdre la raiſon pour une femme. Il a répondu plus tranquillement, qu'il en étoit fâché. Alors Will s'eſt haſardé à m'apporter une ſerviette & de l'eau; & j'ai remarqué, aux yeux de ce coquin, qu'il ſe réjouiſſoit que j'euſſe reçu le coup plutôt que lui.

Ainſi, par degrés, nous avons un peu ramené le furieux à la raiſon. Il a promis de tenir une conduite plus mâle, & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval dans l'obſcurité, & nous ſommes venus enſemble chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en uſage pour lui faire honte de ſa folie. Nous lui avons dit qu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & d'une femme obſtinée, perverſe. D'ailleurs, quel remède? Et tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire auſſi, qu'il eſt honteux pour un homme qui s'eſt vu le maître de vingt femmes, pires ou meilleures que celle-ci, de faire tant de vacarme, par la ſeule raiſon qu'il a plu à la belle de ſe laiſſer mourir. Nous lui avons conſeillé de ne plus s'attaquer à des femmes orgueilleuſes de leur caractère, & de ce qu'elles appellent leur vertu. A quoi bon? Le plaiſir ne vaut pas la

peine : & qu'ont-elles de plus que les autres ? Nous avons paſſé le tems à lui donner ainſi de la conſolation & des conſeils ; mais ſa maudite imagination ne l'attache pas moins à une femme morte, que ſi elle étoit vivante. Morte, je dis ; car je le ſuppoſe, Belford ; nous la croyons morte certainement & de bonne foi ; ſinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués très-ridiculement ! C'eſt ſans doute une des raiſons qui lui font demander les circonſtances de ſon départ ; car je t'avertis qu'il ne veut pas ſouffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicateſſe ? Que l'amour énerve un homme ! un homme de cette trempe, encore ! L'amour en a fait un idiot, un imbécille. Par ma foi, la patience me manque, à la vue de toutes ſes folies. Envoye-nous donc le récit qu'on te demande, & qu'il hurle deſſus, comme je ſuppoſe qu'il n'y manquera point.

Mais il faut abſolument que nous le faſſions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi, & nous l'aurons bientôt guéri de cette extravagance. Il aura honte de lui-même, & nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, ce ſeroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainſi, retranche les réflexions ; car il paroît que tu ne l'as pas trop épargné.

J'ai voulu te donner quelque idée du ſervice que nous avons rendu à ce violent perſonnage, qui étoit un homme perdu, s'il ne nous avoit pas eus près de lui, ou qui auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'eſt de quoi je ne puis douter. A préſent, il paroît un peu plus modéré; il eſt aſſis, faiſant des contorſions & des grimaces, comme un furieux enchaîné ſur la paille. Il jure, il maudit: toutes ſes facultés ſpirituelles ſont enveloppées d'épaiſſes ténèbres. Quelquefois il ſe retire dans des coins & des trous, comme un vieux ſanglier haraſſé par les chaſſeurs. Bon ſoir là-deſſus, Belford. Tourville, & tout ce que nous ſommes ici, nous te déſirons impatiemment; car perſonne n'a ſur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY.

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde eſt au lit. Le courrier doit partir à la pointe du jour.

LETTRE CCCXLVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à minuit.

JE veux eſſayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me ſeroit impoſſible de fermer les yeux. Je n'avois jamais ſenti le poids de la douleur, comme je viens de l'éprouver en recevant les derniers ſoupirs de la plus admirable de toutes les femmes, qui jouit à préſent de la récompenſe de ſes vertus dans le ſéjour du bonheur.

Vous apprendrez volontiers les circonſtances de ſon heureux paſſage. J'ai le tems de rappeler mes eſprits; tout eſt tranquille autour de moi; c'eſt-à-dire, que chacun s'eſt retiré, quoique perſonne, j'oſe le dire, n'ait pu ſe promettre de repoſer cette nuit, & le triſte colonel moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai marqué dans ma dernière lettre, on m'a fait appeler. Vous aimez le détail: il faut vous peindre la ſcène qui s'eſt préſentée à moi lorſque je me ſuis approché du lit. M. Morden s'eſt attiré le premier mon attention. Il étoit à genoux, tenant

une main de miſs Harlove entre les ſiennes, le viſage baiſſé deſſus, & la mouillant de ſes larmes. De l'autre côté, madame Lovick, noyée dans les ſiennes, avoit la tête appuyée négligemment contre le chevet du lit; & la tournant vers moi auſſi-tôt qu'elle m'a vu: Oh! M. Belford, s'eſt-elle écriée les mains jointes, la chère, l'incomparable miſs.... Un ſanglot ne lui a pas permis d'achever. Madame Smith étoit de bout près d'elle, les yeux élevés, & joignant auſſi les mains, qu'elle preſſoit l'une contre l'autre, pour implorer le ſecours du ſeul pouvoir dont on pouvoit en attendre. Les larmes s'entre-ſuivoient rapidement ſur ſes deux joues. La garde étoit au-deſſous de madame Lovick & de madame Smith, la tête penchée. Elle tenoit dans une main un cordial inutile, qu'elle venoit de préſenter à ſa maîtreſſe mourante. Ses yeux paroiſſoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie, par l'habitude, à ces triſtes ſpectacles; & les tournant vers moi, elle a paru m'inviter à joindre ma douleur à celle de l'aſſemblée. La ſervante de la maiſon, appuyée contre le mur, preſſant des deux mains ſon tablier ſur ſes yeux, faiſoit entendre encore plus diſtinctement ſes ſanglots, parce qu'avec moins d'empire ſur elle-même, elle étoit moins capable de les retenir.

Miſs Harlove avoit gardé le ſilence depuis quelques minutes; &, ſemblant avoir perdu le pouvoir de parler, elle remuoit quelquefois les lèvres, ſans en faire ſortir aucun ſon. Mais, à mon approche, madame Lovick avoit à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible & intérieure, elle s'eſt efforcée de le prononcer auſſi. Oh! monſieur Belford, a-t-elle dit en reprenant haleine preſque à chaque mot, c'eſt à préſent, c'eſt à préſent, j'en remercie la bonté du ciel, que je touche à la fin de mes maux. Quelques momens de plus vont me délivrer du fardeau de la vie, & je ſens que je vais être heureuſe. Conſolez, monſieur, conſolez le colonel. Voyez ſi ſon affection n'eſt pas blâmable; il ſouhaiteroit de pouvoir retarder mon bonheur.

Elle s'eſt arrêtée quelques momens. Enſuite, tournant les yeux ſur lui: Pourquoi cette profonde triſteſſe? La mort n'eſt-elle pas notre partage commun? Le corps peut paroître un peu abattu; c'eſt tout. Il n'eſt pas ſi pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté conſiſte dans les préparations; mais, grâces au ciel, le tems ne m'a pas manqué. Le reſte, je le vois bien, eſt plus fâcheux pour les ſpectateurs que pour moi. L'avenir, auquel je touche, ne me préſente rien que d'agréable.

En effet, un doux ſourire ſembloit faire

rayonner la joie ſur ſon viſage. Après quelques momens de ſilence : Encore une fois, mon cher couſin, a-t-elle dit au colonel, chargez-vous de mes derniers ſentimens pour mon père & ma mère... pour ma ſœur, pour mon frère, pour mes oncles.... Dites-leur, qu'en expirant je bénis toutes leurs bontés... toutes leurs rigueurs..... Heureuſe, heureuſe, d'avoir reçu ma punition dans cette vie !

La douce langueur de ſa voix, & ſes périodes interrompues rempliſſent encore mon oreille ; cette impreſſion me ſera préſente toute ma vie. Elle a continué, par intervalles, d'adreſſer quelques mots au colonel, à moi, aux femmes même, qui n'ont pas ceſſé d'avoir les yeux attachés ſur elle juſqu'au dernier moment. Une fois elle s'eſt doucement écriée : O mort ! où eſt ton aiguillon » ? Quatre mots que je me ſouviens d'avoir entendus aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton. Une autre fois, elle a dit d'un ton paiſible : « Qu'il eſt heureux pour moi d'avoir ſenti » l'affliction » ! C'eſt apparemment quelque paſſage de l'Ecriture.

Tandis que la douleur nous tenoit comme enſevelis dans un profond ſilence, elle a tourné la tête vers moi : « Dites, monſieur, dites à » votre ami que je lui pardonne, & que je » prie le ciel de lui pardonner. Apprenez lui que

» je meurs heureuſement, & que je ſouhaite, » pour ſon intérêt, que ſa dernière heure reſ- « ſemble à la mienne ».

Quelques momens après, elle a dit, d'une voix encore plus baſſe : Ma vue ſe trouble ; je ne vous vois plus qu'au travers d'un nuage. N'eſt-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui preſſant de la ſienne. Où eſt celle de M. Belford ? en tendant l'autre vers moi. Je lui ai donné auſſi-tôt la mienne. Que le ciel, nous a-t-elle dit, vous comble tous deux de ſes bénédictions, & rende votre mort auſſi douce que la mienne. Vous verrez ma chère miſs Howe ; dites-lui que je fais les mêmes vœux pour elle, & qu'en échange du portrait que je lui ai rendu, j'emporte ſon image au fond du cœur. Apprenez, par mon exemple, a-t-elle ajouté avec beaucoup de peine à ſe faire entendre, comment tout finit ; & puiſſiez-vous.... Sa tête s'eſt appeſantie ſur ſon oreiller ; ſes mains ont quitté les nôtres, & la pâleur de la mort s'eſt répandue ſur ſon viſage.

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, & la douleur nous a fait pouſſer un cri : mais quelques ſignes de vie qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé auſſi-tôt notre attention. Ses yeux ſe ſont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés ſucceſſivement,

avec un petit mouvement de tête vers chaque perſonne de l'aſſemblée, qui nous a fait juger qu'elle nous diſtinguoit. Enfin, levant les mains à demi, & prononçant d'une voix confuſe : Ciel ! reçois une ame qui n'aſpire qu'à toi, elle a rendu le dernier ſoupir.

Oh ! Lovelace !... mais il m'eſt impoſſible d'en écrire davantage.

Je reprends la plume, pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui reſtoit de la chaleur, nous avons preſſé ſa main de nos lèvres. Quelle ſérénité ſur ſon viſage ! que de charmes au milieu des horreurs de la mort ! Le colonel & moi, nous ſommes paſſés dans la chambre voiſine, en nous regardant l'un l'autre, dans l'intention de parler : mais, pénétrés d'un même ſentiment, & gouvernés par la même cauſe, chacun s'eſt aſſis de ſon côté, ſans prononcer un ſeul mot. Le colonel ſoupiroit, comme ſi ſon cœur eût été prêt à ſe fendre. Enfin, le viſage & les mains levées, avec auſſi peu d'attention à moi que s'il eût été ſeul dans la chambre : Bonté du ciel ! s'eſt-il écrié, ſoutiens-moi. Eſt-ce là le ſort du plus parfait ouvrage de la nature ? Enſuite, après s'être arrêté

arrêté un moment : Ah ! c'eſt donc pour jamais, ma chère, mon adorable couſine ! Mais, paroiſſant revenir à lui-même, & s'adreſſant à moi : Pardon, monſieur...., mille excuſes, M. Belford. Il s'eſt levé alors, ſans rien ajouter; & ſe gliſſant vers la porte : J'eſpère, monſieur, m'a-t-il dit en ſortant, que nous nous reverrons demain. Il eſt deſcendu, il eſt ſorti de la maiſon, & je ſuis demeuré comme une ſtatue.

Lorſque j'ai commencé à rappeler mes eſprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injuſtice dans la diſpenſation des deſtinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuſe préparation de miſs Harlove, ſon paſſage encore plus heureux, ſon triomphe dans un événement qui n'eſt, après tout, que le ſort commun ; & j'oubliois que, demeurant après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous ſommes bien éloignés d'être aſſurés du même bonheur.

Elle eſt partie pour une meilleure vie quatre minutes préciſes après ſix heures ; je venois de jeter les yeux ſur ſa montre qui étoit ſuſpendue à côté de moi.

Tels ont été les derniers momens de miſs Clariſſe Harlove, dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Si l'on conſidère un âge ſi

tendre, elle n'a laiſſé perſonne après elle qui la ſurpaſſe en étendue de connoiſſances & en jugement ; perſonne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en politeſſe, en généroſité, en diſcrétion, en charité véritablement chrétienne. La modeſtie & l'humilité, qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, ne l'empêchant point de faire éclater, dans l'occaſion, une rare préſence d'eſprit & beaucoup de grandeur d'ame, on peut dire qu'elle faiſoit non ſeulement l'honneur de ſon ſexe, mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne peut lui rendre juſtice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, Lovelace ; car tu ſais mieux que perſonne combien elle étoit ſupérieure à toutes les femmes du monde, par les grâces de l'eſprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquiſes. Perſonne ne rendroit mieux compte auſſi des véritables cauſes d'une mort ſi prématurée, & de tant d'infortunes qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans un eſpace ſi court, une femme adorée de tout le monde, à une fin, heureuſe à la vérité pour elle-même, mais ſi peu naturelle & ſi déplorable pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'eſt donc

une entrepriſe que je t'abandonne. J'ajoute, ſeulement, que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, ce qui eſt cruel à dire, de celles qui doivent naître de ton crime & de tes remords.

Jeudi, à 9 heures du matin.

Je reçois une lettre que Mowbray m'écrit en ton nom : mais j'ai prévenu tes déſirs; & divers ordres que j'ai à donner dans cette triſte occaſion, ne me laiſſent pas le tems d'entrer dans un nouveau détail. On ne me fait pas une peinture agréable de ta ſituation. Elle ne m'étonne point ; le tems ſeul peut te la rendre plus ſupportable ; c'eſt-à-dire, ſi tu parviens à compoſer avec ta conſcience ; ſans quoi le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Tourville, qui arrive à ce moment, me repréſente ton affliction. J'eſpère que tu ne penſeras point à te rendre ici. Miſs Harlove déſire, dans ſon teſtament, qu'on ne t'accorde point la liberté de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il eſt aſſez long ; car chaque article porte l'explication de ſes motifs. Je te promets

d'autres éclairciſſemens auſſi-tôt que je trouverai le tems de t'écrire.

On m'a remis trois lettres adreſſées à miſs Clariſſe Harlove. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles ſont capables de me faire perdre l'eſprit. Quelle joie n'auroient-elles pas cauſée à la malheureuſe Clariſſe ! Cependant elles ſeroient venues trop tard pour changer rien à ſon ſort ; & ſi ce bonheur lui étoit arrivé avant le dernier moment de ſa vie, elle n'auroit pu dire, avec tant de nobleſſe, « Que le ciel ne lui avoit pas laiſſé » d'autre conſolation que lui-même ».

LETTRE CCCXLVIII.

Madame NORTON *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 6 Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère miſs Clary, tout répond heureuſement à nos vœux. L'unanimité des voix eſt en votre faveur; votre frère & votre ſœur même ſont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement eſt dû aux derniers avis de votre couſin Morden. Mais il vous aura vue ſans doute avant que vous puiſſiez recevoir ma lettre, avec ſa poche remplie d'or & de billets de banque, pour ne laiſſer rien manquer à votre repos & à vos beſoins.

Tous nos déſirs, toutes nos prières ſont à préſent pour le rétabliſſement de votre ſanté & de vos forces. Je ſais combien votre cœur reſpectueux ſera conſolé par cette joyeuſe nouvelle, & par mille détails que j'ai à vous faire, lorſque j'aurai la ſatisfaction de vous

embraſſer. Ce ſera ſamedi prochain au plus tard ; peut-être dès vendredi, vers le tems auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de careſſes & de bonté. On m'a ſuppliée (car c'eſt le mot dont on s'eſt ſervi ; & jugez ſi j'avois beſoin d'être preſſée dans ces termes) de me rendre auprès de vous ſans perdre un moment, pour vous aſſurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en ſon nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inſpirer de plus tendre, dans la vue de vous conſoler & de fortifier votre courage. Ils ſe ſont engagés tous à ratifier les expreſſions de ma tendreſſe & de ma joie.

Quelle douce commiſſion pour votre fidelle Norton ! Mon cœur ne manquera point d'expreſſions tendres ; ſoyez là-deſſus ſans crainte. Je médite déjà ce que je dois vous dire, pour relever le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin eſt de ne pouvoir partir à l'inſtant, comme je le ferois, au lieu de vous écrire, ſi l'on m'avoit offert un carroſſe du château : mais il y auroit eu de l'indiſcrétion à le demander. J'aurai demain une chaiſe de louage.

Qu'il me tarde de preſſer ma chère, ma précieuſe fille dans mes bras, & j'oſe dire contre mon ſein maternel !

Votre ſœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la ſienne. Votre oncle Harlove vous écrira auſſi, & dans les termes les plus obligeans. Ils ſont tous extrêmement alarmés de votre ſituation ; ils ſont charmés de votre conduite & de vos ſentimens. Que n'ont-ils reçu plutôt les mêmes informations ! Mais ils mettent leur conſolation & leur confiance dans l'idée que M. Morden ne leur auroit pas écrit en arrivant à Londres, s'il ayoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils ſont réſolus, ma très-chère miſs, de ne vous preſcrire aucune loi. Tout ſera laiſſé à votre diſcrétion. Seulement, votre frère & votre ſœur déclarent qu'ils ne conſentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace ; & je crois que votre père ne ſe laiſſera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi auſſitôt que votre inclination vous le fera déſirer, & que votre ſanté vous le permettra. Vous ſerez reçue à bras ouverts ; tout le monde languit de l'impatience de vous revoir. Que le ciel vous conſerve pour cette heureuſe entrevue ! Je me le promets de ſa bonté, & je le

fatigue par mes continuelles prières. Il n'eſt pas beſoin que j'ajoute avec quelle tendreſſe & quel attachement je ſuis, &c.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaiſe ne me permettra point d'être à Londres avant ſamedi matin.

LETTRE CCCXLIX.

Miſs ARABELLE HARLOVE *à Miſs* CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chère ſœur, que vous êtes dangereuſement malade. Nous vous avons aimée avec une tendreſſe qu'on n'a jamais eue pour perſonne; vous le ſavez, chère Clary*, & vous y avez mal répondu : mais nos reſſentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre ſituation nous afflige, en vérité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes nous ſemblent plus grandes que votre faute, & que, ſous le poids du malheur, votre bon caractère s'eſt fidelle-

ment ſoutenu, je prévois qu'après cette ſéparation vous allez nous être plus chère que jamais. Conſolez-vous donc, chère ſœur, & gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puiſſent vous cauſer l'obſcurciſſement de votre ancienne perſpective, & les réflexions que vous ferez en vous-même ſur votre fauſſe démarche, & ſur le malheur que vous avez eu de ternir un auſſi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune de nous. Pour gage de faveur & de réconciliation, mon père & ma mère vous aſſurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prières. Ils penſent même à vous conſoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue comme ils s'y attendent (ils en jugeront par l'effet qu'elle produira ſur votre ſanté), ma mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, madame Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera point à ſe rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer ſon arrivée & l'affection renaiſſante de toute votre famille.

Nous eſpérons que de ſi bonnes nouvelles vous rendront un peu de goût pour la vie. Hâtez-vous de nous en aſſurer. Votre pre-

mière lettre à cette occaſion, ſur-tout ſi nous y apprenons que vous vous portez mieux, nous cauſera autant de plaiſir que nous en prenions autrefois aux plus jolies productions de votre plume. Adieu, ma chère Clary. Je ſuis votre ſœur très-affectionnée & votre véritable amie,

ARABELLE HARLOVE.

LETTRE CCCL.

M. JULES HARLOVE à miſs CLARISSE.

Mercredi 6 Septembre.

VOTRE faute, ma très-chère nièce, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en reſſentons encore plus, s'il eſt poſſible, d'apprendre que vous êtes ſi mal, & nous ſommes extrêmement fâchés que les choſes aient été pouſſées ſi loin. Nous connoiſſons vos talens, ma chère, & combien votre plume eſt touchante lorſque vous entreprenez d'attendrir. Nous avons cru que vous vous repoſiez ſur une qualité dont l'exercice vous a ſouvent réuſſi; & nous imaginant peu que votre maladie fût ſi dangereuſe & que vous euſſiez

mené une vie ſi pénitente & ſi régulière, nous ſommes réellement très-conſternés, votre frère & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chère Clary. Je ſuis votre ſecond père, vous le ſavez; & vous m'avez toujours aimé.

J'eſpère que vous ſerez bientôt en état de vous rendre ici; & qu'après y avoir paſſé quelque tems, vous m'accorderez un mois entier, lorſque votre père & votre mère auront la bonté d'y conſentir, pour réjouir mon cœur, & régler, comme autrefois, mes affaires domeſtiques. Mais ſi votre maladie ne vous permettoit pas de venir auſſi-tôt que nous le déſirons, j'irois moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir: jamais je ne l'ai ſouhaité avec tant d'impatience, quoique vous ayez toujours fait les délices de mon cœur, comme vous ne ſauriez l'avoir oublié.

Mon frère Antonin vous embraſſe de tout le ſien, & ſe joint à moi, dans la tendre aſſurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il eſt poſſible, que jamais. Nous avons été ſi long-tems privés de vous, que nous ſentons vivement le beſoin de vous revoir, & la faim, la ſoif, ſi cette expreſſion peut ſervir à me faire entendre, de vous ſerrer encore une fois ſur

notre cœur. Soyez ſûre que vous n'en avez jamais été bannie ſi loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginé.

Votre frère & votre ſœur parlent de vous aller voir à Londres, & je crois que c'eſt auſſi le deſſein de votre indulgente mère. Que le ciel vous rende à nous dans ſa bonté! ſans quoi je ne ſais ce que deviendroit votre affectionné oncle & votre ſecond père,

JULES HARLOVE.

LETTRE CCCLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi au ſoir, 8 Septembre.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière ſcène de l'incomparable Clariſſe.

Auſſi-tôt qu'elle fut expirée, nous laiſsâmes le corps à la garde des femmes de la maiſon, qui, ſuivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en poſſeſſion de ce logement funeſte qu'elle s'étoit préparé

avec un courage ſi ferme & ſi tranquille. Hier au matin, le colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore revenu de ſon trouble. Nous nous rendîmes enſemble chez Smith, où nous ne pûmes nous défendre, en arrivant, de jeter encore une fois les yeux ſur l'ange mortel, & d'admirer la ſérénité qui régnoit ſur ſon viſage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort ſous une figure ſi charmante. On l'auroit crue dans un doux aſſoupiſſement. Ses joues & ſes lèvres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris un tiroir dans lequel je ſavois d'elle-même que je devois trouver ſes papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue, étoit un paquet cacheté de trois ſceaux en cire noire, avec cette inſcription : « Auſſi-tôt que je » ne ſerai plus, M. Belford prendra la peine » de lever l'enveloppe ». Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille; mais j'étois réellement incapable de toute ſorte d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai, ſous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adreſſée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A Monſieur BELFORD.

Dimanche au ſoir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Dans cette dernière & ſolennelle occaſion, je dois vous renouveler mes remercîmens, pour les importans ſervices que vous m'avez rendus, dans un tems où j'avois beſoin de ſecours & de protection. Permettez que, de la région des morts, où je ſerai lorſque vous lirez cette lettre, je profite des circonſtances pour vous donner la matière de quelques réflexions, avec toute la chaleur d'une ſincère amitié.

Je me flatte humblement que, dans la dernière heure d'une perſonne qui vous ſouhaitera éternellement toutes ſortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de la vanité des fortunes du monde, & de l'importance d'être en paix avec ſoi-même.

Un grand homme, dont j'ai ſu le nom (1), ſe voyant au lit de la mort, déclara qu'il auroit mieux aimé pouvoir ſe rappeler le ſouvenir d'un verre d'eau qu'il auroit donné à quelque miſérable, que celui d'un grand nom-

(1) Le duc de Luxembourg.

bre de batailles qui lui avoient acquis la réputation d'un héros. Toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouiſſent dans ce moment inévitable qui décide de la deſtinée des hommes.

S'il eſt donc vrai, monſieur, que, dans ces inſtans terribles, les conquérans, les vainqueurs des nations ſoient réduits à de tels aveux, quelles doivent être alors les réflexions de ceux qui ont vécu dans le crime, qui ont employé leurs efforts & mis honteuſement leur gloire à ſéduire les ames innocentes, à ruiner les foibles, après avoir commencé par les arracher à leurs protecteurs & par les éloigner de leurs véritables amis? Ah! monſieur, peſez, peſez l'horreur de leur ſituation, tandis que la ſanté, la vigueur d'eſprit & de corps vous mettent en état de tirer quelque utilité de cette affreuſe image. Quelle baſſeſſe, quelle inhumanité, quelle barbarie dans le ſujet de leur orgueil! & quelle honte par conſéquent, quels remords, quelle conſternation à l'approche de la ſentence & du châtiment!

En ſecond lieu, monſieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi, qui me ſuis vue dans la néceſſité de vous confier l'exécution de mon teſtament, que ſi ce choix même

donnoit naiſſance à quelque démêlé fâcheux, vous ſupporteriez, avec la généroſité dont je vous ai cru rempli, les foibleſſes de mes proches, ſur-tout celles de mon frère, qui eſt réellement un jeune homme de mérite, mais un peu trop ardent & trop livré à ſes préventions. J'eſpère que la paix fera votre étude, & que vous apporterez tous vos ſoins à réconcilier les cœurs diviſés; que vous emploierez particulièrement votre influence ſur un ami encore plus violent, pour arrêter de nouveaux déſaſtres; car aſſurément cet eſprit fougueux peut ſe croire ſatisfait des maux qu'il a cauſés; ſur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la plus tendre partie de ſon honneur. J'ai déjà votre promeſſe ſur tous ces points; j'en demande l'obſervation comme une dette.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'eſt d'envoyer à leur adreſſe, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez ſous cette enveloppe.

A préſent, monſieur, permettez que j'emporte l'eſpoir de devenir un humble inſtrument dans les mains de la providence, pour rappeler ſolidement à la vertu un homme de votre eſprit & de votre mérite. Si la malheureuſe démarche qui a précipité la

fin

fin de mes jours, fait perdre à la ſociété humaine une jeune perſonne dont on pouvoit eſpérer quelque utilité, cette perte ſera réparée fort heureuſement par la grâce que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infaillible avantage; ſans compter l'eſpérance de pouvoir vous remercier, dans une meilleure vie, comme je le ferai juſqu'à mon dernier ſoupir, de tout le bien que vous m'avez fait, & de l'embarras où vous vous êtes engagé, monſieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LES autres lettres ſont pour ſon père, pour ſa mère, pour ſes deux oncles, pour ſon frère & pour ſa ſœur; pour ſa tante Hervey, pour M. Morden, pour miſs Howe, pour madame Norton; & la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée de vous écrire auſſi-tôt qu'elle ſeroit arrivée à la maiſon de ſon père. J'attendrai, pour vous envoyer cette lettre que vous ſoyez dans une meilleure diſpoſition que Tourville ne repréſente la vôtre.

Elle a pris ſoin de me laiſſer, ſous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le tems de lire, une copie de ces dix lettres poſthumes. Je ne ſuis plus ſurpris qu'elle écrivît continuellement; &

jamais, d'ailleurs, je n'ai connu de jeune perſonne qui ſe ſervît plus facilement de ſa plume. Ses idées paroiſſant ſe préſenter à meſure qu'elle les jetoit ſur le papier, j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement, & qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel, qu'elle joignoit à mille autres.

Je remis au colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet de chambre de ſe tenir prêt à porter les autres. Enſuite, étant paſſés dans l'appartement voiſin, nous fîmes l'ouverture du teſtament. Cette lecture nous cauſa une émotion ſi vive, que le colonel, s'interrompant quelquefois lui-même, me prioit de lire à ſa place, & que j'avois beſoin auſſi de lui faire quelquefois la même prière à mon tour. Notre attendriſſement paroiſſoit juſque dans le ſon de nos voix. Je n'entrerai ici dans le détail de ſes dernières volontés, qu'autant qu'il a rapport au fil de ma narration; parce que j'ai deſſein de vous envoyer une copie du teſtament.

Le colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des ſommes qu'il avoit apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter ſans aucun délai cette partie des diſpoſitions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, & que je mis dans mon

porte-feuille ſans l'avoir lu; mais je lui répondis, que, dans l'eſpérance où j'étois qu'il contribueroit de tout ſon pouvoir à l'exécution littérale du teſtament, je lui demandois d'avance ſon ſecours & ſes avis.

Le déſir qu'elle marque, dans le premier article, d'être enterrée avec ſes ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlove. J'ai engagé le colonel à ſe charger de cette commiſſion, parce que je n'ai pas voulu, du moins tout d'un coup, faire l'officieux aux yeux d'une famille qui ſouhaitera probablement de n'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui eſt adreſſée au jeune Harlove.

MONSIEUR,

Les ordres dont le porteur eſt chargé me diſpenſent de vous apprendre le ſort de la plus excellente de toutes les femmes; mais je ſuis prié par ſon exécuteur teſtamentaire, qui vous enverra inceſſamment une copie de ſes dernières volontés, de vous faire ſavoir qu'elle demande inſtamment d'être enſevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de ſon grand-père. Si ſon père s'y oppoſe, elle ordonne que ſon corps ſoit enterré dans le cimetière de la paroiſſe où

elle eſt morte. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter que cette propoſition demande une prompte réponſe.

Son bonheur commença hier au ſoir, quatre minutes après ſix heures. Je ſuis, &c.

MORDEN.

LE colonel & moi, nous avons ordonné le grand deuil pour nous & pour tous nos gens.

LETTRE CCCLII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, à 10 heures.

LA pauvre madame Norton eſt arrivée. Elle étoit deſcendue à la porte, & ſon empreſſement la faiſoit aller droit à l'eſcalier; mais madame Smith & madame Lovick étant à pleurer enſemble, & la première ayant informé trop bruſquement cette vénérable femme de la fatale nouvelle, elle eſt tombée ſans connoiſſance à leurs pieds. Cet accès a duré ſi long-tems, que, pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire tirer du ſang. Je ſuis arrivé dans le moment qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits. Elle s'eſt livrée aux ex-

preſſions de ſa douleur, aux louanges de ſon incomparable élève, &, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre vous, mais ſi meſurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien dans ſes lamentions.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes ſont montées avec elle; mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un ſpectacle ſi tendre. Elle a pouſſé le deſſus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'eſt jetée ſur le viſage, qu'elle a baigné de ſes larmes. Elle a baiſé pluſieurs fois le front & les joues, comme ſi ſon éleve eût été vivante. C'étoit elle-même! a-t-elle répété vingt fois, ſa chère fille! unique objet de ſon affection dans ce malheureux monde: la mort, qui défigure tout, n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ſes aimables traits! Elle a long-tems admiré la ſérénité de ſon aſpect. Sa fille étoit heureuſe, a-t-elle dit; il n'y avoit aucun doute; mais combien de miſérables avoit-elle laiſſés après elle? L'excellente femme s'eſt plainte au ciel d'avoir aſſez vécu pour être du nombre.

C'eſt avec une peine extrême qu'on eſt parvenu à lui faire quitter le cercueil & la cham-

bre. Lorſqu'elle eſt paſſée dans l'appartement voiſin, je me ſuis approché d'elle, & je l'ai informée du legs avantageux que ſa chère fille a fait en ſa faveur; mais ſa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruiſſeau de larmes. Que lui reſtoit-il au monde, après avoir perdu tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie? Sa principale conſolation étoit de n'avoir pas long-tems à lui ſurvivre. Elle croyoit, a-t-elle ajouté, ne pas offenſer le ciel, en lui demandant cette grâce. Il étoit aiſé d'obſerver, par la reſſemblance des ſentimens, que la divine Clariſſe devoit à cette vertueuſe femme une partie de ſes principes.

Pour faire quelque diverſion à ſa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le ſoin de ſon deuil; & je lui ai remis trente guinées, que ſa fille, puiſqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette vue, pour elle & pour ſon fils. Ces petits ſoins réveillent ordinairement les bons cœurs, d'une noire eſpèce de léthargie qui ſuccède aux attaques d'une violente affliction. C'eſt le ſeul deuil dont le teſtament faſſe mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de tems à le faire préparer, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût réſolue d'accompagner le corps, ſi l'on obtient la permiſſion de le faire tranſporter.

Le colonel ſe propoſe de mener le convoi. Il ſe chargera d'une copie du teſtament ; & ſa bonté le faiſant penſer à donner de favorables idées de moi à la famille, il veut prendre auſſi une copie de la lettre que j'ai reçue de miſs Harlove après ſa mort. Il eſt ſi obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui ſe paſſera dans cette triſte occaſion. Nous avons commencé une amitié & réglé une correſpondance, dont je ne connois qu'un accident qui puiſſe interrompre la continuation juſqu'à la fin de nos vies ; & je ſuis dans une ferme eſpérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quelle doit être la douleur, le remords dont les cœurs de cette inexorable famille ſeront ſaiſis, en recevant les lettres poſthumes & celle de M. Morden !

J'ai donné des ordres, dans la ſuppoſition que le corps ſera tranſporté ; & les femmes ont eu ſoin de remplir le cercueil de parfums.

Le colonel m'a forcé de prendre les billets de banque & les lettres de change qu'il avoit apportés. La ſomme, qui s'eſt accrue depuis la mort du grand-père, eſt très-conſidérable.

Depuis que M. Morden s'eſt retiré, je me ſuis donné la ſatisfaction de lire les copies des

lettres poſthumes que mon valet de chambre eſt allé porter à leur adreſſe. Que j'ai raiſon de donner à cette admirable perſonne le nom de femme divine ! Elle paroît s'être occupée, dans chaque lettre, à conſoler ſes parens, plutôt qu'à leur reprocher leur cruauté. Mais, ſi j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus ſanglantes récriminations, que de la voir triompher ſi noblement de mon injuſtice par une généroſité ſans exemple ?

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer auſſi promptement que vous le pourrez.

(*Elles ſuivent ici dans la collection angloiſe, à la réſerve de celles qui étoient pour M. Lovelace & M. Morden, parce que la prudence ne permettoit point à M. Belford de les communiquer ſi-tôt. Celles-ci reparoîtront à la ſuite. On ſe diſpenſe de donner les premières, quoiqu'elles ſoient remplies des plus tendres & des plus vertueux ſentimens.*)

LETTRE CCCLIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, après midi.

J'APPRENDS que, dans tes fureurs, tu ne reſpires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement, & contre la maudite Sinclair & ſa troupe infernale. Les menaces qui ne regardent que moi, me cauſent peu d'inquiétude. Mon deſſein étant de te piquer au vif, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions; & je te félicite de n'avoir pas perdu le ſentiment.

A l'égard de tes déteſtables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces, & le feu de l'avenir, qui les attend; mais je reçois à ce moment des nouvelles qui t'épargneront vraiſemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monſtre, pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu la vois tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver à ſon chef?

Je ne veux pas te tenir en ſuſpens. La nuit précédente, cette infame créature s'étant eni-

vrée d'arack, ſa liqueur favorite, a pris un chemin pour un autre, & s'eſt laiſſé tomber du haut de ſon eſcalier. Entre autres bleſſures, elle s'eſt caſſé une jambe. Après une nuit terrible, elle eſt actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente, qui n'a pas beſoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en deſtinois dans ta vengeance.

La miſérable m'a fait prier de l'aller voir; &, de peur qu'un meſſager ordinaire ne lui fît obtenir qu'un refus, elle a cru devoir m'envoyer ſa digne aſſociée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, eſt venue me chercher ici, parce qu'une partie de ſa commiſſion étoit de demander grâce à miſs Harlove pour toutes les méchancetés du vieux monſtre.

Cette effrontée Sally n'a jamais été ſi décontenancée qu'en apprenant ſa mort de ma bouche. Elle a tiré ſon flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ſes forces, elle s'eſt reproché ſa part aux outrages que cette divine perſonne avoit eſſuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, ſe devoit le même reproche: & verſant beaucoup de larmes, elle a confeſſé que le monde n'avoit jamais rien produit de ſi parfait. Elle l'a nommée la gloire & l'ornement de ſon ſexe. Elle a reconnu que,

tout barbare que tu es, ſa ruine venoit moins de ta propre baſſeſſe que de leurs inſtigations, puiſqu'elles t'ont vu prêt, plus d'une fois, à lui rendre juſtice, ſi, de concert avec les eſprits infernaux, elles n'avoient échauffé tes malheureuſes diſpoſitions.

Elle auroit ſouhaité de voir le corps; mais j'ai rejeté ſa demande avec exécration. Ce qu'elle ſe pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les inſultes dont elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une fauſſe dette. Le reſte, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la néceſſité de vivre où elle ſe trouvoit reduite après de meilleures eſpérances, & qui étoit, après tout, le ſort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé qui l'avoit réduite à ce ſort.

En me quittant, elle m'a dit que les meurtriſſures de la vieille furie étoient beaucoup plus dangereuſes que ſes plaies; qu'on appréhendoit de la corruption; qu'elle paroiſſoit épouvantée de ce qu'elle a fait ſouffrir à miſs Harlove, & qu'elle avoit ſi fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort ſi peu prévue n'avançât la ſienne.

Ton courrier me fait une peinture étonnante de tes emportemens. Je m'y ſuis attendu.

Mais, comme rien de violent n'eſt durable, je ne prévois pas moins que ta gaieté habituelle l'emportera bientôt ſur ta frénéſie. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que tes accès ſont du genre furieux, c'eſt-à-dire, convenables à ton impétuoſité naturelle; & non de l'eſpèce mélancolique, qui eſt le partage des ames plus lentes.

(La lettre ſuivante contient le récit des effets que les lettres poſthumes de miſs Clariſſe produiſirent ſur tous les Harlove, & ſur miſs Howe, ſur ſa mère, ſur M. Hikman. On n'eſt pas ſurpris que miſs Howe reſſente tous les excès de la douleur; mais, par une révolution fort étonnante, le frère même & la ſœur de miſs Clariſſe, à l'exemple du père, de la mère & des oncles, ſe livrent à la plus vive déſolation, & pleurent amèrement une ſœur dont ils ont les mlaheurs à ſe reprocher. Le meſſager de M. Belford apporta la réponſe ſuivante à la lettre de M. Morden.)

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

Toutes mes expreſſions ne vous repréſenteroient pas la conſternation qui s'eſt ici répandue, à la plus funeſte nouvelle qui nous ait

jamais été communiquée. Ma ſœur Arabelle (mais, hélas ! je n'ai plus d'autre ſœur) ſe diſpoſoit à ſuivre madame Norton. J'étois réſolu de l'accompagner, & d'aller porter moi-même de juſtes conſolations à notre chère infortunée. Jamais le ciel n'avoit rien formé de plus admirable. Mourir ſans quelqu'un de nous auprès d'elle ! Hélas ! monſieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup ſi terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos triſtes informations. La goutte de mon père s'eſt jetée ſur l'eſtomac. Et le ciel ſait.... Oh ! cher couſin ! oh ! monſieur ! je n'ai pas eu d'autre vue que l'honneur de la famille ; cependant tout le poids des reproches tombe ſur moi. Le déteſtable Lovelace ! que la vengeance du ciel me pourſuive, s'il échappe à la mienne (1) !

Nous avions commencé à nous faire un triomphe de l'eſpérance de la revoir. Juſte ciel ! faut-il que ſa première entrée dans cette maiſon, après nous avoir abandonnés ſi précipitamment, ſe faſſe dans un cercueil ?

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec ſon exécuteur teſtamentaire (autre étrange démarche de cette chère créature). Il ne peut s'at-

(1) M Belford ſupprima cette menace dans ſa copie.

tendre que nous le voulions ; &, s'il eſt galant homme, il ne s'obſtinera point à faire valoir ſes droits. Ainſi, monſieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du ſoin de nous faire apporter le corps. Ma mère regarderoit comme un malheur dont elle ne ſe conſoleroit jamais, de ne pas voir, après la mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil ſoit fermé ſeulement avec des vis, pour nous mettre en état de lui procurer la ſatisfaction qu'elle déſire, ſi nous ne pouvons l'engager à ſe priver d'un ſpectacle ſi douloureux. Qu'on nous faſſe ſavoir les diſpoſitions du teſtament ſur ce qui regarde les funérailles ; elles ſeront exécutées ponctuellement, comme tous les autres articles qui nous paroîtront juſtes & raiſonnables ; & cela ſans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, monſieur, l'honneur de votre préſence dans cette mélancolique cérémonie ? Nous vous demandons cette faveur, & celle d'oublier ce qui s'eſt paſſé dans nos dernières entrevues, avec la généroſité qui eſt naturelle au brave & au ſage. J'ai l'honneur, monſieur, d'être, &c.

JAMES HARLOVE.

COMME tout ce qui leur paroîtra juſte & raiſonnable ! ai-je répété au colonel, d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire : c'eſt-à-dire, aſſurément, tout ce qui ne ſera pas impoſſible ; & j'eſpère qu'en effet je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empreſſement pour leur amitié qu'ils n'en marquent pour la mienne ; mais je me flatte, monſieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux & moi ; car j'inſiſterai ſur l'exécution littérale de chaque article.

Le colonel m'a promis de ſe joindre à moi pour ſoutenir ma réſolution.

Dimanche, à 8 heures du matin.

JE n'ai pas quitté la maiſon de Smith juſqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois les dépouilles mortelles de la divine Clariſſe. La triſte madame Norton, voyant fermer le cercueil, a coupé quatre boucles de ſes charmans cheveux, dont elle en a donné une au colonel, qui veut la faire enchâſſer dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute ſa vie ſur ſon cœur.

Le convoi funèbre eſt parti entre quatre & cinq heures du matin ; M. Morden l'eſcorte à cheval, avec tous ſes gens ; il m'a promis,

non ſeulement d'entrer dans mes intentions, que toutes les puiſſances de la terre ne m'empêcheront point de regarder comme un devoir ſacré ; mais encore de me rendre compte, par un exprès, des obſtacles ou des facilités auxquelles je dois m'attendre.

LETTRE CCCLIV.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

Uxbridge, dimanche à 9 heures du matin.

JE vous envoie, cher Belford, une lettre du pauvre Lovelace, qui vous fera connoître l'étrange déſordre de ſa tête ; il nous l'a lue du ton d'une ſcène de tragédie. Vous y verrez quel étoit ſon deſſein, ſi nous ne nous y étions tous oppoſés. Il vouloit partir avec un chirurgien, pour faire ouvrir le corps de miſs Harlove & le faire embaumer. Si cette fantaiſie avoit pu réuſſir, que je meure ſi je ne ſuis pleinement perſuadé qu'on auroit trouvé à la belle un cœur de fer ou de marbre.

Nous avons engagé milord M..... à ſe rendre ici. Il paroît auſſi très affligé de cette mort. Ses ſœurs & ſes nièces, dit-il, en ſont inconſolables.

inconſolables. Que de bruit pour une femme! car, après tout, qu'étoit-elle de plus?

On a tiré à Lovelace un plein ſceau de gros ſang noir & brûlé. Cette ſaignée modère un peu ſes tranſports; mais il menace le colonel Morden; il te menace, pour tes cruelles réflexions; il maudit toute l'eſpèce humaine, & lui par-deſſus. On apporta hier tout ſon deuil, qui eſt auſſi profond que celui d'un mari pour ſa femme. Quoiqu'il fût huit heures du ſoir, il voulut s'en revêtir auſſi-tôt, & que ſes gens le priſſent auſſi pour le ſervir.

Je vois que tout le monde le blâme & prend parti pour cette miſs Harlove; mais, au fond, je ne comprends pas pourquoi. Elle avoit de la rudeſſe dans ſa vertu; & ſes parens, d'ailleurs, ſont vingt fois plus à blâmer que lui; c'eſt ce que je leur prouverai quand ils voudront, en dépit de toute l'orgueilleuſe famille. S'ils ont été capables d'en uſer mal avec elle, de quel droit ſe plaignent-ils qu'il n'en ait pas uſé mieux? Toi, moi, Tourville, n'aurions nous pas fait comme lui? Toutes les filles ne doivent-elles pas être en garde? Lovelace a-t-il imité ce coquin de *Miller*, qui, après avoir débauché la fille d'un honnête marchand, lui a laiſſé le ſoin de payer la dépenſe qu'il avoit faite avec elle, a ſouffert tranquillement qu'on

l'ait jetée dans une priſon pour cette dette, & ne s'eſt point embarraſſé de l'y voir mourir de miſère & de chagrin ? Tu ſais le fond de cette aventure. Miller eſt un ſcélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui reſſemble ? n'a-t-il pas payé juſqu'au dernier ſou ? n'auroit-il pas épouſé la dame au cœur d'acier ? Ainſi je le trouve parfaitement juſtifié. Pourquoi donc ſe livre-t-il à tant d'extravagances ? Qui ſe ſeroit attendu à cette foibleſſe ? N'eſt-ce pas une honte de le voir aſſis en ſilence dans un coin, lorſqu'il s'eſt fatigué à force de mouvemens & d'exclamations, l'œil morne, la tête penchée, apprenant à ſon ombre à faire des grimaces contre le mur ? Morbleu ! il me fait perdre patience.

Mais il n'a pas pris un moment de ſommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de là. Ecrivez-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & ſatisfaire toutes ſes fantaiſies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer miſs Harlove le plus tôt que vous pourrez, & ſe bien garder de nous apprendre le lieu de ſa ſépulture.

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, & nous

eſpérions qu'il n'y penſeroit plus. Mais il eſt furieux de n'avoir pas encore reçu la réponſe.

Je mène ici la plus ſotte vie du monde. Ce que j'ai vu, peu auparavant, du pauvre Belton, & ce que j'ai actuellement devant les yeux, eſt capable de me rendre auſſi foible qu'eux, ou preſque auſſi lourd que toi, Belford. Il faut que je penſe à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque choſe pour me divertir; & tu ſais que je déteſte la lecture. Elle m'aſſoupit & me fait bâiller tout d'un coup. Cependant je ſuis tombé à ce moment ſur un paſſage de Dryden, qui a beaucoup de rapport à la ſituation de notre ami. Je veux t'en faire le juge (il tranſcrit quelques vers de ce poëte, qui repréſentent un homme furieux d'infortune & de douleur; il compare cette peinture avec celle de M. Lovelace; &, s'applaudiſſant de ſon eſſai, il continue). Tu vois que, ſi je m'étois appliqué à l'écriture d'auſſi bonne heure que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réuſſi. Pourquoi non, je te prie? Mais j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'eſt perdre le tems. J'aime l'action; je hais l'indolence; & dans les premiers tems de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études,

que jamais maître n'en a forcé à s'appliquer. Le jeu ou les combats ont toujours fait mes délices.

Mais je me laſſe décrire. De ma vie je n'ai fait une ſi longue lettre. La crampe gagne mes doigts, & ma plume pèſe cent livres. Adieu.

LETTRE CCCLV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

BELFORD, il convient abſolument que ma très-chère femme ſoit ouverte, & qu'elle ſoit embaumée. Ne perdons pas un inſtant. Je ſerai à Londres cette après-midi. J'ai déjà prévenu deux chirurgiens que je menerai avec moi.

Je veux que tout ſe faſſe avec la décence que le cas & la perſonne ſacrée de mon adorable Clariſſe exigent néceſſairement. Nous ferons auſſi tout ce qui ſera poſſible pour garantir ſes précieux reſtes, de toute altération: & lorſqu'elle ſera réduite en pouſſiere, ou qu'on ne pourra la conſerver plus long-tems, je la ferai placer dans le tombeau de mes ancêtres, entre mon père & ma mère. Moi,

moi ſeul, je ſerai à la tête du deuil. Mais ſon cœur, ſur lequel j'ai des droits inconteſtables, ſon cœur, que j'ai poſſédé ſi long-tems, & qui m'eſt plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conſerverai en dépit du tems & de la nature; il ſera toujours préſent à ma vue; & tous les frais de la ſépulture me regardent ſeul.

Qui me diſputeroit mes droits? à qui étoit-elle pendant ſa vie? n'eſt-elle pas morte à moi? ſes déteſtables parens, dont la barbarie a ſeule cauſé ſa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-tems? Elle les avoit abandonnés pour me ſuivre. J'étois par conſéquent ſon choix; j'étois ſon mari. Qu'importe ſi je l'ai maltraitée? n'en ſuis-je pas cruellement puni? Et ſi je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenu? ne m'avoit-elle pas pardonné? Je ſuis donc rentré dans mes premiers droits; j'y ſuis rétabli, comme ſi je ne l'avois jamais offenſée. Qui me les oſeroit conteſter? qu'il parle, qu'il ait l'audace de ſe montrer.

En vertu d'un pouvoir ſi juſte, je te décharge, Belford, toi & tout le reſte du monde, des ſoins & des ſervices qui regardent ſa mémoire. A l'égard de ſon teſtament, c'eſt moi qui l'exécuterai, moi-même. Il n'y avoit point

de contrat, point de termes réglés entre elle & moi, & je viens de prouver qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu diſpoſer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périſſe à jamais, ſi je ne fais valoir mes droits contre toutes ſortes d'oppoſitions!

En attendant, je te fais demander, par le porteur, une boucle de ſes cheveux. Mais ſouviens-toi que je te défends la moindre démarche ſans ma permiſſion. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne ſuis-je pas ſon mari? n'ai-je pas été pardonné? Que ſignifieroit, autrement, le pardon que j'ai obtenu?

Les deux inſupportables perſonnages que vous m'avez envoyés, me cauſent une peine mortelle. Ils me traitent comme un enfant. Quelle peut être leur vue? Cependant ce traître de Doleman les imite. Je leur entends dire entre eux qu'ils ont envoyé prier milord de ſe rendre ici. C'eſt apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils ſe propoſer? En vérité, tout le monde me paroît fou. Ils obſervent mes mains; ils me conſidèrent d'un air égaré; ils me tiennent un langage que j'ai quelquefois peine à comprendre.

Souviens-toi que je t'écris pour te défendre de rien commencer ſans mes ordres. Je défends auſſi à Morden de ſe mêler de rien.

Je m'imagine qu'il n'a point épargné contre moi les malédictions & les menaces; mais je lui conſeille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon reſſentiment. Tu m'enverras donc une boucle de ſes cheveux. Tu feras préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour l'embaumer, & je me ferai accompagner d'un chirurgien. Tu tiendras le teſtament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en poſſeſſion de ſon cœur dès cette nuit. Je prendrai les papiers; mon deſſein eſt d'en faire uſage pour rendre juſtice à ſa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi? qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, & quel infame je ſuis d'avoir été capable de la maltraiter? Le public apprendra auſſi quelle eſt ſon implacable & ſon odieuſe famille. Tout ſera expoſé ſans ménagement, les noms auſſi peu déguiſés que les faits. Comme c'eſt moi qui ferai la plus honteuſe figure dans cet intéreſſant manifeſte, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra? qui ſeroit aſſez hardi pour s'y oppoſer?

Hâte-toi de m'apprendre ſi la maudite Sinclair exiſte encore pour ma vengeance. Ce vieux monſtre eſt-il mort ou vivant? Il faut

que je me ſignale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlove. Il faut des hécatombes entières, pour appaiſer les manes de ma Clariſſe.

Quand les articles du teſtament ne s'accorderoient pas avec mes volontés, je ne prétends pas moins être obéi. C'eſt à moi qu'il appartient d'interpréter les ſiennes. Ses ordres ſeront ſuivis après les miens. Elle eſt ma femme ; elle le ſera éternellement ; je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre : mais garde-toi, ſi tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me contredire ſur tout ce qui touche ma Clariſſe.

Mon humeur eſt tout-à-fait changée. Je ne fais plus badiner, ſourire, faire le plaiſant. Je ſuis devenu impatient, colère. Tout me bleſſe ; auſſi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens.

J'ajoute, en chiffre, que je me ſens dans une ſituation terrible. Ma cervelle eſt auſſi bouillante qu'une chaudière ſur une fournaiſe

embraſée. De quoi donc eſt-il queſtion? Je m'en étonne. De ma vie, je ne me ſuis vu dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, je ſuis un exécrable mortel. Et lorſque je conſidère de quoi j'ai été capable à l'égard de cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'eſprit, la beauté, l'honneur & la vie, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je attendre de la pitié? Je crains de ne pouvoir te ſupporter toi-même, lorſque je vais te revoir. Tes inſultantes réflexions, tes cruels reproches m'ont renverſé l'eſprit.

Mais on m'avertit que milord eſt arrivé. Que le Ciel le confonde, & ceux qui l'ont fait appeler! O Belford! je ne ſais ce que j'écris.

Son cher cœur, une boucle de ſes cheveux, garde-toi bien d'y manquer. N'eſt-elle pas à moi? Hélas! à qui ſeroit-elle? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni ſœur! Elle n'a que moi..... Mais quoi? Elle n'eſt plus!... Je l'ai donc perdue! Je l'ai perdue pour jamais! dieu! dieu! comment ne ſuis-je pas encore anéanti?

LETTRE CCCLVI.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Dimanche, 10 Septembre,
à 4 heures après-midi.

J'AI reçu votre lettre avec celle de notre malheureux ami. Je ſuis charmé que milord ſoit venu travailler à ſa guériſon. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénéſie durera peu, je ſouhaite ardemment qu'auſſi-tôt qu'il ſera rétabli, on puiſſe l'engager à paſſer dans les pays étrangers. M. Morden, qui eſt inconſolable, a vu, dans le teſtament, que le cas n'eſt pas une ſéduction ordinaire. J'entrevois, par quelques mots échappés, qu'il ſe croit dégagé, par cette raiſon, de la parole qu'il a donnée à ſa couſine mourante de ne pas chercher à venger ſa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner ſa ſanté pour motif de vos inſtances; car ſi vous lui parlez de ſa sûreté, non ſeulement il ne partira point, mais il cherchera le Colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois miſs Harlove, il vous ſera aiſé de le ſatisfaire, en lui donnant quel-

ques cheveux de la méme couleur, s'il s'obſtine à demander cette conſolation. Je continuerai de lui écrire, puiſqu'il le ſouhaite, & je le le ferai comme ſi je ne lui ſuppoſois aucun déſordre dans l'eſprit, c'eſt-à-dire, que mes réflexions ne ſeront pas plus ménagées, dans l'eſpérance qu'après ſa guériſon elles pourront pénétrer juſqu'à ſon cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le tems de tirer une copie de mes lettres, & que pluſieurs raiſons me font ſouhaiter de les avoir ſous mes yeux, j'exige abſolument qu'elles me ſoient renvoyées lorſque je les demanderai. C'eſt une condition à laquelle M. Lovelace a conſenti, & qui s'eſt exécutée juſqu'à préſent.

Ta lettre, Mowbray, eſt une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange créature. Mais ſouffre que je te conjure, toi & l'évaporé Tourville, par la fin du pauvre Belton, dont vous avez été témoins tous deux, par la frénéſie de Lovelace & par ſa cauſe, & par le terrible état de la miſérable Sinclair, de penſer ſérieuſement à changer de vie. Pour moi, quelque uſage que vous faſſiez de ces exemples, je ſuis déterminé à ſuivre l'avis que je donne; & j'en ſigne volontiers l'engagement.

BELFORD.

*(Les lettres ſuivantes contiennent, 1°. Le récit que M. Belford fait à M. Lovelace, de l'épouvantable mort de la Sinclair. Ce tableau eſt purement anglois ; c'eſt-à-dire, revêtu de couleurs ſi fortes, & malheureuſement ſi contraires au goût de notre nation, que tous mes adouciſſemens ne le rendroient pas ſupportable en françois. Il ſuffit d'ajouter que l'*infame *& le* terrible *compoſent le fond de cette étrange peinture.*

2°. Un très-long récit que M. Morden fait à M. Belford, de la réception du corps de Clariſſe au château d'Harlove, de ſes funérailles, de l'affliction & des regrets de ſa famille, mais particulièrement de la tendre & noble douleur de miſs Howe, qui, après avoir fait demander la permiſſion d'entrer pour quelques minutes au château, & celle de n'en pas voir les habitans, ſe fait conduire au cercueil par M. Morden, embraſſe mille fois ſa chère amie, malgré les horreurs de l'appareil funèbre, dit & fait mille choſes touchantes. Cette narration, qui contient cinq grandes lettres, eſt ſuivie d'une réponſe de M. Belford, digne du plus honnête homme du monde.

3°. Une lettre de M. Harlove le fils à M. Belford, pour l'engager, par des raiſons aſſez plauſibles, à réſigner ſa qualité d'exécuteur ; avec la réponſe de M. Belford, qui ſe fonde ſur des raiſons beaucoup plus fortes, pour déclarer qu'il re-

garde un office ſi cher & ſi ſacré comme le premier devoir de ſa vie.

4°. *Le teſtament de miſs Clariſſe Harlove, pièce ſingulière par la beauté des ſentimens, & par le détail des diſpoſitions. Il ſuffira d'obſerver que rien n'échappe aux attentions de la teſtatrice. Ses parens, ſes amis, ſes bienfaiteurs & ſes ennemis mêmes, ou ceux qui méritent ce nom, paroiſſent ſucceſſivement ſur la ſcène. Les pauvres n'y ſont pas oubliés. Sa terre eſt léguée à ſon père, pour la faire rentrer dans l'ordre de la ſucceſſion; mais elle y donne un logement commode à madame Norton, avec une forte penſion pour le reſte de ſes jours. Miſs Howe eſt partagée en amie favorite, c'eſt-à-dire, qu'on lui laiſſe un portrait d'après nature, & pluſieurs bijoux précieux, dont la vue doit ſervir à l'éternel entretien de ſon amitié. Le projet de recueillir toutes les lettres qui compoſent ce recueil, pour juſtifier la conduite & la mémoire de la malheureuſe Clariſſe, eſt répété en termes formels. L'exécution en eſt confiée à M. Belford & à miſs Howe.*

M. Morden s'étant joint ouvertement à l'exécuteur teſtamentaire, toutes les objections & les plaintes de la famille ne purent empêcher l'accompliſſement de chaque article. On lit dans une lettre du Colonel à M. Belford, que les regrets des Harlove, pour quelques legs qu'ils traitoient d'exceſſifs,

faiſoient aſſez connoître combien ſa couſine avoit eu raiſon de choiſir un étranger pour exécuteur de ſes dernières volontés. « *Si ſon choix, dit-il,* » *étoit tombé ſur un de ſes proches, il n'y a que* » *trop d'apparence que le teſtament n'auroit pas* » *été plus conſulté que celui d'un roi. Mais* » *M. James Harlove ne fait pas attention que* » *ſon avidité pour des bagatelles peut lui faire* » *perdre de plus groſſes ſommes, s'il me ſurvit.* » *Une ame ſi étroite & ſi intéreſſée aura peu* » *de part à mon héritage* ».

LETTRE CCCLVII.

M. BELFORD *à milord M...*

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'appréhende extrêmement que, malgré les dernières déclarations de miſs Clariſſe Harlove, ſes infortunes ne produiſent quelque nouveau déſaſtre après ſa mort. Cette crainte, milord, me porte à vous propoſer de faire partir inceſſamment votre neveu pour l'Italie, où je compte que ſon ſéjour éteindra bientôt tous

les reſſentimens. Mais comme il ne faut pas eſpérer qu'il s'éloigne de cette île, s'il ſe défie des motifs qui doivent vous le faire ſouhaiter, on peut lui donner pour prétexte ſon propre repos & ſa ſanté. Tous les pays du monde ſont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville; ils conſentiront peut-être à l'accompagner. J'apprends avec joie qu'il commence à ſe rétablir; mais c'eſt une raiſon de plus pour preſſer ſon départ; & je crois que le délai ſeroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, milord, que cette incomparable perſonne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ſes dernières volontés. J'en vais tranſcrire un article qui regarde votre illuſtre famille; & je prends la liberté de mettre ſous mon enveloppe une lettre dont il ſeroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le ſujet. Votre prudence, milord, vous fera juger s'il eſt à propos, & dans quelles circonſtances il convient qu'elle ſoit remiſe à ſon adreſſe. J'ai l'honneur, &c.

BELFORD.

(*Miſs Clariſſe laiſſoit, par ſon teſtament, une bague, ſuivant l'uſage d'Angleterre, à milord M...., aux deux dames ſes ſœurs, & à ſes deux nièces, avec des témoignages forts vifs de recon-*

noiſſance & d'affection. La lettre que M. Belford envoie à milord, eſt celle que miſs Clariſſe avoit laiſſée, en mourant, pour M. Lovelace.)

A monſieur LOVELACE.

Je vous ait dit, monſieur, dans ma dernière lettre, que vous en recevriez une autre de moi lorſque je ſerois arrivée à la maiſon de mon père. Je préſume, avec une humble confiance, qu'au moment où vous la recevez, je ſuis dans cette heureuſe demeure; & je vous invite à me ſuivre auſſi-tôt que vous ſerez préparé pour cet important voyage.

Sans pouſſer l'allégorie plus loin, mon ſort eſt accompli dans le moment que ces caractères frappent vos yeux. Ma ſentence eſt prononcée, & je ſuis un être heureux ou miſérable à jamais. Si je ſuis heureuſe, je n'en ai l'obligation qu'à la bonté infinie du ciel. Si je ſuis condamnée à des malheurs ſans fin, je les dois à votre injuſte cruauté. Conſidérez donc, pour votre propre intérêt, léger, cruel, malheureux jeune homme! conſidérez ſi le barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, méritoit le haſard où vous avez mis votre ame immortelle; puiſque vos criminelles vues ne pouvoient être remplies que par la violation

libre

libre & volontaire des ſermens les plus ſolennels, aidée d'une violence & d'une baſſeſſe indignes de l'humanité.

Il en eſt tems encore, & je vous avertis, pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux ſur votre conduite. Votre ſonge doré ne peut durer long-tems. La carrière où vous marchez ne peut avoir de charmes, qu'autant que vous en écartez les réflexions. Une malheureuſe inſenſibilité eſt le ſeul fondement ſur lequel votre paix intérieure eſt établie. Lorſque vous deviendrez la proie des maladies, lorſque les remords commenceront à vous faire ſentir leur pointe, que votre condition ſera terrible! Quel triomphe vous ferez-vous alors, d'avoir été capable, par une ſuite de noirs parjures & de lâchetés étudiées, ſous le nom de galanteries & d'intrigues, de trahir de jeunes perſonnes ſans expérience, qui ne connoiſſoient peut-être que leur devoir avant que de vous avoir connu? Pas une bonne action à vous rappeler dans ce tems de langueur, pas même une intention vertueuſe! D'horribles ſouvenirs de toutes parts, & les cris d'une conſcience épouvantée! réduit à ſouhaiter en vain l'anéantiſſement, pour lequel vous vous croiriez heureux de pouvoir compoſer!

Songez, monſieur, que je ne puis avoir

d'autres motifs dans cette lettre que votre propre intérêt, & celui de l'innocence, qui peut encore être abuſée par vos noires inventions & par vos parjures. Mes vœux pour votre réformation ne ſont pas ceux d'une épouſe ſuppliante qui s'efforceroit de vous inſpirer des ſentimens dont elle auroit à tirer autant d'avantage que vous. Ils ſont déſintéreſſés, & je ne connois aucun devoir qui m'y oblige. Mais je me défierois de mon propre repentir, ſi j'étois capable de rendre le mal pour le mal; & quelque noirs qu'aient été vos outrages, je dois être capable de vous pardonner, comme je ſouhaite le pardon du ciel pour moi-même.

Je répète donc que je vous pardonne, & que je prie le tout puiſſant de vous pardonner auſſi. Au moment que j'écris cette lettre, il ne me reſte point d'autre regret que celui d'avoir cauſé à des parens, les plus indulgens du monde juſqu'au moment où je vous ai connu, un mortel chagrin, par le ſcandale que j'ai donné au public, par le déshonneur dont j'ai couvert ma famille & tout mon ſexe, & par le tort irréparable que j'ai fait à la vertu. Si je ne conſidère que moi-même, vous ne m'avez dérobé que des avantages paſſagers, dont je ne jouirai plus lorſque vous recevrez

ma lettre. Vous n'avez fait qu'accourcir une vie qui me promettoit quelques agrémens, mais dont la durée étoit incertaine, & la fin tôt ou tard infaillible. Je vous dois peut-être des remercîmens, pour m'avoir garantie de porter ma part d'un joug fâcheux avec un homme qui m'auroit cauſé vraiſemblablement autant de chagrins que j'aurois vécu de jours. Je vous en dois encore plus pour m'avoir ouvert, par un chemin rempli, à la vérité, de douleurs & d'afflictions, l'entrée d'une vie que j'oſe me promettre heureuſe. Ainſi, quoique je ne ſois redevable de rien à vos intentions, vous m'avez rendu, monſieur, un ſervice réel. Je ſouhaite votre bonheur en revanche; mais telles ont été juſqu'à préſent votre conduite & vos actions, qu'il ne vous reſte pas un moment à négliger pour le repentir.

Vous dire que pendant quelque tems je vous ai donné la préférence ſur tous les autres hommes, c'eſt faire un aveu dont je dois rougir, puiſqu'alors même j'étois fort éloignée de vous croire des mœurs réglées. Il eſt vrai que je l'étois encore plus de vous croire capable, vous & tout autre homme au monde, des affreux excès dont vous vous êtes noirci. Mais j'emporte la conſolation d'avoir été longtems fort au-deſſus de vous; car, je vous ai

mépriſé du fond du cœur, depuis que j'ai connu votre horrible caractère; & vous ne ſerez pas ſurpris de la contrariété de ces ſentimens, ſi j'ajoute que cette préférence n'étoit pas fondée ſur d'aveugles motifs. J'ai eu la préſomption, ou peut-être la foibleſſe, de me regarder comme un inſtrument que la providence pouvoit employer pour rappeler des voies du vice, un homme que je croyois digne de cette entrepriſe. Vous devez même juger, par l'effort que je fais aujourd'hui pour vous réveiller de votre léthargie ſenſuelle, que je n'ai pas renoncé tout-à-fait à mes eſpérances.

Ecoutez-moi donc, malheureux Lovelace, comme un oracle certain, dont la voix s'élève d'entre les morts. Vous n'avez pas un moment à perdre. Le ciel, qui vous exhorte au repentir par ma bouche, vous annonce en même tems ſes vengeances.

Puiſſiez-vous trembler de cette menace! Puiſſe-t-elle vous faire éviter le ſort qui attend les hommes abandonnés, & vous faire acquérir des droits à la clémence que vous avez mépriſée ſi long-tems! C'eſt le vœu ſincère de

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCLVIII.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU *à M.* BELFORD.

Au château de M..., 15 Septembre.

MONSIEUR,

Une attaque de goutte ôtant à milord le pouvoir de ſe ſervir de ſa plume, il m'ordonne de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre, M. Lovelace ſe diſpoſoit à paſſer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous repreſentez, de lui faire hâter ſon voyage.

Vous auriez peine à vous imaginer combien nous ſommes pénétrés de la mort de miſs Harlove. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de ſanté. Nous nous étions propoſé, avec complaiſance, de cultiver ſa connoiſſance & ſon amitié après le départ de M. Lovelace; & nous nous ſerions ſoumiſes à toutes les conditions qu'elle auroit voulu nous impoſer. La bonté qui l'a fait penſer à nous dans ſes dernières diſpoſitions, renouvelle nos regrets pour cette

irréparable perte ; mais elle ne ſauroit les augmenter. Nous ne ceſſerons jamais de porter les chers gages de ſon ſouvenir, s'ils réſiſtent au pouvoir des années, comme nous pouvons l'aſſurer de notre reconnoiſſance & de tous nos autres ſentimens.

Tout le monde ſe promet ici que vous n'épargnerez rien pour arrêter les ſuites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particuliérement qu'il fera l'uſage convenable de la lettre que vous confiez à ſa diſcrétion. Je ſuis, monſieur, votre, &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCCLIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M..., lundi, 18 Septembre.

DEPUIS ce 6, le plus funeſte de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & je ſuis abandonné de toutes les joies de la vie. On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. Je me ſouviens de vous avoir écrit ; mais il ne me reſte aucune idée du ſujet & des termes de ma lettre

Que j'ai paſſé par de cruelles épreuves ! il me ſemble qu'une vengeance inconnue n'a pas ceſſé de me tourmenter. Je n'ai jamais été aſſez fou pour douter d'une providence ; mais on ne me fera pas attribuer aiſément au courroux du ciel quantité d'événemens qui ne me paroiſſent que l'effet du haſard. Cependant, s'il eſt vrai que toutes nos mauvaiſes actions doivent être punies ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce ſoit ici. Je trouve mon intérêt à me perſuader, non ſeulement que ma punition eſt commencée, mais qu'elle eſt déjà complette ; puiſque ce que j'ai ſouffert & ce que je ſouffre encore, eſt au-deſſus de toute deſcription. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle vengeance : moi, ce barbare qui a fait perdre, pendant une ſemaine entière, l'uſage de ſes ſens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me ſuis vu puni, pendant dix jours, par la perte des miens. C'eſt une préparation...., qui ſait à quoi ? Hélas ! hélas ! quand commencerai-je à goûter une heure de joie ?

Je ſuis dans le plus exceſſif abattement. Cette lettre poſthume de ma trop chère Clariſſe ne me ſort pas un moment de l'eſprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille ſe préſentent ſans ceſſe à ma mémoire. Je

ſens que ma tête eſt dans un étrange déſordre. Douleur, douleur, douleur ! quand ſerai-je quitte de toi ?

Mardi, 15.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville m'ont rejoint ici.

Mais que peuvent Mowbray & Tourville ? que peut le monde entier & toute la race humaine ?

Cependant ils ſont fort irrités contre toi, pour la dernière lettre que tu t'es aviſé de leur écrire (1). Tu es un barbare, diſent-ils, un homme ſans compaſſion & ſans amitié.

Mais rien n'eſt capable de me diſtraire. Il faut que je quitte encore la plume. O Belford ! Belford ! je ſuis, je ſerai toujours dans une miſérable abſence de moi-même. Jamais, jamais je ne redeviendrai ce que j'étois.

Jeudi, 27.

Mowbray, Tourville n'ont apporté aucun changement à ma ſituation. Je me ſens d'une peſanteur que je ne puis comparer à rien ;

(1) Cette lettre ne s'eſt pas retrouvée.

malade jusqu'au fond de l'ame, incapable de tout. Il faut que je fasse l'essai de leur expédient; je veux éprouver quel fruit un changement de climat pourra produire. Je quitterai ce royaume. Ma Clarisse n'est plus; l'Angleterre, le monde entier ne m'offrent rien qui mérite le soin qu'on prend de ma vie. Mais dois-je partir sans m'être signalé par quelque illustre attentat, pour sa vengeance & pour la mienne? Il m'est venu plusieurs fois à l'esprit d'aller mettre le feu de mes propres mains à l'exécrable maison de la Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que personne n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres, ne doute pas que cette furieuse résolution ne fût déjà remplie. Mais il me semble que, sans mon secours, ce vieux monstre touche à sa récompense: on me parle d'une lettre qui la regarde, & qui est peut-être de toi; mais si choquante, disent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à présent.

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant. La fièvre m'a tellement abattu, que je suis forcé de le souffrir jusqu'à ce que j'aye repris un peu de force. A présent, mon pauvre ami, je ne suis capable ni de manger ni de dormir. Croirois-tu que nuit & jour j'ai

la cervelle comme en feu ? Il faut qu'elle ſoit de la nature de l'asbeſte, pour n'être pas conſumée. Mes idées n'ont rien de diſtinct ; je n'ai devant les yeux que de la confuſion & des ténèbres. Soit horreur d'imagination, ſoit trouble de conſcience, je ne roule que des projets funeſtes, tels que de me pendre, de me caſſer la tête, ou de me noyer. Mes intervalles lucides ſont encore pires ; ils me donnent le tems de réfléchir ſur ce que j'étois une heure auparavant, & ſur ce que je ſuis menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie, le jouet de mes ennemis, la raillerie des ſots, la proie de mes valets, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier, à me maltraiter indignement, après m'avoir fait paſſer pour fou. Qui ſoutiendroit de ſi cruelles réflexions ? Quelles horribles craintes ! & quand je les ſuppoſerois fort éloignées, n'eſt-il pas affreux de s'imaginer qu'on puiſſe tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en ſoient alarmés, juſqu'à ſe croire obligés de prendre des précautions ? Quel moyen d'y penſer ? & quel moyen néanmoins de s'en défendre ? Non, non, je n'y penſerai plus. Je parviendrai bientôt à me remplir d'idées agréables, ou je me poignarderai demain avant la fin du jour.

LETTRE CCCLX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE t'écris pour te redemander mes deux dernières lettres. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame ; &, quelque démon qui m'ait pouſſé, je n'ai pu m'empêcher de la faire. De noires exhalaiſons, qui ne faiſoient que s'épaiſſir à meſure que j'écrivois, m'avoient tellement troublé le ſang, que, malgré moi, je ne ceſſois pas de retomber dans le lamentable. Il eſt étrange, extrêmement étrange, que la conſcience puiſſe forcer les doigts d'un coupable, & le rappeler continuellement à traiter le même ſujet, dans le tems qu'il s'efforce à l'oublier. Mais eſt-il moins ſurprenant que, ſans nouvelle raiſon, il puiſſe, en un jour ou deux, abandonner l'objet qui l'occupoit uniquement, & que, tout d'un coup, il ſe trouve aſſez éclairé des rayons de la joie & de l'eſpérance, pour avoir honte de tout ce qu'il écrivoit? Une copie de ma dernière lettre, que le haſard a fait tomber en-

tre mes mains, tirée, ſans ma participation ; par Charlotte Montaigu, m'a fait penſer qu'un ennemi ſe réjouiroit de la voir; & je conſeſſe que ſi j'avois paſſé une ſemaine de plus dans l'état où j'étois lorſque j'en ai fait la dernière partie, j'aurois été renfermé le ſeptième jour, & peut-être enchaîné le huitieme; car je me rappelle à préſent que le mal revenoit avec une violence irréſiſtible, en dépit des ſaignées & d'une diete fort rigoureuſe.

Il eſt vrai que je ſuis encore exceſſivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix ſi contraire à mes déſirs. Mais puiſque le ſort en a décidé, puiſqu'elle étoit déterminée à quitter le monde, & puiſqu'actuellement elle a ceſſé d'exiſter, dois-je m'abandonner à de ſi ſombres réflexions ſur un événement paſſé, ſur un événement qui ne peut revenir, moi qui ſuis, grâces au ciel, en poſſeſſion d'un fonds ſi riche de vie & de ſanté? Son exemple même ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre, ſi j'étois capable de cette folie? C'en ſeroit une autre, cher Belford, de ne pas ſentir enfin que je ſuis ſorti trop longtems de mon caractère.

Pourquoi m'a-t-on accoutumé dès l'enfance à ne pas ſouffrir de contradictions? ne devroit-on pas ſavoir que cette indulgence étoit une

cruauté ? Je ſuis déjà vivement puni par l'affoibliſſement de ma raiſon, dont il n'eſt que trop vrai que j'ai reſſenti les effets pendant pluſieurs jours : & lorſqu'une fois la raiſon eſt altérée.... Mais je ne puis me le rappeler ſans frémir. Veux-tu ſavoir ce que j'en conclus ? c'eſt que ce repentir & cette réformation, pour laquelle ma chère & rigoureuſe déeſſe faiſoit des vœux ſi ardens, ont été juſtement différés ; & qui ſait pour combien de tems ? Un fou, un furieux eſt-il capable de l'un ou de l'autre ?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raiſon, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires qui auroient pu, ſans un incident ſi fâcheux, me conduire à quelque choſe de ſérieux & d'utile. Mon cher médecin, le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de ſaignées, de ventouſes & de diete, me tenant en plein jour dans l'obſcurité des plus profondes ténèbres, à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même il ne ceſſe de me dire, pour ma conſolation, que j'en ſerai quitte pour quelques retours au tems des pleines lunes (as-tu rien entendu de plus horrible ?), & que je ne dois pas avoir moins d'attention ſur moi

vers les équinoxes, que Céſar ne s'en devoit aux ides de Mars.

Que je me ſens piqué, en jetant les yeux ſur ce que je me ſouviens d'avoir été ! Privé de la vue du ſoleil & de toute ſorte de conſolation ; environné d'une troupe de miſérables, dont l'un me préſentoit un bouillon, l'autre un bol céphalique, l'autre une potion cordiale ! ſe parlant entre eux à voix baſſe ; répondant de même à vingt impertinens qui venoient lever les rideaux de mon lit, pour demander comment je me trouvois, & quel avoit été l'effet des remedes ! Quelle vie ! rien d'actif autour de moi, rien dans moi-même, excepté le ver qui ne meurt jamais ! Loin, loin, tous ces ſouvenirs qui viennent trop ſouvent m'aſſiéger. Adieu, Belford.

Mais n'oublie pas de me renvoyer ma dernière lettre, & ne bâtis rien ſur les miſères dont elle eſt remplie. Je veux, je dois, j'ai déjà ſu triompher de toutes ces infructueuſes vapeurs. Ma conſtitution ſe fortifie à chaque moment, pour ſeconder mes réſolutions ; & ſi j'excepte quelques ſoupirs que je donne, par intervalles, à la mémoire de l'objet chéri, j'eſpère redevenir bientôt ce que j'étois, c'eſt-à-dire, la vivacité, l'enjouement, la gaieté

même. Oui, oui, je ferai encore une fois le fléau d'un ſexe qui n'a pas ceſſé d'être le mien, & qui ſera, dans un tems ou dans un autre, celui de tous les hommes du monde.

Recommence donc à m'écrire ſur l'ancien ton. Je m'imagine que tu dois avoir mille ſingularités curieuſes à me communiquer, lorſque je ſerai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a diſpoſé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chère Clariſſe. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce ſeroit que ſes implacables parens fuſſent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il eſt conſolant de n'être pas ſeul miſérable, ſur-tout quand c'eſt aux objets de ſa haine qu'on voit partager ſa miſère. Adieu, Belford; encore une fois, adieu.

LETTRE CCCLX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

JE me prépare à quitter cette île. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans ſix ſemaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à

Paris, où le désir de m'amuser me fera renouveler mes anciennes connoissances. De là, je passe dans quelques cours d'Allemagne, pour me rendre ensuite à Vienne, d'où je descendrai à Venise par la Bavière & le Tirol. Venise m'arrêtera durant tout le carnaval. De là, je retourne par Florence & Turin; je traverse le Mont Cenis, & je reviens à Paris, où je compte trouver mon ami Belford, confiné sans doute dans ses projets de pénitence, livré aux mortifications, en un mot, un véritable anachorete, mais de l'espèce vagabonde, & voyageant dans l'espérance de couvrir une multitude de péchés par son zèle à convertir un vieux compagnon de débauche.

Cependant je dois t'avertir, mon cher ami, que, si les fonds augmentent comme ils ont fait depuis ma dernière lettre, il est à craindre que tu ne trouves dans cette entreprise plus de difficulté que tu ne penses; &, pour te parler de bonne foi, j'ai peine à me persuader que ta réformation puisse durer. Les vieilles habitudes ne se déracinent pas si facilement. L'enfer, qui se trouve bien de tes longs & fidelles services, ne te laissera pas sortir patiemment de ses chaînes. Une jolie fille, qu'il jettera dans ton chemin, recommencera bientôt à t'échauffer le sang, à dérider

ta triſte figure, & je te vois auſſi vicieux que jamais. Réſiſteras-tu, Belford, au pouvoir d'une belle taille, d'un teint charmant, de deux yeux qui te porteront la guerre juſqu'au fond de l'ame? Va, tu te croiras trop heureux d'être rappelé à tes inclinations favorites; tu compoſeras avec ton ancien maître, que tu promettras de ſervir juſqu'à l'âge de l'impuiſſance; & lui, qui ſera bien sûr de te retenir alors par quelque goût d'un autre ordre, qu'il aura l'adreſſe de te ménager pour ce terme, ſera fort ſatisfait du traité. Tu conſerveras le deſſein de te réformer, juſqu'à ta vieilleſſe, qui arrivera douze bonnes années avant que tu t'en apperçoives; & ta tête griſe ſera moiſſonnée comme les autres, lorſque tu t'y attendras le moins.

Tu vas croire que je ſors ici de mon caractère. Que veux-tu? C'eſt la force de la vérité qui m'oblige de t'avertir du danger actuel où tu es, & que je crois d'autant plus grand, que tu ne parois pas t'en défier. Ainſi, deux mots encore ſur le même ſujet.

Tu as formé de bonnes réſolutions. Si tu ne les gardes pas, compte que jamais tu ne ſeras capable d'en garder aucune. Cependant, comme tu as contre toi le vieux ſatan & ta jeuneſſe, il y a ſix à parier contre un, que tu

ne les garderas point. Tu les a formées; n'y eût-il que cette raiſon, tu ne les garderas point. Or, ſi tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des hommes & le triomphe de l'enfer? Fais-y bien attention. Que je rirai le premier! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe; je te l'avoue de bonne grâce. Peut-être ſouhaiterois-je que la ſource en fût meilleure; mais je n'ai jamais menti aux hommes, comme je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes. Le premier point eſt un mérite dont tous les libertins ne pourroient pas ſe vanter. Le ſecond eſt leur partage commun.

Je redeviens fou, ſur ma foi! Mais, grâces à mon étoile, ce n'eſt plus une folie noire. Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis. Lundi prochain, je compte te voir à Londres, & y paſſer une ſoirée agréable avec toi, Mowbray & Tourville. Mon départ ne ſera pas remis plus loin qu'au jour ſuivant. Nos deux amis doivent m'accompagner juſqu'à Douvres, & je me flatte que tu ſeras de la partie. Je veux vous laiſſer bien enſemble. Ils ont pris fort mal la manière dont tu les as traités dans tes dernières lettres; tes reproches, diſent-ils, attaquent juſqu'à leur jugement. Je me moque d'eux; & je leur ré-

ponds que ceux qui en ont le moins ſont les plus prompts à ſe choquer qu'on leur en refuſe.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux emporter une copie du teſtament. Qui ſait ſi les mêmes choſes qui ſerviront, dis-tu, à te ſoutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma converſion ?

Tu parles de te marier, Belford ? Que penſes-tu de ma couſine Charlotte ? Mais je crains que, pour tes vues de pénitence, ſa naiſſance & ſa fortune n'aient un peu trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juſte ? Charlotte eſt une fille de mérite. Pour la piété, qui eſt aujourd'hui ta paſſion, je n'oſe trop répondre d'elle. Cependant je la trouve aſſez ſérieuſe, pour ſon ſexe & pour ſon âge, peut-être capable auſſi, comme toutes les autres, de ne pas ſe refuſer au plaiſir, ſi ſa réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. Tu es ſi lourd & ſi gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes Indes. Non, je ne crois pas que Charlotte te convienne.

Cependant je ſuis d'avis, comme toi, qu'il

faut te marier, ſi le mariage eſt néceſſaire pour aſſurer tes mœurs. Attends. Je crois avoir trouvé ton fait. La veuve Lovick n'a-t-elle pas une fille, ou quelque niece? Entre les femmes un peu diſtinguées par la fortune & la naiſſance, il n'eſt pas aiſé d'en trouver une qui ſoit diſpoſée à t'accompagner une ou deux fois le jour à l'égliſe. Mais puiſque tu voudrois une chère moitié qui pût ſervir à tes mortifications, ferois-tu ſi mal de prendre la veuve même? Elle auroit un double intérêt à ta converſion. Que d'agréables ſoirées d'hiver vous paſſeriez, tête à tête, à comparer votre vie paſſée, & ce que les bonnes ames appellent *leurs expériences*! Je parle ſérieuſement, Belford; en vérité, très ſérieuſement; & j'abandonne mes idées à tes ſages conſidérations.

(*M. Belford répond à cette lettre par des plaintes de l'incroyable légèreté de ſon ami. Il lui dit que, dans l'état où ſon étrange caractère l'a déjà fait parvenir, il ne voit plus aucun danger à lui laiſſer la liberté de lire quelques lettres que, par des ménagemens aſſez inutiles, il a ſouhaité qu'on ne lui fît voir qu'après ſa guériſon. Telle eſt particuliérement celle qui contient l'affreux ſort de la Sinclair, dont il lui propoſe l'exemple comme une redoutable leçon. Il ajoute, que celui de Mac-Donald, ou du prétendu*

Capitaine Tomlinſon, en eſt une autre. Cet aventurier n'ayant pour reſſource que ſon effronterie & ſes artifices, s'étoit livré à la contrebande, qui ne s'exerce nulle part avec plus d'audace qu'en Angleterre. Mais, depuis deux jours, il avoit été ſurpris par les gardes, contre leſquels il avoit entrepris de ſe défendre; & dans le combat, il avoit reçu deux coups de fuſil, dont il étoit mort quelques heures après; aſſez heureuſement néanmoins, puiſque cet accident l'avoit ſauvé du gibet, auquel il auroit été condamné, ſuivant les loix. La lettre de M. Belford contient des réflexions fort ſenſées ſur les ſuites ordinaires de la débauche & du crime. Elle finit par une aimable peinture de la vertu & de ſes fruits, dont il déclare qu'à l'avenir rien n'eſt capable de lui faire perdre le goût. Cependant il promet de ſe trouver à Paris dans le tems que M. Lovelace lui a marqué, quoiqu'avec peu d'eſpérance de le rappeler alors à des principes plus réglés, ſi ſes réflexions ſur tout ce qui eſt arrivé depuis quelques ſemaines, n'ont pas produit cet effet lorſqu'il ſe propoſe de le rejoindre.)

LETTRE CCCLXII.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Jeudi, 21 Septembre.

PERMETTEZ, monſieur, que je m'explique ouvertement ſur un point dont mille raiſons me font un devoir ſi ſacré, que rien ne peut & ne doit m'en diſpenſer.

J'ai promis à la divine perſonne que nous pleurons, d'employer tous mes efforts pour prévenir un nouveau malheur, dont la crainte a paru l'occuper juſqu'au dernier moment de ſa vie. Je ne me bornerai donc pas à vous en parler dans des termes obſcurs. C'eſt avec une extrême inquiétude que je viens d'apprendre une déclaration, par laquelle on m'aſſure que vous avez terminé vos adieux au château d'Harlove, en vous diſpoſant à retourner en Italie. Vous avez dit hautement que vous renonciez au repos juſqu'au jour où vous auriez vengé votre couſine.

Je ne penſe point à défendre un coupable ami, ni même à vous apporter de vaines excuſes pour exténuer ſon crime. Cependant je dois vous rappeler que la famille, par ſes

perſécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a ſuivies, partage au moins le blâme. Il y a même aſſez d'apparence qu'une perſonne auſſi vertueuſe que miſs Harlove, n'ayant rien à ſe reprocher, & trouvant dans ſon cœur le témoignage de ſon innocence, auroit paſſé ſur une injure perſonnelle, ſurtout, lorſqu'elle voyoit M. Lovelace diſpoſé à la réparer, & que les inſtances d'une illuſtre famille ſembloient faire tourner l'offenſe à ſa gloire. La première fois, monſieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonſtances de cette fatale hiſtoire; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, ſans autre exception que la divine Clariſſe. Cette exception, je le ſais, augmente beaucoup ſon crime; mais comme il ne ſe propoſoit, dans ſes caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs juſqu'à l'adoration, & que non ſeulement ſes inſtances ont été ſi humbles & ſi preſſantes pour obtenir ſa main, mais que ſon déſeſpoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, eſt allé juſqu'à la perte de ſa raiſon, il me ſemble, monſieur, qu'il y a beaucoup d'objections à faire contre une réſolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai en même tems quelques

endroits de ſes propres lettres, dont pluſieurs ne peuvent manquer de vous convaincre que ce malheureux homme, revenu depuis peu à la raiſon, n'a pas beſoin d'autre châtiment que ſes propres réflexions. J'ai relu, à ce moment, les copies des lettres poſthumes. Je vous les envoie toutes, à la réſerve de celle qui étoit pour lui, & que je me réſerve à vous communiquer dans notre premier entretien. De grâce, reliſez celle qui vous étoit adreſſée, & celle qui étoit pour M. James Harlove. Je vous les remets ſous les yeux, parce qu'elles regardent particuliérement le ſujet qui me porte à vous écrire; elle me paroiſſent ſans réplique. L'impreſſion du moins qu'elles font ſur moi eſt aſſez forte, pour me faire promettre au ciel de ne jamais tirer l'épée dans une querelle particulière.

Permettez-moi d'ajouter que M. Lovelace n'a pas donné de nouveau ſujet d'offenſe depuis la viſite que vous avez rendue à milord M.....; c'eſt à-dire, monſieur, depuis un tems où vous avez été ſi convaincu vous-même de la ſincérité de ſes intentions, que vous avez ſollicité votre chère couſine à lui pardonner.

J'ajoute, monſieur, j'ajoute encore (quoiqu'il n'en ſoit pas beſoin ſans doute, lorſque vous y penſerez de ſang froid) la promeſſe

que vous avez faite à votre couſine mourante ; une promeſſe qui, dans la confiance dont elle étoit remplie pour vous, a ſervi, vous le ſavez, à rendre ſes derniers momens plus tranquilles.

Cher colonel ! l'outrage la regardoit ſans doute. Sa famille entière avoit part à la cauſe ; elle a tout pardonné : pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons ?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit poſſible qu'un homme de courage fût capable d'une baſſeſſe préméditée. En général, je crois que le courage & la baſſeſſe ſont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple préſent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette obſervation commune, que toute règle a ſes exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui ſe poſſède mieux dans l'exercice des armes. Ma penſée n'eſt point que cet éloge puiſſe faire impreſſion ſur le colonel Morden. Je ſais que, s'il n'eſt pas arrêté par des motifs ſupérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure & cette habileté ne ſont qu'un adverſaire plus digne de lui. C'eſt donc à ces grands motifs

que je me réduis, avec d'autant plus de confiance, qu'une pourſuite ſanglante ne paroîtroit pas juſtifiée aujourd'hui par la première chaleur du reſſentiment, & qu'après un mal irréparable, elle paſſeroit au contraire pour une vengeance froide & délibérée, dont un galant homme ne ſera jamais capable.

Pardonnez, monſieur, des inſtances ſi libres, à ma qualité d'exécuteur teſtamentaire, à mes promeſſes formelles, au ſouvenir que je conſerve des dernières volontés d'une perſonne qui me ſera toujours chère & reſpectable; ſouvenir fortifié par un article exprès du teſtament & par des lettres poſthumes. Ardens comme nous le ſommes tous deux pour l'exécution de ſes précieux ordres, ſouvenons-nous qu'elle nous auroit diſpenſés plus volontiers de tous les autres, que de celui qui me donne occaſion de vous aſſurer, monſieur, du parfait dévouement avec lequel je ſuis votre, &c.

BELFORD.

LETTRE CCCLXIII.

A M. MORDEN, pour lui être remis après ſa mort.

MON CHER COUSIN,

Comme l'état de ma ſanté me fait douter ſi je ſerai en état de recevoir la viſite que vous me promettez en arrivant à Londres, je me détermine à faire uſage des forces qui me reſtent, pour vous remercier, avec les plus tendres ſentimens, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance, & plus particuliérement de celle qui vous fait employer, en ma faveur, votre obligeante médiation. Que le ciel, monſieur, vous rende à jamais tout le bien que vous vous efforcez de me faire obtenir!

Une de mes principales vues dans cette lettre, eſt de vous ſupplier, comme je le fais avec l'ardeur la plus preſſante, de ne pas ſouffrir, lorſque vous apprendrez les circonſtances de mon hiſtoire, que votre généreux cœur s'ouvre à des reſſentimens *actifs*, & qu'il croye me devoir d'autres mouvemens que ceux de la

pitié. Souvenez-vous, mon cher cousin, que dieu s'est réservé la vengeance. J'espère que vous n'entreprendrez point d'usurper ses droits, sur-tout lorsque rien ne vous oblige de purger ma réputation, depuis que l'offenseur même s'est volontairement offert à me rendre toute la justice que vous auriez pu lui arracher, si j'avois vécu ; & lorsque votre vie seroit exposée, dans le risque égal qu'il faudroit courir avec un coupable.

Le duel, monsieur, qui le sait mieux que vous ? est non seulement une usurpation des droits divins, mais une insulte contre la magistrature & contre les loix d'un sage gouvernement. C'est un acte impie ; c'est l'entreprise d'arracher une vie qui ne doit pas dépendre du glaive privé ; un acte dont la conséquence immédiate est de précipiter dans l'abîme sans fin une ame toute souillée de ses crimes, & de mettre dans le même danger celle du misérable vainqueur, puisque de deux hommes qui s'engagent dans un combat mortel, ni l'un ni l'autre n'a dessein d'accorder à son ennemi ce hasard de repentir & de confiance à la miséricorde du ciel, que chacun a la présomption d'espérer pour soi-même.

Gardez-vous donc, monsieur, je vous en conjure, d'aggraver ma faute par une sanglante

entrepriſe, qui en ſeroit néceſſairement l'effet. En ſuppoſant la victoire déclarée pour vous, ne donnez point à un malheureux le mérite de périr par vos mains. Il eſt à préſent le perfide, l'ingrat qui m'a trompée ; mais la perte de ſa vie, & probablement celle de ſon ame, ne ſeroit-elle pas une horrible expiation pour un malheur de quelques mois dans lequel il m'a jetée, & qui n'a ſervi, par la faveur divine, que de voie pour me conduire à des biens éternels ? Dans ce cas, monſieur, où s'arrêteroit donc le mal ? qui le vengeroit de vous ? & qui vous vengeroit de ſon vengeur ?

Laiſſez, laiſſez ma vengeance à ſon propre cœur ; tôt ou tard elle eſt sûre, & peut-être trop rigoureuſe dans ſes remords. Laiſſez-lui le haſard du repentir. Si le tout-puiſſant lui daigne accorder cette faveur, de quel droit la lui refuſeriez-vous ? Qu'il ſoit encore le coupable agreſſeur. Qu'on ne diſe jamais : Clariſſe Harlove eſt vengée par la mort d'un traître ; ou ſi c'étoit la vôtre dont elle fût devenue l'occaſion, ne diroit-on pas que ſa faute, au lieu d'être enſevelie dans ſon tombeau, s'eſt perpétuée, s'eſt aggravée par un malheur beaucoup plus grand que ſa perte ?

On a vu ſouvent, monſieur, la victoire du côté des coupables. Je me ſouviens d'avoir lu

qu'un comte de Shrewsbury, ſous le règne de Charles II, ayant entrepris de ſe venger du plus grand outrage qu'un homme puiſſe recevoir d'un autre, trouva la mort à *Barnelms*, par la main du vil duc qui l'avoit déshonoré. Croyez-vous que le ciel pût être accuſé d'injuſtice, quand il arriveroit toujours que l'uſurpateur du droit divin fût puni de ſa préſomption par l'ennemi qu'il cherche à détruire, & qui, tout criminel qu'on le ſuppoſe, ſe trouve alors dans la néceſſité d'une juſte défenſe ?

Que le ciel, monſieur, vous protège dans tous les inſtans de votre vie ! Je l'en conjure encore une fois. Que ſes bontés pour vous m'acquittent de toutes les vôtres ! Devenez le conſolateur de mes chers parens, comme vous avez été le mien, & puiſſions-nous un jour nous rejoindre dans cet heureux état dont j'ai l'humble eſpérance de jouir lorſque vous lirez ma lettre ! Tels ſeront juſqu'au dernier ſoupir, mon cher couſin, mon ami, mon gardien, mais non pas mon vengeur, les vœux de votre, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCLXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE ſuis bien fâché, mon cher monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe dont vous ayez pu concevoir de l'inquiétude. Pour moi, les lettres que vous m'avez communiquées m'ont cauſé beaucoup de ſatisfaction; & tout ce qui à rapport à ma chère couſine ne m'en cauſera jamais moins. J'attends impatiemment les récits que vous me promettez. Ne craignez point qu'ils me faſſent prendre aucunes meſures ſur leſquelles j'euſſe balancé ſans cette communication. Le cas, monſieur, eſt d'une nature qui ne peut recevoir d'aggravation.

Cependant je vous aſſure que je n'ai pris aucune réſolution que je puiſſe regarder comme un lien. Il eſt vrai je me ſuis exprimé avec chaleur ſur le fond de cette affaire : qui n'auroit pas fait de même ? mais je ne ſuis pas dans l'uſage de me déterminer ſur des points d'importance, avant que d'avoir l'occaſion d'exécuter mes projets. Nous verrons par quel eſprit ce jeune homme ſe laiſſera

gouverner, lorſque ſa ſanté ſera bien rétablie; s'il continue de braver une famille qu'il a mortellement outragée; s'il..... Mais les réſolutions dépendant, comme j'ai dit, de pluſieurs circonſtances qui ſont encore douteuſes, appartiennent à l'avenir. J'avoue que, juſqu'alors, les argumens de ma couſine ſont ſans réplique.

A l'égard des vôtres, je me flatte, monſieur, que vous ne ferez pas difficulté de me croire, lorſque je vous aſſure que votre avis & vos raiſonnemens ne ceſſeront jamais d'avoir ſur mon eſprit tout le poids qu'ils méritent, & que cette conſidération augmente, s'il eſt poſſible, par les inſtances que vous me faites en faveur de l'objet des pieuſes intentions de ma couſine. Elles ſont très-conſidérables de votre part, monſieur, non ſeulement en qualité d'exécuteur, qui repréſente celle dont il explique les volontés, mais encore à titre d'homme rempli d'humanité, qui fait des vœux pour l'avantage des deux parties.

Je ne ſuis pas plus exempt de violentes paſſions que votre ami; mais je ne les crois capables d'être ſoulevées que par l'inſolence d'autrui, & jamais par ma propre arrogance. S'il peut arriver que mes reſſentimens m'engagent dans quelque démarche contraire à mon jugement & aux dernières intentions de ma couſine,

ce

ce ſera quelqu'une des réflexions ſuivantes qui emportera ma raiſon : je vous aſſure qu'elles me ſont toujours préſentes.

En premier lieu, le renverſement de mes propres eſpérances, moi qui étois revenu avec celle de paſſer le reſte de mes jours dans la ſociété d'une ſi chère parente, à qui j'appartenois par un double lien, en qualité de couſin & de curateur.

« Enſuite je conſidère, & trop ſouvent » peut-être pour l'engagement que j'ai pris à » ſa dernière heure, que cette chère per- » ſonne n'a pu pardonner que pour elle-même. » Elle eſt ſans doute heureuſe ; mais qui » pardonnera pour une famille entière, dont » le malheur ne peut finir qu'avec la vie de » tous ceux qui la compoſent ?

» Que plus les parens de miſs Clariſſe ont » eu pour elle d'injuſtice & de rigueur, plus » l'ingratitude eſt énorme, plus elle eſt odieuſe » de la part de celui qui s'en eſt rendu coupa- » ble. Quoi ! monſieur, n'eſt-ce pas aſſez » qu'elle eût ſouffert pour lui ? Etoit-ce à ce » barbare à la punir de ſes ſouffrances ? Le » reſſentiment affoiblit ici mes expreſſions ; « c'eſt quelquefois un de ſes effets, lorſque » la grandeur de l'offenſe ſaiſit l'ame & l'irrite » exceſſivement à la première vue. Donnez

» vous-même, monſieur, toute ſa force à cette » réflexion ».

» Que l'auteur du crime l'a commis avec « préméditation. Il s'en eſt fait un amuſement » dans la gaieté de ſon cœur. Pour éprouver, » dites-vous, monſieur, la vertu de ma cou- » ſine ! pour mettre une Clariſſe à l'épreuve !... » Avoit-il donc ſujet de douter de ſa vertu ? » La ſuppoſition eſt impoſſible. S'il la prouve, » c'eſt une autre raiſon de m'en reſſentir ; mais » alors je promets de la patience.

» Qu'il l'a menée, comme je l'apprends » enfin, dans une maiſon d'infamie, pour » l'éloigner de toute reſſource humaine, pour » fermer l'accès de ſon propre cœur à tout » remords humain ; & là, que, déſeſpérant de » réuſſir par les ruſes & les impoſtures com- » munes, il a mis en uſage des méthodes indi- » gnes de l'humanité, pour arriver à ſes dé- » teſtables fins.

» Que je ne pouvois être informé du fond » de l'attentat, lorſque j'ai vu le coupable au » château de M... ; que, juſtement rempli du » mérite de ma couſine, je ne pouvois ſup- » poſer qu'il exiſtât ſur la terre un monſtre tel » que lui ; qu'il me paroiſſoit naturel d'attri- » buer le refus qu'elle faiſoit de ſa main, à » quelque reſſentiment paſſager, au reproche

» intérieur de ſa propre foibleſſe, à quelque
» défiance de la ſincérité des offres, plutôt
» qu'à d'horribles baſſeſſes qui lui avoient
» porté le coup mortel, & qui l'avoient déjà
» jetée dans une ſituation à laquelle il ne
» manquoit que peu de jours pour la con-
» duire au tombeau.

» Qu'il eſt plein de préſomption; qu'il croit
» en impoſer par ſes inſolentes bravades, &
» par l'opinion qui s'eſt répandue de ſon cou-
» rage & de ſon habileté dans les armes.

» Que, déshonorant, comme il fait, ſon
» nom & le caractère de la nobleſſe, il y
» auroit peut-être quelque mérite à l'effacer
» du nombre de ceux dont il fait la honte.

» Que la famille outragée n'a qu'un fils,
» indigne à la verité d'une telle ſœur, mais
» fier, violent, emporté, & par conſéquent
» peu capable, comme on l'a déjà reconnu,
» de meſurer ſes armes avec un homme de
» cette trempe; que la perte de ce fils, par
» une main ſi juſtement odieuſe, mettroit
» le comble à la miſère de tous ſes proches;
» qu'il eſt réſolu néanmoins d'en courir les
» riſques, ſi je ne le préviens point, pouſſé
» peut-être à rendre une juſtice éclatante à la
» mémoire de ſa ſœur, par le remords même

» de ſa mauvaiſe conduite, quoique l'entre-
» priſe puiſſe être fatale à ſa vie ».

Et puis, monſieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le ſuis à toute heure, de l'infortune & de la triſteſſe d'une famille à laquelle j'appartiens de ſi près par le ſang; de les voir tous comme enſevelis dans leurs réflexions, l'air morne, la tête penchée, s'évitant l'un l'autre, ſe rappelant les perfections de la fille, de la nièce, de la ſœur qu'ils ont perdue; & regardant déſormais leurs richeſſes mêmes comme une malédiction du ciel? Vous, monſieur, qui ſavez mieux que moi les barbares inventions qui ont fait le triomphe du coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit beſoin, à trouver des raiſons encore plus fortes, pour me perſuader que le déſir de la vengeance, dans un homme qui ſe croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excuſable à la pluralité des juges.

Cependant je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune réſolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je ſerai charmé, monſieur, qu'elles ſoient d'une nature qui puiſſe mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres poſthumes; je reconnois l'humanité de votre cœur dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer. C'eſt apparemment par les mêmes vues que vous avez gardé celle qui s'adreſſe à M. Lovelace. Je ſuis, monſieur, votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCLXV.

Milord M..... à M. BELFORD.

Au château de M.... 29 Septembre.

MON neveu, cher M. Belford, eſt à la veille de partir pour Londres, dans le deſſein de vous embraſſer & de ſe rendre auſſi-tôt à Douvres. Que dieu l'accompagne,! & le conduiſe heureuſement hors du royaume! Je crois que vous le verrez lundi; faites-moi la grâce de m'informer de ſes diſpoſitions, & de m'écrire naturellement ſi vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront juſqu'à la mer: mais ce que je vous recommande inſtamment, c'eſt de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden; je ſerois au déſeſpoir qu'il arrivât quelque choſe

entre eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laiſſe échapper des menaces; mon neveu ne les ſouffriroit pas; il faut bien ſe garder de l'en inſtruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'aſſure, d'un autre côté, que le colonel a ceſſé de menacer. C'eſt pour ſon propre intérêt que je m'en réjouis; car, au jugement de tout le monde, il n'y a perſonne qui égale mon neveu à toutes ſortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave; il en ſeroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque: il eſt certain que perſonne n'eſt de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles? Je ſerois charmé de vous voir au château de M.... Ce ſeroit une charité, après le départ de mon neveu; car nous ſuppoſons que vous ſerez ſon principal correſpondant. Il a promis néanmoins d'écrire ſouvent à mes nièces; mais il oublie facilement ſes promeſſes, ſur-tout celles qu'il fait à ſes parens. Que le ciel nous béniſſe tous! c'eſt la prière de votre, &c.

M.....

(Dans pluſieurs lettres ſuivantes, M. Belford rend compte à milord M..... de ce qui s'eſt paſſé

à Londres entre M. Lovelace & ſes amis. Quoiqu'il le repréſente aſſez touché pour laiſſer quelquefois échapper des ſoupirs & de ſombres réflexions, il ne diſſimule pas que la légéreté de ſon caractère prend plus ſouvent le deſſus. C'eſt un mélange bizarre de triſteſſe & d'enjouement, qui ſe ſuccèdent, qui ſe combattent, & qui marquent encore du déſordre dans ſon cœur, quoique ſa tête ſoit redevenue fort ſaine. M. Belfort le conduit juſqu'à Rocheſter, & le laiſſe à ſes deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter juſqu'à ſon embarquement, & de le ſuivre dans un ou deux mois.

Une autre lettre apprend à milord, que M. Morden s'eſt embarqué peu de jours après pour l'Italie. M. Belford félicite ce ſeigneur d'un événement qui doit diſſiper ſes craintes. Le colonel ſe rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de ſa couſine, de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme; & M. Lovelace, qui ſe rend à Paris pour voyager enſuite en Allemagne, n'emportant aucune raiſon de commencer querelle, M. Belford eſpère que le tems fermera toutes les plaies.

On ſupprime pluſieurs autres lettres qui ne contiennent que d'inutiles détails, quoique toujours mêlés d'excellentes réflexions. L'éditeur anglois ſa-

crifie ſouvent l'intérêt hiſtorique, au deſſein d'inſtruire par les plus ſages leçons de religion & de morale.

M. Lovelace écrit de Paris à M. Belford, pour s'informer des nouvelles de Londres. M. Belford, lui répond. On n'a pas cru que des inutilités de cette nature méritaſſent plus d'être conſervées, quoiqu'il ſoit à propos de remarquer que le ſouvenir de miſs Clariſſe accompagne toujours M. Lovelace, & ne ceſſe pas de faire la guerre à ſon repos. Il applique lui-même à ſa ſituation le célèbre endroit d'Horace :

Timor & minæ
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit ærata Triremi,
Et poſt equitem ſedet atra cura.

LETTRE CCCLXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Paris, 28 Octobre.

NE ſois pas ſurpris que cette lettre ſuive de ſi près ma dernière. J'en reçois une de Joſeph Leman. Ce pauvre diable eſt troublé par ſa conſcience, Belford; il m'aſſure « qu'il ne » dort ni nuit ni jour, du regret qui le tour- » mente, & de la crainte d'avoir contribué à

» de grands malheurs, ſans compter, dit-il,
« ceux qu'il prévoit encore. Il ſouhaiteroit,
» s'il plaiſoit à dieu & à moi, de n'avoir
» jamais eu l'honneur de me connoître (1) ».

Et d'où viennent ſes inquiétudes pour lui-même ? d'où viendroient-elles, ſi ce n'eſt « des marques de mépris qu'il reçoit conti-» nuellement de tous les Harlove, ſur-tout » de ceux qu'il s'eſt efforcé de ſervir auſſi » fidellement que ſes engagemens avec moi » le permettoient ? Je lui avois toujours fait » croire, pauvre miſérable qu'il eſt depuis le » berceau ! qu'en me ſervant, il auroit le » bonheur, à la fin, d'avoir rendu ſervice » aux deux parties. Mais le mépris qu'on lui » marque, & la mort de ſa chère jeune maî-» treſſe, ſont deux ſujets de douleur qui ne » l'abandonneront jamais, dût-il vivre auſſi » long-tems que Mathuſalem ; quoiqu'il ne » ſe promette pas plus d'un mois de vie, » changé comme il eſt ! avec un eſtomac qui ne » digère plus rien, & madame Betty le faiſant » enrager du matin au ſoir, à préſent qu'elle le » tient & qu'elle maîtreſſe d'une bonne hôtel-» lerie. Mais, grâces au ciel, pour ſa punition » elle n'eſt guère en meilleure ſanté que lui.

(1) Il faut ſe rappeler le caractère & les ſervices de Léman.

» Au reſte, ſon principal motif, pour ſe donner l'honneur de m'importuner par une lettre, n'eſt pas ſon ſeul chagrin, quoique » plus grand qu'il n'oſe prendre la liberté de » me le dire ; c'eſt le déſir de prévenir un malheur dont je ſuis menacé moi-même : car » il peut m'aſſurer que le colonel Morden eſt » parti dans la réſolution de ne pas m'épargner, & qu'il a juré, aſſez haut pour être » entendu des domeſtiques, qu'il auroit ma » vie ou moi la ſienne, avec d'autres promeſſes » de cette nature, qui cauſent beaucoup de » joie à toute la famille, parce qu'on s'attend » que, tôt ou tard, je reviendrai avec quelque membre de moins ».

Telle eſt la ſubſtance de cette lettre. Mowbray m'avoit déjà lâché quelques mots dans une des ſiennes ; & je me rappelle que, dans le dernier ſouper que nous avons fait enſemble, tu me preſſas, juſqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Eſpagne, plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, & par le premier ordinaire, c'eſt de m'apprendre fidellement tout ce que tu ſais là-deſſus. Il m'eſt impoſſible de ſouffrir des menaces ; & quand je ſerai bien inſtruit, nul homme ne ſe donnera, dans mon abſence, les airs de m'avilir, ſans

que je lui en explique mon ſentiment. Mes amis en ſeroient inquiets ; ils ſeroient portés à ſouhaiter de me voir changer de route ou de plan, pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fuſſe capable de ſupporter la vie ?

Mais, ſi tel eſt ſon deſſein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'euſſe quitté l'Angleterre ? Avoit-il beſoin que je fuſſe hors du royaume, pour s'affermir dans ſa réſolution ?

Auſſi-tôt que je ſaurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adreſſées, je ne manquerai pas de lui écrire, pour m'aſſurer de ſes intentions. Le délai me gêne, dans un cas de cette nature. Fût-il queſtion du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit ſe faire demain me paroît mieux aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience, en ruminant des ſcènes qui ne peuvent m'offrir ni variété ni certitude. Paſſer vingt jours dans l'attente d'un événement qui peut être décidé dans un quart-d'heure, c'eſt un ſupplice.

Si le colonel prend la peine de venir à Paris, il lui ſera facile de trouver mon logement. Je vois chaque jour quelques anglois ; je ſuis ſouvent aux ſpectacles ; je parois à la cour & dans tous les lieux publics. A mon départ, je laiſſerai mon adreſſe dans pluſieurs

villes, où mes lettres d'Angleterre me ſeront envoyées. Mais ſi j'étois bien ſûr de tout ce que Léman m'écrit, je perdrois l'idée de quitter la France, ou, dans quelque lieu que ſoit celui qui me cherche, je ne partirois que pour abréger ſa courſe.

Mon unique regret tombe ſur cette chère Clariſſe. S'il eſt décidé que nous en venions aux mains, M. Morden & moi, comme il ne m'a fait aucune injure, & qu'il chérit la mémoire de ſa couſine, nous engagerons le combat avec les mêmes ſentimens pour l'objet de notre querelle; & tu conviendras que le cas eſt ſingulier. En un mot, j'ai tort; j'en ſuis auſſi convaincu que lui, & je ne le regrette pas moins: mais je ne ſouffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford. Parle de bonne foi; point de déguiſement, ſi tu fais cas de ton ami,

LOVELACE.

LETTRE CCCLXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, 27 Octobre.

JE ne ſaurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes auſſi groſſiers que le miſérable Léman vous l'écrit, ni qu'il penſe à vous chercher. Un tel langage ſe ſent du caractère de l'écrivain, & ne peut être celui d'un galant homme. Il n'eſt pas de M. Morden, j'en ſuis ſûr. Obſervez que Léman ne vous dit point qu'il l'ait entendu lui-même.

Je n'ai pas attendu ſi tard à ſonder le colonel, non ſeulement pour votre intérêt & pour le ſien, mais encore par le reſpect que je dois aux derniers ordres de ſon excellente couſine. Il eſt vivement touché, & vous ne devez pas en être ſurpris. Il avoue qu'à cette occaſion ſon reſſentiment s'eſt exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que ſi le cas de ſa couſine étoit une ſéduction commune, il ſe croyoit capable de vous pardonner. Mais il ne m'a pas aſſuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune réſolution, & qu'il ne lui étoit rien échappé

dans la famille, qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il m'a confeſſé que les volontés de ſa couſine avoient eu ſur lui, juſqu'à préſent, toute la force que je pouvois déſirer.

Il eſt parti peu de jours après vous. En me faiſant ſes adieux, il m'a dit que ſon deſſein étoit de ſe rendre à Florence, & qu'après y avoir fini ſes affaires, il ſe propoſoit de revenir à Londres, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Je craignois, à la vérité, que ſi vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur; & ſachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, & vraiſemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à mettre l'Eſpagne dans votre plan. Je le ſouhaite encore; ou, ſi je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence & Livourne, deux lieux que vous avez déjà viſités. Que jamais du moins l'appel ne vienne de vous.

Quel ſujet de réflexions pour moi, ſi le délateur, ce vil Joſeph Léman, qui vous a donné l'occaſion de tourner l'artillerie de ſes maîtres contre eux-mêmes, & de les jouer l'un par l'autre, pour conduire vos artifices avec plus de ſuccès, devenoit, ſans le vouloir, un inſtrument entre les mains de la providence, pour les

venger tous ! En ſuppoſant la victoire de votre côté, ſeroit-elle la fin du déſaſtre ? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords, puiſque votre rencontre ne peut ſe terminer que par la mort de l'un ou de l'autre; car je ſuis sûr que le colonel ne recevroit pas la vie de votre main. Ajoutez, que les Harlove armeroient contre vous l'autorité des loix. Vous les haïſſez ; ils gagneroient par la mort du colonel; ils ſe réjouiroient de la vôtre: & n'eſt-ce donc point aſſez de tout le mal que vous avez déjà cauſé ?

Lovelace ! cher ami ! donnez-moi la ſatisfaction d'apprendre que vous êtes réſolu d'éviter M. Morden. Le tems calmera tous les eſprits. Perſonne ne doute de votre courage, & jamais on ne ſaura que votre plan ait été changé par perſuaſion. Le jeune Harlove parle de vous demander raiſon ; c'eſt une preuve aſſez claire que M. Morden n'a pas pris ſur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je ſais que ce n'eſt pas le moyen de faire impreſſion ſur vous, que de vanter ſon courage & ſon adreſſe ; on aſſure néanmoins que ſon épée eſt redoutable, & qu'il s'en ſert avec autant de ſang froid que d'habileté. Si je faiſois cas de la vie, il ſeroit de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adverſaire.

Mes explications ſont d'auſſi bonne foi que vous l'avez déſiré. Je ne vous déguiſe rien. Si vous ne cherchez pas le colonel, je ſuis perſuadé qu'il ne vous cherchera point. C'eſt un homme rempli de principes. Mais ſi vous le cherchez, je ne crois pas qu'il vous évite.

Souffrez, Lovelace, que, par le mouvement d'une véritable amitié, je vous repréſente encore que vous devez vous ſentir coupable dans cette affaire, & qu'il ne vous convient point d'être l'agreſſeur. Quelle pitié qu'un auſſi galant homme que le colonel périt par vos mains! D'un autre côté, il ſeroit terrible que vous fuſſiez appelé en compte ſans aucune préparation, & dans la chaleur d'une nouvelle violence. Malheureux ami! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens, les caractères tracés contre toi ſur le mur?

Mon zèle, dans cette occaſion, peut me jeter dans un excès de franchiſe. Il me rend coupable au moins d'un grand nombre de répétitions; mais j'ai peine, en vérité, à quitter un ſujet dont je ſuis ſi touché. Cependant, ſi ce que je viens d'écrire, joint au mouvement de votre propre cœur & ſans doute à vos remords, n'a pas l'effet que j'oſe encore eſpérer, tout ce que je pourrois ajouter ſeroit inutile.

inutile. Adieu donc, Lovelace. Puiſſe ton cœur s'ouvrir au regret du paſſé ! puiſſent tes mains ſe garantir d'une nouvelle violence, qui augmenteroit le poids de tes réflexions, & qui te raviroit peut-être tes eſpérances pour l'avenir ! C'eſt le ſouhait de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE CCCLXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Munich, 22 Novembre.

VOTRE lettre arrive au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route, dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périſſe ſi je le fais ! Tu ne peux me croire l'ame ſi baſſe.

Ainſi donc tu avoues qu'il m'a menacé ; mais non pas, dis-tu, dans des termes groſſiers, indignes par conſéquent d'un galant homme. S'il m'a menacé noblement, mon reſſentiment ſera noble. Mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur, s'il lui eſt échappé

la moindre menace derrière moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même, ſi j'avois été capable de menacer quelqu'un à qui je ſaurois le moyen de m'adreſſer de bouche ou par écrit!

A l'égard de mes remords, de tes caractères tracés ſur le mur, de l'autorité des loix, de ſon adreſſe, de ſon ſang froid, de ſon courage, & d'autres lieux communs de poltronnerie; que veux-tu dire? Aſſurément tu ne ſaurois croire que des inſinuations de cette nature puiſſent affoiblir mon cœur ou ma main. Epargne-moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune réſolution, dis-tu, lorſqu'il a fait ſes adieux. Il en prendra, de manière ou d'autre; & bientôt, ſuivant toute apparence; car je lui écrivis hier, ſans attendre ta réponſe. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impoſſible, comme je te l'ai marqué, de vivre en ſuſpens. J'ai adreſſé ma lettre à Florence. Je ne pouvois ſupporter non plus que mes amis fuſſent inquiets pour ma ſûreté, ou par d'autres raiſons. Mais ma lettre eſt dans des termes qui lui laiſſent abſolument la liberté du choix. Il ſera l'agreſſeur, s'il la prend dans un ſens ſur lequel il peut ſi honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient

deux paſſions qui le dominoient, & qu'il n'a penſé qu'à régler ſes affaires, pour prendre *enſuite ſes réſolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, ſi nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'eſt ma lettre, je ſais quel choix elle me feroit faire à ſa place); je ſouhaiterois que ſa cauſe ne fût pas ſi bonne, & que la mienne fût meilleure. Ce ſeroit une douce vengeance pour lui, ſi je tombois ſous ſes coups; mais que me reviendroit-il de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

En reliſant la tienne de ſang froid, je ne puis refuſer des remercîmens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier inſtant de notre liaiſon, je n'ai jamais été trompé dans l'opinion que j'ai de toi, du moins ſi je conſidère tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une ſottiſe à te reprocher dans le rôle que tu as joué entre ma chère Clariſſe & moi. Mais tu es réellement un honnête homme, & tout à la fois un ami ardent & ſincère. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui eſt actuellement ſous mes yeux. Mais la mienne eſt partie; qu'elle marche. Si Morden ſouhaite la paix,

je lui donne une belle occaſion de l'embraſſer; ſinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même.

A tout événement, cherche le moyen de faire ſavoir au jeune Harlove (car il ſe mêle auſſi de menacer) que je ſerai en Angleterre vers le commencement d'Avril, au plus tard.

Cette cour de Bavière eſt galante & polie; cependant, comme je ſuis incertain ſi ma lettre trouvera le colonel à Florence, je ne laiſſe pas de partir pour Vienne, après avoir donné des ordres pour tout ce qui peut m'être adreſſé à Munich. Je ne ſerois pas long-tems à revenir ici, ou dans tout autre lieu qu'on choiſiroit pour me voir. Tout à toi.

LOVELACE.

A Monſieur MORDEN.

A Munich, 21 Novembre.

MONSIEUR,

J'ai appris, avec beaucoup d'étonnement, qu'il vous étoit échappé contre moi quelques expreſſions menaçantes. Il m'auroit été fort agréable que vous m'euſſiez cru aſſez puni par mes propres peines, du tort que j'ai fait à la plus excellente de toutes les femmes, & que nos ſentimens étant les mêmes à ſon égard,

ſur-tout lorſque j'ai déſiré ſi ardemment de réparer mes injuſtices, nous euſſions pu vivre, ſinon dans les termes de l'amitié, du moins d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on haſarde contre lui, dans ſon abſence, des menaces qui le rendroient mépriſable, s'il n'y croyoit pas ſon honneur intéreſſé.

Je dois, monſieur, vous expliquer mes véritables diſpoſitions. Si ce que j'apprends n'eſt venu que d'une chaleur ſoudaine, tandis qu'une perte que je ne ceſſerai jamais de déplorer étoit récente, non ſeulement je le trouve excuſable, mais je n'y vois rien qui ne mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me voir ſous quelque autre prétexte, quoique je vous avoue que rien n'eſt plus éloigné de mes déſirs, je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractère que je veux ſoutenir aux yeux des honnêtes gens, ſi je vous faiſois trouver quelque difficulté à vous ſatisfaire.

Dans l'incertitude où je ſuis du lieu où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adreſſé à la poſte de cette ville, ou chez M. le Baron de Windiſgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me ſera rendu fidellement.

Comme je vous crois trop de généroſité pour interpréter mal ce qui me reſte à vous déclarer, & que je ſais l'extrême conſidération que la plus chère de toutes les femmes avoit pour vous, je ne ferai pas difficulté de vous aſſurer que la plus agréable réponſe que je puiſſe recevoir de M. Morden, ſeroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec ſon admirateur ſincère & ſon très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

LETTRE CCCLXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Lint, 9 Décembre.

JE ſuis en chemin vers Trente, pour y rencontrer le colonel Morden, ſuivant la réponſe que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ſes propres termes.

A Munich, 2 Décembre.

MONSIEUR,

Votre lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je ſuis parti dès le lende-

main, pour me rendre digne de cette faveur; & je ne déſeſpérois pas que les agrémens de la cour de Bavière n'euſſent pu retenir, au delà de ſes intentions, un jeune voyageur qui ne cherche que de l'amuſement. Mais n'ayant pas l'honneur de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, monſieur, que, dans l'impatience où je ſuis de mériter l'eſtime d'un homme tel que vous, je ne puis héſiter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit ſûrement dans ma ſituation, s'il lui étoit propoſé comme à moi.

J'avoue, monſieur, que, dans toutes les occaſions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma couſine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il ſeroit fort ſurprenant que j'en euſſe pu tenir un autre. A préſent que vous m'offrez ſi noblement l'occaſion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'eſt rien ſorti de mes lèvres, par la ſeule raiſon que vous étiez abſent. Apprenez donc, monſieur, que je n'attends que le nom du lieu, & que vous m'y verrez promptement, fût-il à l'extrémité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adreſſer votre réponſe chez M. Klienfort, ſoit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec

autant de ſûreté que de diligence entre les mains, monſieur, de votre très-humble ſerviteur,

MORDEN.

Ainſi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du colonel, que ſes *réſolutions étoient priſes*, &c. Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en ſuſpens ? Voici ma réplique.

A Vienne, ce 10 Décembre.

MONSIEUR,

JE ſuſpens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui eſt ſur les confins de l'Italie, vous ſera plus commode pour votre retour en Toſcane, & j'eſpère vous y trouver dans quatre jours. Je n'aurai avec moi qu'un valet de chambre françois. Les autres circonſtances s'arrangeront aiſément lorſque j'aurai l'honneur de vous voir. Je ſuis, monſieur, votre très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

A préſent, Belford, il ne me reſte aucun embarras ſur l'évènement de cette entrevue; & je puis dire, avec vérité, que c'eſt lui qui me cherche. Ainſi, que le mal retombe ſur ſa tête!

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'eſt mon ingratitude pour la plus parfaite de toutes les femmes.... mon ingratitude préméditée! Cependant en ai-je moins diſtingué, en ai-je moins adoré toutes ſes perfections, malgré la mauvaiſe opinion que j'avois toujours eue de ſon ſexe? Elle m'a forcé de reconnoître la dignité de ce ſexe; elle l'a glorieuſement exalté à mes yeux, quoiqu'aſſurément il ſoit impoſſible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il exiſte jamais une femme qui l'égale.

Mais lorſque je perds en elle plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorſqu'elle me touche de ſi près, & lorſqu'il eſt certain que, dans un tems heureux, elle a ſouhaité d'être à moi, quelle inſolence, dans un autre homme, de s'attaquer à moi pour la venger! Heureux, heureux, à la vérité, ſi j'avois ſenti la gloire & les charmes de cette préférence! Je ne veux pas aggraver, par mes réflexions, ce motif du colonel pour *me demander compte de la manière dont je l'ai traitée*, de peur qu'à l'approche

de l'entrevue mon cœur ne ſe ralentiſſe en faveur d'un homme qui lui étoit lié par le ſang, & qui croit, au fond, rendre honneur & juſtice à ſa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne ſerai que trop porté à me repoſer ſur mon adreſſe, pour ſauver un homme à qui je connois tant d'eſtime & de reſpect pour elle. J'oublierai le reſſentiment que ſes menaces doivent m'avoir inſpiré; & c'eſt par cette ſeule raiſon que je m'afflige de ſon habileté & de ſon courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défenſe, d'ajouter une nouvelle victime à celles qui ſont déjà tombées par mes mains.

Je ne puis me dégager des noires idées qui m'affligent. En vérité, Belford, je ſuis & ſerai, juſqu'au dernier moment de ma vie, le plus miſérable de tous les êtres. Quelle généroſité dans cette adorable femme! Pourquoi m'as-tu donné la copie de ſon teſtament? pourquoi m'avoir envoyé ſa lettre poſthume? devois-tu les accorder à mes inſtances? tu ſavois ce que j'y devois trouver; & je l'ignorois; tu ſavois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, ſi j'en avois vingt

à combattre ſucceſſivement, ne me cauſeroient pas un moment d'inquiétude ; mais ces réflexions forcées ſur ma vile ingratitude, feront éternellement mon malheur. Je ne vois, dans le paſſé, que mes déteſtables inventions qui m'aient empêché d'être heureux. Dès les premiers tems, ne te ſouviens-tu pas combien de fois j'ai jeté de l'eau ſur ſa flamme naiſſante, en faiſant tourner ingratement contre elle la délicateſſe de ſes ſentimens, & toutes les loix que je recevois de ſa vertu ? Ne m'a-t-elle pas ſouvent répété, & ne ſavois-je pas, ſans qu'elle prît la peine de m'en aſſurer (1), *qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie pour un homme dont elle ſe propoſoit d'être la femme?* Je ſavois, comme elle me l'a reproché, *qu'après lui avoir fait quitter la maiſon de ſon père, il ne reſtoit qu'un chemin ouvert devant moi.* Elle me diſoit avec raiſon, & j'avois la folie de m'en faire un triomphe, *que, depuis ce jour, j'avois tenu cent fois ſon ame en ſuſpens.* Ma ſeule épreuve de l'ipécacuanha ſuffiſoit pour me convaincre qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendreſſe auroient préſidé, ſi j'avois permis à ces deux ſentimens de germer & d'éclore.

(1) Citations de ce qu'on a lu dans pluſieurs anciennes lettres.

Elle *n'auroit pas eu de réſerve*, m'a-t-elle dit une fois, *ſi je ne lui avois cauſé des doutes*. Et ne t'a-t-elle pas confeſſé à toi-même, qu'*elle s'étoit ſentie capable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heureux, ſi elle avoit pu me rendre bon?* O Belford! quel amour! quelle nobleſſe! Un amour, comme elle n'a pas craint de le faire entendre dans ſa lettre poſthume, qui s'étendoit à l'ame, & que non ſeulement elle a déclaré dans les derniers momens de ſa vie, mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connoître après ſa mort, par une lettre remplie d'avertiſſemens & d'exhortations qui n'ont pas d'autre objet que mon bonheur éternel!

Ces réflexions, dont le tems ne fait qu'aiguiſer la pointe, me ſuivent dans tous les lieux où le déſeſpoir me conduit, m'accompagnent dans tout ce que je fais, & ſe mêlent dans tous les amuſemens auxquels j'eſſaye de me livrer. Cependant je ne cherche que des compagnies gaies & brillantes. J'ai fait de nouvelles liaiſons dans les différentes cours que j'ai viſitées. Je jouis de quelque eſtime, & je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite & de diſtinction. Je viſite les palais, les bibliothèques & les égliſes. Je fréquente le théâtre. J'aſſiſte à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui m'étoit échappé dans les

cabinets des curieux. Je ſuis admis à la toilette des belles, & je m'attire quelque attention dans les aſſemblées. Mais rien, mais perſonne ne me cauſe autant de plaiſir que la délicieuſe idée de ma Clariſſe. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'eſt parce que je trouve dans ſa taille, dans ſon port, dans ſa voix, ou dans quelqu'un de ſes traits, un air de reſſemblance avec le charme, le ſeul charme de mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir ſans ceſſe toutes ſes perfections préſentes, lorſqu'il ne me reſte que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi-même d'un ſi précieux tréſor ! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de conſolation, dont ma généroſité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir ſa vertu, elle jouit des fruits de ſa victoire dans un éternel triomphe.

Si je continue, cher Belford, de mener une vie ſi miſérable dans mes courſes, tu me reverras bientôt en Angleterre, diſpoſé ſans doute à ſuivre ton exemple; que ſais-je? à me faire

hermite peut-être, ou quelque choſe d'auſſi déteſtable, pour eſſayer ce que je puis attendre de la pénitence & de la mortification. Je ne puis vivre dans l'état où je ſuis. Que je périſſe, ſi je le puis !

S'il m'arrivoit quelque malheur, tu en ſerois informé par mon valet de chambre. Il ne ſait pas un mot d'anglois ; mais toutes les langues modernes te ſont familières. La Tour, c'eſt ſon nom, eſt homme d'eſprit & de confiance : à tout haſard, je lui laiſſerai quelques papiers cachetés, qu'il t'enverroit, pour milord M. . . & puiſque tu es ſi expert & de ſi bonne volonté pour les exécutions teſtamentaires, je te prie, Belford, d'accepter cet office pour moi, comme pour ma Clariſſe, ma *Clariſſe Lovelace ;* laiſſe-moi le plaiſir de lui donner ce nom. Par tout ce qu'il y a de ſaint ! c'eſt quelque charme qui la rappelle ſans ceſſe à ma mémoire ; ſon nom joint au mien, me ravit l'ame, & me paroît plus délicieux que la plus douce mélodie.

Que ne l'ai-je menée dans tout autre lieu que chez cette exécrable femme ! J'en reviens aux récriminations ; mais il eſt certain que le breuvage étoit l'invention & l'ouvrage de la Sinclair, & que je n'ai perſiſté dans le projet de la violence, qu'à l'inſtigation de cette fu-

rie, dont la ruine ne laiſſe pas d'être amplement vengée, puiſqu'aujourd'hui je me trouve menacé de la mienne.

Je m'apperçois que ce langage reſſemble un peu à celui d'un coupable ſur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je ſuis intimidé par l'approche de l'entrevue; mais tu ne me rendrois pas juſtice: au contraire, je te jure que je vais joyeuſement au devant du colonel, & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je ſais ſeulement que, ſi je le tue (ce que je ne ferai point, ſi je puis l'éviter), je ferai fort éloigné d'en être plus tranquille. La paix du cœur n'eſt plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre eſt une occaſion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laiſſé, & qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penſerai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à la fois; car, tout habile que je le ſuppoſe, je ſuis auſſi sûr de la victoire, que je le ſuis actuellement d'écrire. Tu ſais que l'uſage des armes, lorſque j'y ſuis provoqué, eſt un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je ſerai auſſi calme, auſſi peu troublé qu'un prêtre à l'autel, tandis que mon adverſaire, comme on en peut juger par ſa lettre, ſera tranſporté de colère & de ven-

geance. Ne doute donc pas, ami Belford, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire, & crois-moi ton fidelle ſerviteur.

LOVELACE.

LETTRE CCCLXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Trente, 14 Décembre.

DEMAIN eſt le jour qui fera paſſer probablement une ou deux ames dans un autre ordre de choſes, pour ſervir de cortège aux manes de ma Clariſſe.

J'arrivai hier à Trente, & m'étant informé auſſi-tôt de la demeure d'un gentilhomme anglois, nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le colonel, qui étoit dans la ville depuis deux jours, avoit laiſſé ſon nom dans tous les lieux où je pouvois m'adreſſer. Il étoit ſorti à cheval : je laiſſai mon nom chez lui ; vers le ſoir, il me rendit une viſite.

Il avoit l'air extrêmement ſombre ; le mien fut très-ouvert : cependant il me dit que ma lettre étoit celle d'un homme d'honneur, & que j'avois ſoutenu le même caractère, en lui accordant

accordant de ſi bonne grâce l'occaſion de nous rencontrer. Il auroit ſouhaité, ajouta-t-il, que j'euſſe tenu la même conduite ſur d'autres points, & nous nous ſerions vus avec des ſentimens fort oppoſés.

Je répondis que le paſſé ne pouvoit recevoir de changement, & que je regrettois, comme lui, que certaines choſes fuſſent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient ſervir qu'à nous aigrir inutilement; & puiſque je lui avois offert ſi volontiers cette occaſion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le tems, le lieu & les armes, ſera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, il dépendra de vous-même; le tems, ce ſera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après demain donc, monſieur; & nous monterons demain à cheval, pour fixer le lieu.

D'accord, monſieur.

Dites, M. Lovelace, quel choix faites-vous pour les armes.

Je lui dis que l'avantage devoit être égal, en nous ſervant de nos épées; mais que, s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le piſtolet.

Je vous ferai remarquer ſeulement, répliqua-t-il, que le haſard ſeroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier; je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au piſtolet. Cependant, je n'ai pas laiſſé d'en apporter deux, dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la diſtance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à ſa généroſité; mais je lui répondis auſſi-tôt que j'entendois aſſez l'uſage de cette arme, pour ne pas la refuſer, s'il la choiſiſſoit, quoique je ne me cruſſe pas auſſi sûr que lui de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en ſouriant, comme il m'eſt arrivé quelquefois de fendre une balle en deux ſur le tranchant d'un couteau, il ſeroit malheureux, colonel, que je manquaſſe mon homme: ainſi, monſieur, je n'ai point d'objection contre le piſtolet, ſi c'eſt votre choix. Perſonne, j'oſe le dire, n'a l'œil & la main plus fermes que moi.

L'un & l'autre, monſieur, vous ſeront utiles, à l'épée comme au piſtolet. Ce ſera donc l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une ſorte de civilité majeſtueuſe.

Aujourd'hui, ma viſite à prévenu la ſienne; & nous ſommes ſortis à cheval pour convenir du lieu. Nos ſentimens étant les mêmes, n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé ſur le champ, nous ſerions deſcendus auſſi-tôt. Mais la Tour & le valet du colonel, qui nous ſuivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le ſecret, ſe ſont joints pour nous demander la permiſſion d'avoir le lendemain avec eux un chirurgien. Ils ſe ſont chargés de l'engager à ſortir de la ville, ſous le prétexte d'une ſaignée qu'ils lui propoſeront dans une cabane voiſine, & de l'amener aſſez proche de nous, pour être appelé au beſoin, ſans qu'il ſe défie du miniſtère auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, ſi le ſort ſe déclare en ſa faveur, nous ſommes convenus de remettre la déciſion à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien à la diſcrétion de nos valets. Enſuite nous ſommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choiſi eſt un vallon écarté. Le tems ſera dix heures du matin; & le ſignal, ou le mot, l'*épée ſimple*. Cepen-

dant j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familiere, & que je lui conſeillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoiſſoit pas l'uſage, manquant d'une qualité néceſſaire, en devoit porter la peine; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainſi, Belford, vous voyez que je n'ai voulu prendre aucun avantage. Mais je ſuis bien trompé, ſi demain, avant onze heures, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être préſens; mais avec l'ordre le plus abſolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche, pour une civilité de la même nature, le colonel a commandé au ſien de m'obéir, ſi la fortune eſt pour moi. Nous devons nous rendre à cheval au lieu du combat; une chaiſe, qui ſera prête à quelque diſtance, conduira le vainqueur ſur les terres de Veniſe, ſi l'un des deux périt, ou ſervira, ſuivant l'occaſion, à ſecourir le plus malheureux.

Tels ſont nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laiſſé d'autre amuſement que ma plume, je t'ai fait cette longue lettre; quoique je puſſe auſſi bien remettre à t'écrire demain

à midi ; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'aſſurer que je ſuis, avec tous les ſentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.

LETTRE CCCLXXI.

LA TOUR à M. BELFORD.

A Trente, 19 Décembre.

MONSIEUR,

J'ai de triſtes nouvelles à vous communiquer par l'ordre de M. le chevalier Lovelace, qui a rendu le dernier ſoupir entre mes bras. Il m'avoit fait lire ſa dernière lettre, par laquelle il vous informoit qu'il devoit terminer le lendemain ſa querelle avec le colonel Morden. Vous ſavez ſi bien le ſujet de ce différent, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

J'avois pris ſoin d'amener, à peu de diſtance, un chirurgien à qui j'avois confié le fond des circonſtances ſous le ſerment du ſecret, quoique je me fuſſe bien gardé de l'avouer aux deux combattans. Il étoit fourni de ban-

dages & des inſtrumens de ſa profeſſion ; car, ſi je connoiſſois parfaitement le courage & l'adreſſe de mon maître, je n'avois pas entendu moins vanter le caractère de ſon ennemi ; & je ſavois quelle étoit leur animoſité mutuelle. Une chaiſe de poſte étoit prête à cent pas.

Les deux adverſaires arrivèrent à l'heure dont ils étoient convenus, ſans autre ſuite que M. Margate, valet de chambre du colonel, & moi, que M. le chevalier avoit honoré du même rang à ſon ſervice. Ils nous répétèrent l'ordre qu'ils nous avoient donné la veille, d'obſerver entre eux une exacte neutralité ; & ſi l'un des deux périſſoit, ils nous firent jurer de regarder tous deux le ſurvivant comme notre maître, & de reſpecter ſes volontés.

Après quelques complimens, ils ſe dépouillerent de leurs habits avec une tranquillité ſurprenante, & mettant l'épée à la main, ils ſe portèrent pluſieurs bottes qui nous firent admirer leur préſence d'eſprit & leur adreſſe. Mon maître fut le premier qui tira du ſang, par un coup déſeſpéré dont ſon adverſaire devoit être percé à jour, s'il ne s'en étoit garanti par un mouvement ſi heureux, qu'il ne le reçut que dans la partie charnue du côté droit ; mais ayant pris M. le chevalier ſur le tems, il le bleſſa ſous le bras gauche, aſſez près de

l'épaule; & l'épée, qui effleura l'eſtomac dans ſon paſſage, en ayant fait couler beaucoup de ſang, le colonel lui dit: Monſieur, je crois que c'en eſt aſſez.

Mon maître jura qu'il n'étoit pas bleſſé, que ce n'étoit qu'une piqûre légère; ſur quoi, faiſant une autre paſſe, le colonel la reçut ſous le bras avec une dextérité merveilleuſe, & lui enfonça ſon épée au milieu du corps. Il tomba auſſi tôt, en diſant: La fortune eſt pour vous, monſieur... Je n'entendis pas quelques autres mots qu'il ne put prononcer entièrement. Son épée ſortit de ſes mains; M. Morden jeta la ſienne, & courut à lui, en lui diſant en françois: Monſieur, vous êtes un homme mort; implorez la bonté du ciel. Nous donnâmes le ſignal au chirurgien, qui accourut à l'inſtant. Le colonel ne me parut que trop accoutumé à ces expéditions ſanglantes; il étoit auſſi tranquille, que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire; & quoiqu'il perdît lui-même beaucoup de ſang, il ne penſoit qu'à ſeconder le chirurgien. Mais mon maître s'évanouit deux fois pendant l'opération, & rendoit d'ailleurs du ſang par la bouche. Cependant le premier appareil ayant été mis fort heureuſement, nous l'aidâmes à monter dans la voiture. Alors le colonel ſouffrit que ſa propre bleſſure fût pan-

ſée, & parut s'affliger que, dans quelques intervalles, M. le chevalier s'emportât furieuſement, lorſqu'il retrouvoit la force de parler. Hélas ! il s'étoit cru sûr de la victoire.

Malgré l'avis du chirurgien, le colonel prit le parti de monter à cheval, pour paſſer dans l'état de Veniſe. Il me força généreuſement d'accepter une bourſe remplie d'or, avec ordre d'en employer une partie à payer le chirurgien, & de garder le reſte comme une marque, me dit-il, de la ſatisfaction qu'il avoit de ma conduite & des tendres ſoins qu'il me voyoit rendre à mon maître. Le chirurgien l'aſſura que M. le chevalier ne pouvoit vivre juſqu'à la fin du jour. Lorſqu'il fut prêt à partir, M. Lovelace lui dit en françois : Vous avez bien vengé ma chère Clariſſe ! J'en conviens, répondit le colonel dans la même langue ; & peut-être gémirai-je toute ma vie de n'avoir pu réſiſter à vos offres, lorſque je balançois ſur l'obéiſſance que je croyois devoir à cet ange. Attribuez votre victoire au deſtin, répliqua mon maître, à l'aſcendant d'un cruel deſtin ; ſans quoi ce qui vient d'arriver étoit impoſſible. Mais vous, reprit-il en s'adreſſant au chirurgien, à M. Margate & à moi, ſoyez témoins tous trois que je me ſuis attiré mon ſort, & que je péris par la main d'un homme d'honneur.

Monſieur ! monſieur ! lui dit le colonel avec la piété d'un confeſſeur, & lui ſerrant affectueuſement la main, profitez de ces précieux momens, & recommandez-vous au ciel. Il s'éloigna auſſi-tôt.

Je fis marcher fort doucement la chaiſe. Cependant mon maître eut beaucoup à ſouffrir du mouvement. Le ſang recommença bientôt à couler de ſes deux bleſſures, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'on l'arrêta. Nous le conduiſîmes en vie juſqu'à la première cabane : il m'ordonna de vous envoyer les papiers cachetés que vous trouverez ſous cette enveloppe, & de vous faire le récit de ſon malheur, avec des remercîmens pour la conſtance & la fidélité de votre amitié.

Contre toute attente, il vécut juſqu'au jour ſuivant ; mais il ſouffrit beaucoup de ſon impatience & de ſes regrets, autant que de la douleur de ſes bleſſures ; car il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la vie. La raiſon paroiſſoit quelquefois l'abandonner, ſur-tout pendant les deux dernières heures de ſa vie. Il s'écrioit par intervalles : Eloignez-la de mes yeux, éloignez-la de mes yeux ; mais il ne nommoit perſonne. Quelquefois il adreſſoit des expreſſions fort tendres à quelque femme, qui étoit apparemment la même Clariſſe qu'il avoit nommée en rece-

vant le coup mortel. Il l'appeloit fille excellente ! divine créature ! malheureuſe innocente ! Je lui entendis répéter particulièrement : Jetez les yeux ſur moi, bienheureux eſprit ! daignez jeter les yeux ſur moi. Il s'arrêtoit après ces quatre mots; mais il continuoit de remuer les lèvres.

A neuf heures du matin, il fut ſaiſi de convulſions violentes; & perdant tout-à-fait la connoiſſance, il demeura dans cet état plus d'un quart d heure. Lorſqu'il revint à lui-même (je ne dois pas oublier ſes dernières paroles, qui ſemblent marquer un eſprit plus compoſé, & qui peuvent être par conſéquent de quelque conſolation pour ſes amis) : Quelles grâces je dois... prononça-t-il diſtinctement, en s'adreſſant ſans doute au ciel, car il y tenoit les yeux levés; mais une forte convulſion ne lui permit pas d'achever. Enſuite, revenant à lui, il recommença les mêmes mots avec beaucoup de ferveur, les yeux levés encore, & les deux mains étendues. Ils furent ſuivis de quelque apparence de prières prononcées d'une voix intérieure, qui ne laiſſoit rien entendre de diſtinct. Enfin, j'entendis clairement ces trois mots, qui furent les derniers : Reçois cette expiation. Alors ſa tête s'étant enfoncée dans ſon oreiller, il expira vers dix heures & demie.

Hélas! il ne ſe croyoit pas ſi proche de ſa fin; auſſi n'a-t-il donné aucun ordre pour ſa ſépulture. Je l'ai fait embaumer, pour attendre les volontés de ſa famille, & j'ai obtenu que le corps fût dépoſé dans un caveau. C'eſt une faveur qu'on ne m'a pas accordée ſans peine, & qu'on m'auroit peut-être refuſée, malgré la diſtinction de ſa naiſſance, dans un tems où la nation angloiſe ſeroit moins reſpectée du gouvernement autrichien. J'ai trouvé auſſi quelques difficultés de la part du magiſtrat, ſur la cauſe de ſa mort; il en a coûté de l'argent pour arrêter les informations. Mais c'eſt un récit que je remets au premier ordinaire, avec le compte des effets de mon maître, qui ſeront repréſentés fidellement. J'attends vos ordres dans cette ville, & j'ai l'honneur d'être, monſieur, votre, &c.

LATOUR.

CONCLUSION (1).

ON croit devoir ajouter quelques éclairciſſemens à ce recueil de lettres hiſtoriques, pour la ſatisfaction de ceux qui ont pris un peu d'intérêt à la fortune des principaux acteurs.

La nouvelle du malheur de M. Lovelace fut reçue, dans ſa famille, avec autant de douleur, qu'elle cauſa de joie dans celle des Harlove. Milord M... & les dames de ſa maiſon étoient d'autant plus à plaindre, qu'après avoir déjà beaucoup ſouffert de l'injuſtice de leur neveu pour une perſonne qu'ils avoient ſincèrement admirée, ils voyoient croître leurs peines, par la perte du ſeul héritier mâle de leur fortune & de leur nom. Au contraire, les Harlove, plus implacables que jamais, & miſs Howe même, dans le vif reſſentiment qu'elle conſervoit de la mort de ſon amie, triomphèrent d'un événement où la main du ciel paroiſſoit marquée pour leur vengeance. Mais cette conſolation fut paſſagère, du moins pour la famille des Harlove, qui trouvèrent toujours un ſujet de trouble & de remords dans leur ancienne conduite.

(1) L'éditeur anglois l'attribue à M. Belford.

Madame Harlove ne ſurvécut que deux ans & demi à la mort de ſon excellente fille. M. Harlove la ſuivit au tombeau, environ ſix mois après; ils moururent tous deux avec le nom de leur *bienheureuſe fille* à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement depuis qu'ils avoient reçu ſes dépouilles mortelles; &, loin de regretter le monde, ils marquèrent de l'empreſſement pour la rejoindre dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent aſſez pour voir leur fils *James* & leur fille *Arabelle* mariés: mais ils ne trouvèrent pas une grande ſource de joie dans l'établiſſement de l'un & de l'autre.

M. James Harlove épouſa une fille de bonne maiſon, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline dont le bien étoit conſidérable; & cette raiſon lui avoit fait jeter les yeux ſur elle. Mais il s'eſt vu obligé à d'extrêmes dépenſes pour ſoutenir ſes droits, qui ne ſont point encore éclaircis. Ses parties ſont puiſſantes; il eſt queſtion d'un titre fort litigieux, & M. Harlove n'a pas reçu en partage toute la patience néceſſaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ſa ſituation, c'eſt que ce mariage eſt venu purement de lui, contre le ſentiment de ſon père, de ſa mère & de ſes oncles, qui l'avoient averti

des embarras auxquels il s'expoſoit. Sa conduite à l'égard de ſa femme qui n'eſt coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle ſouffre autant que lui, eſt devenue entre eux l'occaſion de pluſieurs différens qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand ſes affaires ſe termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'eſpérer. Lorſqu'il s'ouvre à ſes amis, qui ſont en petit nombre, il attribue toutes ſes diſgrâces au cruel traitement qu'il a fait à ſa ſœur. Il avoue qu'elles ſont juſtes; mais la force lui manque pour ſe ſoumettre à des diſpoſitions dont il connoît la juſtice. Tous les ans, il reprend le deuil au 6 de Septembre; & pendant le mois entier, il ſe dérobe à toutes ſortes d'amuſemens & de compagnies. En un mot, il paſſe dans le monde, & lui-même ſe regarde comme le plus miſérable de tous les êtres.

La fortune de miſs Arabelle Harlove ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la diſpoſa facilement à recevoir ſes ſoins. Le mariage ſuivit bientôt. Mais les frères & les ſœurs qui ne ſont pas portés à s'aimer, deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlove jugea que, dans les articles, on avoit trop fait pour ſa ſœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avoit pas fait aſſez; &,

depuis quelques années, ils ſe haïſſent de ſi bonne foi, que l'un n'a de vraie ſatisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin de l'autre. Il eſt vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne ceſſoient pas de ſe ſoulager mutuellement par de continuels reproches, qui ne ſervoient pas peu à l'entretien du trouble dans toute la famille ; & qu'à chaque inſtant l'un accuſoit l'autre d'avoir été la principale cauſe du déſaſtre de leur admirable ſœur. On ſouhaite que certains bruits qui font mal augurer du bonheur de cette dame dans l'intérieur de ſa maiſon, ſoient tout-à-fait mal fondés, particulièrement ceux qui feroient ſuppoſer qu'elle ne ſe loue pas des mœurs de ſon mari, quoique d'abord elle n'ait pas trouvé cette objection inſurmontable, & qui font même entendre qu'elle en eſt traitée avec beaucoup de hauteur & de mépris. Quel ſeroit le cœur aſſez dur pour lui ſouhaiter autant de chagrin qu'elle s'eſt efforcée d'en cauſer à ſa ſœur, ſur-tout lorſqu'elle regrette ſa cruauté, & qu'elle paroît diſpoſée, comme ſon frère, à lui attribuer ſes propres infortunes ?

M. Jules & M. Antonin Harlove continuent de vivre dans leurs terres ; mais ils déclarent ſouvent qu'ils ont perdu, avec leur nièce, toute la joie de leur vie ; & dans toutes les

compagnies, ils déplorent tous deux, ſans ménagement, la part qu'on les a forcés de prendre à des injuſtices qu'ils ne ceſſent pas de ſe reprocher.

M. Solmes vit encore; du moins ſi l'on peut compter un homme de ſon caractère au nombre des vivans; car ſa conduite & ſes manières juſtifient, aux yeux du public, l'averſion que la plus aimable de toutes les femmes avoit pour lui. Malgré ſes richeſſes, il a vu ſes offres rejetées de pluſieurs femmes d'une fortune extrêmement inférieure à celle où d'indignes vues lui avoient donné la préſomption d'aſpirer.

M. Mowbray & M. Tourville, après avoir perdu leur chef & l'ame de leur ſociété, tombèrent, par diverſes aventures, dans des embarras de fortune, qui ſervirent, autant que leurs réflexions, à leur faire porter un autre jugement de leurs goûts & de leurs plaiſirs. Comme ils avoient toujours été moins propres à donner le mouvement qu'à le ſuivre, ils prirent enfin l'avis de leur ami M. Belford, qui leur conſeilla de convertir le reſte de leur bien en rentes viagères, & de ſe retirer, l'un dans Yorckshire, & l'autre dans Nottinghamshire, qui ſont les lieux de leur naiſſance. Leur ami, continuant de s'intéreſſer à leur ſituation

par

par ſes lettres, & de les voir à Londres une fois ou deux l'année, c'eſt-à-dire, chaque fois qu'ils y viennent, a la ſatisfaction de les trouver, de jour en jour, plus dignes de leur nom & de leur origine.

Madame Norton a paſſé le reſte de ſes jours auſſi heureuſement qu'elle pouvoit le déſirer, dans la terre de ſa chère élève : bonheur, on le répète, tel qu'elle pouvoit le déſirer; car elle aſpiroit trop ardemment aux biens d'un autre état, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouiſſoit. Elle employoit la meilleure partie de ſon tems à répandre ſes bienfaits autour d'elle; & le reſte, au ſoin du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené une vie exemplaire, & vu ſon fils heureuſement établi, elle eſt morte depuis peu, dans le ſein de la paix, ſans douleur, ſans agonie, comme un voyageur fatigué, qui s'endort d'un ſommeil doux & tranquille. Ses dernières expreſſions n'ont reſpiré que le déſir & l'eſpérance de rejoindre la fille de ſon cœur, ſa tendre & généreuſe bienfaictrice.

Miſs Howe ne put conſentir à quitter le deuil de ſa chère amie que ſix mois après ſa mort; & ce fut à la fin de ce terme, qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. Ils ont déjà deux aimables

fruits de leur mariage, dont le premier eſt une fille charmante, à laquelle ils ont donné de concert le nom de *Clariſſe*. Madame Hickman dit quelquefois à ſon mari, avec autant d'agrément que de généroſité, qu'elle ne doit pas tout-à-fait oublier d'avoir été miſs Howe, parce que, s'il ne l'avoit pas aimée ſous ce nom avec tous ſes foibles, elle ne ſeroit jamais devenue madame Hickman. Cependant elle confeſſe ſérieuſement, dans toutes les occaſions, qu'elle n'a pas moins d'obligation à M. Hickman pour ſa patience lorſqu'elle étoit maîtreſſe d'elle-même, que pour ſa généreuſe conduite depuis qu'il règne à ſon tour. Sa tendreſſe & ſon eſtime ſemblent augmenter pour lui, lorſqu'elle ſe rappelle combien il étoit affectionné à ſa chère amie, & quelle part il avoit auſſi à l'affection de miſs Harlove. Elle ne trouve pas moins de douceur à voir cet honnête homme toujours prêt à ſe joindre avec elle dans ces tendres & reſpectueuſes peintures du paſſé, qui rendent la mémoire des morts ſi précieuſe à ceux qui leur ſurvivent.

M. Belford n'eſt pas aſſez dépourvu de tendreſſe & d'humanité, pour n'avoir pas été vivement touché du malheureux ſort de ſon meilleur ami. Mais lorſqu'il fait réflexion à la

fin prématurée de pluſieurs de ſes aſſociés ; aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours ſignalé de la juſtice du ciel, qui eſt tombée ſur le miſérable Tomlinſon ; à l'horrible cataſtrophe de l'infame Sinclair ; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus ; &, d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente perſonne de ſon ſexe, à ſes préparatifs pour le dernier paſſage, à ſa mort, digne d'admiration & d'envie.... lorſqu'il conſidère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans ſon cœur; que tous ces avis & cet aimable exemple etoient néceſſaires pour lui donner la force de les vaincre, & que ces faveurs du ciel ſont rarement accordées aux perſonnes du même ordre, ou du moins qu'elles font peu d'impreſſion dans la fleur de la jeuneſſe & dans la pleine force du tempérament; lorſque toutes ces idées ſe préſentent à ſa raiſon, il adore la bonté qui a raſſemblé tant de moyens pour l'arracher, comme un tiſon enflammé, du lieu de la fournaiſe; Il ſe croit obligé d'employer tous ſes efforts & tous ſes ſoins à rappeler ceux que ſon exemple peut avoir égarés, & de réparer, non ſeulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occaſion.

A l'égard du dépôt ſacré dont il avoit été

chargé par une femme céleſte, il a répondu à cet honneur avec autant de plaiſir que de fidélité, &, il oſe dire, à la ſatisfaction de tout le monde, & même à celle de la malheureuſe famille, qui lui a fait faire des remercîmens à cette occaſion. On lui permettra de déclarer auſſi, qu'en rendant ſes comptes, il a renoncé au legs que la généreuſe teſtatrice lui avoit aſſigné dans la bonté de ſon cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé ſuivant d'autres vues du teſtament.

Il ne reſtoit qu'une bénédiction terreſtre à déſirer pour M. Belfort, parce qu'il la croyoit capable de lui aſſurer la poſſeſſion de toutes les autres; c'étoit le plus grand de tous les biens ſenſibles, une femme vertueuſe & prudente. Après une vie auſſi libre que la ſienne, il ne s'eſt pas jugé digne d'un ſi grand bien, ſans s'être aſſuré, par un examen de bonne foi que ſes nouvelles réſolutions & ſon horreur pour ſes anciens goûts étoient ſi ſincères, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuſes de M. Lovelace, & la bonne fortune lui ayant offert l'occaſion d'obliger milord M.... & toute cette illuſtre maiſon par un ſervice important, il a demandé à ce ſeigneur la permiſſion de rendre ſes ſoins à miſs

Charlotte Montaigu, l'aînée de ſes deux nièces. Les conditions qu'il a propoſées lui ont fait obtenir l'approbation de milord; & miſs Charlotte, qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter ſa main. Il s'eſt trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes. Milord, ne mettant pas de bornes à ſa bonté, s'eſt fait un pluiſir d'ajouter, pendant le tems même de ſa vie, un bien conſidérable à la fortune naturelle de miſs Montaigu. Miladi Lawrance & Miladi Sadleir ont ſuivi ſon exemple; & le ciel ayant donné, avant ſa mort, qui eſt arrivée trois ans après celle de ſon neveu, un fils à M. Belford, il s'eſt déterminé à faire tomber ſur ce fils, le plus proche de ſon ſang, l'héritage de tous ſes droits, avec la moitié de ſon bien réel, dont il a laiſſé l'autre moitié à ſa ſeconde nièce, miſs Patty Montaigu. Cette jeune demoiſelle, à laquelle il ne manque aucune vertu, demeure actuellement avec ſa ſœur, & doit être mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maiſon, qui arrive de ſes voyages, & pour lequel on n'a pas cru que la Grande-Bretagne offrît un meilleur choix.

Le colonel Morden, avec tant de vertus & de lumières, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant ſon affaire

avec M. Lovelace lui a fait perdre le deſſein de venir réſider en Angleterre auſſi-tôt qu'il ſe l'étoit propoſé. Dans la correſpondance qu'il continue d'entretenir avec l'exécuteur teſtamentaire de ſa couſine, il lui a déclaré pluſieurs fois que, s'il s'eſt cru obligé d'accepter l'offre de ſon adverſaire, parce qu'il ne pouvoit prendre d'autre parti ſans reconnoître qu'il oublioit les malheurs de ſa couſine, & ſans demander pardon, en quelque ſorte, à M. Lovelace, de quelques diſcours libres qui lui étoient échappés, il ne laiſſoit pas de ſentir la vérité des argumens de ſa couſine contre les duels; & qu'en réfléchiſſant de ſang froid à ce qu'il en coûte vraiſemblablement au malheureux Lovelace, il ſouhaiteroit d'avoir peſé avec plus d'attention cette idée de la lettre poſthume : *Si le ciel lui accorde du tems pour ſe répentir, de quel droit le lui refuſeriez-vous ?*

LETTRE CCCLXXII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Du château d'Harlove, dimanche au ſoir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui ſe paſſe ici.

La pauvre madame Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, que, malgré les précautions que j'avois priſes pour faire marcher doucement le char funèbre & la chaiſe qui le ſuivoit, je craignois de laiſſer cette digne femme ſur la route avant notre arrivée à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; & auſſi-tôt je fis dételer, dans l'eſpérance qu'un peu de repos la mettroit en état de pourſuivre; mais, contre mon attente, je fus obligé de partir ſans elle: je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand ſoin, & je laiſſai la chaiſe de poſte à ſa diſpoſition. Elle mérite toutes les attentions poſſibles, non ſeulement par égard pour ma couſine, mais auſſi à cauſe

de ſes qualités perſonnelles. C'eſt une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq milles de diſtance du château d'Harlove, je me mis au petit galop, & je dis au cocher, que je laiſſai derrière avec le cercueil, de mener plus doucement encore qu'auparavant. Les chemins de traverſe que nous venions de prendre étoient fort raboteux, & j'avois plus de tems qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivât avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maiſon plongée dans la triſteſſe. J'entrerai dans le détail; c'eſt ce que vous demandez.

A mon entrée dans la cour, j'avois remarqué un mouvement général; chaque domeſtique qui ſe préſentoit, avoit les yeux gros & l'air ſi touché, que je penſai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau déſaſtre.

Meſſieurs John & Antoine Harlove, avec madame Hervey, étoient au château. Auparavant, la dureté des uns donnoit de nouvelles forces à celle des autres; à préſent, chaque chagrin particulier augmente le chagrin de tous.

Mon couſin James vint au devant de moi ſur la porte : il avoit ſur ſa perſonne tous les caractères d'une profonde douleur. Il me pria d'excuſer les procédés qu'il avoit eus avec moi la dernière fois que je les étois allé voir. Ma couſine Arabelle vint à moi tout en larmes ; & comme ſi elle eût ſuccombé à ſa douleur : O mon couſin ! me dit-elle en s'abandonnant ſur mon bras, je n'oſe vous faire une queſtion.

Je penſe qu'elle avoit en vue l'arrivée du char funèbre : moi-même j'étois plein d'amertume ; &, ſans m'avancer ni donner de réponſe, je m'aſſis ſur la chaiſe qui ſe trouva à ma portée.

Le frère & la ſœur s'aſſirent auprès de moi, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, tous deux dans le ſilence. Les domeſtiques fondoient en larmes.

M. Antoine Harlove vint à moi un moment après ; ſon viſage annonçoit le déſeſpoir. Il m'invita à entrer dans le parloir, où étoient, ajoûta-t-il, ſes compagnons de deuil.

Je me levai : mon couſin James & ma couſine Arabelle nous ſuivirent.

A mon entrée dans le parloir, je n'entendis que plaintes & regrets de tous côtés.

M. Harlove, père de ma chère parente, au moment qu'il me vit, s'écria : O mon couſin ! vous êtes le ſeul de toute la famille qui

n'ayez rien à vous reprocher. Que vous êtes heureux !

La pauvre mère, à qui le chagrin ôtoit la parole, me regarda douloureuſement, & s'aſſit, appuyant d'une main ſon mouchoir contre ſes yeux, & laiſſant tomber l'autre entre celles de madame Hervey, qui l'arroſoit de ſes larmes.

M. Jules Harlove étoit aſſis vers la fenêtre, le dos tourné à la compagnie, & les regards détachés de cette ſcène d'affliction ; ſes yeux étoient rouges & fort gros.

Mon couſin Antonin, en rentrant dans le paloir, s'étoit approché de madame Harlove. « Ma chère ſœur, ne vous laiſſez pas..., mon » cher frère, ne vous laiſſez pas abattre..... Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin du parloir, où, manquant lui-même des conſolations qu'il eût voulu donner aux autres, il ſe laiſſa aller ſur une chaiſe, & pouſſa un profond ſoupir.

Mademoiſelle Arabelle, à notre entrée dans la ſalle, étoit paſſée devant moi à la ſuite de ſon oncle, comme ſi ſon deſſein eût été de dire quelques paroles conſolantes à ſa malheureuſe mère; mais elle n'en eut pas la force. Elle paſſa derrière la chaiſe de madame Harlove, où, penchant la tête ſur ſon épaule, elle ſembloit

attendre de ſa bouche les conſolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le fils Harlove, malgré ſa dureté & l'orgueil de ſon caractère, étoit atterré; les remords de ſa conſcience avoient dompté ſa fierté.

Eh monſieur! quelles penſées devoient-ils avoir dans ce moment? ils reſtoient fixés ſans ſentiment ſur leurs ſiéges, & n'avoient pour paroles que des ſoupirs & des gémiſſemens.... Qu'ils ſont bien un objet de pitié, un grand objet de pitié, tous tant qu'ils ſont!... Mais quelles exécrations ne mérite pas ce déteſtable Lovelace? lui qui, par des pratiques infames & inouies, a amené une cataſtrophe qui épuiſe toutes les eſpèces de malheurs, & qui s'étend ſur un ſi grand nombre d'infortunés!... Que le ciel me foudroie!... Mais je m'arrête.... Cet homme..., puis-je dire cet homme? cet homme eſt votre ami.... Il eſt déjà troublé, dites-vous, dans ſon eſprit..... Rendez-le, grand Dieu! à ce..... Si je trouve que les choſes ſe ſoient paſſées comme je le ſoupçonne; & en vérité, elle en dit aſſez dans ſon teſtament pour légitimer mes ſoupçons..... Ne penſe pas, ma chère couſine, idole de mon cœur, que ton ame généreuſe, qui ne reſpire

que tendreſſe & que charité, puiſſe ſauver le plus vil de tous les hommes, en multipliant les pardons ſur ſa tête !

Mais, encore une fois, je m'arrête.... Pardonnez, monſieur ; qui pourroit avoir été témoin d'une pareille ſcène, qui pourroit avoir vu toute ſa famille dans les larmes, qui pourroit s'en rappeler le ſouvenir, & ne pas frémir d'indignation contre le malheureux qui les fait répandre ?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le ſeul de qui chacun des autres pût attendre des conſolations, je m'approchai de la mère. Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur qui, quelque juſte qu'en ſoit la cauſe, eſt malheureuſement infructueuſe. Nous nous tourmentons, & nos tourmens ne peuvent rappeler la chère perſonne que nous pleurons. Ah ! ſi vous ſaviez avec quelles aſſurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde ! Elle eſt heureuſe, madame ..., ſoyez-en ſûre, elle eſt heureuſe ; & que cette penſée vous fortifie.

O mon couſin ! mon cher couſin ! s'écria l'infortunée mère retirant celle de ſes mains que tenoit madame Hervey, pour ſerrer la mienne, vous ne ſavez pas quel enfant j'ai perdu.... Et d'un ton plus bas : Perdu ! &

comment? Ah ! c'eſt ce qui me rend ſa perte inſupportable.

Tous ſe mirent à la fois à s'accuſer eux-mêmes ; quelques-uns à ſe rejeter réciproquement la faute. Mais il n'y eut perſonne qui ne portât les yeux ſur mon couſin James, comme ſur celui qui avoit nourri le reſſentiment de la maiſon contre une ame ſi innocente. A peine cependant réſiſtoit-il à ſes propres remords. Miſs Harlove, preſſée par les mouvemens de ſon ame, rompit le ſilence. Avec quelle cruauté, dit-elle, lui écrivois-je ! avec quelle barbarie l'inſultois-je ! & avec quelle patience le ſupportoit-elle !.... Qui l'eût cru ſi près de ſa fin ? O mon frère ! mon frère ! . . . ſans vous, ſans vous. . . .

Pourquoi cherches-tu, répondit il, à irriter le ſentiment de mes douleurs ? J'ai devant moi tout ce qui s'eſt paſſé ; je ne ſongeois qu'à ramener dans le bon chemin une perſonne bien chère, qui s'en étoit écartée.... Rien ne fut plus loin de mon cœur, que de la réduire au déſeſpoir. Ce n'eſt aucun de nous, c'eſt l'infame Lovelace qu'il faut en accuſer.... Je crains cependant, mon cher couſin, qu'elle n'ait tout attribué à mes procédés ; je le crains : dites-le moi ; a-t-elle fait mention de ſon frère ? m'a-t-elle nommé dans ſes derniers momens ?

J'eſpère qu'un cœur capable de pardonner au plus ſcélérat de tous les hommes, & d'intercéder pour que notre vengeance ne tombe point ſur lui, a pu me pardonner auſſi.

Elle eſt morte en vous béniſſant tous; elle ne condamnoit pas, elle juſtifioit votre ſévérité contre elle.

A ces mots, on n'entendit qu'un cri. Nous voyons, dit le père, nous voyons aſſez par ſes lettres, qui me percent l'ame, dans quelle heureuſe diſpoſition elle ſe trouvoit peu de jours avant ſa mort.... Mais perſiſta-t-elle juſqu'à la fin? n'eut-elle point d'inquiétudes? mon cher enfant n'eut-il point de cruelles agonies?

Point du tout: je ne vis jamais une fin plus heureuſe; auſſi perſonne ne s'y eſt ſi ſaintement préparé; elle y conſacra tous ſes momens, pluſieurs ſemaines de ſuite: que ceci nous conſole; nous ne pourrions ſouhaiter une mort plus douce pour nous & pour ceux que nous chériſſons. Nous avons à nous reprocher d'en avoir agi durement avec elle; mais, eût-elle obtenu tout ce qui fut une fois l'objet de ſes déſirs, elle n'auroit pu mieux mourir.... elle auroit pu moins bien mourir.

Chère ame! chère excellente ame! s'écrièrent le père, les oncles & la ſœur, d'un ton qui déchiroit le cœur.

Jamais, disoit la malheureuse mère, notre rigueur envers un enfant si doux, si digne de toutes nos affections, ne nous laissera sans remords. En vérité, en vérité (doucement à sa sœur Hervey), j'ai été trop endurante, trop foible. Le repos momentané que j'ai cherché toute ma vie, me coûtera un trouble & des ennuis qui ne finiront point....

Elle s'arrêta.

Ma chère sœur!... Ce fut tout ce que put dire madame Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagemens, reprit la mère affligée, avec le plus cher & le plus méritant des enfans. La moitié! non. Hélas! avec quelle dureté nous l'avons traitée!

Ma chère, ma très-chère sœur!.... C'est tout ce que put articuler madame Hervey.

Plût au ciel, continua la pauvre mère d'un ton d'exclamation, que je l'eusse vue seulement une fois! Puis se tournant vers mon cousin James & sa sœur... O mon fils! ô Arabelle! si on nous traitoit, si on nous jugeoit avec la rigueur.....

Pour la troisième fois les pleurs refusèrent passage à sa voix. Tous les autres gardoient le silence; on ne lisoit sur leurs visages, on ne

voyoit dans leurs attitudes que l'expreſſion d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre juſtice à ma couſine. Oh! que c'eſt une choſe terrible que les réflexions auxquelles on eſt en proie après des procédés ſi durs & ſi dénaturés !

Ah! monſieur Belford! ce malheureux, ce déteſtable Lovelace, c'eſt lui, c'eſt lui qui eſt la cauſe...

Pardonnez-moi, monſieur, je vais poſer ma plume, pour ne la reprendre que quand je ſerai calmé.

A une heure du matin.

C'eſt en vain, monſieur, que j'ai voulu prendre du repos; vous m'avez prié d'entrer dans le détail, je ne m'y refuſerai pas, car ce ſujet m'occupe tout entier: je vais continuer, quoiqu'il ſoit minuit paſſé.

A ſix heures environ, le char funèbre arriva à la porte de la cour... L'égliſe de la paroiſſe eſt à quelque diſtance; mais le vent qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en portant juſqu'à eux le ſon des cloches; elles faiſoient retentir les airs de la mélodie la plus lugubre. A l'ouïe de

de ces ſons funeſtes, les parens ne doutèrent pas que ce ne fût un témoignage d'amour & de vénération, rendu par les paroiſſiens à la mémoire de celle dont le cercueil paſſoit actuellement devant l'égliſe.

Si l'attente du char funèbre leur cauſa cette émotion, jugez de leur conſternation lorſqu'ils l'entendirent annoncer.

Un domeſtique vint pour nous avertir de ſon arrivée, dont le bruit du pavé de la cour intérieure ne nous avoit que trop inſtruits.

Il ne parla pas . . . il ne pouvoit parler. . . Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina, & ſe retira.

Je ſortis: perſonne alors que moi n'en eut la force; le frère me ſuivit un inſtant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un ſpectacle fort touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez ouï parler, monſieur, de l'amour qu'on portoit à ma chère couſine. Les pauvres ſur-tout, & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais jeune femme de condition n'en fut aimée: ce n'étoit pas ſans ſujet. Les uns trouvoient dans ma couſine une protectrice; les autres trouvoient en elle le ſoulagement de leurs miſères.

Quand nous ſentons vivement un malheur,

& que nous ſommes affectés par une vraie douleur, nous aimons voir les autres prendre part à notre affliction. Les domeſtiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoiſſances, que quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir ni jeter un regard ſur miſs Clariſſe durant ſa vie, on avoit cependant conſenti à ce que ſon corps fût porté au château. Cela devoit ſe faire ſi inceſſamment, que ceux qui étoient inſtruits du moment de ſa mort, pouvoient juger à peu près du tems où le cercueil paſſeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il ſoit, attire l'attention de tout le monde ſur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre couſine n'avoit point de ſuite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écuſſons : cependant, comme on eſt obligé pour aller au château d'Harlove de prendre des chemins de traverſe dès la diſtance de ſix milles, il ne fut plus poſſible d'ignorer quelle étoit la perſonne que l'on tranſportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute eſpèce, hommes, femmes & enfans, ſe mirent à notre ſuite, & formèrent un convoi funèbre d'environ cinquante perſonnes. Toutes, ſans exception, avoient les larmes aux yeux, &

déploroient la perte de la jeune dame, qui ne faiſoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'aſſemblèrent autour du char quand il s'agit d'en deſcendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portât immédiatement dans la maiſon. Ils ſe diſputoient cet honneur, mais à voix baſſe, ſans clameurs contentieuſes. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération; je n'avois rien vu de ſemblable ici, ni dans mes voyages; au contraire, j'avois trouvé le bruit & le tumulte par-tout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que ſix filles emporteroient le cercueil par les ſix anſes.

C'eſt ainſi qu'avec les démonſtrations du plus grand reſpect on l'entra dans le ſallon, où je le fis placer entre deux ſiéges, ſur leſquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblèmes & les inſcriptions dont la partie ſupérieure étoit décorée, attirèrent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit preſcrit miſs Clariſſe: ils ſouhaitoient qu'on leur laiſsât voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une faveur qu'ils déſi-

roient plutôt qu'ils ne l'eſpéroient. Lorſqu'ils eurent ſatisfait leur curioſité, & fait leurs remarques ſur les emblèmes, ils ſe diſperſèrent en béniſſant ſa mémoire. Elle doit être heureuſe, diſoient-ils, pleurant & ſe lamentant; ſi elle ne l'eſt pas, que ſera-ce de nous? D'autres ne ſe laſſoient point de répéter qu'elle ſe plaiſoit à faire le bien, & ne ſe plaiſoit qu'à cela. D'autres maudiſſoient l'auteur de ſa fin prématurée.

Les domeſtiques de la maiſon s'aſſemblèrent autour du cercueil; ce qu'ils n'avoient pu faire auparavant. Ce fut une nouvelle ſcène d'affliction; mais elle ſe paſſa dans un parfait ſilence; ils s'exprimoient par les regards & les ſoupirs, ayant les yeux, tantôt fixés ſur le cercueil, tantôt errans des uns aux autres; ſouvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la préſence de leur jeune maître leur en impoſoit, & les empêchoit de joindre la parole à l'expreſſion muette de leur douleur & de leurs regrets.

M. James Harlove m'avoit ſuivi lorſque j'étois ſorti du parloir; mais, ayant apperçu la foule, il m'avoit quitté. Si-tôt qu'elle eut diſparu, il revint; & ſe tenant debout, il fixoit le cercueil de l'air d'un homme qui fait un effort d'attention: cependant il n'en avoit que l'apparence; il étoit fort loin d'avoir la per-

ception distincte d'un seul symbole ou d'une seule lettre écrite sur la bière; il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur une épaule, avec tous les caractères de la stupéfaction sur le visage.

La scène devint plus touchante & plus noire, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le père, la mère, les deux oncles & la sœur vinrent, à pas chancelans, joindre le frère & moi. Nous étions dans ce qu'elle appeloit son parloir; nous venions d'y faire poser le cercueil sur une table, au milieu de la chambre. Sans doute le souvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leur peine; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée dans une bière, quand ils jetèrent les yeux sur celle que leur violence avoit bannie de la maison; frappés de la manière dont elle y rentroit, ce ne fut plus un deuil, ce fut une désolation.

Leur dessein paroissoit être d'empêcher la mère d'entrer; mais s'appercevant que cela n'étoit pas possible, eux-mêmes, jusqu'alors incertains s'ils entreroient, se déterminèrent à la suivre, entraînés par un mouvement plus fort qu'eux: la pauvre femme jeta les yeux sur le cercueil, & immédiatement les retira. Au même

inſtant, elle s'avança vers la fenêtre dans une agonie de douleur; & joignant les mains avec tranſport, elle s'adreſſa à ſa chère fille.....
O mon enfant! mon enfant! l'orgueil de ma vie! ma plus douce eſpérance! pourquoi m'a-t-on refuſé la conſolation de te parler de paix, de pardon? . . . Pardonne ta cruelle mère!

Son fils, attendri pour lors, comme il y parut à ſes yeux, la conjura de ſe retirer; & l'une des femmes de ſa mère entr'ouvrant la porte, il l'appela pour l'aider à conduire ſa maîtreſſe dans le moyen parloir. En revenant, il trouva ſon père ſur la porte; il venoit auſſi de jeter un regard ſur la bière, après quoi j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignât. Trop abſorbé par ſa douleur pour en parler, ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut ſon fils, que, pouſſant un profond ſoupir, il l'accompagna de ces mots... Jamais peine ne fut égale à ma peine ... mon fils ... ô mon fils...! Il diſoit ces paroles d'un ton de reproche, le viſage détourné de celui à qui il les adreſſoit.

Je le ſuivois, faiſant mes efforts pour le conſoler; nous entrâmes enſemble dans le moyen parloir, où ſa femme étoit dans de grandes agonies. Elle le regarda; il fit un pas vers elle... O ma chère! Il s'arrêta; ſon cœur étoit plein de douleur, ſes yeux baignés de

larmes : il faiſit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laiſſer à lui-même.

Les oncles & la ſœur gardoient le ſilence, portant tour à tour & détournant la vue de deſſus les emblèmes du cercueil. Madame Hervey entreprit de leur lire l'inſcription; elle lut ces paroles : *Ici l'on eſt à couvert de la perſécution des méchans.* Elle ne put continuer; de groſſes larmes tomboient de ſes yeux ſur la pièce d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant elle eût voulu ſatisfaire une curioſité qui mêloit de l'impatience à la douleur : elle eſſuyoit ſes pleurs, mais en vain; d'autres pleurs ſuccédèrent toujours.

Jugez, M. Belford, j'en appelle à votre ſenſibilité, jugez de l'état où j'étois; je me trouvois pourtant dans l'obligation de les conſoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer de bon matin; j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma prolixité ne vous déplaira pas : je ſuis incapable de prendre du repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire; j'ai des ſcènes pathétiques à peindre; j'écris ſans me fatiguer; j'ai tout cela préſent à l'eſprit, je n'y ai que cela. De plus, je ſerai peut-

être bien aiſe, quand ma douleur ſera calmée, de lire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer, concernant cette malheureuſe hiſtoire.

Le domeſtique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en paſſant par Saint-Albans, de la ſanté de la bonne madame Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miſs Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaiſance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laiſſée, & me dit que ſi ſa mère l'apprenoit, elle en auroit encore plus qu'elle.

Je ne m'étonne plus ſi mon excellente couſine, prévoyant les remords auxquels ſes parens ſeroient en proie quand ils ſauroient ſa mort, écrivit ces lettres poſthumes, où elle met tout en œuvre pour les conſoler. Mais ſa généroſité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuſer auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes peu d'heures avant ſa mort. Elle aggrava dans ce deſſein la ſeule faute que je la ſoupçonne d'avoir faite: mais ce fut avec une facilité... créature angélique! une douceur... il ſembloit qu'il ne lui en coûtoit rien, ſi, ſe ſacrifiant elle-même, elle

me faiſoit penſer plus favorablement de ſes amis.

Je ſuis, mon cher monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXIII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

Nous ſommes ſi mauvaiſe compagnie les uns pour les autres, que je n'ai pas de meilleur parti à prendre que celui de me retirer dans mon appartement, & d'écrire.

Environ neuf heures & demie, on me fit avertir pour déjeûner : la lugubre aſſemblée ſe formoit lentement ; chacun prenoit ſa place d'un air d'affliction ; les viſages étoient haves & abbatus ; on ne voyoit que des yeux fatigués de répandre des pleurs.

L'on ſe demandoit comment on avoit paſſé

la nuit, d'un ton qui annonçoit la réponſe fâcheuſe à laquelle on s'attendoit.

L'inconſolable mère dit qu'elle ne connoîtroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles ſur nos ſiéges, la cloche s'eſt fait entendre; on a ouvert la porte des cours, & le bruit d'un carroſſe roulant ſur le pavé, a cauſé une émotion générale.

Je crois, monſieur, vous avoir ouï dire que vous n'aviez jamais vu miſs Howe. C'eſt une jeune dame dont les grâces ſe font d'abord remarquer; une ſombre mélancolie répandoit ſes nuages autour d'elle; cependant, au travers de ces ombres, on voyoit de tems en tems s'échapper les rayons d'un feu & d'une vivacité ſingulière: ſon attachement à ma chère couſine m'a inſpiré pour elle une amitié, je puis dire un reſpect, que je conſerverai toujours.

Je ne penſois pas, me dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maiſon; mais, morte ou vivante, ma chère Clariſſe m'entraîne après elle. Nous entrâmes dans le petit parloir, où, jetant les yeux ſur le cercueil, elle retira ſa main de dedans la mienne, écarta précipitamment le deſſus du cerceuil, qui étoit défait, ôta le voile qui couvroit le viſage, &,

comme hors d'elle-même, leva ſes mains jointes en haut, fixant tour à tour ſes yeux ſur le corps & vers le ciel, trop lent à la venger.

Enfin, elle rompit le ſilence. Voyez-vous, dit-elle, voyez-vous la gloire & l'honneur de ſon ſexe ? la voyez-vous, jetée dans les bras de la mort par l'exécration & la honte du vôtre ?

O ma bienheureuſe amie ! ma chère compagne ! lumière qui me conduiſoit !... baiſant ſa bouche à chaque nouveau nom qu'elle lui donnoit..... quoi ! toute la vie de ma Clariſſe.....

Après une petite pauſe & un profond ſoupir, elle ſe tourna vers moi, puis vers ſon amie... Mais c'eſt elle; peut-elle être réellement morte? Non, non; réveille-toi, ma tendre, ma chère amie : ne ſerois-tu qu'un argile inſenſible ? Ah ! laiſſe-moi te rappeler à la vie; partage le ſouffle qui m'anime... Et lui donnant un baiſer.... Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes ! elles ſont glacées ! elles ſont muettes ! Soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'eſpérance de l'entendre parler : Eſt-il donc poſſible que la perfection finiſſe ainſi? eſt-il donc vrai que tu m'aies quittée, quittée pour jamais ? O cruelle Clariſſe !

Un ſilence de quelques inſtans ſuccéda : paroiſſant revenir à elle-même, elle me regarda. Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, M. Morden, à mon égarement ; je ne ſuis plus à moi, je n'y ſerai plus : vous ne connoiſſiez pas l'excellence, non, vous ne connoiſſiez pas la moitié des perfections que voilà dans les bras de la mort..... Ceci ne peut être..... ce ne peut être tout ce qui me reſte de ma Clariſſe.

Elle fit une autre pauſe. Une larme, ma chère, donne une larme ſeulement à l'état où je ſuis... Mais non, cette triſteſſe ſilencieuſe, ces ombres de la mort qui couvrent ton front.... Hélas ! moi-même trouvé-je des pleurs ? elles me refuſent leurs ſecours ; mon cœur ne peut plus contenir ma douleur, j'y ſuccombe !

Pourquoi, M. Morden, l'a-t-on envoyée ici ? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? Elle n'a point de père, point de mère, point de parens : ne l'avoient-ils pas tous renoncée pour leur parente ? Pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? j'étois ſon amie, mon cœur lui appartenoit. Qui a plus de droit que moi aux reſtes de celle que je chériſſois ? De vains noms, ſans ſentiment, ſeroient-ils de meilleurs titres que mon amour ?

Elle baiſa encore une fois la bouche, le front & les joues de ſon amie ; un ſoupir, qui

ſembloit lui déchirer le cœur, l'interrompit.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refuſé la conſolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des anges? Je renvoyois, je me laiſſois trop aiſément perſuader de différer une viſite que mon cœur me rendoit néceſſaire. Que de regrets n'en aurai-je pas! O ma bienheureuſe Clariſſe! qui ſait, ſi je fuſſe allée vers toi, quel effet auroient produit mes conſolations?

Elle jeta un regard autour d'elle, comme ſi elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiſer, mon ange, mon amie, chère compagne que je perds, & que je regretterai toujours, encore un baiſer, & je pars, je vole hors de cette horrible demeure; jamais je ne l'aimai que pour toi. Adieu donc, ma très-chère Clariſſe! tu es heureuſe, je n'en doute pas; ta dernière lettre m'en aſſuroit. Puiſſé-je te rejoindre & me réunir avec toi dans des lieux plus ſaints, où l'inſolence n'oſe attenter à l'innocence, & où des maîtres cruels, ſous le nom de parens, ne gênent pas la vertu par d'impérieux commandemens!

Elle fit un ſilence: incapable de ſortir, quoiqu'elle y fût déterminée, ſon déſeſpoir, ſon angoiſſe combattoient ſa volonté; l'attendriſſement ſuccèda aux agitations; un torrent de larmes

vint à ſon ſecours. Sans ces pleurs que je répands, j'allois mourir de douleur, dit-elle d'une voix plus radoucie. Mes yeux en verſeroient ſans ceſſe, que je voudrois en verſer encore pour ma chère Clariſſe. Hélas ! ſes conſeils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle.

Pardonnez, monſieur, me dit-elle en ſe tournant vers moi, qui me ſentois ému autant qu'elle-même, pardonnez; j'aimois cette chère perſonne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excuſez l'emportement de ma douleur. Eſt-ce donc ainſi que la gloire de ſon ſexe a été la victime du vice & de la dureté?

Madame, lui dis-je, ils en ſont punis, ils en ſont bien punis. Qu'ils en ſoient punis ! reprit-elle; ſi je les plaignois.... Que je ſuis malheureuſe (regardant le corps) de ne l'avoir pas vue avant que ces paupières couvriſſent ces yeux, & que ces lèvres fuſſent fermées ! Quelles paroles !.... quelle douceur !..... quelle amie j'ai perdue !

Elle ſe mit alors à examiner le deſſus du cercueil. Frappée du ſens des emblèmes, ſa douleur reprit de nouvelles forces; & quoiqu'elle eſſuyât pluſieurs fois ſes yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inſcription & les textes de l'écriture qui l'accompagnoient. Enfin, elle

me dit : Faites-moi la grâce de m'écrire ce que c'eſt que ces emblèmes & cette écriture ; & , ſi vous le pouvez, réſervez-moi une boucle de ſes cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur teſtamentaire de Clariſſe feroit l'un & l'autre, & lui enverroit une copie du teſtament ; qu'elle y trouveroit des marques de ſouvenir en faveur d'une perſonne qui l'appelle ſon amie, ſa ſœur. . . . C'eſt avec juſtice, repartit miſs Howe, qu'elle me nomme ainſi ; nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame. Mais à préſent que ma plus chère moitié vient de m'être enlevée, hélas ! que deviendrai-je ?

Dans ce moment, un domeſtique a paſſé près de la porte. Elle a regardé, craignant, pour la ſeconde fois, que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit : Encore un dernier adieu. . . . , un dernier adieu. . . . ; hélas !

Elle a renouvelé ſes embraſſemens ; elle baiſoit le viſage, les mains l'une après l'autre. Enfin elle m'a préſenté la ſienne, s'eſt précipitée hors de la chambre, & a gagné ſon carroſſe, où elle s'eſt abandonnée de nouveau à toute ſa douleur. Ses pleurs & ſes ſoupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un ſigne de tête. Déjà les chevaux étoient hors de la cour, je la perdois de vue.

Quand je ſuis rentré, la compagnie a remarqué mon émotion. M. James Harlove leur faiſoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma préſence a interrompu leur diſcours; je m'en ſuis apperçu : je leur ai laiſſé le champ libre pour conſulter.

Je finis cette lettre : le ſouvenir de la ſcène touchante que je viens de décrire, m'a laiſſé dans une incapacité auſſi grande de continuer, que je l'étois d'entrer en converſation avec mes couſins, le moment après en avoir été le témoin.

Je ſuis, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE

LETTRE CCCLXXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

La bonne madame Norton eſt arrivée. Il ſemble qu'elle ait repris courage ; elle le doit à ces lettres poſthumes dont vous & moi craignions ſi fort les effets ſur elle. C'eſt que ſon eſprit eſt d'une très-rare trempe. Cette femme eſt familiariſée avec les afflictions, & vit dans l'eſpérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à ſe reprocher vis-à-vis de la chère perſonne que nous avons perdue, elle a conſidéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de raſſembler toutes ſes forces pour donner quelque conſolation & inſpirer quelque fermeté à la malheureuſe mère.

O M. Belford ! quels éloges de ma chère couſine j'entends de toute parts !... Si elle eût été mon enfant ou ma ſœur..., penſez-vous que l'auteur d'une ſi fatale cataſtrophe, qui s'étend ſur tant de perſonnes !.... mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le teſtament avant que les

funérailles ſoit achevées. On fait les préparatifs néceſſaires à cette ſolennité. Les maîtres & les domeſtiques de toutes les branches de la famille ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill : c'eſt un homme de ſens, qui a de la douceur & de la décence dans les manières. Je lui ai donné des particularités propres à être inſérées dans ſon diſcours ; mais j'ai vu depuis que c'étoit un ſoin inutile ; il connoît tous les détails de la malheureuſe hiſtoire de ma couſine ; il l'a toujours admirée, & a été fort ſenſible à ſes malheurs & à ſa mort.

Le révérend docteur Lewin, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de Melvill, & vouloit le préſenter à miſs Clariſſe, comme un homme digne de ſon eſtime.

Je viens de prêter mon aſſiſtance au père & à la mère, qui ont fait un dernier effort pour voir le corps de leur cher enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec madame Norton. Il faut, diſoit la pauvre mère, que je lui diſe un dernier adieu.

Tout en effet s'eſt réduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux : O ma chère ! a dit le père en ſe retirant, je ne puis, je ſens que je ne puis le ſupporter..., n'euſſé-je..., n'euſſé-

je pas eu tant de dureté ! Il n'a eu que le tems de s'approcher de ſa femme, pour l'empêcher de tomber ; ſes genoux ſe déroboient ſous elle. O ma chère ! s'eſt-il écrié, c'en eſt trop, retirons-nous. Madame Norton venoit de quitter madame Harlove, pour voir le cercueil. Elle eſt revenue. Chère, chère Norton, lui a dit l'infortunée mère en jetant ſes bras autour de ſon cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant ! mon enfant ! ma Clariſſe ! toi qui faiſois les délices de ma vie il y a ſi peu de tems ! hélas ! je ne te reverrai plus... jamais !

J'aidai le malheureux père, & madame Norton ſoutint la malheureuſe mère juſque dans la chambre à côté. Elle ſe jeta ſur un lit de repos. Il s'abandonna ſur un fauteuil. Elle tenoit embraſſée madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux mères, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, reſtoient dans cette attitude attendriſſante. Quelles eſpèces d'angoiſſe & de triſteſſe ces douloureuſes ſcènes ne nous ont-elles pas mis devant les yeux ?

Le père, pour conſoler la mère, s'accuſoit lui-même. Plût au ciel, lui diſoit-il, que je n'euſſe pas plus de reproches à me faire que vous ! vous vous laiſsâtes enfin toucher. Vous

m'auriez inſpiré vos ſentimens. Ma faute n'en eſt que plus grande, interrompit-elle. Quelle aggravation ! j'ai vu qu'on n'avoit pas pour cette enfant l'indulgence qu'elle méritoit...; & j'ai pu entrer dans les meſures qu'on prenoit contre elle ! Barbare que j'étois, de ſacrifier un de mes enfans à l'inimitié des autres !

Madame Norton employoit les prières & les raiſons. O ma chère Norton ! lui répondoit-elle, vous vous êtes mieux montrée que moi la mère de Clariſſe ! plût au ciel que je n'euſſe pas plus à rendre compte que vous !

De nouveaux regrets fourniſſoient à de nouveaux diſcours, & l'infortuné couple continuoit à ſe tourmenter par de vaines réflexions ſur le paſſé, ſur ce qui auroit pu & ſur ce qui auroit dû être. Madame Hervey entra, & avec madame Norton, elle conduiſit dans ſa chambre l'inconſolable mère. Les deux oncles & M. Hervey étoient entrés en même tems; ils firent auſſi conſentir le père à ſe retirer avec eux dans ſon appartement. C'eſt ainſi qu'ils s'en furent, abandonnant l'un & l'autre tout eſpoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient ſi amèrement.

Il n'y a que le tems, M. Belford, qui puiſſe effacer un ſouvenir ſi douloureux. Tous les conſeils, toutes les conſolations foibliſſent

contre de tels coups, lorſqu'ils viennent d'être portés. La nature a ſes droits, qu'elle ne veut pas perdre, juſqu'à ce que le chagrin en ait épuiſé les forces; mais alors, & ſeulement alors, par une ſage diſpenſation, la raiſon & la religion peuvent ranimer le cœur prêt à défaillir.

Je ne vois aucun viſage qui reſſemble à ce qu'il étoit quand je vins ici d'abord après mon retour en Angleterre: on n'y liſoit alors qu'orgueil, hauteur, inflexibilité; maintenant, c'eſt tout humilié. La triſteſſe a alongé leurs traits. Leurs muſcles, enflés par les agitations de la douleur, ſemblent prêts à ſe rompre. Ces yeux qui lançoient les traits de la colère & du reſſentiment, ne ſe tournent que pour mendier la pitié & la compaſſion.

La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été ſi ſévèrement punie?

Les vers ſuivans de Juvenal ſont aſſez applicables à cette famille. Je les ai médités pluſieurs fois depuis dimanche au ſoir.

Humani generis mores tibi noſſe volenti,
Sufficit una domus: paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquàm illinc veneris, aude.

Pour connoître la vie & les mœurs des humains,
Une maiſon ſuffit. Voyez ce qui s'y paſſe,
Vivez-y quelques jours; & puis ayez l'audace,
Quand vous en ſortirez, d'accuſer vos deſtins.

Permettez-moi d'ajouter que madame Norton a communiqué à la famille la lettre posthume que vous lui aviez envoyée. Cette lettre leur prépare des consolations pour l'avenir; mais, pour le présent, elle n'a fait qu'augmenter leurs regrets & leurs remords, en leur faisant mieux sentir quelle fille, quelle nièce, & quelle sœur ils ont perdue.

Je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

Nous revenons de l'église, où, le deuil dans l'ame, nous avons assisté à la dernière cérémonie. Mon cousin James & sa sœur, monsieur & madame Hervey, avec leur fille, que son attachement à feu ma cousine me rendra toujours chère; mes cousins Jules & Antonin

Harlove, & quelques autres parens éloignés, meſſieurs Fuller & Allinſon s'y ſont trouvés: ces derniers, qu'on auroit dû y inviter, s'y étoient rendus ſans invitation; &, pour mieux marquer leur reſpect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devoirs, ils avoient pris le deuil.

Le père & la mère ſe ſeroient joints à nous, s'ils en euſſent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indiſpoſés, & le ſont encore.

L'inconſolable madame Harlove avoit dit à madame Norton, que, dans cette circonſtance, les deux mères du plus aimable enfant du monde ne devoient pas ſe quitter; qu'elle la prioit de reſter avec elle.

Toute la ſolennité s'eſt paſſée dans le meilleur ordre & la plus grande décence. La diſtance du château d'Harlove à l'égliſe eſt à peu près d'un demi-mille. Le corps a été accompagné & entouré, dans toute la longueur de ce chemin, par mille perſonnes de tous les ordres. A neuf heures, on l'a entré dans l'égliſe, déjà remplie d'une foule qui ſe preſſoit de tous côtés. Cependant je n'ai jamais vu régner un ſi profond ſilence, ni témoigner tant de reſpect aux funérailles même de nos princes. L'attention & la triſteſſe étoient empreintes ſur tous les viſages.

L'oraiſon funèbre, prononcée par M. Melyill, a été fort touchante. Souvent il eſſuyoit ſes larmes, & en faiſoit couler avec plus d'abondance encore des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les auditeurs ont ſur-tout montré de l'émotion, quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris, étoit du choix de celle pour qui ſe faiſoit la triſte cérémonie.

Il a fait l'énumération de ſes belles qualités, s'autoriſant du témoignage que lui avoit rendu pendant ſa vie l'excellent paſteur que la paroiſſe venoit de perdre. Tous ceux qui étoient préſens ne pouvoient s'empêcher de répéter bas, les uns aux autres, le bien qu'il en diſoit, comme en ayant été les témoins ou les objets.

Lorſqu'il s'eſt tourné vers la place où, donnant l'exemple de la piété & de la dévotion, aſſiſe ou à genoux, elle élevoit ſon cœur à dieu, tout l'auditoire s'eſt tourné du même côté, & y a porté les regards reſpectueux qu'inſpiroit ſa préſence.

Quand il a fait mention de ſa douceur, de ſon humilité, & de l'air de dignité qui ſoutenoit en elle les vertus, des bruits d'approbation ſe ſont fait entendre de tous côtés; & une pauvre femme, au-deſſous de moi, a

dit que c'étoit la bonté même, qu'elle ne dédaignoit perſonne.

Pluſieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumônes qu'elle faiſoit, aumônes ſi judicieuſes, ſi bien placées. Toutes les bouches prononçoient ſa récompenſe; elle étoit portée ſur les ſoupirs & les regrets qu'on ne ſe laſſoit point de lui donner. Quelle perte pour les indigens! diſoient pluſieurs à haute voix. On trouvoit en elle celui en qui dieu déclare qu'il a mis ſon bon plaiſir, parce qu'il donne de bon cœur. Une jeune dame diſoit: « Miſs Clariſſe Harlove cherchoit les » malheureux & les ſoulageoit avant que des » revers imprévus les réduiſiſſent au déſeſpoir, » ou que l'excès de la douleur leur eût pour » jamais abattu le courage ».

Elle avoit un nombre de pauvres auſſi connus par l'honnêteté de leurs mœurs, que par leur incapacité à ſe procurer le néceſſaire. Tous ſont venus à l'égliſe pour rendre à leur bienfaictrice les derniers devoirs; & s'étant approchés avec peine de l'endroit de l'aile où le corps étoit poſé, ils ne contribuoient pas peu à groſſir les applaudiſſemens & les marques réitérées d'approbation qu'on a données à M. Melvill.

Quelques perſonnes qui connoiſſoient l'hiſ-

toire de ma couſine, voyant les pleurs que répandoit ſa ſœur, & l'air abbatu de ſon frère: Que ne donneroient-ils pas, diſoient elles, pour que leurs cœurs euſſent été moins durs? D'autres pourſuivoient le père babare & la malheureuſe mère juſque dans leur retraite à la maiſon. « Sans doute ils gémiſſent à préſent; » mais il eſt trop tard. De quelle douleur ne » doivent-ils pas être pénétrés? ne ſoyons » pas ſurpris s'ils n'ont pu ſoutenir ce ſpecta- » cle ». Quelques-uns manifeſtoient leur étonnement de ce qu'il s'étoit trouvé un homme capable de ne pas rendre juſtice à tant de perfections. Ils diſoient, ce qu'on entend répéter ſans ceſſe: « Comment eſt il poſſible » que quelqu'un ſe ſoit rendu coupable envers » elle de la violation des droits les plus ſaints » de l'humanité »? D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ſes intérêts au point de manquer à une femme ſi fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le bon Melvill, conduit par ſon texte, a touché quelque choſe de la malheureuſe démarche qui avoit été cauſe de ſa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foibleſſe humaine, qui arrête ſans ceſſe en nous les progrès d'une perfection abſolue.

Il a donné un tour oratoire à la manière

dont il s'eſt exprimé ſur le dédain avec lequel elle avoit rejeté les prières & les ſollicitations d'une maiſon illuſtre, en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de ſon eſtime & de ſa confiance, & qui lui faiſoit en vain les prières les plus preſſantes de l'accepter.

En un mot, par la façon dont il a traité ſon ſujet, il a augmenté la réputation, quelque grande qu'elle fût, qu'il s'étoit acquiſe auparavant.

Lorſqu'il a été queſtion de deſcendre le corps dans le caveau, il y a eu un mouvement général pour s'approcher du cercueil & lire les inſcriptions. Deux gentilshommes, en particulier, ſe ſont avancés avec précipitation, ſe couvrant le viſage de leurs manteaux : c'étoient meſſieurs Mullins & Wyerley, admirateurs déclarés de ma couſine.

Quand ils ont été à une petite diſtance, & qu'ils ont jeté les yeux ſur la partie ſupérieure du cercueil : « Ce petit eſpace, a dit » M. Mullins, renferme tout ce que la na» ture humaine peut produire d'excellent ». Et dans ce moment, M. Wyerley, incapable de réſiſter plus long-tems à la douleur qui l'accabloit, s'en eſt allé chez lui, où l'on aſſure qu'il eſt fort mal.

On a dit que Solmes étoit dans un coin à

l'écart, enveloppé d'un manteau de cavalier, & verſant fréquemment des larmes. Cependant je ne puis pas dire l'avoir vu.

Un autre gentilhomme y étoit auſſi allé *incognito*, & s'étoit placé ſur un banc près de l'entrée du caveau. Perſonne ne l'avoit remarqué; mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a deſcendu le corps dans ſa dernière demeure. C'étoit le digne M. Hickman de miſs Howe.

Mes couſins Jules & Antonin, & leur neveu James ne jugèrent pas à propos de deſcendre dans le tombeau de leurs ancêtres. Miſs Harlove paroiſſoit fort affectée. Sa conſcience, auſſi bien que les liens du ſang, contribuoient à ſon affliction. Elle diſoit qu'elle deſcendroit avec ſa chère, ſon unique ſœur; mais ſon frère n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorſqu'il a tout-à-fait diſparu. Alors elle s'eſt laiſſé aller ſur ſon ſiége, & s'eſt preſque évanouie.

J'ai accompagné le corps dans le caveau, afin de m'aſſurer & de pouvoir vous aſſurer, monſieur, vous qui êtes ſon exécuteur teſtamentaire, que, ſelon qu'elle l'avoit demandé, on l'a dépoſée aux pieds de ſon grand-père.

M. Melvill eſt deſcendu: il a examiné le deſſus du cercueil, & y a répandu quelques lar-

mes. J'étois ſi ſatisfait de ſon diſcours & de la façon dont il s'étoit acquitté de la cérémonie, que ſur le lieu même je lui ai fait préſent d'une bague de quelque valeur, & l'ai remercié de la manière dont il avoit rempli ſes fonctions.

J'ai quitté les reſtes de ma chère couſine, après avoir retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au château d'Harlove, je me ſuis contenté d'envoyer mes complimens à la famille. Je n'ai pas honte de vous dire qu'en rentrant dans ma chambre, je me ſuis abandonné encore une fois à toute ma douleur.

Je ſuis, mon cher monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRES
POSTHUMES (1)
DE
CLARISSE HARLOVE.

A M. LOVELACE.

Jeudi, 24 Août.

DANS la lettre que je vous écrivis mardi paſſé, je vous dis que vous en recevriez une autre de moi lorſque je ſerois entrée dans la demeure de mon père. Je me flatte d'y être quand vous recevrez celle-ci, & je déſire que vous ne m'y ſuiviez point ſans être préparé pour ce grand voyage.... Laiſſant l'allégorie,

(1) Quoique les trois premières lettres poſthumes de ce recueil aient déjà été imprimées, l'éditeur de cette traduction n'a pas jugé à propos de les ſupprimer, penſant qu'on verroit avec plaiſir ces tendres monumens de la piété de Clariſſe, réunis ſous un même point de vue.

au moment que vous liſez ces mots, mon ſort eſt décidé, la ſentence prononcée : je ſuis éternellement heureuſe ou malheureuſe. Si je ſuis heureuſe, je le dois uniquement à la miſéricorde divine; & ſi je ſuis malheureuſe, je le dois à votre cruauté, que je n'avois pas méritée. Conſidérez à préſent, homme abandonné, qui ne connoiſſez que vos plaiſirs; cruel, qui ne trouvez point de victime que vous n'oſiez leur ſacrifier; inſenſé, qui vous promenez d'illuſion en illuſion; conſidérez ſi le traitement barbare que j'ai reçu de vous, étoit digne de votre ame immortelle, & ſi vos projets méritoient que vous l'expoſaſſiez au haſard d'une éternité malheureuſe. Pour en venir à vos indignes fins, il falloit rompre les vœux & les engagemens les plus ſacrés; il falloit joindre à la violence une baſſeſſe au-deſſous de l'humanité.

Tandis qu'il en eſt tems encore, conſidérez vos œuvres. Vos ſonges dorés (1) ne peuvent durer long-tems. Votre genre de vie ne peut vous procurer de plaiſir, qu'autant que vous éloignerez de votre eſprit toute penſée ſérieuſe & toute réflexion : l'endurciſſement eſt l'unique baſe de votre tranquillité. Si une ma-

(1) Expreſſion de l'original.

ladie dangereuſe vous ſurprend, ſi une fois les remords s'emparent de votre ame, quelles furies vous déchireront le ſein, & combien trouverez-vous mépriſable ce que vous regardez aujourd'hui comme autant de triomphes ! Séduire de jeunes créatures ſans expérience, qui, avant de vous connoître, ne connoiſſoient peut-être que leur devoir ! ſous le nom de la galanterie & de l'intrigue, les entraîner au précipice par une conduite artificieuſe & de lâches complots !... Pas une bonne action dont vous puiſſiez vous ſouvenir à l'heure de la mort ! pas une bonne intention pour vous conſoler dans ce moment d'effroi ! Il ne vous reſtera que les reproches amers de votre conſcience; la terreur vous environnera, & votre eſpoir ſera dans le néant.

Penſez, monſieur, qu'en vous écrivant comme je fais, je ne puis me propoſer que votre bonheur particulier, & le ſalut des innocentes que vous pourriez ſéduire encore par vos artifices, ou tromper par vos parjures. Mes ſouhaits pour votre bonheur à venir ne ſont pas ceux d'une épouſe ſuppliante, qui, autant pour ſon intérêt que pour le vôtre, feroit des efforts pour vous engager à réformer votre conduite; ils ſont déſintéreſſés, & aucun devoir ne m'y oblige. Mais je douterois de ma converſion, ſi j'étois

j'étois capable de rendre le mal pour le mal & ſi, malgré l'atrocité de vos offenſes, je ne pouvois vous pardonner, comme je voudrois être pardonnée.

C'eſt pourquoi je vous répète que je vous pardonne; & veuille le tout-puiſſant vous pardonner auſſi! Quant à moi, je n'ai d'autres ſujets de regret, que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connuſſe; le ſcandale dont j'ai couvert toute ma famille; la honte de ma faute qui rejaillit ſur mon ſexe, & l'affront que ma chute fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne perſonnellement, vous n'avez fait que m'enlever à mes plans favoris dans cette vie paſſagère, que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cauſe que j'ai été coupée comme une fleur dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un tems que j'aurois pu paſſer agréablement ou déſagréablement, ſelon que la providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre grâces de ce qu'elle m'a garantie du dangereux emploi de porter le joug nuptial avec un homme auſſi corrompu? N'y a-t-il pas toute apparence que chaque heure de mon union avec lui m'auroit apporté quelque nouveau ſujet d'amertume? Si donc, d'un

côté, j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, des années qui peut-être auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de ſouffrances. Il eſt vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainſi, monſieur, quoique je ne doive rien à vos intentions, vous m'avez rendu un ſervice réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été juſqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre converſion; car ſi le repentir eſt difficile, même à ceux qui, n'ayant jamais ſongé à corrompre l'innocence, ne ſont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas pour obtenir le ſecours de la grâce, vous, dont le crime a été prémédité, & qui vous y êtes livré ſi volontairement & avec tant d'artifices?

Je dois rougir en avouant qu'il a été un tems où je vous ai préféré aux autres, puiſque dans ce tems même je ne vous croyois pas un homme de bonnes mœurs; mais auſſi, j'étois bien loin de penſer que vous, ou quelque autre mortel, pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Il y a cependant longtems que je vous ai vu d'un lieu plus élevé

que vous; je vous ai mépriſé du fond du cœur, vous & vos mœurs, dès que j'ai ſu voir quel homme vous étiez. Et vous ne ſerez pas ſurpris de la contrariété de ces ſentimens; car la préférence que je vous donnai n'étoit pas ſans motif. J'étois aſſez foible, aſſez préſomptueuſe, pour me regarder comme un inſtrument entre les mains de la providence, pour gagner au bien un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entrepriſe.

Et à dieu ne plaiſe que, même à préſent, j'aye perdu toute eſpérance de ce côté-là! Vous voyez qu'il m'en reſte, par la peine que je prends, dans cette occaſion ſolennelle, pour vous faire ſortir du ſommeil qui tient enchaînées vos meilleures facultés. Ecoute-moi donc, Lovelace, comme la voix qui ſort des tombeaux; ne perds point de tems; hâte-toi de te convertir. Ceſſe de tendre à de pauvres innocentes les piéges de l'enfer, de peur que tu n'y ſois arrêté toi-même. N'entaſſe plus offenſe ſur offenſe, au-deſſus des hauteurs de la miſéricorde divine. Songe que la juſtice du tout-puiſſant, auſſi bien que ſa clémence, eſt un des appuis de ſon trône.

Ecoute, avec crainte & tremblement, quelle ſera la part du méchant; car c'eſt ainſi qu'il eſt écrit:

« Le triomphe du méchant eſt de courte du-
» rée, & la joie de l'hypocrite n'a qu'un mo-
» ment. Il donnera dans le piége ; ſous ſes
» pieds eſt un précipice. La terreur l'environ-
» nera, il fuira de devant elle. Sa force lui
» ſera ôtée, & la deſtruction ſe tiendra à ſes
» côtés. La mort engloutira ſa puiſſance, la
» terre l'oubliera, & on ne ſe ſouviendra plus
» de ſon nom. Il ſera chaſſé du monde, & il
» n'aura ni fils, ni ſucceſſeur dans ſon pays.
» Ceux qui l'auront vu, ſe demanderont : où
» eſt-il ? Il diſparoîtra comme un ſonge, &
» s'évanouira comme une viſion dans la nuit.
» Son pain ſera rempli d'amertume. Le fer le
» moiſſonnera, & la flèche qui part de l'arc,
» le tranſpercera. Un feu ſecret le conſumera.
» Le ciel dévoilera ſon iniquité, & la terre
» s'élevera contre lui. Il deviendra la pâture
» des vers, & ſa mémoire ſera abolie. Telle
» ſera la fin de celui qui n'aura pas connu
» dieu ».

Quand vous conſulterez les ſacrés oracles où cette ſentence eſt prononcée contre les injuſtes, vous y trouverez auſſi des paroles conſolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puiſſe le vôtre s'amollir, monſieur Lovelace ! puiſſiez-vous vous mettre en état d'échapper au deſtin de l'homme abandonné de

dieu ! Ne mépriſez pas les richeſſes de ſa longue tolérance, & méritez d'être un objet de ſon infinie miſéricorde. C'eſt la ſincère prière de

CL. HARLOVE.

A Monſieur BELFORD.

Dimanche au ſoir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Je profite de cette dernière & ſolennelle occaſion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi dans un tems où j'avois un ſi grand beſoin d'amis & de protecteurs.

Qu'il me ſoit permis, de la demeure des morts où je ſerai deſcendue quand vous lirez ceci, de vous faire faire quelques réflexions que ma ſincère amitié voudroit pouvoir rendre encore plus preſſantes & plus efficaces.

Je ne ceſſerai point de faire des vœux pour votre bonheur éternel; & j'oſe me flatter qu'à l'ouverture de ma lettre, vous aurez vu combien, dans nos derniers momens, une conſcience tranquille eſt un puiſſant conſolateur.

Le duc de Luxembourg diſoit, à ſon lit de

mort, que le ſouvenir d'un verre d'eau froide, donné à un pauvre, lui cauſeroit plus de ſatisfaction que la mémoire de tous ſes triomphes. C'eſt qu'il eſt certain que tout le faſte des grandeurs humaines s'évanouit dans cet inſtant inévitable qui décide du ſort des mortels.

Si tel eſt le langage des conquérans dans ce moment redoutable, permettez-moi, monſieur, de vous demander quelles doivent être les réfléxions de ceux qui, volontairement & de ſang froid, ont mené une vie où les crimes ſuccèdent aux crimes; qui ont mis leur eſprit & leur vanité à triompher ſans gloire, des innocens, des foibles & des imprudens, enlevés, par leurs artifices ſéducteurs, à la protection de leurs parens & de leurs amis? O monſieur Belford! peſez, examinez, réfléchiſſez, tandis que la ſanté laiſſe à votre corps & à votre ame toutes ſes forces, c'eſt-à-dire, pendant que la réflexion peut vous être un peu ſalutaire; réfléchiſſez au néant, à la baſſeſſe & à l'indignité de ces coupables libertins.

Par rapport à moi, qui ſuis néceſſitée à vous choiſir pour mon exécuteur teſtamentaire, ne rejetez pas la prière que je vous fais d'uſer avec mes amis de la généroſité que je vous ai reconnue.

Ayez, je vous en conjure, quelque condeſ-

cendance pour mon frère, qui eſt au fond un jeune homme vertueux, quoiqu'emporté dans ſes premiers mouvemens. Si l'emploi de confiance que je vous donne, occaſionnoit quelque difficulté, faites vos efforts, je vous en ſupplie, pour procurer la paix, pour concilier & adoucir les eſprits. Employez ſur-tout le crédit que vous avez ſur votre ami, plus fier & plus emporté que mon frère, pour prévenir les voies de fait. En vérité, monſieur, cet eſprit violent doit être ſatisfait des maux qu'il a cauſés, ſur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la partie la plus délicate de ſon honneur, & cela, de la manière la plus odieuſe & la plus baſſe.

Vous m'avez déjà promis que vous auriez égard à la prière que je viens de vous faire. J'exige, comme une dette, que vous ſatisfaſſiez là-deſſus à vos engagemens envers moi; & quoique je n'aye pas lieu de m'en défier, je ne veux point laiſſer échapper cette occaſion ſolennelle de vous remettre vos promeſſes ſous les yeux. Je vous prie encore d'envoyer les incluſes à leur adreſſe. Oſant préſumer que, ſans la malheureuſe démarche qui a ſi promptement terminé mes jours, j'aurois été en quelque manière utile à la ſociété, laiſſez-moi, monſieur, la douce idée d'avoir rempli ce de-

voir, en me ragardant comme ayant été un inſtrument entre les mains de la providence, pour rappeler à la vertu un homme qui a reçu les talens que vous avez. Si ce dont je me flatte par rapport à vous, a lieu, j'en concevrai l'eſpérance de vous remercier, dans les bienheureuſes demeures, de tout le bien que vous m'avez fait, & de toutes les peines que vous avez priſes pour moi, comme je vous en rends grâces & vous en remercie à préſent du fond du cœur.

CL. HARLOVE.

A mon cher couſin WILLIAMS MORDEN, *pour lui être remiſe après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'état où ſuis, me faiſant douter ſi je ſerai capable de recevoir la viſite que vous me faites eſpérer quand vous ſerez de retour à Londres, je profite de l'occaſion, tandis que j'en ai la force, pour vous témoigner la ſincère reconnoiſſance que j'ai des ſervices & des bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance juſqu'à préſent. Je vous remercie ſur-tout de la généroſité avec laquelle vous venez

de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puiſſent les efforts que vous avez faits pour me rendre leur affection, attirer ſur vous les grâces & les bénédictions du ciel !

Mon but principal, en vous écrivant, eſt de vous demander avec inſtance, & de la manière la plus ſolennelle, que lorſque vous apprendrez les particularités de mon hiſtoire, vous étouffiez les déſirs de vengeance que le reſſentiment pourroit allumer dans votre ame généreuſe. Souvenez-vous, mon cher couſin, que la vengeance appartient au ſeigneur, & qu'il ſe l'eſt attribuée : mon eſpérance eſt que vous n'empiéterez pas ſur ſes droits ſacrés. D'ailleurs, vous n'êtes point dans le cas de venger mon honneur; celui qui l'a offenſé, a déclaré lui-même, avant d'en être requis, qu'il me rendroit toute la juſtice que vous l'auriez pu forcer à me rendre ſi j'avois vécu. De plus, ne vous expoſeriez-vous pas à un riſque égal à celui que courroit l'offenſeur ?

Les duels, monſieur, je n'ai pas beſoin de le dire à une perſonne qui a exercé un emploi public, ſont non ſeulement un attentat contre les droits de la divinité, c'eſt encore une inſulte faite aux magiſtrats & au gouvernement; c'eſt une impiété; c'eſt ôter une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre

ni d'attaquer; c'eſt perdre & précipiter dans l'abîme une ame chargée de toute ſon iniquité, en expoſant la ſienne au même danger. Mais quand vous ſeriez ſûr de la victoire, n'aggravez pas ma faute, je vous en ſupplie, en cherchant à répandre le ſang de ce malheureux. Aujourd'hui c'eſt un traître, un vil ſéducteur; mais la perte de ſa vie & celle de ſon ame ne ſeroient-elles pas bien terribles, pour m'avoir rendue malheureuſe quelques mois ſeulement; ce qui d'ailleurs, par la faveur du tout-puiſſant, m'auroit miſe en poſſeſſion du bonheur éternel?

Si vous pouſſiez les choſes à cette extrémité, mon cher couſin, où eſt-ce que le mal s'arrêteroit? Qui eſt-ce qui tireroit vengeance de vous? Et celui qui l'auroit tirée, qui l'en puniroit?

Laiſſez à la conſcience de cet homme, bien plus à plaindre que nous, le ſoin de me venger: elle le punira un jour au delà même de ce qu'il mérite d'être puni. Laiſſez-lui le tems de ſe repentir. Si le tout puiſſant veut le lui accorder, pourquoi le lui refuſeriez vous? Qu'il demeure le coupable agreſſeur; qu'on ne diſe point que ſon ſang m'a vengée; ou, ce que le ciel daigne prévenir, qu'on ne diſe pas que ma faute, qui auroit dû être enſevelie avec moi dans mon tombeau, a été ſuivie d'une perte

beaucoup plus grande que celle qui réſulte de ma mort.

Souvent, monſieur, le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Le comte de Shrewſbury, ſous le règne de Charles II, fut tué par le duc qui avoit eu la baſſeſſe de le déshonorer. Si la providence divine, pour aſſurer ſes prérogatives en danger, avoit établi en général que l'agreſſeur ſeroit puni de ſa préſomption par celui dont il auroit attaqué la vie, quoique celui-ci eût commencé la querelle, auroit-on droit de s'en plaindre ?

Que le ciel ſoit avec vous, mon cher couſin, dans toutes vos entrepriſes ! Je le prie encore une fois de répandre ſur vous ſes bienfaits, à cauſe de ceux que vous avez répandus ſur moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien eſt ſenſible plus qu'à toute autre. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une nièce qui leur avoit été chère. Vous avez tâché de me faire regarder comme une ſœur par deux perſonnes qui m'ont traitée comme ſi je ne l'étois point. Ces preuves de votre attachement ſont infiniment au-deſſus de celles qu'une épée enſanglantée pourroit m'en donner.

Soyez, mon cher couſin, le conſolateur de mes parens, comme vous avez été le mien; & puiſſe la bonté du ciel nous réunir dans l'éternité bienheureuſe, où j'eſpère que je ferai entrée quand vous lirez ceci ! C'eſt la prière qui ſera dans mon cœur & ſur mes lèvres juſqu'à ma fin. Mon cher couſin, mon ami, mon tuteur, mais non pas mon vengeur, Puiſſiez-vous vous en ſouvenir !

Votre affectionnée & très-obligée couſine,

CL. HARLOVE.

A mon très-honoré père, JAMES HARLOVE.

MON TRÈS-CHER ET HONORÉ PÈRE,

C'eſt avec confiance que votre fille oſe ſe préſenter à vous aujourd'hui. Juſqu'à préſent j'avois craint de lever les yeux vers vous : je n'oſois en attendre ni faveur ni pardon ; & ce n'eſt que l'impuiſſance de vous offenſer de nouveau, qui, dans ce moment, me donne la hardieſſe de mieux eſpérer qu'auparavant.

Permettez-moi, mon cher père, de vous rendre grâces.... J'écris à genoux, je vous

bénis à genoux pour tous les bienfaits que votre bonté a verſés ſur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuſe éducation que vous m'avez donnée, & ſur-tout pour le bonheur céleſte où elle m'a conduite par le ſecours de la grâce divine. Je vous en conjure, mon père, effacez de votre mémoire, s'il eſt poſſible, ces huit derniers & malheureux mois, & ne perdez pas le ſouvenir conſolant des jours où vous daigniez prendre plaiſir dans votre fille.....

Encore à genoux, & avec un cœur déchiré, j'implore votre pardon ſur toutes mes fautes & mes erreurs paſſées, celle ſur-tout qui m'enleva à votre protection.

Quand vous ſaurez, monſieur, que je n'ai point manqué par la volonté, & que je n'ai ceſſé de me préparer à la mort, ce qui me fait eſpérer que le tout-puiſſant a accepté ma douleur ſincère, & qu'au moment où vous lirez ces paroles, vous aurez un enfant dans le ciel, alors vous penſerez avoir plus de raiſons de vous réjouir que de répandre des larmes. Si j'euſſe échappé aux piéges qui m'ont été tendus, je n'aurois point paſſé par ces épreuves qui ont ſervi à m'éloigner du monde, qui ſe préſentoit à ma vue avec trop d'attraits. Je ne

me ſerois pas élevée au goût & au ſentiment des choſes céleſtes qui rempliſſent à préſent mon cœur.

Puiſſe le tout-puiſſant, au tems fixé par ſes décrets, vous amener, ainſi que ma mère, au ſéjour de la parfaite félicité ! & puiſſe-t-il juſqu'alors n'avoir troublé votre bonheur ſur la terre que par la faute que j'ai commiſe !

C'eſt l'ardente prière de l'heureuſe

CL. HARLOVE.

A ma très-honorée mère, madame HARLOVE.

MADAME,

La dernière fois que j'eus la hardieſſe de vous écrire, ce fut avec la conſcience d'un criminel qui s'accuſe lui-même, & demande grâce à ſon juge offenſé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'aſſurance, mais cependant avec le plus haut degré de reſpect, de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Ma lettre à mon père vous apprendra le ſujet de ma confiance; mais ſi j'ai imploré ſon pardon à genoux, avec le ſentiment le plus profond de mes devoirs & de mes obligations envers lui, c'eſt

dans les mêmes diſpoſitions, & avec les mêmes marques de reſpect, que j'oſe vous demander le vôtre, pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur ſaigne encore depuis cette malheureuſe imprudence qui, quoiqu'involontaire, n'a ceſſé cependant, depuis le moment où je m'y laiſſai aller, de porter avec elle ſa punition, & d'être ſuivie d'une ſincère & véritable repentance.

Quelque douloureuſes qu'aient été mes ſouffrances, dieu, qui en a été le témoin, ſait que la plus cruelle & la plus ſenſible a été de penſer au chagrin que mon évaſion vous a cauſé, ainſi qu'à mon père. Je voyois ſous quelles fâcheuſes apparences cette démarche ſe préſentoit à vos yeux, aux ſiens, & à ceux de toute ma famille, & je ne fus pas long-tems à la taxer de téméraire, d'indigne de votre fille & de l'éducation que vous lui avez donnée.

Mais j'oſe eſpérer que le ciel m'a pardonné, & qu'à l'inſtant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, je jouirai des richeſſes de ſa miſéricorde. Conſolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des ſoins que vous avez pris de moi; il eſt vrai que j'y ſuis arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous eſpériez.

Puiſſe le chagrin que mon erreur vous à cauſé à tous les deux, être le ſeul qui vous ſoit deſtiné dans ce monde ! Puiſſiez-vous, madame, vivre long-tems, pour adoucir les peines de mon père & augmenter le ſentiment de ſon bonheur ! Puiſſe ma ſœur, en continuant de remplir ſes devoirs, & en les rempliſſant mieux, s'il eſt poſſible, qu'elle n'a fait juſqu'à préſent, vous dédommager de ma perte ! & lorſque mon frère où elle ſe marieront, que ce ſoit avec tant de ſatisfaction pour vous & pour mon père, qu'elle efface mon offenſe dans votre ſouvenir, & n'y laiſſe que la mémoire du tems où vous prîtes plaiſir en moi. Enfin, qu'une heureuſe réunion dans les demeures bâties pour l'éternité, vienne augmenter la félicité ſainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, purifiée par ſes ſouffrances, eſpère d'être à jamais l'heureuſe,

CL. HARLOVE.

LETTRE

A JAMES HARLOVE fils, écuyer.

MONSIEUR,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un tems & qu'une occaſion où j'aye pu prétendre à vous regarder comme un frère & comme un ami ; & voici ce tems & cette occaſion. C'eſt en liſant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuſe ſœur ; c'eſt dans ce moment que vous lui pardonnerez ſes fautes réelles & ſuppoſées ; c'eſt à préſent que vous prendrez à ſa mémoire l'intérêt que vous avez refuſé de prendre à ſa perſonne.

Je vous écris, mon frère, en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offenſe que je vous ai faite, & au reſte de ma famille, en me ſouſtrayant à la protection paternelle.

La modeſtie d'une fille devroit prévenir juſqu'au ſoupçon. Si je ne ſuis pas arrivée à ce point, j'eſpère que vous ne me refuſerez pas de la pitié, & même quelque choſe de plus.

Oh ! ſi la paſſion n'eût pas été aveugle ! ſi des ſoupçons injurieux & une préoccupation opiniâtre ne ſe fuſſent pas oppoſés à un plus

mûr examen ! ſi votre cœur ſévère & trop dur avoit au moins laiſſé aux autres la liberté de ſe livrer à des ſentimens plus naturels ! . . . .

Mais je n'écris pas pour bleſſer ; j'aimerois mieux que vous me cruſſiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma juſtification feroit retomber ſur vous. Abandonnant donc un ſujet auquel je n'avois pas eu deſſein de toucher, car je ſuis au-deſſus de l'eſprit de récrimination, je veux vous dire, monſieur, que mon ſecond motif, en m'adreſſant à vous pour la ſeconde fois d'une manière ſi ſolennelle, eſt de vous prier de mettre des bornes à votre reſſentiment, & de ne point expoſer une vie ſi précieuſe à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ſes bas artifices, a procuré ma ruine.

Seroit-il juſte qu'un innocent courût le même danger qu'un coupable, un danger même plus grand ? Car ce malheureux, exercé depuis long-tems dans l'art d'offenſer & de ſoutenir ſes offenſes, eſt plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter ſur les droits de celui qui a dit : *A moi appartient la vengeance, & je la rendrai ?* Ah ! ſi vous étiez dans le deſſein. . . . . les conſéquences me font trembler. Pourquoi en effet la juſtice divine ne puni-

roit-elle pas l'innocent de ſa préſomption, par la main même du coupable armé pour ſe défendre? Cela empêcheroit-il qu'un jour elle ne l'amenât lui-même en jugement pour ſes crimes accumulés?

Laiſſez donc ce malheureux au glaive du grand juge. Que la faute de votre ſœur meure avec elle; n'en renouvelez pas le ſouvenir en faiſant couler le ſang. La vie la plus longue n'eſt qu'une courte ſcène. Cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, ou les laiſſera tomber inceſſamment, ſi elle ne tombe avant eux. Si le ciel juge à propos de lui diſpenſer des jours pour ſe repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous?

Voyez auſſi, mon frère, quel ſeroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, ſi le malheureux qui leur a fait perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chère eſpérance, un fils unique, bien plus important à une famille que pluſieurs filles.

N'ajoutez pas volontairement de nouveaux chagrins à ceux qu'a cauſés la faute de votre ſœur, & ſouvenez-vous que vous l'avez trouvée inexcuſable, quoiqu'elle eût offenſé ſans deſſein. Gardez-vous d'aggraver les ſuites

funeſtes de mon erreur, & croyez que la conſcience de cet homme, quand il plaira à dieu de la réveiller, ſera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raiſon de vous écrire, c'eſt pour vous conjurer de régler vos paſſions. Le plus grand défaut que je vous connoiſſe, c'eſt la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; & vous défendez moins ſouvent le bon parti, à cauſe de l'ardeur qui vous tranſporte. Un homme n'eſt-il pas injuſte, lorſqu'il eſt plus porté à contredire, que capable de ſupporter la contradiction? Combien de fois votre humeur impétueuſe a-t-elle mis votre vie en danger? Combien de fois, par une conſéquence naturelle, avez-vous été humilié des excès où elle vous a porté? Permettez-donc, mon très-cher frère, que je vous faſſe remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous diſe qu'en négligeant de vous rendre maître de vos mouvemens, vous manquez à un devoir eſſentiel. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur préſent & à venir, pour le

bien de votre famille & celui de vos amis, qui tous voient votre défaut, mais craignent de vous en parler !

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition eſt venue à tems, & dieu m'a fait la grâce de faire un bon uſage de mes ſouffrances. Je me ſuis hâtée de me repentir. Quand j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus déteſté cent fois ſes actions que je ne l'avois aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur & mes eſpérances vers un meilleur objet. Mon repentir a été agréable à dieu ; il m'a récompenſée de ma confiance en lui. Je m'aſſure que dans ce moment je viens de commencer une éternité bienheureuſe.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une ſanté floriſſante & de l'eſtime publique ! Puiſſe-t-il prolonger votre vie, pour la conſolation & le bonheur de vos parens ! Qu'une femme, auſſi agréable aux autres, qu'elle vous ſera chère, vous donne des enfans qui ne trompent pas vos eſpérances ! Qu'il n'y ait pas de Clariſſe parmi eux, qui, au lieu de vous cauſer de la ſatisfaction, vous donne de l'amertume ! Que mon exemple leur ſerve d'avertiſſement, & leur apprenne de bonne heure que ce monde trompeur eſt rempli de fauſſes apparences, & que les maux qu'on y

rencontre, me l'ont fait quitter avant que je puſſe les voir & les chérir, comme je m'en étois flattée!

Votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOVE.

A Mademoiſelle HARLOVE.

VOUS pouvez à préſent, ma chère Arabelle, ſans bleſſer la ſévérité de votre vertu, laiſſer tomber des larmes de pitié ſur les erreurs & les ſouffrances d'une ſœur infortunée qui n'eſt plus, & qui ne peut plus vous offenſer. La miſéricorde divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuſer, quoique peut-être elle le pût avec ſuccès, a couronné, j'eſpère, ſa repentance. Elle eſt heureuſe au moment même où vous liſez ces dernières paroles qu'elle vous adreſſe.

Anticipant ſur l'état de pureté & de ſainteté auquel j'aſpire, je vous écris avec plus de confiance. Je m'aſſure que vous oublierez les petits ſujets de déplaiſir que je puis vous avoir donnés pendant une jeuneſſe inconſi-

dérée. Je m'aſſure même que la honte de ma faute, qui a rejailli ſur vous & ſur ma famille, ne vous empêchera pas de me la pardonner.

Puiſſiez-vous, ma chère ſœur, continuer d'être la conſolation d'une famille ſi chère & ſi digne de vos reſpects, dont l'indulgence exige de votre part tant de reconnoiſſance! Faites-en toujours le bonheur, en rempliſſant vos devoirs avec ce zèle & cet empreſſement qui vous ont mérité juſqu'à préſent de ſi juſtes louanges; & puiſſiez-vous, quand un parti convenable vous ſera offert, remplir plus dignement & plus heureuſement le vide que je laiſſe dans ma famille en quittant ce monde.

C'eſt ainſi, ma chère Arabelle, que j'élève pour vous mon cœur au ciel. Ma chère, mon unique ſœur & mon amie pendant le cours de tant d'heureuſes années, que mes ferventes prières ſoient les interprètes des ſentimens d'une ſœur que ni la dureté des procédés, ni le blâme injuſte & prématuré de ſa conduite, n'ont pu faire penſer ni ſentir différemment, & qui, rendue parfaite par les épreuves où elle a paſſé, oſe ſe dire à préſent l'heureuſe

CL. HARLOVE.

A JEAN & ANTOINE HARLOVE, Écuyers.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

Quand ceci vous parviendra, votre malheureuse nièce aura vu finir ses misères, & jouira, comme elle l'espère, du bonheur dont le dieu de miséricorde a déclaré qu'il rassasieroit le cœur contrit & pénétré d'un sincère repentir.

C'est pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternel ayant fait de vous une seule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous consoler; car si mes souffrances ont été grandes, elles ont été de courte durée. Je suis bientôt arrivée au bout de ce pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, & pour vous demander pardon de ma dernière & de l'unique grande faute que j'aye commise contre vous & contre ma famille. Les voies de la providence sont secrètes, & les moyens qu'elle emploie pour faire sentir aux pécheurs la nécessité de remplir leurs devoirs, ne se ressemblent point. Les

uns ſont gagnés par l'amour; c'eſt par la terreur que les autres ſont contraints de mettre en dieu leur eſpérance. De dix-neuf ans, j'en avois paſſé dix-huit à goûter le plaiſir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas bleſſé mon cœur. Il ſembloit que j'étois deſtinée à être attirée par la douceur & la charité. Mais peut-être étois-je trop portée à m'eſtimer, à cauſe de l'eſtime qu'on faiſoit de moi; à me glorifier d'un penchant naturel à faire le bien, & à tirer vanité des heureuſes inclinations que j'avois reçues, & qui étoient en moi ſans que j'y euſſe aucune part. Appelée à chercher les raiſons de mes malheurs ici-bas, je trouve chez moi les germes d'un orgueil ſecret, dont il falloit que je fuſſe pétrie; & peut-être étoit-il néceſſaire que d'auſſi terribles & d'auſſi accablantes infortunes me fuſſent réſervées, pour écraſer cet orgueil & mortifier ma vanité. C'eſt pourquoi des tentations me furent envoyées. Je fus trouvée foible à l'épreuve. Ma diſcrétion tant vantée n'eut pas de poids quand elle fut peſée à la balance; la trahiſon prévalut; je ſuccombai, je devins l'objet des railleries de mes compagnes, & la honte de ma famille, qui s'étoit peut-être trop énorgueillie de moi. Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma vo-

lonté, ſi-tôt que mon orgueil fut briſé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des piéges & des dangers qui m'environnoient, je me perdiſſe pour jamais. Je fus purifiée par mes ſouffrances, & préparée au grand & heureux changement que j'eſpère avoir ſubi quand vous lirez ma lettre.

Réjouiſſez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu ſur moi, & ne regrettez pas de me voir moiſſonnée pendant mes plus beaux jours. « On » ne demande point dans le ſépulcre, dit le » ſage, ſi l'on a vécu dix ou cent ans, & le » jour de la mort vaut mieux que celui de la » naiſſance ».

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remercîmens de toutes vos bontés pour moi depuis ma tendre enfance juſqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Je finis par prier dieu qu'il nous réuniſſe dans l'éternité bienheureuſe.

Votre ſoumiſe & obligée nièce,

CL. HARLOVE.

Monſieur Belford (dit l'auteur) *donne auſſi des copies tout au long des lettres de miſs Clariſſe à madame Hervey, à miſs Howe, & à madame*

Norton ; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le ſtyle, cependant, comme elles ſont longues & roulent ſur le même ſujet, on a trouvé plus convenable (ajoute-t-il) *de n'en faire imprimer que les extraits ſuivans.*

La lettre à madame Hervey eſt remplie des mêmes ſentimens de piété qui embelliſſent les précédentes : c'eſt le même eſprit de généroſité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à conſoler. « J'eſpère, » dit-elle, que le tout-puiſſant a accepté ma » repentance ; & ſi je ſuis heureuſe, à quoi » aurois-je pu m'attendre de mieux au bout » de 20, 30, ou 40 ans de ce qu'on nomme » une vie paſſée agréablement ? Et qu'eſt-ce » que 20, 30, ou 40 ans, pour mériter qu'on » jette un regard en arrière ? & pendant ce » tems-là, combien d'amis aurois-je pu perdre ? à combien de tentations la proſpérité » n'auroit-elle pas pu m'expoſer ? & quelle » apparence qu'au ſein des plaiſirs & de la » diſſipation, j'euſſe eu le courage de conſacrer mes derniers jours au recueillement, & » de voir approcher ma fin avec l'entière réſignation que dieu m'a donnée » ?

Elle continue ainſi : « Tels ſont, madame, » les ſujets de conſolation que vous & moi

» pouvons trouver dans la diſpenſation actuelle. » Par rapport à mes parens, le nombre de bénédictons qui leur reſtent, les aidera à ſe » conſoler des peines & des chagrins que ma » faute leur a cauſés. Leurs maux s'adouciront, » en penſant que ſi j'ai eu le malheur de troubler leur repos, ils n'avoient pas connu de » maux conſidérables avant mon erreur. Ils » penſeront encore que les afflictions ſe changent en félicités, quand on les reçoit avec » réſignation, & que c'eſt en vain qu'on ſe » flatteroit d'un bonheur non interrompu dans » ce monde; que ſi j'ai ſouffert, ce n'a été » que pour un tems; que ce n'eſt pas ma perte » éternelle qu'ils ont à pleurer. Enfin, je puis » les prévenir que quand mes actions ſeront » pleinement connues, ils trouveront que mes » malheurs tournent encore plus à mon honneur qu'à ma honte.

» Ces conſidérations leur rendront ma mort » moins ſenſible, s'ils jettent les yeux ſur les » circonſtances fâcheuſes qui m'avoient environnée, & ſur-tout s'ils penſent à l'eſpérance » de nous réunir, pour n'être plus ſéparés ni » par le tems ni par l'offenſe ».

Elle conclut cette lettre en s'adreſſant à ſa couſine Dolly Hervey, qu'elle appelle ſon *aimable couſine;* elle eſt touchée de l'impreſſion que ſes malheurs ont faite ſur elle.

» O ma chère couſine ! que votre ame tendre
» & compatiſſante ſoit en garde contre les illu-
» ſions qui ont été fatales à mon bonheur ici-
» bas ! l'intérêt que vous avez pris à mes afflic-
» tions, a développé chez vous une douceur
» naturelle qui pourroit vous expoſer à des
» infortunes, ſi vous laiſſiez à votre cœur trop
» d'empire ſur votre raiſon : mais un attache-
» ment ſcrupuleux & inviolable à vos devoirs
» envers vos parens, & les préceptes d'une
» mère auſſi prudente que la vôtre, fortifiés
» par le triſte exemple que je vous ai donné,
» ſeront, avec l'aide du tout-puiſſant, un rem-
» part ſuffiſant autour de vous.

La lettre à miſs Howe eſt extrêmement tendre : elle s'adreſſe à ſon amie d'une manière touchante.

» Réjouiſſez-vous de ce que les malheurs
» de votre chère Clariſſe ſont finis. Le tems
» de l'épreuve & de la tentation, du doute
» & de l'incertitude, s'eſt écoulé. J'ai heureu-
» ſement échappé aux piéges qu'on m'avoit
» tendus. Ne vous affligez pas ; mes infortunes
» étoient de nature à ne pas permettre que je
» jouiſſe d'un ſort ſupportable dans le monde
» que j'ai quitté ».

Elle parle avec reconnoiſſance des bontés & des égards de madame Howe & de M. Hickman. Elle y joint ſes regrets d'avoir occaſionné tant

d'inquiétudes à ſa chère miſs Howe & à ſa mère, & prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de ſe ſouhaiter l'une à l'autre, ſe réuniſſent ſur elle.

« Ne différez pas de ſuppléer à l'amie que » vous perdez en moi, par un ami qui vous ſera » de plus attaché par les liens les plus étroits ».

Elle lui dit que « ſon choix, qui a l'appro- » bation de tous ſes amis, eſt tombé ſur un » homme honnête, ſincère & vertueux, &, ce » qui vaut encore mieux, ſur un homme pieux. » Elle ajoute, que s'il eſt admirateur des grâces » de ſa perſonne, il l'eſt encore plus de celles » de ſon eſprit ».

La réflexion que celles du corps paſſent avec les années, tandis que celles de l'ame prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à ſon amie un amour conſtant & ſoutenu de la part de ſon époux.

Elle prie dieu de les bénir tous les deux enſemble; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le ſouvenir de ſes malheurs; à ne ſonger qu'à ſon état actuel, & au tems heureux auquel ils ſe réuniront pour ne ſe ſéparer plus.

Enfin elle la recommande en particulier à ſa protection du ciel; la conjure, par l'amitié qu'il y a eue entre elles, de ne pas la pleurer trop amérement, d'eſſuyer ſes larmes, & de

bannir toute autre penſée que celle de ſa délivrance, de ſa purification par ſes ſouffrances, & de l'état bienheureux auquel la miſéricorde infinie l'a préparée par elles. Elle l'aſſure qu'elle en eſt actuellement en poſſeſſion, & qu'elle n'en doute, qu'autant que l'humilité & une défiance ſubordonnée à la foi dans les promeſſes du rédempteur, l'en laiſſent douter.

La lettre poſthume à madame Norton contient en ſubſtance des remercîmens à cette bonne femme des ſoins qu'elle a pris de ſon enfance, des bonnes inſtructions & des bons exemples qu'elle lui a donnés. Elle renferme des accuſations contre elle-même, où elle ſe blâme d'une vanité & d'une préſomption ſecrète, que d'abord elle n'avoit pas ſu trouver dans les replis de ſon cœur, mais que ſes malheurs, en lui faiſant tourner ſes regards ſur elle-même, lui avoient fait appercevoir.

Elle s'étend ſur l'utilité des afflictions pour les eſprits modeſtes, qui ont d'eux-mêmes une juſte défiance.

Elle la conſole ſur ſa mort prématurée. Mes » épreuves, dit-elle, ſont finies au commence- » ment de ma vie, tandis que d'autres ne » ſont mis en état de grâce qu'après cinquante, » ſoixante, ou ſoixante & dix ans.

» J'eſpère que mon père m'accordera la » demande que je lui ai faite de vous laiſſer

» passer le reste de vos jours dans celle de mes
» fermes que nous appelions ma laiterie ;
» j'espérai un jour d'y vivre heureuse avec
» vous. Votre habileté, votre prudence &
» votre économie, ma chère bonne, rendront
» la direction que vous prendrez de cette mai-
» son, aussi agréable pour vous, qu'utile pour
» mes parens. Par rapport à vous, ma chère
» madame Norton, j'espère qu'ils vous en
» feront l'offre ; & par rapport à eux, j'espère
» que vous l'accepterez ».

Elle se rappelle avec bonté son frère de lait, & la prie, par rapport à lui, de ne prendre pas trop à cœur ses infortunes.

Elle conclut : « Saluez tous ceux de votre
» connoissance qui me vouloient du bien. Ceux
» que j'appelois mes pauvres, seront ceux de
» la providence, s'ils se confient en elle. J'ai
» pris soin que ma mort ne leur causât aucun
» dommage. Dites-leur qu'ils ne perdent pas
» courage ; & vous, qui m'avez consolée,
» vous, mon appui dans mes maux & mes
» mauvais jours, réjouissez-vous de ce que je
» suis délivrée des maux par lesquels il me
» falloit passer. Au moment que vous rece-
» vez ceci, je suis rassasiée des grâces du dieu
» qui pardonne, qui me donnera encore en
» son tems de vous voir arriver au séjour du
» vrai bonheur ».

TESTAMENT

TESTAMENT DE CLARISSE HARLOWE,

Auquel étoit couſu, avec de la ſoie noire, un papier qui contenoit le préambule ſuivant.

A MON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.

J'ESPÈRE qu'on m'excuſera, ſi je me ſuis étendue ſur divers points importans de ce ſérieux & dernier acte de la vie. J'ai ſi ſouvent ouï parler de difficultés & de conteſtations occaſionnées par l'obſcurité d'un teſtament, & je connois tant d'exemples de familles brouillées pour cette raiſon, que j'ai penſé que, n'y eût-il d'autre conſidération que celle du repos & de la paix des amis qui nous ſurvivent, cette dernière action de la vie, eu égard à ſon but & à ſes ſuites, n'en devoit pas être la dernière quant à la manière dont on la

fait. J'ai cru, au contraire, que ce devoit être le réſultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un eſprit ſain & d'une mémoire préſente, qui malheureuſement ne ſont guère l'apanage que de la ſanté. De plus, les raiſons qu'un teſtateur donne de ſes volontés, préviennent les ſuppoſitions de démence & les diſputes de mots; ce qui met dans tous leurs droits ceux qu'on vouloit obliger, & les laiſſe tranquilles poſſeſſeurs du bien qu'on avoit eu deſſein de leur laiſſer. Ce ſont-là les raiſons qui m'ont engagée depuis long-tems à mettre ſur le papier les principaux articles de mes dernières diſpoſitions, changeant ou ajoutant ſelon les nouvelles raiſons qui s'offroient; de manière que, quelque ſoudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laiſſé après moi un teſtament plus ou moins détaillé. Cependant, comme il a plu à dieu de me donner du tems, & que j'ai enfin joui, par ſa grâce, de quelque repos & d'un heureux calme d'eſprit, j'ai rédigé ces volontés générales, rempli les vides, & achevé mon teſtament dans la forme & teneur ſuivante.

Moi, Clariſſe Harlove, par une ſuite d'étranges & triſtes accidens, logée actuellement dans la paroiſſe de Saint-Paul Covent-garden, ayant le parfait & libre uſage de mon jugement & de

ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'eſpère, le préſent acte écrit en entier de ma propre main, ce ſecond jour de Septembre de l'année de N. S. (1) je fais & rends notoire ma dernière volonté, comme il ſuit.

En premier lieu, je déſire qu'après mon décès mon corps ſoit gardé pendant trois jours, ou juſqu'à ce qu'on connoiſſe comment mon père veut qu'on en diſpoſe. Cependant, comme la cauſe de ma mort n'eſt pas douteuſe, je ne veux pas qu'il ſoit ouvert, pour quelque raiſon ou prétexte que ce ſoit, & je déſire qu'il n'y ait que des perſonnes de mon ſexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment ſouhaité que mon corps fût dépoſé dans le caveau de ma famille avec ceux de mes ancêtres; ſi cela pouvoit s'obtenir, je demanderois qu'il fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-père. Mais comme une malheureuſe démarche a fait penſer que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conſéquence on pourroit me refuſer ce dernier honneur, je déſire, en ce cas, d'être enterrée dans le cimetière de la paroiſſe où je mourrai; d'y être portée avec

(1) *L'auteur dit dans une note, que la date de l'année a été laiſſée en blanc par des raiſons particulières, qu'il ne juge pas à propos de communiquer.*

le moins d'apparat poſſible, entre onze heures & minuit, accompagnée ſeulement de madame Lovick; de M. & de madame Smith, & de la fille qui leur ſert de domeſtique.

Mais je veux qu'on ſatisfaſſe aux mêmes redevances que celles qu'on a coutume de payer pour ceux qu'on enterre dans l'égliſe, même auprès de l'autel, & je lègue cinq livres (1), pour être diſtribuées par les diacres, & ſelon leur diſcrétion, à vingt pauvres, le dimanche après mon enterrement, lequel legs ſubſiſtera, que je ſois enſevelie ici ou ailleurs.

J'ai déjà preſcrit de bouche la manière dont je voulois être arrangée dans mon cercueil, d'abord après mon dernier ſoupir. Je déſire de plus qu'on ne m'expoſe pas ſans néceſſité à la vue de qui que ce ſoit, à moins que quelqu'un de mes parens ne voulût jeter ſur moi un dernier regard.

Je ſouhaiterois qu'on ne permît pas à M. Lovelace de me voir après ma mort, ſi cela ſe peut faire ſans compromettre mon exécuteur teſtamentaire avec lui. Toutefois, comme c'eſt un homme qui ne peut ſouffrir d'oppoſitions, & que je n'appartiens à perſonne, s'il

(1) Dans toute la ſuite de cette traduction, par livres, il faut entendre des livres ſterling.

veut abſolument voir morte en effet celle qu'il a vue une fois comme morte, qu'il ſatisfaſſe ſa vaine curioſité; qu'il contemple mon cadavre, & triomphe ſur les malheureux reſtes d'une victime que ſa barbare perfidie s'eſt immolée. Et tandis qu'il ſera occupé de ce ſpectacle de mort, que quelqu'un, comme de ma part, lui donne un papier, ſur lequel ſoient écrites ces paroles: « Cruel mondain! qui te » fais un jeu de ce qui doit toucher le cœur » des hommes, contemple ce qui reſte de Cla- » riſſe Harlove que tu perdis, mais qui jouit » maintenant du repos que tu lui enlevas. Vois » ce que tu ſeras bientôt toi-même, & hâte- » toi de te repentir ».

Cependant, pour montrer que je meurs dans une parfaite charité envers tout le monde, je déclare que je pardonne abſolument & ſans réſerve à M. Lovelace les torts qu'il m'a faits.

Si la bonté de mon père peut lui faire enviſager la faute d'un enfant indigne de lui, comme ne méritant pas ſon indignation au point de lui refuſer la demande que j'ai faite plus haut d'être dépoſée aux pieds de mon grand-père; je ſouhaiterois, vu la publicité de mes malheurs, qu'avant de deſcendre mon corps dans le tombeau, on prononçât ſur mon cer-

cueil un diſcours dont je donnerai le ſujet à la fin de cet écrit.

Si l'on conſidère les malheureuſes circonſtances où je me trouve, l'abſence de tous ceux que la nature m'avoit deſtinés pour amis . . . . on ſera porté à excuſer l'étendue que je viens de donner à des choſes peu dignes de conſidération.

Pour paſſer donc à ce qui fait l'objet de ce teſtament, voici la diſpoſition que je fais, ſoit de ce qu'on me trouvera à ma mort, ſoit de ce qui m'appartient de droit par le teſtament de mon grand-père, ou en vertu d'un titre valide.

En premier lieu, je donne & lègue à mon très-honoré père, Jacques Harlove, toutes les terres & biens de terre dont le ſuſdit teſtament m'a miſe en poſſeſſion; ainſi, mon frère & ma ſœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laiſſer, les verront naturellement paſſer entre leurs mains, s'ils ſurvivent à mon père, ou les devront à ſes bontés, en cas qu'il juge à propos de les en avantager par contrat de mariage, ou autrement, ſelon que les circonſtances le rendront convenable, ou que l'un & l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je lègue auſſi à mon père la maiſon de feu

mon grand-père, appelée *le boſquet*, & qu'il nommoit *ma laiterie*, par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la manière dont j'y employois mon tems. Je donne & lègue à mon père ladite maiſon avec les meubles, dans l'état où cela ſe trouve à préſent : j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort rempli de vieille vaiſſelle d'argent. Je prie auſſi mon père d'accorder à ma chère madame Norton la faveur d'y paſſer le reſte de ſes jours, dans les appartemens qui y ſont diſtingués par le nom d'*appartemens de la gouvernante*, & de lui laiſſer la jouiſſance des meubles ſimples, mais fort propres, avec leſquels mon grand-père, qui ſe plaiſoit à m'appeler ſa gouvernante, me les fit garnir, afin que je les occupaſſe en cette qualité, comme je fis juſqu'à la fin de ſa vie. J'entends que les offices aillent auſſi avec les ſuſdits appartemens ; & j'inſiſte d'autant plus ſur ce que mon père ne me refuſe pas la grâce que je lui demande, qu'une fois je m'étois flattée de paſſer avec madame Norton des jours plus heureux dans cette maiſon, & que je ne doute pas que ſa ſage économie n'y rende ſon ſéjour auſſi profitable à mon père, que convenable à elle-même.

Mais pour ce qui eſt des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dé-

pendent de la maiſon dont je viens de parler, je me flatte que les diverſes branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en diſpoſe ſelon que j'y ſerai déterminée par les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance que j'ai étendus à diverſes perſonnes hors de ma parenté. J'eſpère même qu'on ne verra pas de mauvais œil, que, pour en faire le même uſage, j'ajoute à ces ſommes, quelque conſidérables qu'elles ſoient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-père lorſqu'il mourut, & qui, ſuivant ſa volonté, fut partagé également entre ma ſœur & moi, pour le mettre chacune à notre uſage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent ſoixante & dix livres, que je remis à mon père avec le reſte de mes biens, pour convaincre mon frère & ma ſœur que je n'en voulois pas faire un moyen d'indépendance. Mais avant de paſſer aux diſpoſitions que je viens d'annoncer, j'ordonne expreſſément qu'on ait à recevoir, ſans contradiction & ſans aucune manière de queſtion, le compte que mon père voudra bien rendre des ſommes & produit que j'ai ſpécifiés dans cet article, voulant que mon exécuteur teſtamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon père de le remettre à mon

couſin Morden, ou à telle autre perſonne de ſon choix.

Il fut un tems où mon père m'aſſignoit la même penſion qu'à ma ſœur pour mes habits & autres dépenſes néceſſaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faiſoit ſouvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laiſſés mon grand-père. Mais craignant que ma malheureuſe aventure n'ait été traitée de mortelle offenſe contre ſa perſonne, j'ai lieu de préſumer qu'on s'attendra à ce qu'il ſe rembourſe de ſes avances. C'eſt pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de ſe ſatisfaire ſur toutes les ſommes & penſions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-père; ordonnant que, ſur cet article comme ſur le précédent, chacun ait à s'en rapporter, ſans examen, purement & ſimplement aux comptes que rendra mon père. Je me contenterai de ſtipuler que ce que je laiſſai dans mon ſecrétaire, ſoit employé à acquitter une partie des débourſés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-père, qui ne mettoit point de bornes à ſon affection & à ſes bontés pour moi, me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maiſon où il a fini ſes jours; ce ſont des pièces intéreſſantes, & parmi leſ-

quelles il s'en trouve plusieurs de main de maître. Il ordonna que si je mourois sans être mariée, ou mariée, mais sans enfans, ces peintures passeroient à celui de ses fils, alors vivans, que je croirois en faire plus de cas. Comme je me souviens que mon oncle Jules Harlove témoigna quelque déplaisir de ce qu'elles ne lui avoient pas été laissées comme à l'aîné de ses fils, & qu'il a une galerie où elles pourroient être avantageusement placées, je les lui donne, dans l'espérance qu'il les léguera à mon père, s'il meurt avant lui, & que de mon pere, elles passeront à mon frère. Cependant, j'excepte de ces peintures le portrait qu'on fit de moi à l'age de quatorze ans, dont je disposerai ci-après dans un article séparé.

Mon grand-père me légua aussi la vieille vaisselle de famille, qu'il aimoit, & qu'il n'avoit jamais voulu fondre, parce qu'il disoit avoir observé que les révolutions de la mode, après en avoir proscrit diverses pièces pour un tems, les avoient fait rentrer en faveur. Toutefois il accompagna la donation qu'il m'en fit, d'un ordre exprès de la laisser à celui de la famille que je croirois désirer davantage qu'elle passât à la dernière postérité. C'est pourquoi, telle qu'on doit la trouver actuellement dans la maison où mon grand-père est décédé, au

garde-meuble, dans un grand coffre de fer, je la donne & lègue, ſans en rien excepter, à mon oncle Antonin Harlove, déſirant qu'il rempliſſe les mêmes conditions qui me furent impoſées, & ne doutant pas que ſon teſtament ne les rende encore plus preſſantes & plus obligatoires.

Je lègue ſix cents livres à mon eſtimable amie madame Judith Norton, leſquelles ſix cents livres lui ſeront payées ſix mois après ma mort, comme un gage de ma reconnoiſſance, devant à ſes ſoins & à ſa piété, qui ont conſtamment ſecondé les ſoins & la piété de mon excellente mère, l'eſtime & l'amitié qu'on m'a portées durant les dix huit premières années.

Je lègue encor à cette digne femme trente guinées pour ſon deuil & celui de ſon fils, mon frère de lait.

Je donne à madame Dorothée Hervey, ſœur unique de ma reſpectable mère, cinquante guinées pour une bague : je la prie d'accepter mes remercîmens pour les bontés dont elle m'a comblée dans mon enfance, & particulièrement pour la patience qu'elle a eue avec moi pendant mes altercations avec mon frère & ma ſœur, juſqu'à ce que j'aye quitté la maiſon paternelle.

Je donne à ma bonne & chère couſine Dolly

Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne auſſi mes plus belles coiffures en dentelle de Maline & de Bruxelles; j'y joins ma robe & ma jupe avec des fleurs en argent brodées de ma main; n'ayant achevé cet habit que quelques jours avant d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, les orgues qui ſont dans mon cabinet, & tous mes livres de muſique.

Comme ma ſœur a une fort jolie bibliothèque, & que ma chère miſs Howe a celle de ſon père & la ſienne propre, je donne à madite couſine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils ſont rangés. Quand le tems aura tempéré ſa douleur, & l'aura changée en un tendre ſouvenir, plus ſenſible par ſa douceur que par ſon amertume, je crois que mes livres, aſſez heureuſement choiſis pour compoſer la bibliothèque d'une femme, lui feront plaiſir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenu, les diverſes remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Lewen, les lui rendront plus précieux.

Si je ne vis pas aſſez pour voir mon couſin Williams Morden, je lui préſente ici mes très-humbles remercîmens, & les ſentimens de re-

connoiſſance dont je ſuis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres amis, dans un tems où je doutois ſi lui-même voudroit me pardonner. Comme il eſt dans une ſituation brillante, je le prierai ſeulement d'accepter deux ou trois bagatelles, en mémoire d'une parente qui eut autant de reſpect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert ſon père déſiroit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature, monté en or, & tiré par le maître italien qui ſuivit ſon père à ſon retour dans ſa patrie: il m'en fit préſent, pour le donner, diſoit-il, à celui pour qui je me ſentirois un jour le plus d'inclination.

Je lui donne auſſi ma bague de diamans, montée en roſe: comme je la tiens de ſon père, cette conſidération la lui rendra plus précieuſe.

Je prie humblement madame Annabelle Howe, mère de ma chère miſs Howe, de ne pas refuſer mes remercîmens des bontés qu'elle m'a témoignées quand j'ai été paſſer quelque tems avec ſa chère fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté, des peintures de famille, mon

portrait de grandeur naturelle, qui eſt dans le cabinet de feu mon grand-père. . . . J'avois quatorze ans lorſqu'il fut tiré; ce fut le tems où ma chère miſs Howe & moi commençâmes à nous connoître, à nous diſtinguer, à nous aimer l'une l'autre . . . . je ne puis exprimer avec quelle tendreſſe. Je lui donne ce portrait, pour la faire ſouvenir que mon inclination en avoit fait ma ſœur, & que rien n'effacera de mon cœur les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, ſoit dans ma proſpérité, ſoit dans mon adverſité, lorſque perſonne ne vouloit me donner de conſolation. J'emporte avec moi la douce perſuaſion qu'elle m'a tant aimée, que notre amour ne peut être ſurpaſſé que par celui qui nous unira dans cet état de perfection où j'eſpère qu'il ſera une partie de ma félicité durant l'éternité.

Je lègue encore à ma chère amie ma plus belle bague de brillans, qui eſt avec d'autres joyaux dans le tiroir ſecret de mon bureau. Je lui donne toutes mes broderies à l'aiguille, celles qui ſont achevées, & celles qui ne ſont que montées; j'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà diſpoſé en faveur de mon couſin Morden.

J'ai appris que mes parens avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles

étoient, & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer : cependant, ſi ma mère juge à propos de s'en réſerver quelqu'une, comme il n'eſt pas impoſſible que le tems ne lui en rende la vue moins inſupportable, j'excepte du legs univerſel que je viens d'en faire, la pièce qu'elle daignera choiſir; & je prie mon exécuteur teſtamentaire de la lui préſenter : entendu pourtant que ſon choix ne pourra tomber ſur la pièce qu'on nomme pièce principale, laquelle a été l'objet d'une première exception.

Si ma mère ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle, dans le goût de Vandyk, je le donne à ma tante Hervey. C'eſt le même qui étoit précédemment dans ce qu'on me donnoit la permiſſion d'appeler mon parloir.

Je lègue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux; je le portois conſtamment avec moi, & jamais l'image de celle qu'il repréſente ne ſortira de mon cœur. C'eſt, après la main de l'original, le plus beau préſent qu'on puiſſe lui faire. « Ma chère miſs Howe, ne lui faites pas » attendre ce bonheur plus long-tems : vous » ignorez tout le prix de la vertu chez les » hommes, & combien une ame comme la

» ſienne eſt préférable aux eſprits brillans qui » ſe laiſſent emporter par les ſaillies & les vi- » vacités d'une imagination déréglée, lors » même que ces vaines lueurs ſont décorées » de cette apparence extérieure & de ces » ſpécieux dehors qui attirent les regards, & » trop ſouvent ſéduiſent le cœur ».

Excuſez, mes chers parens, le ſérieux avertiſſement que je viens d'inſérer dans cet acte ſolennel, en faveur d'une amie qui a tant de droits ſur mon cœur.

Je prie inſtamment ma chère miſs Howe de ne point porter le deuil pour moi; mais M. Hickman & elle me feront plaiſir d'accepter une bague de mes cheveux, du prix de vingt-cinq guinées.

Je lègue à lady Betty Lawrance, à ſa ſœur Sara Sadleir, à milord M. . . . & à leurs nièces, miſs Charlotte & miſs Marthe Montaigu, à chacune une bague d'émail avec mon chiffre Cl. H. L'année, le mois & le jour de ma mort ſeront marqués ſur l'intérieur de l'anneau; il ſera ſurmonté d'un criſtal rempli de mes cheveux, avec une garniture de brillans, en ſorte que le prix de la bague entière ſoit de vingt-cinq guinées. Je prie les ſuſdites perſonnes d'accepter ce gage léger de ma reconnoiſſance, pour la bonne opinion dont elles m'ont honorée,

honorée, les ſouhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, & l'offre plus généreuſe encore de me faire une penſion annuelle conſidérable, lorſqu'elles ont craint que je ne fuſſe abſolument dénuée de ſemblables ſecours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Artur Lewin, dont les leçons & inſtructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaiſoit à dieu de le retirer à lui avant qu'il reçût de moi cette petite marque d'attention, je veux que ſa fille en ait l'émolument.

Par reconnoiſſance pour les ſervices que m'ont rendus les domeſtiques de madame & de miſs Howe, pendant les divers ſéjours que j'ai faits chez leurs maîtres, je lègue trente guinées, pour leur être partagées au gré & ſelon la diſcrétion de leur jeune maîtreſſe.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes miſs Biddy Loyd, miſs Fanny Alſton, miſs Rachel Biddulph, miſs Cartwright Campbelle.

Je donne & lègue à Hannah Burton, ci-devant ma femme de chambre (ſage & fidelle domeſtique, qui m'aimoit, reſpectoit ma mère, avoit les égards dus à ma ſœur, & ne ſongea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres, payables un mois

après ma mort, parce que ſa ſanté eſt fort altérée : & ſi l'état fâcheux dans lequel elle ſe trouve continue, je la recommande à madame Norton, pour être aſſiſtée du fonds que je deſtine au pauvres, & dont je parlerai dans la ſuite.

Je donne au cocher, au palfrenier, & aux cinq filles du château d'Harlove, chacune dix livres ; j'en donne cinq à leur aide.

Je lègue dix livres à Betty Barnes, femme de chambre de ma ſœur, afin de montrer que je n'ai aucun reſſentiment de ſes procédés, que j'attribue moins à mauvaiſe volonté de ſa part, qu'à une inſolence occaſionnée par ſa charge auprès de moi, & à un fond de pétulence & d'indiſcrétion.

Je prie madame Norton d'accepter, à la réſerve de mon linge, toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas diſpoſé de quelque autre manière.

Je lègue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendues à madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mère ; & à madame Smith, avec qui je loge, & qui m'a rendu auſſi toutes ſortes de bons offices. Si le partage, qui ſe fera à leur diſcrétion, occaſionnoit quelque difficulté, le

tout devroit être vendu, & le produit partagé entre elles également.

Je lègue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la ſomme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoiſſance & de ma ſenſibilité, pour la tendre part & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à monſieur Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnoiſſance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, ſervante de madame Smith, que j'ai ſouvent employée, n'ayant pas de domeſtique à mon ſervice, recevra cinq guinées pour les obligations que je lui ai; & de plus, dix guinées, au lieu d'une robe & de quelque linge que j'avois penſé à lui donner: elle pourra s'acheter de cet argent quelque choſe de plus conforme à ſon goût & à ſon état.

L'emploi de garde, auprès d'un malade, exige beaucoup de ſoins; il eſt triſte à proportion de la ſenſibilité de la perſonne qui le remplit; il demande des veilles pénibles, & devient preſque inſupportable quand le patient approche de ſa fin: ces conſidérations, qu'on ne fait pas aſſez ſouvent, m'ont engagée à donner à mon honnête & ſoigneuſe garde, la

veuve Anne Shelburn, la ſomme de dix guinées, en outre de ſes gages & autres choſes qui lui viennent d'office.

Je prie madame Lovick d'accepter le peu de livres que j'ai dans le logement que j'occupe à préſent. Je veux auſſi qu'il lui ſoit permis de prendre une copie d'un manuſcrit contenant divers extraits des meilleurs livres, que je nomme mes méditations, & dont elle me paroiſſoit faire cas, quoiqu'il eût un rapport plus immédiat aux circonſtances particulières & aux ſituations par leſquelles j'ai paſſé. Quant au manuſcrit même, comme il eſt de ma main d'un bout à l'autre, ma bonne madame Norton ſera peut-être bien aiſe de l'avoir.

Le tiroir du milieu de mon bureau, dans le château d'Harlove, contient diverſes lettres, ou copies de lettres, rangées à leurs dates, ainſi que je les ai écrites ou reçues depuis que j'ai commencé à apprendre l'écriture, juſqu'au tems où j'ai été enfermée dans la maiſon de mon père. Il y en a de mon grand-père, de mon père & de ma mère, de mon frère & de ma ſœur, de feu mon oncle Morden, de mon couſin Morden, de madame Norton, de miſs Howe, & d'autres perſonnes de ma connoiſſance. Il y en a auſſi ſur des matières ſérieuſes du révérend docteur Lewin, & des trois docteurs, meſſieurs

Blome, Arnold & Tomkims. Comme ces lettres, ſi on lit les miennes avec l'indulgence due à l'âge où je les écrivois, comprennent une correſpondance qu'une perſonne de mon ſexe peut avouer ſans rougir, & que celles qui me ſont adreſſées contiennent pluſieurs excellentes choſes, je les donne à ma chère miſs Howe, conformément au déſir qu'elle m'a témoigné que je les lui laiſſaſſe, au cas qu'elle me ſurvécut, & faiſant réflexion que la plupart lui en a été communiquée, & que ces dernières années perſonne n'a plus mis qu'elle à cette correſpondance.

Je nomme & conſtitue Jonh Belford d'Edgare, dans le comté de Middleſſex, ainſi qu'il m'a permis de le nommer & conſtituer ſeul & unique exécuteur de ma dernière volonté, comme elle eſt exprimée dans le préſent teſtament. J'ai donné à miſs Howe les raiſons qui m'avoient déterminée à faire choix de lui en cette qualité; c'eſt pourquoi je m'en rapporte à elle ſur ce ſujet.

Mais je prie inſtamment ledit monſieur Belford d'avoir ſoin, en exécutant la charge que je lui donne, d'éviter, comme il me l'a promis à diverſes repriſes, tout ce qui pourroit aigrir les eſprits, d'empêcher de tout ſon pouvoir les ſujets de reſſentiment, & de diſpoſer tout

le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de ſon ami, ou contre ſon ami. Je le conjure de rechercher, dans cette vue, l'amitié de mon couſin Morden, qui, quand il ſaura que c'eſt une grâce que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'eſpère, aider M. Belford de ſes conſeils & de ſes ſoins, & même ne refuſera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs eſprits, & de les amener au point de condeſcendance que je déſire, ſi le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce teſtament fût conteſté. Sur-tout, je demande inſtamment de M. Belford, qu'il n'extorque point de mes parens leur conſentement à l'exécution de mes volontés, ſoit en ſe prévalant de la loi, ſoit par aucune autre ſorte de contrainte de fait ou de droit : & ſi mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes diſpoſitions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne abſolument à mondit couſin Morden, & à monſieur Belford, pour y faire tels changemens qu'il leur plaira, ou les annuller entièrement, ſelon qu'ils en conviendront enſemble : mais s'ils étoient d'avis différent, ils choiſiroient conjointement un tiers, à l'opinion de qui s'en rapporter.

Sollicitée par miſs Howe & ſa mère de recueillir les particularités de ma malheureuſe hiſtoire, je leur fis eſpérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. Quelle douleur n'aurois-je point de manquer, comme je le fais, du tems néceſſaire pour une tâche ſi laborieuſe & ſi pénible, ſi je ne voyois, par divers extraits des lettres de monſieur Lovelace, que je puis m'en repoſer ſur la juſtice qui m'y eſt rendue ? De plus, monſieur Belford, qui m'a communiquée ces extraits, s'eſt engagé à contribuer de tout ſon pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent ſervir à mon hiſtoire, ſur quoi je me ſuis plus amplement expliquée avec lui. Après qu'il aura fait cette collection, je ſouhaiterois qu'il en fît prendre deux copies, l'une pour miſs Howe, l'autre pour lui ; & que ſi on la lui demandoit, il fît part de la ſienne à ma tante Hervey, qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui déſireroient la lire pour leur propre ſatisfaction. Je laiſſe cependant à la prudence de monſieur Belford, d'impoſer ſur ce ſujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre ſon honneur à couvert, & pourvoir à la ſûreté des perſonnes impliquées.

Je lègue à mondit exécuteur teſtamentaire la ſomme de cent guinées, comme une légère

rétribution des peines que lui donnera la commiſſion qu'il a ſi généreuſement acceptée. Je le prie auſſi de recevoir une bague de vingt guinées, & de ſe rembourſer lui-même des frais & dépenſes que lui occaſionnera ſa qualité d'exécuteur teſtamentaire.

J'ai trouvé dans le docteur H.... un médecin, une père & un ami ; je le prie d'accepter vingt guinées pour une bague, en témoignage de ma gratitude.

Je donne auſſi quinze guinées pour une bague au révérend docteur.... Il m'a fait de fréquentes viſites, & offert à dieu ſes prières avec moi dans ces derniers jours de ma vie.

Il y a un nombre de perſonnes indigentes que j'avois coutume d'appeler mes pauvres, & à qui madame Norton fait tenir tous les mois ou plus ſouvent, ſelon le beſoin, des portions d'une ſomme que je mis entre ſes mains à cet uſage, & que je renouvelois ſelon que mes moyens me le permetoient. Cette ſomme doit être à préſent tout-à-fait épuiſée ou à peu près. De peur donc que les ſouffrances de ceux en faveur de qui le ciel avoit touché mon cœur, n'aggravent la faute que j'ai commiſe, je veux qu'après qu'on aura ſatisfait à mes autres legs, avec les rentes accumulées des fonds que m'avoit laiſſés mon

grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorſqu'il mourut, & les effets que j'approprierai ci-après à cet emploi, le reſte de ces trois différens articles ſoit appliqué à augmenter la ſomme dont j'avois fait madame Norton dépoſitaire: & en cas qu'elle meure, ou que la diſtribution de ces aumônes, lui devienne onéreuſe, je prie inſtamment ma chère miſs Howe de s'en charger, & de transférer à ſa mort la diſpoſition de ce qui pourra reſter aux perſonnes qu'il lui plaira choiſir, & avec les limitations, reſtrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propoſe. Mais tant que l'adminiſtration du tout, ou des parties, dépendra d'elle ou de madame Norton, je l'abandonne abſolument à leur prudence, ſans qu'elles aient à en rendre compte à perſonne.

Quoique madame Norton connoiſſe parfaitement ma manière de penſer à cet égard, il eſt peut-être à propos de ne pas paſſer ſous ſilence, dans ce ſérieux & dernier acte de ma vie, que mon intention eſt que le ſuſdit fonds, rente ou partie du capital, s'il le faut, ſoit appliqué, ou à ſoulager, ſelon l'occaſion, les pauvres honnêtes & laborieux, lorſque la maladie, des pertes imprévues & autres accidens les empêchent de ſuivre leur travail, ou à

prendre, dans de nombreuſes familles, un enfant pour le rendre propre à entrer en ſervice, lui faire apprendre quelque métier, ou en faire un économe & un cultivateur.

Je me ſuis toujours fait une règle, dans le peu de généroſités que j'ai faites, d'aider & de pouſſer les pauvres induſtrieux & de bonne conduite. De petits ſecours, accordés à propos aux gens de cette eſpèce, leur ſuffiront; avec eux, un petit fonds peut aller loin, là où un océan de richeſſes ne ſuffiroit pas pour les fainéans & les diſſolus. Comme ceux-ci ſont toujours dans le beſoin, il n'y a pas de fin à y ſuppléer; & tandis qu'on leur donne, ſans les mettre plus à leur aiſe, on fruſtre d'une aſſiſtance raiſonnable de plus dignes objets de charité, & on laiſſe dans l'engourdiſſement des principes d'activité qui n'attendent qu'une goutte de roſée pour ſe développer.

C'eſt donc mon intention & ma volonté expreſſe, qu'à quelque point que le ſuſdit fonds puiſſe augmenter, il ſoit uniquement employé à ſubvenir aux beſoins occaſionnels & momentanés des perſonnes ſpécifiées ci-deſſus, & qu'aucune famille, ni perſonne quelconque, n'en reçoive à la fois, ou dans le courant d'une année, audelà de vingt livres.

Je veux qu'on évalue l'aſſortiment de joyaux

qui a appartenu à feu ma grand'mère, & dont mon grand-père me fit préſent peu après l'avoir perdue; & ſi quelqu'un de ma famille paroît le déſirer, il en remettra la valeur entre les mains de mon exécuteur teſtamentaire; ſinon il devra ſe vendre, & le produit ſera cenſé appartenir au fonds de mes pauvres. Cependant, ſi l'on juge que ledit aſſortiment puiſſe être regardé comme un équivalent des ſommes que mon père m'a avancées depuis la mort de mon grand-père, je déſire qu'il lui ſoit donné en cette qualité. Je préſume, pour des raiſons qui ne ſont que trop apparentes, que perſonne ne ſe ſouciera d'acheter le collier de brillans, le ſolitaire & les boucles dont me fit préſent le chevalier Joſias Brookland, oncle de ma mère. Je déſire, en ce cas, qu'on envoie le tout à mon exécuteur teſtamentaire, pour qu'il en tire le meilleur parti qu'il pourra, & en applique le produit aux divers uſages que mon teſtament pourra requérir.

J'ai renvoyé à la dernière partie de cet ennuyeux écrit, pour déterminer le ſujet du diſcours que je ſouhaiterois qui fût prononcé à mes funérailles, ſi l'on vouloit permettre que je fuſſe inhumée avec mes ancêtres. Je penſe que le ſujet ſuivant convient à mon cas particulier: « Qu'aveuglé par l'éclat de ſa for-

» tune, nul ne compte ſur ſon bonheur ; ce » n'eſt que vanité, & la cataſtrophe eſt à ſa » porte. Le jour de ſa calamité devancera le » terme qui lui étoit fixé. Il ſera comme une » vigne dont les raiſins coulent avant la ma- » turité, & comme un olivier qui laiſſe tom- « ber ſa fleur. Job. XV, 31, 32, 33 ».

Mais ſi je ſuis enterrée en cette ville, qu'on diſe ſimplement ſur mon corps le ſervice ordinaire pour les morts.

Que ſi l'on permet que mon corps ſoit porté au château d'Harlove, je donne dix livres aux diacres, pour les diſtribuer aux pauvres de la paroiſſe qui en dépend, quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité néceſſaire dans le préſent teſtament; ſi quelque choſe y paroît équivoque ou contradictoire, comme il eſt poſſible, vu mon inexpérience dans ces ſortes de matières, & le mauvais état de ma ſanté..., je ſuis fort mal & fort foible, ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la dernière main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parens, auquel je me propoſois de répondre par des expreſſions convenables de tendreſſe & d'attachement, & par une détermination ſatisfaiſante de quelques endroits de mon teſtament, que j'avois différé de remplir

juſqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus ſelon mon cœur, qu'il ne m'a été poſſible.... ſi, dis-je, il ſe trouve dans le préſent teſtament de ſemblables omiſſions & imperfections, je ſouhaiterois que mon couſin Morden voulût bien les prendre en conſidération conjointement avec monſieur Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long; & ſi après cela il leur reſte quelque doute, je voudrois qu'ils s'adreſſaſſent à miſs Howe, qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois perſonnes unanimes ſera tenue pour vraie & valable, ainſi que je la déclare vraie & valable, lui donnant méme force & valeur que ſi je l'euſſe écrite, ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux rédempteur, j'embraſſe d'une foi vive ta mort & tes ſouffrances, eſpérant que ton ſang précieux me lavera de tous mes péchés. Je trouvois mes épreuves grandes; mais elles me ſemblent légères quand je conſidère l'eſpérance à laquelle j'ai été appelée; & le poids éternel de la gloire excellente qui les couronnera dans le ciel.

CLARISSE HARLOVE.

Signé, ſcellé, publié & déclaré, le jour & l'année ci-deſſus, par ladite Clariſſe Harlove,

comme ſon teſtament & dernière volonté, laquelle eſt contenue dans ſept feuilles de papier écrites de ſa propre main, chaque feuille ſignée & ſcellée par elle-même, en préſence de nous,

JOHN WILLIAMS.
ARTHUR BEDALL.
ELIZABETH SWANTHON.

FIN.